Le Monde des livres : Octavio Paz

Le Monde

15, rue Falguière, 75501 Paris Cedex 15

CINQUANTIÈME ANNÉE – N° 15343 – 7 F

VENDREDI 27 MAI 1994

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI

« Revirement » américain en Bosnie

PRIS durement à partie dans le débat qui domine la campagne pour les élections européennes, le gouvernement et le président français ont trouvé un puissant allié en la personne de Bill Clinton, qui vient de prendre position contre la levée de l'embargo sur les ventes d'armes en Bosnie. Le président américain a pris pour la première fois publiquement le contre-pied du courant dominant au Congrès, dans les médias et dans l'opinion américains. Il s'est, à l'instar des autorités françaises et britanniques, élevé mercredi 25 mai contre cette « belle idée simpliste ».

Dans le même temps, à Paris, François Mitterrand exposait une nouvelle fois, devant le conseil des ministres, les raisons qui le poussent à s'opposer à la levée de l'embargo : en substance, ne pas ajouter la guerre à la guerre. Dans le même temps aussi, sur les rives du lac d'Annecy, ont été engagées de nouvelles négociations pour tenter d'amener Musulmans, Serbes et Croates à accepter un compromis territorial et à mettre un terme aux combats.

EN réalité, sans se préoccuper des ambitions médiatiques ou politiques des différents acteurs du débat en France, se déroule une véritable course où la morale n'est pas la mieux servie. Une course entre l'obtention d'un accord politique, forcément injuste, sur le partage de la Bosnie, et l'aggravation du conflit. En effet, si les négociateurs réunis à Talloires puis, le 13 juin, à Genève parviennent à arracher un accord aux trois parties, la question de l'embargo tombe d'elle-même.

Si, en revanche, les grandes puissances essuient un nouvel échec, on sait déjà que Paris et Londres amorceront le retrait de leurs « casques bleus », ce qui signifiera un regain de violence sur le terrain. Dans ce cas, plus aucun dirigeant ne pourra éluder la question : peut-on empêcher l'agressé, auquel on aura définitivement retiré toute espèce de protection – si minime soit-elle – de se défendre face à un agresseur surarmé ?

ENCORE faut-il que cette question soit correctement posée. Une décision – aujourd'hui improbable – de levée de l'embargo sur les armes par le Conseil de sécurité de l'ONU s'appliquerait à l'ensemble de la Bosnie, par conséquent à tous ses belligérants. Autant dire qu'elle n'aurait pas pour effet garanti le rétablissement d'un « équilibre » des forces en présence.

Pour spectaculaire que soit le revirement du président américain, on peut se demander s'il se répercutera sur le terrain et si la position affichée mercredi par Bill Clinton mettra fin aux soupçons (c'est un euphémisme) de livraison d'armes aux forces musulmanes qui pèsent sur Washington. Quant aux négociations, les Musulmans, premières victimes du conflit, ne paraissent pas se faire beaucoup d'illusions sur leurs chances de parvenir à un accord territorial viable. En témoignent les premiers échos de la réunion de Talloires, comme le renforcement de leur pression militaire contre les Serbes dans le nord de la Bosnie.

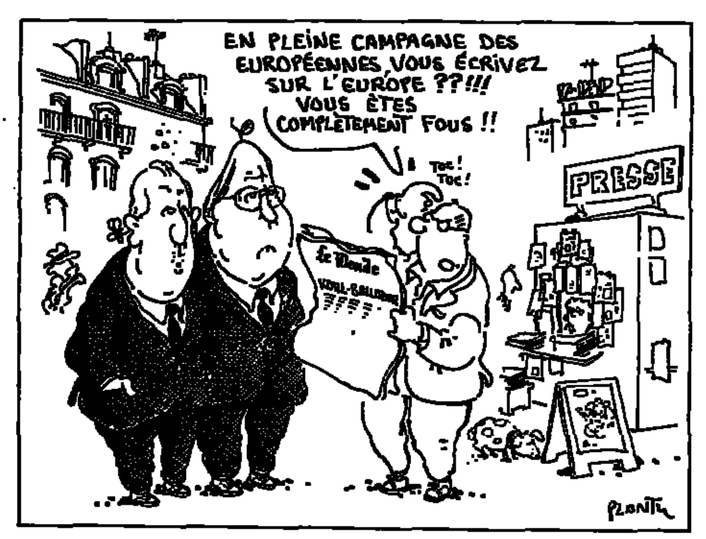
page 3

M 0147 - 0527 - 7,00 F

Alors que s'ouvre la conférence sur la stabilité en Europe

MM. Balladur et Kohl appellent à l'unité de « la famille européenne »

Edouard Balladur a ouvert, jeudi 26 mai à Paris, une conférence internationale « sur la stabilité en Europe ». Celle-ci a pour but d'encourager les négociations sur les questions de minorités et de frontières dans les pays de l'Est candidats à l'Union européenne. Dans le texte ci-dessous, le premier ministre français et le chancelier allemand, Helmut Kohl, proposent d'inviter les dirigeants de ces pays à se joindre aux sommets européens. Ils souhaitent les aider à « réintégrer la famille européenne » pour « surmonter définitivement » la division du continent.



« Préparer la paix »

par Edouard Balladur et Helmut Kohl

A COMPTER du 1er juillet de cette année, l'Allemagne et la France assumeront successivement la présidence de l'Union européenne. Elles sont conscientes de leur responsabilité commune au sein de l'Union européenne, particulièrement en cette époque de profonds changements sur l'ensemble du continent. Elles entendent coordonner étroitement leur action durant leurs présidences.

Après les bouleversements radicaux qui ont eu lieu en Europe depuis 1989, l'Union a pour obligation historique et pour objectif commun d'aider les Etats d'Europe centrale et orientale, engagés dans la voie des réformes, à réintégrer la famille européenne et de les associer au processus d'unification en cours. Nous voulons ainsi garantir de manière durable la paix et la liberté en Europe.

Au sommet de Copenhague, qui a eu lieu en juillet 1993, les Douze ont engagé un processus à long terme d'élargissement vers l'Est, en offrant à plusieurs pays qui sont liés à l'Union européenne par des accords d'association et de libre-échange une possibilité concrète d'adhésion.

Lire la suite page 5

Les amitiés de Max Théret

Compromis dans l'affaire Pechiney, l'ancien trotskiste devenu l'un des financiers du PS ne renie ni ses convictions de jeunesse ni ses compagnonnages

La cour d'appel de Paris rendra son arrêt le 6 juillet dans l'affaire Pechiney. Le procès pour délit d'initié a pris fin mercredi 25 mai. L'avocat général a requis notamment une « peine avec sursis » contre Max Théret, condamné en première instance à deux ans avec sursis et 2,5 millions de francs d'amende.

Max Théret est encore assez riche pour ne pas se plaindre d'avoir *« perdu beaucoup de pognon »* depuis treize ans que ses amis sont au pouvoir. Il regrette un peu les trois belles maisons, Avoriaz, Saint-Tropez, les Yvelines, qu'il a dû vendre afin de boucher les gros trous de sa finance, mais il en reste plus que nécessaire pour vivre locataire au dernier étage d'un des plus beaux immeubles de l'esplanade des Invalides, à Paris. En novembre 1988, il en restait même un peu pour acheter 32 000 actions Triangle, dans la semaine qui a précédé le rachat d'American National Can par Pechiney. Il en restera encore un peu, malgré l'amende exigée en première instance, 2,5 millions de francs pour recel de délit d'initié. Deux ans de prison avec sursis, un peu plus de 9 millions de francs de caution, produits du *« recel »*, moins les 2,5 millions de francs d'amende – *« je compte là-dessus »*, dit Max Théret au soir du procès en appel qui s'est terminé mercredi 25 mai.

Max est tranquille comme Baptiste. A quatre-vingt-un ans, il en a vu d'autres. Quand on a fabriqué, avant guerre, avec ses camarades trotskistes, des faux en tout genre, passeports, dollars, titres boursiers pour la cause militante, cabossé des crânes de *« fachos »* sur les grands boulevards au risque d'abîmer le sien, combattu en Espagne, imprimé et distribué des journaux clandestins pendant l'Occupation, fait sauter quelques routes et voies ferrées, financé après guerre à peu près tout ce que la France a compté de mouvements et partis de la gauche non communiste, un gros paquet d'actions piratées à la paresseuse n'empêche pas de dormir. C'est un fait d'armes comme un autre. Il se ressent plus des deux balles qu'il a pris en 1937-1938 dans la jambe gauche – *« ça me donne des crampes quelquefois »* – que d'un interminable procès et de l'attente du jugement à suivre. *« C'est chiant, ce procès, c'est fatigant, mais j'ai connu bien pire »*, disait-il deux jours avant que les audiences en appel ne se terminent.

JEAN-YVES LHOMEAU

Lire la suite page 14

Le grand retour d'Alexandre Soljenitsyne

Chassé il y a vingt ans d'URSS, le plus célèbre des écrivains dissidents retrouve « sa » Russie

Il avait toujours dit qu'il reviendrait un jour en Russie. En un temps où rien ne permettait de prêter foi à des affirmations qui semblaient tellement improbables. Ceux qui, là-bas, se souviennent de lui se demandent ce qui l'attend, après ce long retour par l'Orient, dans un pays qui n'est plus tout à fait celui qu'il avait quitté, même s'il y survit cette « âme russe » qui lui avait tant manqué en Amérique. D'Aeroflot aux Alaska Airlines, vingt ans, un peu plus de vingt ans, se seront écoulés dans une sorte de réclusion volontaire qui en auront fait un personnage mythique, resté aussi mystérieux, aussi inconnu en fin de compte pour les Américains que les Américains lui sont demeurés inconnus.

C'était il y a vingt ans, le mercredi 13 février 1974. L'avion Moscou-Francfort avait atterri avec plus de quatre heures de retard sur l'horaire. A son bord, solidement encadré, un homme qu'on expulse pour le faire taire. Pour qu'on ne l'entende plus. Déporté vers l'Occident après avoir été déchu de la nationalité soviétique sur ordre de Leonid Brejnev – chassé de son pays comme Trotski en 1929... On l'avait sorti de prison le matin même, conduit à l'aéroport de Cheremetievo juste avant le décollage, et on l'avait installé, menottes aux poignets, seul, dans la cabine de première classe de l'avion régulier.

Il arrivait en Occident comme le grand héros de la résistance antistalinienne et l'auteur le plus lu de son pays, accompagné par l'écho retentissant d'un sigle terrifiant, aisément prononçable dans toutes les langues, qu'il allait immortaliser : le Goulag (Glavnoe Oupravlenie Laguerei, l'Administration centrale des camps). Une œuvre monumentale qui allait être un immense best-seller dans lequel il racontait la vie des détenus dans les camps de cet archipel *« terre sans écriture, dont la tradition orale s'interrompt avec la mort des indigènes »*. Six semaines plus tôt, la publication à Paris, en russe (aux Editions YMCA-Press), de *l'Archipel du Goulag* avait fait l'effet d'un véritable coup de massue sur l'édifice soviétique qui avait eu pour suite logique de conduire son auteur à l'expulsion.

Mais la fissure était profonde. Dans l'atmosphère raréfiée de ce qu'on n'appelait pas encore la *« stagnation »*, la saisie d'un des manuscrits de cet *« essai d'investigation littéraire »* intitulé *l'Archipel du Goulag* avait soudain précipité les événements. En septembre, une ancienne directrice d'une bibliothèque de géologie de Leningrad qui avait été la première dactylo de *l'Archipel* s'était pendue dans le couloir de son appartement communautaire après un interrogatoire par le KGB – *« victime du Goulag bien qu'elle n'y soit pas allée »*, écrira Soljenitsyne –, précipitant par sa mort la publication à l'étranger de ce brûlot. En trois mois, les traductions en anglais, en allemand et en français (600 000 exemplaires pour le premier tirage) de cette œuvre écrite entre 1958 et 1967 paraissaient à la hâte autant pour satisfaire la curiosité du public que pour protéger son auteur. Dans *les Invisibles* (Fayard, 1992), son dernier livre écrit dans le Vermont et publié après le putsch de 1991, il dévoilera tout ce qu'il avait fallu d'ingéniosité, de dévouement, de discrétion, de vrai courage à des gens qui l'aidèrent.

NICOLE ZAND

Lire la suite page 4

A L'ÉTRANGER : Allemagne, 3 DM ; Antilles, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 $ CAN ; Côte-d'Ivoire, 580 F CFA ; Danemark, 14 KRD ; Espagne, 200 PTA ; Grande-Bretagne, 95 p ; Grèce, 300 DR ; Irlande, 1,30 £ ; Italie, 2 400 L ;

DÉBATS

L'EUROPE ET LA BOSNIE

Huit réponses à Régis Debray

Initiateur, avec d'autres, du projet de liste «Sarajevo» pour les élections européennes, Bernard-Henri Lévy répond en huit points à Régis Debray, qui, dans *le Monde* du 25 mai, sous le titre «Les frères ennemis», avait critiqué cette initiative.

par Bernard-Henri Lévy

L'INTERVENTION – bien tardive – de Régis Debray dans le débat bosniaque ne manque ni de sel ni d'aplomb. L'estime que je porte à son auteur, son passé, l'intérêt même des thèses qu'il développe depuis longtemps et qui semblent trouver ici nouvelle matière à s'exercer m'incitent à lui fournir, cependant, informations et précisions.

1. La *question de l'embargo sur les armes* à destination de la Bosnie. Outre qu'il y a quelque indécence à se vouloir, en l'occurrence, plus bosniaque que les Bosniaques et, du haut d'on ne sait quelle science, à les défendre – décidément ! – contre une passion qui les égare, je suis frappé de la légèreté avec laquelle est abordé un débat pourtant sérieux.

Soit, en effet, le déséquilibre militaire (que nul, au demeurant, ne nie) entre agresseurs et agressés. Il y avait, en théorie, deux manières de le réduire. On pouvait le faire «par le bas» en désarmant les agresseurs : sans doute était-ce l'idéal ; mais il y fallait une détermination autrement plus conséquente que celle d'une OTAN à laquelle le premier bouquet d'arbres ou la moindre perturbation météorologique fournissent prétexte à se défiler. On pouvait le faire «*par le haut*» en armant les agressés : ce n'est, contrairement à ce que dit Debray, *ni* la plus «*séduisante*» ni la plus «*sympa*» des solutions ; mais c'est la seule qui demeure dès lors qu'une démission généralisée rend la première impraticable.

Je ne dis pas qu'il n'y ait pas de «*risque*». Je dis qu'il n'y a plus le choix et que tout le reste est littérature ou, si l'on préfère, irresponsabilité. Car qu'est-ce que l'irresponsabilité dans cette affaire ? C'est, au nom d'un risque hypothétique – cette éventuelle «mêlée générale» dont Sarajevo ferait les frais –, accepter la continuation, bien réelle, du massacre quotidien. Ce risque, les principaux intéressés l'ont, encore une fois, pesé, soupesé, accepté. Je ne vois décidément pas de quel droit les «stratèges en chambre», que nous sommes tous, se substitueraient à eux pour décider de ce qui leur convient.

2. L'argument de simplicité. L'opposition, rituelle, du «simplificateur au grand cœur» et du «ministre supposé savoir». Je connais la scie. C'est elle que l'on a entendue pendant les deux premières années du conflit. Le malheur est qu'elle a perdu toute valeur depuis certain ultimatum de février et le ridicule dont il couvrit la plupart de nos experts. Ultimatum impossible, disait-on. Perspectives d'apocalypse. Et puis l'ultimatum qui a lieu et les milices serbes qui, à Sarajevo, lèvent en deux jours, sans un mort, un siège de deux ans. Pardon, cher Debray. Mais je suis de ceux qui, depuis ce moment, ne peuvent plus écouter sans sourire ces experts en tout genre auxquels vous semblez accorder, vous, un crédit illimité.

J'aime bien, moi aussi, Hubert Védrine. Mais il en sait moins, sur la Bosnie, que le premier humanitaire venu, le moindre «casque bleu», les journalistes qui vont à Sarajevo, les onze otages de Première Urgence ; il est moins informé, voilà le vrai, que la plupart de ceux que vous exhortez à se taire et que je me réjouis, moi, d'entendre enfin. Est-ce un crime de dire cela ? Un secret à ne pas éventer ? Et quand une politique fait, à ce point, la preuve de sa faillite, quand la «compétence» de ses responsables se solde, au bas mot, par deux cent mille morts en deux ans, n'y a-t-il pas urgence, au contraire, à tenter d'ouvrir le débat ? C'était l'objectif de la liste «Sarajevo». Ce sera, quoi qu'il arrive, le plus inappréciable de ses succès.

3. La loi du «coup de cœur» et du «coup de gueule». Les dangers d'une politique réduite à l'émotivité. Debray les redoute. Moi aussi. Mais ne voit-il pas que ce sont les Etats, là encore, qui font de cette émotivité leur fonds de commerce et leur ressort ? Ne comprend-il pas qu'une politique réduite, comme ici, à l'humanitaire (c'est-à-dire, en clair, à la compassion) est, au sens strict, une politique du sentiment ? Et que ne s'adresse-t-il au président de la République lui-même quand, au mépris de toute évidence, et sachant qu'il flatte ainsi les peurs les plus irraisonnées, il agite le spectre des 150 000 soldats qu'il faudrait envoyer en Bosnie et que nul – surtout pas les Bosniaques – n'a jamais songé à lui demander ?

L'émotivité des Etats

Les intellectuels – et les journalistes – analysent, eux, le «fascisme qui vient». Ils voient – ou croient voir – l'ombre de Jirinovski derrière Milosevic et Karadzic. Ils calculent – ou tentent de calculer – les possibles métastases du cancer bosniaque en Europe. Bref, peut-être se trompent-ils. Mais si les mots ont un sens, ce sont eux qui, aujourd'hui, essaient de peser, mesurer, réfléchir. Ce sont eux qui, face à des Etats émotifs, essaient d'en appeler à la mémoire et – pourquoi pas ? – à l'intelligence. Changement d'époque, cher Debray. Renversement, provisoire, des rôles. Serez-vous le dernier à vous aviser de la métamorphose ?

4. La politique, dit encore Debray, c'est «*vouloir les conséquences de ce que l'on veut*». Fort bien, là encore. Mille fois d'accord avec le programme.

Les conséquences de la non-intervention

Mais que ne le souffle-t-il, là aussi, à ceux qui ont voulu, et veulent toujours, la non-intervention en Bosnie – mais sans *jamais nous dire les conséquences* de ce qu'ils veulent ? Ces conséquences, nous les connaissons. Ce sont – en vrac – le dépeçage d'un pays ; le million et demi de réfugiés dans les camps ou en exil ; la faillite de la sécurité collective et le discrédit de l'ONU ; la loi du plus fort érigée en principe ; le risque d'un Etat musulman dont les Musulmans bosniaques ne voulaient pas et qui sera notre seule œuvre ; sans parler de nos banlieues, où il ne manquera pas de gens pour nous dire : «*Vous prétendiez vouloir un islam laïc et ouvert ; vous l'aviez en Bosnie ; vous l'avez laissé mourir ; quelle confiance accorder, désormais, à votre parole, à vos promesses ?*»

Voilà le bilan, oui. Voilà ce qu'un Etat digne de ce nom se devrait de déclarer. Doit-on regretter qu'il se trouve des hommes et des femmes pour tenter de le faire à sa place ? Doit-on crier à la lèse-majesté quand les gouvernés, face à un non-dit de cette ampleur, tentent de reprendre la parole et de le faire avec fracas ? «*Diriger les dirigeants*», s'effraie Régis Debray ! Eh oui... C'est, depuis quelques siècles, la ressource des démocraties. C'est leur chance – leur vertu ? – quand règnent cécité, lâcheté, amnésie. Etats irresponsables. Vigilance des intellectuels, des citoyens.

5. L'abaissement, justement, des Etats. Le déclin de la politique. Moi aussi, je le déplore. Moi aussi, j'aurais rêvé d'un véritable Etat républicain qui fût sûr de ses choix et les eût, au moins, affirmés. Seulement voilà. Ce n'est pas le cas. Nous avons des Etats épiciers qui découpent la Bosnie, comme à la table d'un conseil d'administration. Nous avons des diplomates sans principes qui ne trouvent même pas les mots pour condamner une partition dont la seule assiette serait, au fond, tout bien considéré, l'impensable partage entre une Bosnie fasciste et une Bosnie qui ne le serait pas. Nous avons des gouvernants irréalistes qui, pour avoir la paix, nous préparent une guerre longue, peut-être interminable, et qui ne s'arrêtera pas, hélas, aux frontières de la Bosnie. Nous avons des Etats démissionnaires, en un mot, dont la colossale puissance n'a pas su, ni voulu, dissuader le pire.

La situation n'est pas neuve. C'est celle qui, en d'autres temps, conduisait d'autres intellectuels à récuser une raison d'Etat dont le prix à payer était Munich, la non-intervention en Espagne, la torture en Algérie ou Dreyfus. Ce qui est étrange, en revanche, c'est qu'un grand intellectuel, Régis Debray, s'assigne pour tâche – je le cite – d'instruire, «*à sa courte honte*», la défense «*du Quai d'Orsay et de l'Elysée*».

La mythologie du sang versé

6. L'«*humiliation*» des politiques. Leur «*comparution*», la «*corde au cou*», devant le «*tribunal*» d'une imaginaire «*classe médiatique*». Quelle étrange idée, là encore ! Quel singulier malentendu ! Et où, sinon dans sa fumeuse vision d'une «*caste politico-médiatique*» unie dans le «télÉtat», Debray a-t-il pris cette histoire de «*démagogues passant devant un tribunal de démagogues*» ? Depuis ce fameux meeting à la Mutualité auquel il fait allusion, j'ai plutôt vu, pour ma part, le spectacle de personnalités politiques s'exceptant, *in extremis*, du rang des meurtriers et de leurs complices occidentaux. Et j'ai surtout vu le spectacle d'un ou deux chefs de parti acceptant de se poser des questions qui sont, d'habitude, celles des intellectuels ; et celui d'intellectuels choisissant en retour (Pascal Bruckner compris) d'interpeller les politiques avec tout le sérieux qu'implique l'éthique de responsabilité.

Peut-être Debray le regrette-t-il. Sans *doute* a-t-il la nostalgie d'une cléricature où l'on n'aurait le choix qu'entre écrire les discours de Chevènement ou soutenir, en Sorbonne, une thèse de médiologie. Libre à lui. Car il y a, dans notre pays, une autre tradition. Il y a, entre les représentants éclairés de ce qu'il appelle les deux «castes», un lien – jamais rompu – de fraternité républicaine. On déplorait le *silence des intellectuels* ; va-t-on *se plaindre, maintenant,* de les entendre ? On regrette que les politiques aient l'œil rivé sur le seul horizon des élections ; va-t-on leur faire grief, tout à coup, d'essayer de voir au-delà ? Sacré Debray...

7. Le fond, enfin. La question même de ce qui, en Bosnie, est juste et ne l'est pas. C'est tout de même, lorsqu'on se pique de «*politique*», *la question* fondamentale. Or c'est la seule que, dans sa longue diatribe, Debray n'aborde pas. Un mot, alors (un lapsus ?) : celui de «*guerre civile*», appliqué à la guerre que font les milices national-communistes aux populations civiles de Sarajevo. Un autre (autre lapsus ?) : celui de «Musulmans» pour qualifier les survivants d'un peuple dont l'honneur est, jusqu'aujourd'hui, de refuser la partition des âmes, des corps, des communautés.

Une énormité, encore (surprenante sous la plume de notre grand imagologue national) : ces «*images*» de «*Gorazde sous les bombes*» qu'il a cru voir en toute bonne foi, alors que tout le problème fut, justement, que ces images n'*existaient pas* – les Serbes, honnêtes imagologues eux aussi, ayant savamment organisé le blocus de l'œil et des consciences. Ils en disent long, ces lapsus. Régis Debray avoue n'être jamais allé en Bosnie. Qu'à cela ne tienne. Puisque j'y ai, depuis deux ans, noué quelques amitiés, je lui propose de l'y amener. Peut-être, au retour, nous dira-t-il enfin ce que lui inspirent ces bagatelles que sont sans doute, à ses yeux, la purification ethnique et le retour des camps en Europe ?

8. Un dernier mot. Cette injonction faite aux clercs de bien vouloir se taire tant qu'ils n'auront pas fait de la Bosnie «*leur universel concret*» – pompeuse façon de dire *qu'ils n'auront plus* voix *au* chapitre tant qu'ils n'auront pas fait leur paquetage pour aller se battre en Bosnie... A quoi bon cette mythologie du sang versé ? Pourquoi, à *nouveau*, cet appel à l'émotivité virile ? Et Régis Debray ne sait-il pas que, dans une guerre, chacun se tient à sa place et que la distribution des rôles incombe à ceux qui la mènent – et à eux seuls ? Les Bosniaques, en l'occurrence, ne *cessent de répéter qu'ils n'ont* pas besoin de nos hommes mais de nos armes.

Et si l'injonction s'adresse à moi, je veux bien y *répondre* en personne – et franchement. Quand, lors de mon sixième séjour à Sarajevo, les militaires bosniaques m'ont permis de les accompagner sur les lignes de front qui entourent la ville, la mission était claire : *ils trouvaient* plus utile de me voir *muni* d'une caméra que d'un fusil ; et je dois avouer que, ayant passé, moi aussi, l'âge des illusions lyriques et ayant moins pour *souci* de sauver mon âme que d'aider la Bosnie, je m'en suis volontiers, et pour l'heure, accommodé.

Le Monde

Edité par la SARL *Le Monde*

Comité exécutif :

Jean-Marie Colombani, gérant, directeur de la publication
Dominique Alduy, directeur général
Noël-Jean Bergeroux, directeur de la rédaction
Eric Pialloux, directeur financier
Anne Chaussebourg, directeur délégué

Directeur de l'information :
Philippe Labarde

Rédacteurs en chef :
Thomas Ferenczi, Robert Solé
adjoints au directeur de la rédaction

Bruno de Camas, Laurent Greilsamer, Danièle Heymann
Bertrand Le Gendre, Edwy Plenel, Luc Rosenzweig

Bruno Frappat, directeur éditorial
Manuel Lucbert, directeur du «Monde des débats»
Alain Rollat, délégué auprès du directeur général
Michel Tatu, conseiller de la direction
Daniel Vernet, directeur des relations internationales
Alain Fourment, secrétaire général de la rédaction

Médiateur :
André Laurens

Anciens directeurs :
Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982)
André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991),
Jacques Lesourne (1991-1994)

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FALGUIÈRE 75501 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : 40-65-25-99

ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : 49-60-30-10

CHÔMAGE

Pour les 35 heures

A l'initiative du mouvement AC ! (Agir ensemble contre le chômage), diverses marches ont eu lieu ces dernières semaines en province, qui convergeront, samedi 28 mai, dans une manifestation nationale à Paris. L'un des animateurs d'AC plaide pour un passage rapide, sans étape intermédiaire, à la semaine de 35 heures, afin d'éviter la dérive de l'exclusion et du sous-salariat.

par Michel Husson

LA lutte contre le chômage occupe de nouveau le devant de la scène. Mais de quelle triste manière ! De la mise hors la loi du chômage des jeunes au référendum sur l'emploi, on assiste en effet à une désolante surenchère. Les choses sérieuses se passent cependant ailleurs, et le Livre blanc de Jacques Delors comme le sommet du G7 s'accordent pour rejeter toute perspective de réduction généralisée de la durée du travail.

Ce refus n'implique pas que les responsables disposent d'un diagnostic solide et de solutions face à l'insupportable montée du chômage et des exclusions. Ce qui frappe, au contraire, c'est l'effondrement successif des explications convenues du chômage, et des recommandations qui en découlent. Pendant longtemps, le chômage a ainsi pu être présenté comme un phénomène transitoire d'ajustement, contrepartie inévitable des mutations qui allaient bientôt nous faire entrer dans le monde enchanté de la société postindustrielle.

Quelques années plus tard, la révolution technologique promise est en cours, mais elle semble fort bien cohabiter avec ce qu'un rapport posthume du CERC appelle «*fragilité*», et qui touche de près ou de loin la moitié de la population active. Un autre lieu commun, directement dérivé de cette vision au fond purement techniciste de l'économie, vient également d'être battu en brèche : le chômage ne se réduit manifestement pas à un désajustement entre la qualification des salariés et les besoins des entreprises. La réalité triviale que la récession actuelle est venue rappeler, c'est que les entreprises n'embauchent pas quand elles n'ont pas de commandes, et que *le diplôme ne préserve plus du* chômage, même s'il vaut mieux avoir une bonne formation que pas du tout.

Un libéralisme bas de gamme

Les interprétations concoctées par des organismes comme l'OCDE se replient de plus en plus sur le noyau dur de ce libéralisme bas de gamme *qui semble* dorénavant constituer la philosophie gouvernementale moyenne : puisque le chômage provient d'un coût du travail excessif, toute la question est de baisser ce dernier sans que cela se voit trop, le projet de contrat d'insertion professionnelle (CIP) montrant ce qu'il ne faut pas faire en ce domaine. A l'égard de ce discours simpliste, la récession qui vient de frapper sévèrement l'ensemble des pays développés devrait pourtant fournir une formidable leçon de choses. Ce n'était en rien une perturbation parasite, mais le sous-produit inévitable de l'application obstinée de politiques néolibérales qui fonctionnent à l'inverse du principe kantien, puisqu'elles ne réussissent qu'à condition de ne pas être appliquées universellement.

A cette obstination, il convient d'opposer une autre grille de lecture, qui part d'une question simple. Entre 1983 et 1993, le PIB a augmenté d'un peu plus de 22 % pour un nombre d'heures de travail à peu près constant : à quoi ont été consacrés ces gains de productivité ? Pas à augmenter le *pouvoir d'achat des salariés*, dont la part dans le revenu national a au contraire baissé de manière spectaculaire. Pas à financer un effort supplémentaire d'investissement. Pas non plus à accompagner la réduction du temps de travail, puisque celle-ci est restée bloquée à 39 heures depuis 1982, au moment même où le chômage explosait.

Pour résumer d'une formule la *réponse à cette énigme*, l'effort productif des salariés a servi à payer le revenu des rentiers. Il existe en effet un lien étroit entre l'affectation des gains de productivité et la répartition des revenus, qui vient du coup éclairer la signification du passage aux 35 heures. Une telle mesure consiste à revenir sur un mode de partage de la richesse particulièrement défavorable à l'emploi, et qui n'est d'ailleurs pas tenable éternellement. Et puisqu'il s'agit de corriger une dérive néfaste, il va de soi que ce rattrapage n'a pas à être «compensé» par les salariés eux-mêmes : si la part des salaires était restée à son niveau de 1983, la masse salariale serait aujourd'hui plus élevée de 12 %, ce qui correspond exactement à l'effet mécanique d'un passage à 35 heures avec embauche proportionnelle.

Le droit au travail

Les 35 heures, nous pourrions donc y être déjà, et l'on trouvait d'ailleurs raisonnable de nous les promettre pour 1985. Un passage rapide aux 35 heures, sans étape intermédiaire, s'impose donc, d'autant plus que c'est le *seuil minimal qui offre une garantie suffisante* contre une récupération sous forme d'intensification accrue du travail. Une loi-cadre est nécessaire, tout simplement pour inscrire dans les faits un droit fondamental garanti par la Constitution, mais aussi parce qu'il n'est pas admissible, ni réaliste, de s'en remettre à des négociations décentralisées pour décider du sort d'un projet qui n'a de sens qu'à l'échelle globale, et même européenne.

Cela n'implique pas que les spécificités de chaque branche doivent être ignorées, et l'objectif emblématique des 35 heures doit bien sûr se décliner différemment selon les métiers. Il n'est pas difficile ensuite d'imaginer des dispositifs de guidage du comportement des entreprises. Ainsi, les économies réalisées sur le coût du chômage pourraient être en partie rétrocédées aux entreprises réalisant effectivement les embauches compensatoires, à l'inverse de la pratique actuelle d'exonérations aveugles.

De nombreux débats restent évidemment ouverts, mais la voie d'une réduction massive de la durée du travail dessine un projet cohérent qui se fixe comme objectif l'abolition du chômage, parfaitement à la portée d'un pays aussi riche que le nôtre. Les 35 heures tout de suite, puis une réduction continue vers les 30 heures avant l'an 2000 : telle est, à l'échelle historique, la *manière normale et équitable* d'utiliser les fruits du progrès. La seule voie consiste à s'aventurer encore un peu plus vers la régression sociale, celle qui organise la société sur le mode de l'exclusion, et qui fait de la mise en place d'un sous-salariat de précaires, de petits boulots, de femmes contraintes au temps partiel, la seule issue à la montée du sous-emploi. Cette fausse modernité nous ferait entrer dans le troisième millénaire à reculons.

▶ Economiste, Michel Husson est l'un des animateurs du mouvement AC !

هكذا من الأصل

ebray

5 heures

La guerre dans l'ex-Yougoslavie et les pourparlers pour l'établissement d'un cessez-le-feu

Le président Clinton se prononce contre la levée de l'embargo sur les armes à destination de la Bosnie

Le président Bill Clinton a donné, mercredi 25 mai, un coup de pouce aux Européens dans le dossier bosniaque en déclarant publiquement et pour la première fois que la levée de l'embargo sur les armes à destination de la Bosnie serait une catastrophe.

▪ NÉGOCIATIONS. – Le « groupe de contact » des grandes puissances et les trois parties belligérantes sont toujours réunis à huis clos à Talloires, au bord du lac d'Annecy, pour faire avancer les négociations sur le partage de la Bosnie.

▪ COMBATS. – Tandis que les forces serbes bombardent la poche musulmane de Bihac, l'armée gouvernementale poursuit son offensive, avec l'appui des forces croates bosniaques, contre les positions serbes dans le nord de la Bosnie.

[redacted]

WASHINGTON

de notre correspondant

A une semaine de son départ pour le Vieux Continent, le président Bill Clinton a choisi, mercredi 25 mai, de donner un coup de pouce aux Européens dans le dossier bosniaque en déclarant haut et fort, et pour la première fois, que la levée de l'embargo sur les armes à destination de la Bosnie serait une catastrophe.

Au moment où le « groupe de contact » (Etats-Unis, Union européenne, Russie, ONU), réuni à Talloires, tente d'inciter les belligérants à la négociation, le président américain a semblé mettre en garde le gouvernement bosniaque contre toute illusion : l'administration Clinton est contre la levée de l'embargo et s'opposera à toute initiative du Congrès en ce sens. En principe, la position officielle des Etats-Unis est que l'ONU a commis une erreur en maintenant cet embargo dès lors que les milices serbes bosniaques, appuyées par l'armée de la République de Serbie, déclenchaient la guerre en Bosnie. Mais, à l'heure actuelle, la levée de l'embargo ne servirait plus à rien – disent les responsables de l'administration –, sinon à prolonger la guerre sans garantir qu'une armée bosniaque mieux équipée puisse reprendre le terrain conquis par les Serbes.

Ce discours-là, qui colle aux positions de la France et de la Grande-Bretagne, les dirigeants américains n'osaient, jusqu'alors, le tenir à voix haute de peur d'aller à l'encontre des sentiments dominants au Congrès, dans la presse et dans l'opinion. Mercredi, M. Clinton, qui parlait devant les cadets de l'académie navale d'Annapolis (Maryland), a mis les pieds dans le plat – une fois n'est pas coutume chez un homme habituellement adepte du flou sémantique. Le président, qui est attendu la semaine prochaine en Italie, en Grande-Bretagne et en France, a prononcé un réquisitoire contre une éventuelle levée de l'embargo. Une telle mesure *« tuerait le processus de paix, dégraderait nos relations avec nos alliés européens,* a-t-il dit, *et saperait la relation que nous nous efforçons de tisser avec la Russie dans les domaines les plus divers ».*

« Une de ces idées simplistes »

En outre, a ajouté M. Clinton, elle rendrait passablement déplacés les efforts déployés par les Etats-Unis pour maintenir la stricte observation de trois autres embargos auxquels ils tiennent particulièrement, ceux qui ont été décrétés par l'ONU à l'encontre de l'Irak, de la Libye et, plus récemment, d'Haïti. M. Clinton a eu des mots que l'on aurait cru sortis de la bouche du président François Mitterrand ou de celle d'Alain Juppé : *« Nous ferons face à nos responsabilités dans ce conflit, mais nous n'allons pas mettre en avant des fausses solutions* (...), *des solutions qui peuvent paraître simples, sans douleur* [pour les Etats-Unis] *et qui semblent justes* (...) *mais qui ne marcheront pas. »* Et d'ajouter sur un ton que l'on n'avait encore jamais entendu à la Maison Blanche : *« Lever l'embargo, c'est une de ces idées simplistes qui font bel effet sur un badge mais qui auraient des conséquences tragiques. »* L'avertissement visait, notamment, le Congrès.

Le 12 mai dernier, le Sénat, dominé par les démocrates, le parti du président, a voté deux textes en faveur de la levée de l'embargo. L'un, pris à l'initiative de la minorité républicaine, appelle l'administration à rompre unilatéralement l'embargo. L'autre résolution, suggérée par la majorité démocrate, demande à l'administration de faire voter la levée de l'embargo par le Conseil de sécurité de l'ONU. Pour que ces textes acquièrent force de loi, il faudrait qu'ils soient votés, dans les mêmes termes, par la Chambre des représentants, qui ne les examinera pas avant le mois de juin, puis que le président les ratifie en n'y opposant pas son veto, ce qui est exclu.

Mais M. Clinton n'ignore pas que cette intervention du Sénat marque une formidable défiance à l'égard de la politique qu'il poursuit ou, plus exactement, à l'égard de toute tentation américaine de s'aligner sur la *realpolitik* des Européens.

« Le parti des intellectuels »

Le président n'ignore pas non plus que la prise de position du Sénat reflète la tendance dominante chez les éditorialistes aux Etats-Unis. Enfin, s'il n'y a pas de « liste Sarajevo » ici, il y a quelque chose qui ressemble au « parti des intellectuels pour la Bosnie », un regroupement de penseurs et d'anciens hommes publics qui, lui aussi, réclame à cor et à cri la levée de l'embargo.

C'est un mouvement disparate, intitulé Action Council for Peace in the Balkans (Conseil pour la paix dans les Balkans), qui rassemble des personnalités aussi bien républicaines que démocrates, comme l'ancien secrétaire d'Etat George Schultz, Zbignew Brzezinski (ancien conseiller du président Jimmy Carter), Jeanne Kirkpatrick (ancienne ambassadeur à l'ONU, du temps des administrations Reagan), Richard Perle (administration Reagan, également), l'écrivain Susan Sontag, un des commentateurs de la droite libertaire, Norman Podhoretz, le patron de la centrale syndicale AFL-CIO, Lane Kirkland, ex-directeur de la FED, la Réserve fédérale, Paul Volcker, ancien secrétaire à la défense Frank Carlucci, ou encore l'un des maîtres des négociations sur le désarmement durant toute la guerre froide, le vénérable Paul Nitze.

Dans son discours d'Annapolis, M. Clinton a encore réaffirmé très clairement que les Etats-Unis participeraient à la force de maintien de la paix qui sera déployée sur le terrain si les parties en conflit arrivaient à un accord. Là encore, c'est un peu de baume pour les Européens, et c'est un signal adressé au gouvernement bosniaque. Dans une interview publiée mercredi par le *Washington Post*, le président Alija Izetbegovic indique, en effet, que son gouvernement pourrait accepter le découpage de la Bosnie suggéré par les Européens – il laisserait 51 % du territoire aux mains des Musulmans et des Croates et 49 % aux milices serbes –, pour peu que les Etats-Unis garantissent un tel accord. La Fédération croato-musulmane de Bosnie a, elle, récemment réclamé 58 % du territoire de la Bosnie.

ALAIN FRACHON

M. Mitterrand replace la position de la France dans le cadre de la mission de l'ONU

Le président François Mitterrand s'est expliqué à nouveau, mercredi 25 mai, en conseil des ministres, sur les raisons qui le poussent à s'opposer à une levée de l'embargo sur les ventes d'armes en Bosnie. Selon le porte-parole de l'Elysée, Jean Musitelli, le président de la République s'est exprimé de façon *« assez longue et argumentée ».*

S'agissant de la nature de l'embargo, il a rappelé qu'il ne s'agit pas d'un embargo décidé par la France contre les bosniaques mais d'une décision des Nations unies applicable à tout le territoire de l'ex-Yougoslavie (résolution 713 du 26 septembre 1991). *« C'est d'autant plus un non-sens de prétendre qu'il s'agit d'une mesure discriminatoire contre la Bosnie qu'à cette date elle n'existait pas en tant qu'Etat indépendant »,* a souligné le porte-parole de l'Elysée.

François Mitterrand a souligné que *« seule une autre résolution du Conseil de sécurité pourrait défaire »* la résolution 713. *« Cela suppose qu'il y ait une majorité au Conseil de sécurité pour voter cette nouvelle résolution et qu'aucun membre permanent n'utilise à cette occasion son droit de veto ».* Or la Russie a déjà laissé entendre qu'elle l'utiliserait, a rappelé M. Musitelli. Faute d'une nouvelle résolution, des Etats membres du Conseil de sécurité peuvent-ils s'affranchir unilatéralement de leur engagement ? Cela signifierait un *« viol de la résolution par un Etat-membre »* et une *« telle décision porterait un coup décisif à l'autorité des Nations unies ».*

François Mitterrand a également énuméré les conséquences probables d'une levée de l'embargo. On assisterait à un afflux d'armes dans toute l'ex-Yougoslavie, a-t-il expliqué en substance. La Force de protection des Nations unies (FORPRONU), qui gèle des situations potentiellement explosives, serait contrainte de se retirer. Ce serait ainsi la fin de *« la mission stabilisatrice et humanitaire des Nations unies ».* Dans ce cas, on assisterait à une *« reprise généralisée des combats ». « Dans tous les camps, les plus radicaux essaieraient de remporter sur le terrain un avantage définitif. »*

En outre, l'entrée dans la mêlée des puissances et des pays voisins en fonction de leurs affinités aboutirait à l'internationalisation du conflit, à l'échelle balkanique d'abord et plus loin éventuellement par la suite : *« Parler de la levée de l'embargo sans imaginer ce que seraient les coups suivants et les risques qui s'ensuivraient serait de ce point de vue très désinvolte »,* a ajouté Jean Musitelli.

Il a, d'autre part, précisé que François Mitterrand avait félicité le ministre des affaires étrangères, Alain Juppé, pour son article publié dans *le Monde* du 21 mai. M. Juppé y déclarait notamment : *« En levant l'embargo sur les armes au profit des Bosniaques, je crains depuis toujours qu'on précipite leur écrasement, ou bien qu'on engage une véritable « guerre de Cent Ans », avec son cortège de ruines, de réfugiés, de haines tenaces. »*

Le président de la République est revenu également sur cette question dans un entretien publié cette semaine par *le Nouvel Observateur* : *« Au total, la politique des Nations unies s'est imposée. Condamner la négociation revient à préférer la guerre, et cette guerre s'étendra, soyez-en sûrs. »* M. Mitterrand estime que *« les chances d'un apaisement apparaissent »* aujourd'hui et qu'*« il faut les saisir ».* Quant à un retrait des casques bleus français, il n'interviendrait que si *« la conférence à laquelle participeront les Américains, l'Union européenne et les Russes tardait à se tenir ».*

Huis clos sur le lac d'Annecy

TALLOIRES

de notre envoyé spécial

Après une première journée d'échange de vues, les diplomates du groupe de contact des grandes puissances sur la Bosnie et les dirigeants des trois parties belligérantes réunies à huis clos à Talloires, au bord du lac d'Annecy, devaient reprendre leurs pourparlers jeudi 26 mai. En principe, la réunion devait se terminer le même jour, mais, à toutes fins utiles, des dispositions ont été prises par les organisateurs et les services de sécurité pour la prolonger éventuellement jusqu'à vendredi.

Si le secret a été bien gardé et si rien de sûr n'a filtré des discussions de mercredi, la France, pays hôte, et les autres membres du groupe de contact (Union européenne, Etats-Unis, Russie, ONU) n'auront pas ménagé leurs efforts pour tenter de convaincre les parties en conflit de prendre en considération leur plan de paix. En plus d'un cessez-le-feu de quatre mois, ce plan propose un nouveau découpage de la Bosnie accordant 51 % du territoire à la fédération croato-musulmane et 49 % aux Serbes bosniaques. Actuellement, les forces serbes contrôlent quelque 70 % du territoire bosniaque, le reste étant tenu par les Musulmans et les Croates, qui revendiquent 58 % de la Bosnie-Herzégovine.

Les profondes divergences qui subsistent n'ont pas manqué d'apparaître d'emblée lorsque chaque camp a été reçu séparément par le « groupe de contact ». Pour commencer, le premier ministre et le vice-président bosniaques Haris Silazdjzic et Ejup Ganic, ainsi que le chef de la communauté croate de Bosnie, Kresimir Zubac. Plus tard dans la matinée, ce fut au tour du président du Parlement autoproclamé des Serbes de Bosnie, Momcilo Krajismik.

« C'est juste un début »

Après un déjeuner en commun autour de l'une des tables les plus renommées de la région, les pourparlers se sont poursuivis dans l'après-midi, toujours séparément et à l'abri des regards indiscrets. L'hôtel où avait été hébergé l'ex-dictateur haïtien Jean-Claude Duvalier, après sa chute en 1986, et trois autres établissements sur le port ont été réquisitionnés jusqu'à vendredi par arrêté municipal et leur accès demeure interdit. Deux escadrons de gendarmes mobiles ont été déployés sur les lieux et les journalistes sont sévèrement tenus à l'écart des pourparlers.

Principale pierre d'achoppement : les Serbes sont favorables à un cessez-le-feu « définitif » alors que les Musulmans, qui craignent de voir ainsi la situation gelée sur le terrain, ne veulent pas entendre parler d'une trêve supérieure à deux mois. Coïncidant avec les déclarations au *Washington Post* du président Alija Izetbegovic, des rumeurs ont circulé à Talloires sur une possible acceptation par la délégation de la Fédération croato-musulmane d'entamer des négociations sur la base d'un partage du territoire à 51 %-49 % proposée par le « groupe de contact ».

Certes, le soleil était de la partie, mais, comme devait le faire remarquer en fin d'après-midi, lors d'une brève apparition dans le parc de son hôtel, le premier ministre bosniaque Haris Siladjzic, l'un des rares participants à avoir adressé la parole aux journalistes : *« C'est juste un début. »*

JEAN-CLAUDE BUHRER

Les combats se poursuivent

Les forces serbes bosniaques ont bombardé intensivement, mercredi 25 mai, la région de Bihac, poche musulmane au nord-ouest de la Bosnie. Pour sa part, l'armée bosniaque, à majorité musulmane, a poursuivi ses attaques contre les positions serbes, à l'ouest de Tesanj, dans le nord de la Bosnie. De source proche de l'ONU, on affirmait néanmoins que Croates et Musulmans bosniaques mènent depuis lundi une offensive conjointe dans la région. Les combats autour de Tesanj constituent vraisemblablement le premier exemple de coopération active entre les deux armées en Bosnie, qui ont, à la suite de la création d'une fédération croato-musulmane, mis en place il y a un mois un commandement commun.

Selon l'hebdomadaire indépendant monténégrin *Monitor*, un policier serbe bosniaque, M. Ljubisa Kalanj, a raconté que les caisses de munitions « découvertes » le 8 avril dernier dans les camions de l'association Première Urgence avaient été chargées par les Serbes eux-mêmes. – *(AFP, Reuter.)*

Le départ des Etats-Unis du prix Nobel de littérature après vingt ans d'exil

Alexandre Soljenitsyne a entamé un périple à travers la Russie avant de rejoindre Moscou

Alexandre Soljenitsyne a quitté, mercredi 25 mai, Cavendish dans le Vermont où il a vécu dix-huit ans. Il doit arriver vendredi après midi à Vladivostok en provenance d'Anchorage à bord d'un avion des Alaska Airlines, qui effectue deux *escales*, à Magadan et à Khabarovsk. Il aurait l'intention de séjourner quelques jours à Vladivostok et d'y rencontrer des habitants de la ville et des marins de la Flotte. Port d'ancrage de la flotte du Pacifique, Vladivostok était encore il y a peu « une ville interdite ».

Le Prix Nobel de littérature entamera ensuite un voyage à travers la Russie, pour se rendre compte des changements survenus dans son pays. Il est accompagné de sa femme Natalia et de deux de ses fils. Le troisième, qui étudie le chinois, les a précédés mercredi sur la terre russe.

WASHINGTON

de notre correspondante

Une dernière pause, comme un recueillement, devant le portail et les arbres de cette célèbre retraite du Vermont, une concession aux photographes, un dernier refus à la presse – *« Mon fils a déjà répondu à toutes les questions »* – et deux voitures qui démarrent pour un *aéroport tenu secret* : Soljenitsyne a quitté l'Amérique comme il y a vécu, isolé en terre étrangère.

En dix-huit ans, Soljenitsyne n'aura pas connu l'Amérique. Et, d'une certaine manière, elle le lui a bien rendu, jusqu'au dernier jour : son départ, mercredi 25 mai, a laissé les médias indifférents. Les Etats-Unis, pour lui, se seront pratiquement limités à cette petite communauté de Cavendish, *dans le Vermont, qui* a stoïquement protégé son isolement, et qu'il a pris la peine de remercier lors d'une réunion le 28 février : *« Vous avez été très compréhensifs,* leur dit-il alors. *Vous avez excusé mon mode de vie inhabituel, vous avez même pris sur vous de protéger mon intimité. L'exil est toujours difficile et pourtant, je ne pouvais rêver d'un meilleur endroit pour attendre mon retour chez moi que Cavendish. Vermont. Merci. »* Et puis cette confidence : *« J'espère que je pourrai être de quelque aide à mon pays torturé, bien qu'il me soit impossible de prédire si mes efforts réussiront. »*

Hormis quelques très rares interviews, l'écrivain a communiqué pendant toutes ces années par l'intermédiaire de sa femme, Natalia, et de ses trois fils, qui ont la nationalité américaine et garderont la maison du Vermont. *Ignat, musicien*, et *Stepan, étu*diant à Harvard, sont partis mercredi avec leur père, leur mère et la grand-mère maternelle. Ermolaï, qui a appris le chinois à Harvard et vit à Taïwan, est parti en éclaireur et attendra la famille Soljenitsyne vendredi, à Vladivostok. Leur demi-frère, Dmitri Tourine, vit à New-York où il restaure des motos de collection.

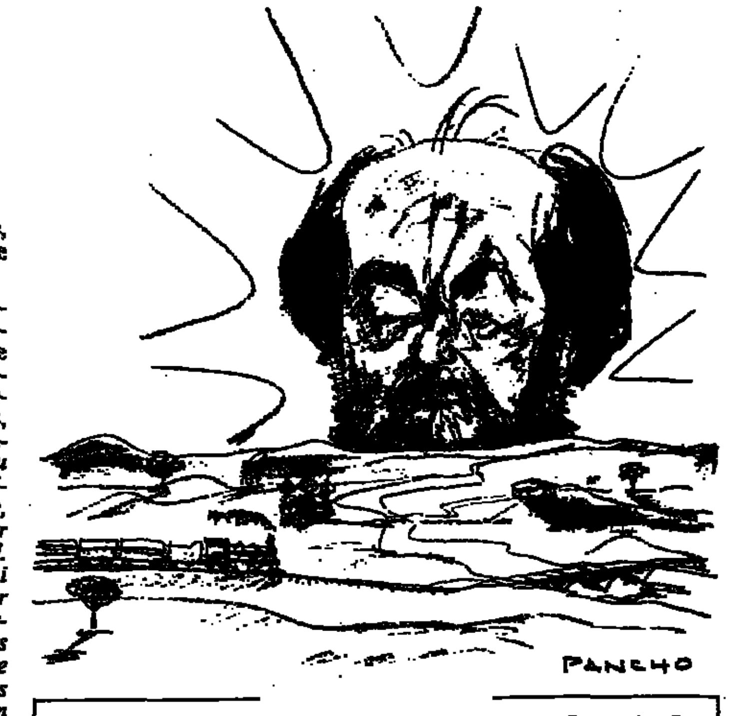
« Opinions embarrassantes »

Soljenitsyne n'avait pas le temps de connaître l'Amérique. Il avait une tâche gigantesque à mener à bien : *la Roue rouge*, à laquelle il a travaillé trois cent soixante-cinq jours par an. *« J'avais cinquante-cinq ans quand je suis arrivé en Occident*, a-t-il expliqué à David Remnick, du *New Yorker*, en février dernier, *j'avais eu une expérience de la vie extraordinairement riche et variée. En tant qu'écrivain, je n'avais pas besoin de prolonger cette expérience, j'avais plutôt besoin de temps pour l'exploiter. Du point de vue de mon travail, ces dix-huit années dans le Vermont ont été les plus heureuses de ma vie. »* Cet exil américain ne devait pas être une nouvelle vie, mais une étape, une parenthèse forcée.

Au début, il choqua les Américains par quelques dénonciations assez rudes des travers de leur société ou par des réquisitoires sur leur manque de fermeté à l'égard de l'URSS. Puis, se sentant mal compris, il se renferma. *« J'aurais pu passer du temps à chercher à plaire à l'Occident*, poursuit-il. *Le problème, c'est que j'aurais dû abandonner mon mode de vie et mon travail. Eh oui, c'est vrai, lorsque j'ai combattu le dragon du pouvoir communiste, je l'ai fait en m'exprimant dans le registre le plus élevé. Les gens en Occident ne sont pas habitués à ce ton. Mais je n'avais pas le temps de m'en préoccuper. Ce n'était pas mon but essentiel. »*

L'Amérique ne comprit pas qu'il n'embrassât pas ses valeurs à peine arrivé. Et lorsque la Maison Blanche songea à le recevoir, Henry Kissinger, alors secrétaire d'Etat, s'y opposa : *« Soljenitsyne est un écrivain important,* objecta-t-il, *mais ses opinions politiques sont embarrassantes. »* La Russie saura-t-elle mieux le comprendre ? Selon son fils Ignat, *« il sait que ce sera difficile, mais il n'a pas peur ».*

SYLVIE KAUFFMANN



Le grand retour

Suite de la première page

Ils ne demandaient rien d'autre que de rester anonymes jusqu'à la fin des temps. Invisibles. Ces inconnus sans lesquels il n'aurait jamais pu se faire entendre. *« Ecrivain souterrain »*, condamné, pensait-il au *« mutisme à perpétuité »*, apprenant par cœur des milliers et des milliers de vers, répétant régulièrement la masse mémorisée, puis organisant des planques pour cacher ce qu'il avait écrit, trouver des relais pour transmettre ses écrits à l'étranger.

« Mon sentiment profond est que je rentrerai vivant dans mon pays, bien que je ne sois plus jeune », déclarait-il en 1983 à Bernard Pivot à « Apostrophes ». Né le 11 décembre 1918 à Kislovodsk, dans le Caucase, de parents propriétaires fonciers expropriés par la révolution, son père était mort avant sa naissance. Il avait fait à Rostov des études supérieures de sciences et de mathématique. Mobilisé en 1941, il est arrêté en février 1945 sur le front de Prusse orientale pour avoir critiqué Staline pour son absence de talent militaire dans une correspondance avec un ami. Condamné, il passe huit années, de 1945 à 1953, dans un camp, où il est opéré d'un cancer.

Libéré le 5 mars 1953, jour de la mort de Staline, il est envoyé en relégation en Asie centrale jusqu'en 1956 puis s'installe à Riazan où il commence son œuvre littéraire. Il est réhabilité en 1957 et, dans ses mémoires, l'espion Pavel Soudoplatov publie sa demande de réhabilitation composée selon les règles : *« (...) Depuis mon enfance*, écrivait-il, *j'ai été élevé dans l'esprit du léninisme. (...) c'est sans la moindre hésitation que j'ai soutenu la politique de notre Parti et de notre Etat soviétique. Les déclarations sévères que j'ai formulées dans ces lettres contre le culte de la personnalité qui dominait à l'époque, contre la flagornerie sans bornes qui s'adressait à un seul homme, aux dépens de l'esprit créateur du marxisme-léninisme, ont été considérées comme criminelles. Désormais, le culte de la personnalité est officiellement condamné (...) Je demande donc à être pleinement réhabilité et à me voir restituer les décorations que j'ai gagnées au combat. »* (*Missions spéciales*, Seuil, 1994).

C'est Nikita Khrouchtchev qui autorise, en novembre 1962, la publication d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* où, pour la première fois, on parle du bagne et de la vie quotidienne dans un camp. Après l'arrivée au pouvoir de Brejnev, Soljenitsyne, de plus en plus critiqué, publie à l'étranger *le Premier Cercle* et *le Pavillon des cancéreux*. En 1969, il est exclu de l'Union des écrivains, privé du droit de demeurer à Moscou. Il trouvera alors un refuge chez le violoncelliste Msitslav Rostropovitch.

Couronné en 1970 par le prix Nobel de littérature, il renonce à se rendre à Stockholm de peur de ne pouvoir revenir en Russie. Bravant toutes les règles et toutes les interdictions, il continue à publier à l'étranger. Pour empêcher par la loi des cas similaires, on va créer alors la VAAP, l'agence d'auteurs seul interlocuteur autorisé avec les éditeurs étrangers.

Exilé à Zurich, irrité, désorienté autant par cette société d'abondance que par ce qu'il considère la faiblesse des démocraties qu'il visite, Soljenitsyne s'enferme pour écrire, publie *le Chêne et le Veau* (écrit en 1967), puis s'installe avec sa famille à Cavendish dans le Vermont, entreprenant un travail intensif : les deux dernières parties de *l'Archipel du Goulag, Lénine à Zurich*, puis s'attelle à une fresque historique gigantesque sur le temps de la révolution, *la Roue rouge* (qui s'interrompt après la mort du tsar).

Très critique sur la perestroïka

Plus qu'un prophète, il reste le « dissident », celui qui est à côté, selon l'étymologie russe du mot. Il jette l'anathème sur les médias de l'Occident, dénonce les plagiats de Cholokhov, l'autre Prix Nobel de littérature, règle des comptes avec les émigrés qu'il nomme les *« pluralistes »*, des *« messieurs-camarades »* qui, avant de quitter leur pays, avaient fait carrière dans le régime.

Puis, après 1983, il restera plutôt silencieux. La perestroïka le laissera longtemps dans l'expectative. Il refuse les invitations à participer au mouvement Mémorial et fait savoir qu'il refuse de revenir et qu'il s'oppose à la publication de ses œuvres en URSS tant que *l'Archipel du Goulag*, le livre qui l'a conduit à l'exil, ne sera pas publié. La revue *Novy Mir* va publier le livre à partir de 1989 à la suite d'un vote à l'unanimité de l'Union des écrivains, composée dans l'ensemble des mêmes membres qui l'avaient accusé de *« trahir la patrie »*. En 1990, la citoyenneté soviétique lui est restituée par Gorbatchev tandis qu'il publie un pamphlet *Comment réaménager notre Russie*.

Très critique sur la perestroïka, ses *« désordres, ses lois erronées, embrouillées et indécises »*, il supplie ses compatriotes d'opter pour une démocratie tempérée et, toujours prophète, se montre inquiet de la débandade économique, de l'emprise de la corruption, de la permanence des structures étatiques et de leur collusion avec les structures criminelles. En Vendée, l'an dernier, attiré davantage par le mythe de l'insurrection vendéenne que par la politique intérieure de Philippe de Villiers, il exprime ses doutes sur les fondements de la République française « liberté, égalité, fraternité ».

A Moscou, la maison que les Soljenitsyne se font bâtir ne sera pas prête parce que de nombreuses erreurs de construction ont été faites, le toit fuit et il leur faudra sans doute se loger ailleurs. Les débats vont bon train pour savoir s'il saura comprendre la Russie d'aujourd'hui. Certains ironisent à propos d'*« Alexandre Vermontski »*, comme Vitali Tretiakov dans le numéro du 24 mai de la *Nezavissimaïa Gazeta*. Il écrit notamment : *« Soljenitsyne est-il un artiste génial ? L'Histoire nous le dira... Il n'y a aucun doute en tout cas qu'il est génial dans l'élaboration de sa place dans l'Histoire. (...) Entrer en Russie non par Moscou mais par le côté opposé : Vladivostok ! (...) Il n'y a que le soleil qui arrive en Russie par l'est tant tout nous arrive de l'Ouest. Dorénavant, ils seront deux : Soljenitsyne et le soleil. (...) Le maître rentre comme un revizor pour contrôler la situation dans sa patrie qu'il avait quittée contre son gré. (...) Des deux côtés du train (ou de l'automobile) se presseront : politiciens locaux, nobles dames, jeunes vierges, invalides, miséreux, représentants du président, commandants de région militaire, orchestres militaires, monarchistes et démocrates, clergé et sons de cloches, etc. En un mot, toute la Grande Russie sera traversée par l'attelage du carrosse nobélien. »*

NICOLE ZAND

Une exception qui confirme la règle

Alexandre Soljenitsyne n'avait jamais beaucoup frayé avec les autres dissidents, mais il s'en démarque encore plus... en rentrant chez lui. Car si lui-même a attendu pour ce faire près de trois ans après la décommunisation du pays, il n'en devance pas moins tous les grands opposants exilés pendant l'ère brejnévienne. A ce jour et jusqu'à plus ample informé, on peut même dire qu'aucun d'entre eux n'envisage de le suivre.

Andreï Siniavski, le plus illustre des émigrés ex-soviétiques en France, avait été l'un des premiers, dès janvier 1989, à faire le voyage de Moscou. Mais c'était pour enterrer son ami Iouli Daniel, son coaccusé du procès de 1966, qui venait de mourir dans la capitale russe. Quelques jours plus tard, l'écrivain regagnait Paris, où il s'est fixé définitivement.

Vladimir Boukovski, exilé peu de temps après Soljenitsyne (il avait été échangé contre le chef communiste chilien Luis Corvalan en 1976), est revenu à Moscou en avril 1991, et à plusieurs reprises depuis lors, mais chaque fois en visiteur, sans renoncer à sa résidence permanente en Grande-Bretagne. Son cas est d'autant plus intéressant qu'il est l'un des plus « politiques » des anciens dissidents et prend position vigoureusement sur les problèmes russes d'aujourd'hui, polémiquant notamment avec le journal *Nezavissimaïa Gazeta* qui *le traitait récemment de « provocateur »*.

Il en va de même d'Alexandre Zinoviev, l'auteur des inoubliables *Hauteurs béantes*, qui, tout en sympathisant avec l'aile conservatrice de l'éventail politique russe et même avec les nostalgiques du brejnévisme, vit toujours en Allemagne. Un autre « militant » d'un genre très spécial est Edouard Limonov, qui fut le représentant de Vladimir Jirinovski en France avant de se séparer de cet allié jugé *« trop mou »*, et qui, depuis, sert d'ambassadeur itinérant, de Paris à Belgrade, de la coalition « rouge-brun » qui a ses faveurs à Moscou.

Par un décret de juillet 1990, Mikhaïl Gorbatchev avait rendu leur citoyenneté soviétique à tous ceux qui en avaient été privés depuis 1966 – y compris par lui-même, comme le dissident Anatoli Koriaguine, « dénaturalisé » trois ans plus tôt seulement. Mais, jusqu'à Soljenitsyne, aucun des « grands » n'en a profité pour s'établir dans la nouvelle Russie. Alexandre Guinzbourg et Vladimir Maximov sont restés à Paris, tout comme l'Ukrainien Leonid Pliouchtch, qui avait milité avant tout le monde pour l'indépendance de son pays. L'Allemagne a gardé Mikhaïl Voslensky, premier découvreur de la Nomenklatura et bien d'autres anciens opposants moins connus.

Plusieurs raisons expliquent cette situation. Sur le plan matériel, les anciens dissidents ont tant bien que mal « creusé leur trou » à l'Ouest, notamment dans le système universitaire, et n'ont guère envie de recommencer l'exercice dans un pays devenu chaotique. Sur le plan intellectuel, ils sont quelque peu en porte à faux, puisque le système qu'ils dénonçaient – et le seul qu'ils connaissaient – a disparu : la nouvelle classe politique n'a plus besoin d'eux, la littérature, elle-même malade, est à la recherche de nouveaux thèmes.

Deux exceptions sont à signaler. Les opposants juifs et autres anciens « refuzniks » ont pour la plupart tourné la page russe et se sont réinsérés ailleurs, *d'abord en Israël, où leur chef de* file, Anatoli Chtcharanski rebaptisé « Nathan », est devenu une figure politique importante. Après avoir failli être nommé ambassadeur d'Israël à l'ONU, il a assisté ce printemps, en tant qu'observateur, aux élections en Afrique du Sud, parmi vingt observateurs envoyés par Jérusalem.

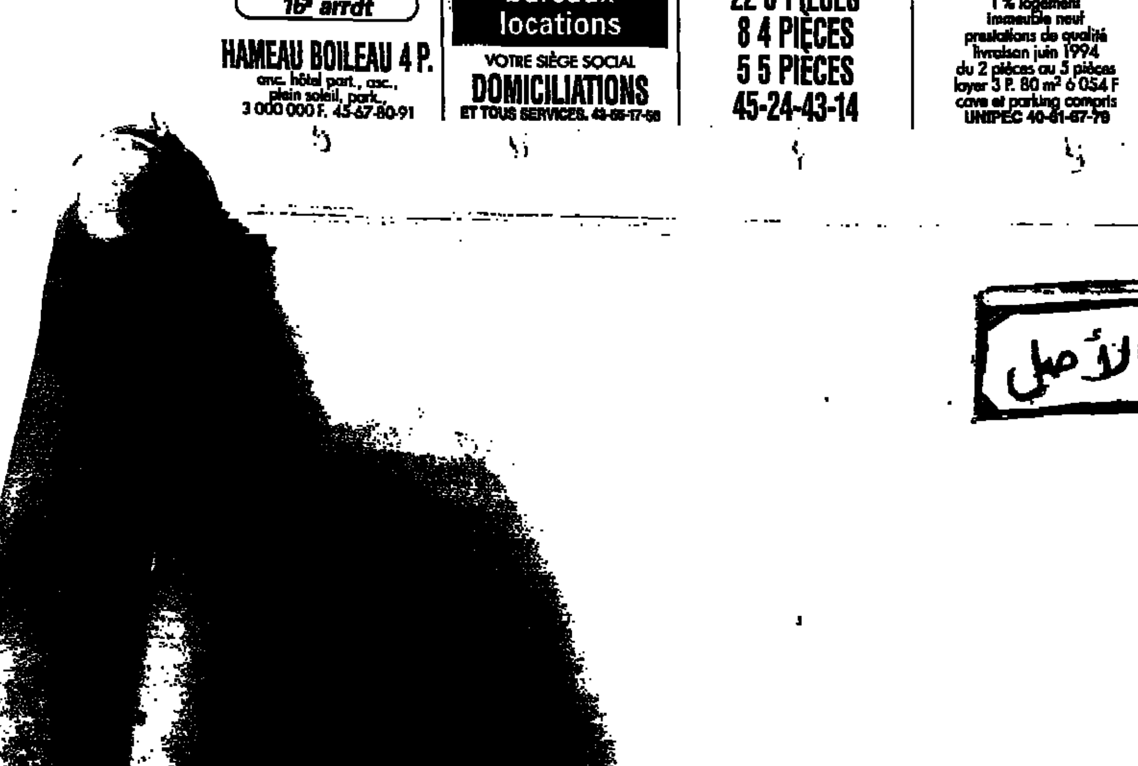
Enfin, la véritable exception est celle des dissidents qui n'ont *jamais émigré – et de ceux-là* seulement –, qui participent toujours activement à la vie de la nouvelle Russie. Sergueï Kovalev, victime de répression pendant près de quinze ans et ancien « pensionnaire » de ce même Magadan où Soljenitsyne commence son pèlerinage, a été élu député de Russie dès 1990, et à nouveau en décembre dernier sous l'étiquette « Choix de la Russie » d'Egor Gaïdar.

Il est aussi le « Monsieur droits de l'homme » de Boris Eltsine, siégeant notamment à la commission *ad hoc* de l'ONU. Le Père Gleb Iakounine, persécuté par Brejnev, mais aussi, encore plus récemment, par l'Eglise orthodoxe, a suivi la même filière et siège lui aussi à la Douma.

Un homme qui n'a pas vraiment changé d'activité est Alexandre Podrabinek : aujourd'hui comme autrefois, il édite le même bulletin, *Express Khronika*, qui recense, avec une minutie exemplaire, les violations des droits de l'homme d'un bout à l'autre de l'ancienne Union soviétique. Et il a encore beaucoup à dire...

MICHEL TATU

Ouverture d'un bureau du FBI à Moscou. – Le FBI va ouvrir en juin son premier bureau permanent à Moscou, a annoncé, mercredi 25 mai, son directeur, Louis Freeh, qui doit prochainement se rendre en Russie. M. Freeh avait auparavant exprimé son inquiétude face à la *« menace »* de la mafia russe, capable, selon lui, de voler des armes nucléaires. Le président Eltsine a approuvé, mercredi, un programme de deux ans de lutte contre la criminalité. – *(AFP.)*



هكذا من الأصل

هكذا من الأصل

EUROPE

ITALIE

Un ancien fasciste a été élu président de la commission des affaires étrangères à la Chambre des députés

Mirko Tremaglia, ancien combattant fasciste âgé de soixante-sept ans, enrôlé à l'âge de dix-sept ans dans les rangs de la *« République sociale »* de Salo, a été élu mercredi 25 mai président de la commission parlementaire des affaires étrangères à la Chambre des députés italienne. Peu avant la fin de la guerre, il avait été interné dans un camp avant de rejoindre en 1946 les rangs du Mouvement social italien (MSI). Sans renier son passé, M. Tremaglia considère la période du fascisme comme définitivement close. *« Le fascisme est mort »*, a-t-il affirmé.

De son côté, Vittorio Foa, ancien résistant et dirigeant historique du syndicat CGIL (proche des ex-communistes), a estimé qu'*« il n'y a pas aujourd'hui de péril fasciste en Italie »*. *« Je ne suis pas d'accord avec ceux qui appellent fasciste la droite d'aujourd'hui »*, a ajouté M. Foa en précisant : *« Quand Gianfranco Fini proclame l'abandon du fascisme et sa foi dans la démocratie, je suis satisfait. Le jugement selon lequel il y a des fascistes au gouvernement en Italie est très superficiel. »*

Par ailleurs, le président du conseil Silvio Berlusconi a répondu mercredi aux critiques de François Mitterrand, qui estimait, dans un entretien accordé à cinq journaux européens, que le marketing médiatique avait propulsé le magnat de la presse au sommet de la politique italienne et constituait un danger pour la démocratie. *« Les médias et les institutions de notre pays fonctionnent dans un climat de liberté et de respect du droit »*, déclarent les services du président du conseil italien dans un communiqué, qui ajoute : *« Personne ici ne songerait à mettre en doute la légitimité des institutions publiques des autres nations démocratiques – et surtout pas dans le but de nourrir les querelles politiques intérieures »*. – *(AFP, Reuter.)*

Le repenti Tommaso Buscetta accuse Cosa Nostra d'avoir assassiné Enrico Mattei. – Dans un livre à paraître, *Adieu Cosa Nostra. La vie de Tommaso Buscetta*, de Pino Arlacchi, universitaire spécialiste de la Mafia, le plus célèbre des repentis de la Mafia sicilienne accuse Cosa Nostra d'avoir assassiné Enrico Mattei, président de l'ENI (groupe public des hydrocarbures) – mort en octobre 1962 dans un accident d'avion jamais ...cidé – sur ordre de la Mafia américaine pour protéger les intérêts des groupes pétroliers américains. Par ailleurs, des milliers de personnes ont défilé lundi 23 mai à Palerme pour célébrer le souvenir du juge Giovanni Falcone, assassiné voilà par Cosa Nostra. – *(AFP.)*

POLOGNE

Quinze ans de prison requis contre deux anciens généraux impliqués dans le meurtre du Père Popieluszko

Le procureur de la République a requis, mercredi 26 mai, une peine de quinze ans de prison pour chacun des deux ex-généraux communistes, Wladyslaw Ciaston et Zenon Platek, qui comparaissent devant le tribunal de Varsovie sous l'accusation d'avoir commandité l'assassinat en 1984 de l'aumônier de Solidarité, Jerzy Popieluszko.

Selon l'ancien premier ministre, Jan Olszewski, qui avait déposé lundi comme témoin à ce procès qui se poursuit depuis près de deux ans, le meurtre du Père Popieluszko était *« un assassinat planifié, minutieusement préparé »*.

Les trois auteurs du crime ainsi que leur supérieur direct avaient été condamnés en 1985 à des peines de quatorze à vingt-cinq ans de prison. – *(AFP.)*

DIPLOMATIE

Moscou expose sa version du « partenariat pour la paix »

La Russie veut être systématiquement consultée par l'OTAN

BRUXELLES

de notre correspondant

Le général Pavel Gratchev, ministre russe de la défense, a confirmé, mercredi 25 mai, au siège de l'OTAN à Bruxelles que la Russie a l'intention d'adhérer au « partenariat pour la paix », à une date non précisée, peut-être dans le courant de l'été. Il a toutefois assorti cette déclaration d'intention de prétentions diverses qui laissent perplexes les membres de l'Alliance.

Moscou lie son adhésion au « partenariat pour la paix » à une consultation plus vaste avec l'OTAN sur les questions de sécurité, et pas seulement en Europe. En cas d'urgence, ces consultations, tenant compte du statut de grande puissance de la Russie, devraient avoir lieu, selon M. Gratchev, au niveau des experts, des chefs militaires et des plus hauts responsables politiques. Dans la présentation qu'en a faite le ministre russe de la défense, cette concertation compléterait l'action déja menée au sein de la CSCE et du Conseil de coopération nord-atlantique (COCONA) pour établir une nouvelle donne en matière de sécurité globale.

Le ministre russe a remis à l'OTAN un document relatif aux *« paramètres »* de l'adhésion de son pays au « partenariat pour la paix ». Au cours d'une conférence de presse donnée à l'issue de cette rencontre, Sergio Balanzino, secrétaire général délégué de l'OTAN, a dit qu'il n'avait pas encore eu le temps de prendre connaissance de ce document et que celui-ci serait étudié par les alliés *« dans un proche avenir »*. M. Balanzino a été très clair : *« L'OTAN n'est pas prête à donner un droit de regard, et encore moins un droit de veto sur ses activités à qui que ce soit. Quelle que soit la nature du dialogue, il n'y aura pas de disposition permettant à la Russie d'intervenir dans nos activités* (...) *Le document d'adhésion au « partenariat pour la paix » est exactement le même pour tous les pays. Il ne sera pas modifié pour la Russie. »*

Toutefois, les alliés semblent prêts à acccepter que l'adhésion de la Russie s'accompagne d'une déclaration unilatérale, distincte d'un texte ayant valeur contractuelle. William Perry, secrétaire américain à la défense, a évoqué la possibilité d'un *« document de présentation »* permettant aux Russes de faire entendre leur voix propre.

Commentant la proposition qu'a faite à l'OTAN le général Gratchev d'envoyer des troupes pour d'éventuelles missions de maintien de la paix dans les Républiques de l'ex-URSS, M. Perry a souligné que cela ne pourrait se faire qu'avec *« un mandat des Nations unies, dont c'est le rôle »*, et que l'action des Russes devrait être *« compatible »* avec les règles des Nations unies. M. Perry a eu avec le général Gratchev un entretien séparé au cours duquel la prolifération nucléaire ainsi que la situation en Bosnie et en Corée du Nord ont été évoquées. Après cet entretien M. Perry a annoncé que les Etats-Unis et la Russie feraient leurs premiers exercices militaires communs en Russie dès cet été.

La suite à donner aux propositions russes sera examinée par les ministres des affaires étrangères (donc avec participation française) réunis pour le conseil de l'Atlantique nord qui se tiendra à Istanbul le 10 juin. Le général Gratchev a estimé que le *« partenariat pour la paix » est un premier pas mais pas une réponse complète »* pour régler les problèmes de sécurité européenne après la fin de la guerre froide. Reste à savoir si les innovations qu'il propose sont compatibles avec l'existence même de l'OTAN.

JEAN DE LA GUÉRIVIÈRE

« Préparer la paix »

Suite de la première page

A cette fin, ces pays doivent remplir une série de conditions économiques et politiques. L'Union européenne soutient ce processus de façon très diversifiée. Cela va des facilités commerciales à un dialogue politique étroit en passant par une aide technique et financière très importante. Nous devons être conscients du fait que le chemin menant ces pays vers l'Union européenne sera long et difficile. Il est d'autant plus important de leur affirmer dès aujourd'hui qu'ils sont les bienvenus dans l'Union européenne. C'est pourquoi nous suggérons conjointement d'inviter une fois par an les chefs d'Etat et de gouvernement des pays candidats à l'adhésion à un Conseil européen, afin de discuter avec les Douze, et bientôt les Seize, de questions d'intérêt commun et d'approfondir ainsi notre coopération.

Dans le même but, sur proposition de l'Allemagne et de la France, l'Union de l'Europe occidentale a convenu d'un statut de partenariat associé avec des pays, afin de favoriser également le rapprochement dans le domaine de la politique de sécurité.

Ainsi, créons-nous des liens toujours plus nombreux et étroits entre l'Union et les autres membres de la famille européenne qui ont été si longtemps tenus à l'écart du processus d'unification. L'évolution de la situation en ex-Yougoslavie a montré on ne peut plus clairement que la paix et la sécurité de notre continent étaient loin d'être acquises. L'exaspération des tensions ethniques, religieuses et culturelles nées de l'Histoire s'est traduite par une guerre atroce, par des expulsions, par le développement du fanatisme et des modifications de frontière par la force. Il est de notre devoir d'Européens de tout faire pour rétablir au plus vite la paix dans cette région et pour exclure définitivement toute possibilité de retour de la barbarie en Europe.

Avec les Etats-Unis et la Russie

Dans d'autres régions de notre continent, il existe des tensions latentes qui résultent principalement de problèmes de frontières et de minorités qui n'ont pas trouvé de solution. Nous ne pourrons assurer la stabilité et la paix en Europe si nous ne parvenons pas à éliminer les causes de tension et à prévenir ainsi les conflits de manière efficace et durable. L'Union européenne assume à cet égard une responsabilité particulière. C'est pourquoi, en décembre dernier, le conseil européen de Bruxelles a approuvé la proposition du premier ministre français d'organiser une conférence sur la stabilité en Europe, une initiative qui avait été soutenue par le président François Mitterrand au conseil de Copenhague de juin 1993.

Cette initiative part de la constatation que la stabilité politique est une condition indispensable pour assurer le progrès économique et social ainsi que la paix et la liberté. Quelle valeur auraient les accords de libre-échange et d'association conclus avec les pays d'Europe centrale ou orientale, voire leur adhésion future à l'Union européenne, si de graves crises politiques, provoquées notamment par des problèmes de frontières ou de minorités, devaient remettre en cause ces progrès?

L'initiative des Douze en faveur d'un pacte de stabilité vise à encourager la signature d'accords de bon voisinage entre tous les pays de l'Europe centrale et orientale. Bien évidemment, ces accords ne régleront pas une fois pour toutes les problèmes qui pourraient subsister entre ces pays, mais ils doivent créer un climat de confiance et mettre en place des modalités de coopération permettant de résoudre d'un commun accord les difficultés qui surviendraient. Ce principe a été la clé de la réconciliation et du processus d'unification de l'Europe occidentale après la dernière guerre. La relation qui unit aujourd'hui la France et l'Allemagne, longtemps considérées comme des ennemies héréditaires, en est la preuve la plus éclatante.

L'initiative des Douze n'a pas pour objectif de créer une institution supplémentaire ou de rédiger une nouvelle version des principes fondamentaux sur lesquels nous nous sommes mis d'accord dans le cadre des Nations unies, de la CSCE ou du Conseil de l'Europe, que ce soit l'inviolabilité des frontières, l'intégrité territoriale des Etats ou le respect des droits des minorités.

Aujourd'hui, la priorité essentielle consiste à faire appliquer ces principes sans restriction afin de prévenir efficacement les tensions et les crises en Europe. Avec cette initiative, les Douze proposent à leurs partenaires en Europe centrale et orientale un cadre européen, pour négocier dans la confiance l'élaboration de relations de bon voisinage. Ils encouragent ce mouvement grâce au poids économique et politique de l'Union européenne.

La volonté politique des pays

Les Douze n'ont nullement l'intention de prescrire ou d'imposer des solutions toutes faites à leurs partenaires. Le succès de ce projet dépendra de la volonté politique des pays concernés. Personne ne peut ni ne veut leur enlever cette responsabilité. Eux seuls sont à même de trouver, en toute souveraineté, la solution qui leur convienne le mieux et qui serve en même temps la stabilité en Europe.

A nos yeux, la participation des Etats-Unis d'Amérique et de la Russie est primordiale pour le succès de cette conférence. Un partenariat étroit et éprouvé, comme la présence des Etats-Unis d'Amérique, sont et restent indispensables à la sécurité de l'Europe. Nous sommes également conscients qu'il ne peut y avoir de stabilité et de sécurité effective en Europe sans coopération avec la Russie. C'est pourquoi nous voulons construire un partenariat étroit avec ce pays, qui est un grand et puissant voisin de l'Union européenne.

L'entière participation de la CSCE est également essentielle au succès de la conférence sur la stabilité. Les principes de cette institution en constituent l'assise fondamentale, et une pleine utilisation de ses instruments est nécessaire pour en assurer le suivi ; le résultat de cette initiative fera ainsi partie intégrante du processus de la CSCE et lui donnera une forte impulsion.

L'Allemagne et la France sont résolues, avec leurs partenaires au sein de l'Union européenne, à faire aboutir cette première action entreprise dans le cadre de la politique étrangère et de sécurité commune. Elles feront tout pour apporter ainsi une contribution à la stabilité, à la paix et à la liberté.

Notre objectif est de réunir dans un an une conférence de clôture du pacte de stabilité, à laquelle les pays de l'Europe centrale et orientale apporteraient un réseau d'accords bilatéraux de bon voisinage. Ce pacte de stabilité sera l'occasion pour l'Europe de prouver sa détermination et sa capacité à surmonter définitivement l'ancienne division de notre continent et à assurer aux peuples de l'Europe un avenir de paix.

EDOUARD BALLADUR et HELMUT KOHL

M. Boutros-Ghali candidat à sa propre succession

NEW-YORK (Nations unies)

de notre correspondante

C'est officiel. M. Boutros-Ghali est candidat à un deuxième mandat à la tête de l'ONU. *« Si je suis en forme en 1996, je serai honnête, je dirai oui à un deuxième mandat »*, a déclaré le secrétaire général lors d'une conférence de presse mercredi 25 mai. Il aura soixante-quinze ans au moment du prochain renouvellement.

Cette déclaration a surpris. Avant son élection, M. Boutros-Ghali avait assuré qu'à la tête des Nations unies il serait *« l'homme d'un seul mandat »*. Cela, disait-il, le rendait d'autant plus libre à l'égard des cinq pays membres permanents du Conseil de sécurité. Pourquoi a-t-il changé d'avis? *« Il n'y a que les gens stupides qui ne changent pas d'avis ! »* a-t-il lancé, au mieux de sa forme.

Commentant le fait que le secrétaire général n'a passé que quelques jours à New-York depuis plusieurs mois, séjournant dans de nombreuses grandes capitales, un diplomate remarquait que *« la campagne a déjà commencé »*.

AFSANÉ BASSIR POUR

Visite du premier ministre russe en Chine. – Le premier ministre russe a entamé, jeudi 26 mai, une visite de quatre jours en Chine destinée à renforcer les relations économiques et commerciales entre les deux pays. – *(AFP.)*

AFRIQUE

RWANDA

La Commission des droits de l'homme de l'ONU a désigné un rapporteur spécial

Le juriste ivoirien René Degni Segui a été nommé rapporteur spécial par la Commission des droits de l'homme de l'ONU, réunie à Genève. Le projet de création d'un tribunal international n'a pas abouti.

GENÈVE

de notre correspondante

La troisième session extraordinaire de la Commission des droits de l'homme de l'ONU (les deux précédentes avaient été consacrées à l'ex-Yougoslavie) s'est terminée, mercredi 25 mai, par l'adoption, à l'unanimité, d'une résolution très ferme, encore qu'irréaliste parfois. Ce texte, qui qualifie les massacres de la population civile de *«génocide»* – sévérité sans précédent dans une enceinte internationale depuis les procès de Nuremberg –, prévoit l'envoi, sur le terrain, d'un rapporteur spécial chargé de mener une enquête au sujet de toutes les exactions commises.

L'universitaire ivoirien René Degni Segui, président de la Ligue des droits de l'homme de son pays, a été choisi pour cette mission. Il devra rechercher les mesures susceptibles de mettre fin aux massacres, et fournir à la Commission des conclusions sur les informations qu'il aura pu recueillir *«de première main»*, entre autres quant à l'identité des principaux responsables. La durée de son mandat sera d'un an, renouvelable si les circonstances l'exigent. Il sera assisté dans sa tâche par une équipe d'experts des droits de l'homme.

La résolution condamne en outre l'enlèvement et l'assassinat d'Agathe Uwilingiyimana, premier ministre du Rwanda, de même que les meurtres de membres du MINUAR et de travailleurs d'organisations humanitaires. Le texte en appelle à *«une cessation immédiate»* des hostilités et au respect des accords d'Arusha. Il demande que tout soit mis en œuvre pour faciliter le passage de l'aide humanitaire, des réfugiés et des personnes déplacées.

«Il est presque trop tard»

Faisant montre d'optimisme, il demande aussi la libération des détenus des camps et des prisons, et affirme que les responsables des crimes les plus graves seront traduits en justice et devront rendre des comptes. Aucune précision n'a été apportée quant à l'éventuelle création d'un tribunal international, pourtant souhaitée par la plupart des délégués gouvernementaux et des représentants des organisations non gouvernementales (ONG).

L'unanimité ne s'est pas faite d'emblée. Un certain nombre de pays – à peu de chose près, les mêmes que ceux qui avaient mis des bâtons dans les roues lors de la Conférence mondiale des droits de l'homme qui s'est tenue à Vienne en juin 1993 – se sont montrés réticents. Parmi les contestataires, dont les pressions se sont surtout exercées en coulisses, on peut citer le Soudan, le Yémen, la Syrie, l'Algérie, Cuba, le Mexique, la Chine, l'Indonésie et l'Iran.

La tragédie rwandaise étant par trop atroce, tous les pays ont cependant fini par se ranger aux côtés de la majorité, ce qui a permis à cette session extraordinaire de se clore dans la dignité. Mais, comme l'a fait remarquer le juriste sénégalais Adama Dieng, secrétaire général de la Commission internationale de juristes (CIJ), *«une fois encore, le médecin vient après la mort, une fois encore, on envisage une action alors qu'il est presque trop tard; néanmoins, il est encore urgent d'agir»*.

ISABELLE VICHNIAC

Boutros Boutros-Ghali : un «scandale» dont «tout le monde est responsable»

«Reconnaissons que [le Rwanda] *est un échec, non seulement pour l'ONU, mais aussi pour l'ensemble de la communauté internationale»*, a déclaré Boutros Boutros-Ghali, secrétaire général des Nations unies, mercredi 25 mai, au cours d'une conférence de presse à New-York. *«Nous sommes tous responsables de cet échec,* a-t-il ajouté, *non seulement les grandes puissances, mais aussi les pays africains, les organisations non gouvernementales, toute la communauté internationale. C'est un génocide.»*

«J'ai supplié les pays d'envoyer des troupes, j'avoue en toute humilité que j'ai échoué; c'est un scandale», a affirmé M. Boutros-Ghali, en précisant que seules trois *«offres fermes»* avaient été enregistrées, celles du Ghana, de l'Ethiopie et du Sénégal – le Nigéria et l'Italie *«étudient sérieusement la question»*. Au cours d'une conférence de presse au siège des Nations unies, mercredi, le premier vice-président du Front patriotique rwandais (FPR), Patrick Mazimhaka, a une nouvelle fois exprimé ses soupçons à l'égard de la France, et a souhaité avoir un droit de regard sur les armes françaises dont pourraient être équipés des «casques bleus» sénégalais. *«Moins la France est impliquée dans le règlement de ce conflit, mieux c'est»*, a-t-il affirmé.

Iqbal Riza, membre du département des opérations de maintien de la paix de l'ONU, a rencontré le 25 mai, mercredi à Gitarama, à 40 kilomètres de Kigali, le gouvernement intérimaire mis en place après la mort, le 6 avril, du président Juvénal Habyarimana. Un obus est tombé mercredi matin sur un bâtiment du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), tuant deux employés locaux du CICR et en blessant grièvement cinq autres. – *(AFP.)*

SOUDAN : menace de famine. – Le Soudan est menacé d'une famine de grande ampleur, comparable à celle qui avait fait 300 000 morts en 1992, en Somalie, si les donateurs n'augmentent pas leur aide à deux millions de personnes, dans le sud du pays, ravagé par la guerre civile, ont averti plusieurs organisations humanitaires. Au cours d'une conférence de presse réunie, mardi 24 mai, à Nairobi, celles-ci ont indiqué que 20 000 tonnes de nourriture étaient stockées au Kenya et en Ouganda, mais que manquaient les moyens financiers pour les acheminer par avion au Soudan. – *(AFP.)*

TOGO : Edem Kodjo a formé son gouvernement. – Le premier ministre Edem Kodjo a formé, mercredi 25 mai, son gouvernement. Huit portefeuilles, dont celui de la défense (détenu par Alfa Abalo) et des affaires étrangères (dirigé par Boumbéra Alassounouma), sont occupés par des personnes de la sensibilité présidentielle, huit par des personnalités indépendantes et trois par des membres du parti de M. Kodjo, l'Union togolaise pour la démocratie (UTD). Le Comité d'action pour le renouveau (CAR, principal parti d'opposition) de Yao Agboyibo n'est pas représenté. – *(AFP.)*

MAROC

La nomination de M. Filali comme premier ministre pourrait favoriser une ouverture politique

Abdellatif Filali, chef de la diplomatie marocaine, que le roi Hassan II a nommé, mercredi 25 mai, premier ministre, devrait en principe consulter les différents partis politiques pour former son nouveau gouvernement. Le précédent cabinet que dirigeait, depuis novembre dernier, Karim Lamrani, dont le roi a salué les *«qualités d'intégrité, de probilité, de droiture et de loyauté»*, était exclusivement composé de technocrates. Il avait été formé, un peu en désespoir de cause, après que les partis d'opposition, renforcés à l'issue des élections législatives, eurent refusé d'y participer, ayant jugé trop contraignantes les conditions posées à leur entrée.

«Maintenant que la loi de finances a été adoptée et que les grandes affaires de l'Etat ont été mises sur les rails, il est devenu nécessaire de former un gouvernement répondant aux aspirations populaires et aux dispositions de la Constitution», a-t-on indiqué, de source officieuse. Certains milieux politiques se demandent si les partis d'opposition sont, aujourd'hui, disposés à taire leurs revendications antérieures et à cohabiter avec M. Filali, un homme d'ouverture auquel ils ont toujours voué une grande estime.

M. Filali, né le 26 janvier 1928, à Fès, est un grand commis de l'Etat dont le parcours politique a été marqué, depuis l'indépendance du pays, en 1956, par une carrière presque entièrement diplomatique. Titulaire d'un doctorat en droit de l'université de Paris, il est nommé, dès 1957, ministre plénipotentiaire au ministère des affaires étrangères. Puis, il représente le Maroc successivement au Benelux, en Chine, en Algérie, en Espagne et aux Nations unies.

Après avoir occupé, depuis 1968, différents postes ministériels – enseignement supérieur, information – M. Filali, dont le fils Fouad est marié à la princesse Lalla Mériem, fille aînée de Hassan II, prend, en 1985, la tête de la diplomatie marocaine. – *(AFP.)*

AMÉRIQUES

RÉPUBLIQUE DOMINICAINE

Le président Balaguer s'engage à faire respecter l'embargo commercial «total» contre Haïti

SAINT-DOMINGUE

de notre correspondant

Alors que sa courte victoire électorale, qui n'a toujours pas été proclamée officiellement, est contestée tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la République dominicaine, le président Joaquin Balaguer s'est engagé mercredi 25 mai à faire respecter l'embargo commercial «total» contre Haïti. Recevant au Palais national Dante Caputo et William Gray, les envoyés spéciaux du secrétaire général des Nations unies et du président Bill Clinton, le président Balaguer a affirmé que *«la République dominicaine allait fermer sa frontière avec Haïti, conformément à la résolution 917 du Conseil de sécurité des Nations unies»*.

«La position de la République dominicaine est déterminante pour le succès de la résolution», a souligné Dante Caputo à sa sortie du palais. Il a qualifié de *«très positive»* la réunion avec le président Balaguer et annoncé l'envoi d'une «mission technique civile des Nations unies» pour aider à l'application de la résolution.

Trois observateurs des Nations Unies, qui viennent d'inspecter la frontière de 300 kilomètres qui sépare la République dominicaine d'Haïti, doivent remettre leur rapport au secrétaire général dans les prochains jours. Les autorités dominicaines n'ont jusqu'à présent rien fait pour stopper l'importante contrebande entre les deux pays et n'ont cessé de soutenir discrètement les putschistes haïtiens.

En outre, à la suite des accusations de graves irrégularités, corroborées par les observateurs internationaux, lors du scrutin du 16 mai, la commission électorale a entrepris la révision des procès-verbaux de tous les bureaux de vote. Mais en violation des dispositions légales, la commission se refuse toujours à fournir l'original des listes électorales aux partis politiques.

Selon le dernier communiqué «provisoire», le président conservateur Joaquin Balaguer conserve une avance de 30 000 voix sur son adversaire social-démocrate José Francisco Pena Gomez. *«Soumis à de fortes pressions, notamment à Washington, concernant le processus électoral, le président Balaguer s'efforce de donner des gages à la communauté internationale sur le dossier haïtien»*, affirme un diplomate en poste à Saint-Domingue.

JEAN-MICHEL CAROIT

PÉROU : l'ancien président Alan Garcia obtient satisfaction dans sa polémique avec Alberto Fujimori. – L'ancien président Alan Garcia, qui vit en exil à l'étranger, a obtenu satisfaction dans le combat qu'il mène depuis des années pour faire reconnaître publiquement les violations de ses droits individuels commises par son successeur à la tête du pays, Alberto Fujimori. La commission interaméricaine pour les droits de l'homme, qui dépend de l'Organisation des Etats américains (OEA), a en effet récemment estimé que les droits de M. Garcia et de son épouse *«à la liberté et à la sécurité personnelles ainsi qu'au respect de leur vie privée»* avaient été violés par l'Etat péruvien. M. Garcia, qui se trouve actuellement à Paris, doit se rendre à Bogota pour assister dimanche 29 mai au premier tour de l'élection présidentielle en Colombie.

ÉTATS-UNIS

Discrimination raciale dans un grand hôtel de Boston

WASHINGTON

de notre correspondante

Lorsque le premier ministre indien, P. V. Narasimha Rao, descendit au Four Seasons à la veille d'un discours à Harvard, le 16 mai, après avoir été reçu à la Maison Blanche, rien ne le distinguait *a priori* des autres *dignitaires étrangers auxquels* le personnel de ce grand hôtel de Boston est habitué.

Il y avait, pourtant, une différence : une circulaire distribuée par l'un des responsables de l'hôtel au personnel d'encadrement spécifiait que seul le personnel blanc (américain et européen) serait habilité à servir le dirigeant indien et sa suite de cinquante personnes. Porteurs noirs, femmes de chambre philippines et serveurs hispaniques s'abstenir. Lorsque deux employés portèrent l'affaire devant la commission contre la discrimination du Massachusetts, le président de la Commission, Michael Duffy, trouva d'abord l'accusation *tellement énorme qu'il refusa* de la croire.

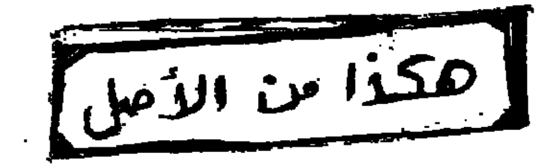
Il dut pourtant se rendre à l'évidence. Entre-temps, le *Boston Globe* avait révélé l'affaire, et le directeur de l'hôtel présenté des excuses publiques. Les deux employés noirs ont retiré leur plainte après avoir accepté un dédommagement de 179 dollars chacun (environ 1 000 F) en manque à gagner en pourboires. Mais M. Duffy a décidé de poursuivre l'enquête de la commission. *«Il y a des moments où des têtes doivent tomber, et celui-ci en est un»*, jugeait, mercredi, le *New York Times*. Précisons que le gouvernement indien n'avait évidemment rien *demandé concernant* le personnel du *Four Seasons*, et l'a fait savoir.

Au même moment, une grande chaîne américaine de restaurants populaires, Denny's, acceptait à Washington un règlement à l'amiable qui la contraint à payer 54 millions de dollars pour discrimination raciale. Quelque 4 300 clients noirs se sont plaints d'avoir été moins bien traités que des Blancs dans des établissements de cette chaîne, parmi lesquels six gardes du corps présidentiels noirs, auxquels on avait refusé une table tandis que leurs collègues blancs étaient servis.

S. K.

Les républicains remportent un siège à la Chambre des représentants détenu depuis plus d'un siècle par les démocrates. – Un ultra-conservateur républicain a remporté mardi 24 mai une élection partielle dans une circonscription du Kentucky détenue depuis 1865 par le Parti démocrate. Ron Lewis, un prédicateur protestant fondamentaliste, a enlevé ce siège à la Chambre des représentants, avec 55 % des suffrages, après une campagne marquée par un effort financier considérable du Parti républicain. Ce siège du Kentucky, démocrate depuis la guerre de Sécession, était détenu depuis quarante ans par William Natcher, quatre-vingt-quatre ans, décédé en mars. Le candidat *démocrate battu, Joe Prather*, avait mené une campagne jugée particulièrement terne. – *(AFP.)*





هكذا من الأصل

PROCHE-ORIENT

YÉMEN

Les Etats-Unis tentent d'obtenir un cessez-le-feu

Deux missiles soviétiques de type Luna ont été tirés, dans la nuit du mercredi 25 au jeudi 26 mai, contre l'aéroport d'Aden, mais ont raté leur but. Le premier est tombé en mer et le second a été intercepté en vol. Les duels d'artillerie ont continué, mercredi, sur les divers fronts, notamment au nord-ouest d'Aden, et au nord-est, dans la province de Chabwa. De son côté, le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) avait évacué, la veille, à plusieurs dizaines de kilomètres de la ligne de feu, 800 réfugiés somaliens du camp d'El Koud, situé à 50 kilomètres à l'est d'Aden, en pleine zone des combats.

Le président Ali Abdallah Saleh a affirmé, mercredi, lors d'une rencontre avec les représentants de partis et d'associations, son intention de continuer la guerre jusqu'à la défaite des sudistes, a rapporté l'agence officielle SABA. *« La guerre oppose l'ensemble du peuple yéménite à un groupuscule séparatiste et rebelle du Parti socialiste yéménite*, a-t-il assuré. *A ceux qui disent que l'unité ne peut pas être imposée par la force, nous répondons que l'unité sera imposée par la volonté du peuple yéménite. »*

Pour « une solution arabe »

Les dirigeants sudistes se sont déclarés, mercredi, favorables à un dialogue avec Sanaa et à une *« solution arabe »* à la crise, à condition d'un *« arrêt définitif de la guerre et d'un retrait des forces nordistes »* de la partie méridionale du Yémen, a rapporté l'agence de presse sud-yéménite.

Les Etats-Unis restent en contact avec les deux parties en conflit ainsi qu'avec *« des pays arabes de la région »* pour promouvoir un règlement pacifique, a confirmé, mercredi, le porte-parole du département d'Etat. Washington cherche à obtenir *« un cessez-le-feu immédiat et la reprise d'un dialogue politique »* entre nordistes et sudistes, a-t-il précisé, admettant que ces efforts n'avaient conduit, pour le moment, qu'à *« peu de progrès »*. Quant au secrétaire général de l'ONU, il a émis l'espoir, mercredi, que *« certains pays n'hésitent pas à demander l'intervention des Nations unies en vue de trouver un règlement pacifique à cette guerre et de rétablir la paix dans cet Etat arabe »*. – *(AFP.)*

SYRIE

Damas invite Washington à condamner l'enlèvement d'un chef islamiste au Liban

La Syrie a dénoncé, mercredi 25 mai, l'enlèvement par un commando israélien, samedi dernier, au Liban, d'un responsable du mouvement islamiste pro-iranien Hezbollah, Moustapha Dirani. Le ministre syrien des affaires étrangères a jugé que cet acte *« terroriste »* risquait d'entraver les négociations israélo-arabes, et a invité les Etats-Unis et la Russie, qui parrainent le processus de paix, à condamner ce rapt.

De son côté, le Liban a déposé une plainte devant le Conseil de sécurité des Nations unies, a annoncé le chef de la diplomatie. Farès Boueiz a souligné que cet enlèvement est *« une violation de sa souveraineté et une atteinte à sa sécurité »*. Quant au secrétaire général de l'ONU, il s'est déclaré *« prêt à offrir* [ses] *bons offices »*, mercredi, au cours d'une conférence de presse, si Israël et le Liban *« acceptent »* cette médiation. – *(AFP.)*

LIBAN : inculpation du chef des anciennes Forces libanaises. – Le chef de l'ancien parti chrétien des Forces libanaises (FL), Samir Geagea, a été inculpé, mercredi 25 mai, dans le cadre de l'enquête sur l'attentat commis, le 27 février dernier, contre l'église de Zouk, au nord de Beyrouth, qui avait causé la mort de dix personnes. Arrêté le 21 avril, M. Geagea s'est jusqu'à maintenant abstenu de répondre aux questions du magistrat en l'absence de son avocat, qui boycotte les interrogatoires pour protester contre la détention de son client au siège du ministère de la défense. – *(AFP.)*

REPÈRES

AFRIQUE DU SUD

L'ONU a levé l'embargo sur les armes

Les quinze pays membres du Conseil de sécurité de l'ONU ont voté à l'unanimité, mercredi 25 mai, la levée immédiate de l'embargo sur les armes décrété en 1977 contre l'Afrique du Sud. Le Conseil a en outre décidé de dissoudre le comité du Conseil de sécurité créé la même année, concernant *« la question de l'Afrique du sud »*.

Dans sa résolution 919, le Conseil de sécurité a souligné la *« nécessité urgente de faciliter le processus de réintégration de l'Afrique du Sud dans la communauté internationale, y compris le système des Nations unies »*. Il a également décidé de *« mettre fin immédiatement à toutes les autres mesures »* et restrictions décidées contre l'Afrique du Sud entre 1970 et 1986. L'embargo obligatoire sur les armes avait été décrété par le Conseil de sécurité le 4 novembre 1977 (résolution 418), afin de forcer le pouvoir blanc sud-africain à abandonner sa politique d'apartheid. – *(AFP.)*

BRÉSIL

Le Parlement réduit le mandat présidentiel à quatre ans

Le parlement brésilien a approuvé la réduction du mandat présidentiel, qui passe de cinq à quatre ans. La décision a été votée dans la soirée du mardi 24 mai par 323 voix contre 29 et 5 abstentions. Les dirigeants de tous les partis politiques du pays, à l'exception du petit Parti socialiste unifié des travailleurs (trotskiste), ont voté pour la réduction du mandat présidentiel.

Le nouveau président du Brésil doit être élu cette année. Le scrutin a lieu en deux tours, les 3 octobre et 15 novembre prochains. Le successeur d'Itamar Franco ne sera donc, en toute hypothèse, président du Brésil que pendant quatre ans, la Constitution interdisant au chef de l'Etat de se représenter. – *(AFP.)*

CHINE

Le dissident Wang Dan demande au gouvernement de réhabiliter le mouvement de Tiananmen

L'ancien dirigeant du mouvement démocratique de 1989, Wang Dan, et six autres dissidents ont lancé, jeudi 26 mai, un appel solennel au gouvernement chinois pour qu'il *« révise le plus tôt possible »* le *« jugement du 4 juin »*, sur le mouvement de Tiananmen, *« mouvement démocratique, patriotique, populaire (...) et non violent »*. *« Nous estimons que le jugement du gouvernement selon lequel ce mouvement a été un chaos et une émeute contre-révolutionnaire est injuste. »* Les dissidents demandent aussi la libération de *« tous ceux qui sont encore détenus à cause de leur rôle dans le mouvement de 1989 »*, ainsi que *« des dédommagements pour les familles des victimes et une meilleure réinsertion des anciens prisonniers »*. Officiellement, les *« massacres de la place Tiananmen »* ont fait 300 victimes. Les dissidents et les observateurs parlent de plusieurs milliers de morts. – *(AFP.)*

TERRITOIRES OCCUPÉS

Un Norvégien nommé coordinateur de l'ONU

Le secrétaire général de l'ONU a annoncé, mercredi 25 mai, la nomination d'un diplomate norvégien, Terje Roed Larsen, comme coordinateur spécial des Nations unies pour les territoires occupés par Israël. M. Larsen, quarante-sept ans, qui était conseiller pour le Proche-Orient du ministère norvégien des affaires étrangères, sera notamment chargé de coordonner tous les projets économiques et de développement de la communauté internationale dans les territoires occupés.

L'armée israélienne a levé, mercredi, le bouclage de l'enclave autonome de Jéricho, imposé vingt-quatre heures plus tôt après des affrontements entre des colons armés et la police palestinienne. Le commandant de la région militaire a autorisé de nouveau l'accès à Jéricho aux Palestiniens et aux Israéliens *« à condition que ces derniers ne quittent pas la route principale »*, qui traverse du sud au nord l'enclave. – *(AFP.)*

PALAU : indépendance pour l'archipel le 1er octobre. – L'archipel de Palau devrait accéder à l'indépendance en octobre prochain a annoncé, mercredi 25 mai, son président, Kuniwo Nakamura. La date pour l'indépendance de ce territoire sous tutelle des Etats-Unis dans le Pacifique Nord, de 192 km² éparpillés sur 970 000 kilomètres d'océan et peuplé de seize mille habitants, a été négociée avec une délégation américaine à Koror, la capitale. Le « Compact de libre association » avec les Etats-Unis avait été adopté par 68 % des électeurs lors d'un référendum en novembre dernier. – *(AP.)*

VANUATU : adoption d'une loi sur la décentralisation. – Le Parlement de Vanuatu a adopté, jeudi 26 mai, un projet de loi *« relative à la décentralisation et à la création de provinces »* (entre quatre et six) prévoyant le redécoupage de l'ancien condominium franco-britannique des Nouvelles-Hébrides, dans le Pacifique Sud, et abrogeant la structure existante de onze conseils provinciaux. Chaque conseil sera désormais composé de représentants des chefs traditionnels, des femmes, des jeunes, et des églises, tous nommés par le ministre de l'intérieur. – *(AFP.)*

LES ÉLECTIONS EUROPÉENNES



Bernard Tapie a réuni une conférence de presse, mercredi 25 mai, pour se réinstaller en position de chef de file d'une liste de candidats aux élections européennes du 12 juin prochain et faire passer au second plan ses démêlés judiciaires. Affirmant qu'il ne parlera plus, désormais, *«que de l'Europe»*, le député (République et liberté) des Bouches-du-Rhône, s'est affirmé *«en parfaite harmonie avec le président de la République»* au sujet de la Bosnie.

■ RÉACTIONS. – Face à la revendication de son statut d'homme politique par M. Tapie, les réactions sont diverses. A droite, le gouvernement, par la voix du ministre de la justice, Pierre Méhaignerie, fait savoir que le député des Bouches-du-Rhône doit être traité comme n'importe quel citoyen. A gauche, alors que Michel Rocard rejette la thèse du «complot», avancée par M. Tapie, Claude Bartolone, fabiusien, et Jean Poperen parlent, l'un, de la *«gêne»* que lui inspire l'*«amoncellement»* des procédures, l'autre, de *«chasse à l'homme»*.

La campagne de la liste Energie radicale

M. Tapie se déclare «en parfaite harmonie» avec M. Mitterrand sur la Bosnie

Bernard Tapie ne voudrait être, jusqu'au 12 juin, que la tête de la liste radicale pour les élections européennes. Au cours d'une conférence de presse, mercredi 25 mai, qui réunissait à la tribune quelques-uns de ses colistiers, l'élu des Bouches-du-Rhône s'est refusé à évoquer ses récents déboires financiers et judiciaires, notamment la nouvelle demande de levée de son immunité parlementaire que le juge Eva Joly devait transmettre à la chancellerie à propos du dossier du *Phocéa*.

«Les souffrances sont pour moi tout seul (...). Tous les procès d'intention, ou les procès tout court, qui me sont faits, le sont exclusivement pour que je ne parle pas de l'Europe», a affirmé M. Tapie, en ajoutant qu'il ne va pas *«continuer ce petit jeu de rentrer dans l'obligation de ne plus parler de ce pour quoi je me suis inscrit en politique»*. *«De grâce, qu'on me laisse, comme aux autres candidats, la possibilité de me conduire comme un candidat politique et non pas comme un citoyen pourchassé!»* s'est-il exclamé. *«Jusqu'au 12 juin*, a t-il prévenu, *je ne parlerai que de l'Europe. Je ne répondrai à rien d'autre qu'à ça!»*

Comme un *«candidat politique»*, M. Tapie a donc présenté son programme pour l'Europe, édité pour l'occasion par les Editions radicales (1) afin de *«prouver»* qu'il ne se serait *«pas permis d'appeler les Français à voter pour* [lui], *simplement en leur disant : «Vous savez, j'ai gagné la Coupe d'Europe de football un jour.» «Je ne veux pas qu'on vote pour moi parce qu'il y a un juge qui me court derrière»*, a t-il poursuivit. Le député des Bouches-du-Rhône s'est déclaré *«très fier»* de son ouvrage, dont il a affirmé qu'il l'avait rédigé lui-même, *«à l'exception de quelques paragraphes»*.

A propos de la liste Sarajevo, lancée par Bernard-Henri Lévy, M. Tapie a observé qu'elle aporte *«un peu d'air pur»* dans la campagne et qu'elle lui rappelait en cela *«la candidature spontanée de Coluche à l'élection présidentielle de 1981». «Dès qu'une liste se crée et qu'elle est en pointe sur des sujets aussi brûlants que la Bosnie, cela ne peut pas laisser indifférent, et, par conséquent, je me réjouis que cela existe»*, a indiqué le député des Bouches-du-Rhône, en ajoutant qu'il se demande toujours si cette initiative *«est cousue de fil rose ou si c'est une vraie initiative, qui va aller jusqu'au bout»*.

Il a précisé qu'il est *«totalement contre»* la levée de l'embargo sur les armes pour la Bosnie, prônée par les intellectuels. Jugeant *«ahurissant que le Parti socialiste prenne le relais»* de cette proposition, M. Tapie a observé : *«C'est contre toute la doctrine du PS depuis des années. On ne peut s'inscrire en aucune manière dans un processus qui crée l'escalade de la guerre, c'est impensable (...). Toute notre énergie doit travailler à désarmer, à empêcher ceux qui ont des armes de s'en servir au détriment de ceux qui n'en ont pas. C'est cela le rôle fondamental de la France.» «Sur cette question*, a t-il affirmé, *nous sommes en parfaite harmonie avec le président de la République.»*

(1) *De l'énergie pour l'Europe*; Editions radicales, 20 francs.

«Justice sereine» ou «chasse à l'homme»

Les démêlés judiciaires de Bernard Tapie ont suscité, mercredi 25 mai, de nombreuses réactions. Dans la majorité, la placidité est de rigueur. Pierre Méhaignerie, ministre de la justice, a déclaré que *«la loi est égale pour tous et que M. Tapie doit être traité comme tout citoyen»*. Jacques Barrot (UDF), président de la commission des finances de l'Assemblée nationale, a assuré : *«Il faut que la justice fasse son travail et vérifie si M. Tapie observe ou non la loi. S'il ne l'observe pas, il sera d'autant plus sanctionné qu'il est chargé de la faire.»*

A gauche, les réactions sont diverses. Michel Crépeau, maire de La Rochelle et ancien président du Mouvement des radicaux de gauche (MRG), *«ne souhaite pas que l'on confonde le radicalisme avec les aventures de M. Tapie»*. Tout en estimant qu'il y a *«un certain acharnement judiciaire»* contre M. Tapie, il a ajouté que *«tout cela est un peu déplorable»*, et dénoncé *«cet argent qui coule à flots»*. Michel Rocard a déclaré qu'il ne croit pas, lui, à un *«complot»* des médias contre M. Tapie. Sibyllin, il a ajouté : *«C'est plus compliqué, mais peut-être plus grave aussi.»*

Claude Bartolone, député (PS) de Seine-Saint-Denis, proche de Laurent Fabius, juge, pour sa part, que *«l'amoncellement de demandes de levée d'immunité parlementaire* [contre M. Tapie] *commence à être gênant»*. Tout en estimant que le député des Bouches-du-Rhône *«doit s'expliquer»* sur certains dossiers, il a précisé que cela devait rester dans le cadre *«d'une justice sereine»*. Jean Poperen, ancien ministre socialiste, a affirmé qu'*«à l'évidence»*, M. Tapie est victime d'*«acharnement»* et d'une *«chasse à l'homme»*, qui *«choque beaucoup de gens»*.

Jean-François Hory, l'homme de «l'outil»

Scène de la vie quotidienne pour Jean-François Hory, mardi 24 mai, à Cergy-Pontoise. Aux «Mardis de l'ESSEC», ce jour-là, on attendait Bernard Tapie. Les étudiants, organisateurs de ce débat, jubilaient. Ils avaient couvert la ville d'affiches pour annoncer la venue de la vedette. Dans les couloirs bondés de l'école de commerce, ils avaient même prévu une retransmission sur écrans géants, car l'amphithéâtre ne pouvait contenir à lui seul les centaines de curieux qui se pressaient à l'entrée. Quand soudain, catastrophe! Un coup de téléphone les informe que Bernard Tapie, retenu par d'autres obligations, ne pourra pas tenir son engagement. En remplacement, on leur envoie Jean-François Hory.

Quand le président du MRG, numéro deux de la liste Energie radicale, gare sa voiture sur le parvis de l'école de commerce, sa vingt-cinquième – sa trentième? – Gauloise sans filtre de la journée aux lèvres, il sait ce qui l'attend. M. Hory est l'un des très rares hommes politiques à connaître le privilège de voir les salles de réunion se vider lorsqu'il s'en approche. Et il l'assume. *«Je comprends votre déception*, lance-t-il à la soixantaine de personnes restées dans l'amphithéâtre. *On vous avait promis du Kim Basinger en couleurs, et on vous donne du Danielle Darrieux en noir en blanc.»* La salle rit, Jean-François Hory esquisse un vague sourire. Depuis que le président des radicaux de gauche a accueilli Bernard Tapie dans son parti, en lui proposant de conduire sa liste pour les élections européennes, le même scénario se répète inlassablement. Chaque fois que l'emploi du temps politico-judiciaire surchargé du député des Bouches-du-Rhône l'empêche d'honorer ses rendez-vous, M. Hory joue les doublures. Chaque fois, il sait que l'annonce de sa venue déçoit. De cette condition ingrate, qui désespérerait plus d'un homme politique, il semble parfaitement s'accommoder, et même davantage : en jouir.

Un parcours nimbé de zones d'ombre

Jean-François Hory se rêverait volontiers en Vautrin, le revanchard des *Illusions perdues*, revenant en France sous les habits d'un chanoine espagnol. Car le patron du MRG est tout l'inverse d'un séducteur, l'antithèse d'un gendre idéal. *«Moi, quand je suis content et que je souris, tout le monde croit que je fais la gueule»*, observe t-il avec une feinte placidité. *«Après tout,* ajoute M. Hory, *mon image, c'est presque un créneau. Le méchant, c'est un emploi qui est peu occupé dans la politique française.»*

Le patron du MRG avait besoin d'un Rubempré. Ce siècle lui a fourni Bernard Tapie, qui n'a rien d'un débutant, mais auquel il pourrait dire, comme l'abbé Herrera : *«Vous brillerez, vous paraderez, pendant que, courbé dans la boue des fondations, j'assurerai le brillant édifice de votre fortune. J'aime le pouvoir pour le pouvoir, moi! Je serai toujours heureux de vos jouissances, qui me sont interdites.»* Entre Bernard Tapie et Jean-François Hory, le partage des rôles est le même : au premier, les caméras, les flashs des photographes, les micros tendus, les «unes» des journaux, les demandes d'autographes et l'enivrement des foules; au second, l'obscurité et l'anonymat.

Cet homme-là a renoncé à la lumière comme on renonce à une couleur qui ne sied pas à son teint. Le parcours de sa vie est nimbé de zones d'ombre. L'état-civil l'enregistre, naissant le 15 mai 1949, à Neufchâteau, dans les Vosges. Titulaire d'une maîtrise de droit public, fonctionnaire, il répond, en 1976, au ministère de l'intérieur, qui cherche des volontaires pour Mayotte, dans l'océan Indien. En 1978, il devient secrétaire général du conseil général de l'île et rejoint le Mouvement populaire mahorais (MPM), alors giscardien par légitimisme d'outre-mer. Après l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République, dans une collectivité territoriale qui a apporté 89,93 % de ses voix à Valéry Giscard d'Estaing, Jean-François Hory, toujours soutenu par le MPM, est élu député, avec 72,89 % des suffrages exprimés, contre un candidat du RPR. Lorsque, tout naturellement, le nouvel élu demande son rattachement au groupe socialiste de l'Assemblée nationale, il trouve porte close. Le premier secrétaire du PS, Lionel Jospin, émet publiquement des réserves sur le label rose que revendique alors le jeune député. De cette tache sur son *curriculum vitae*, M. Hory ne se sent toujours pas lavé; il répète à l'envi que son engagement à gauche n'a jamais varié. La blessure est tenace. Le goût de la revanche ne l'est pas moins.

Puisque le PS lui a fermé la porte, il cherche à entrer par la fenêtre. Le MRG de Jean-Michel Baylet et de Roger-Gérard Schwartzenberg se montre moins sourcilleux et l'accueille en son sein, ce qui permet au député de Mayotte d'obtenir automatiquement son rattachement au groupe socialiste.

Il fait adhérer Bernard Tapie au MRG

Le vent tourne à nouveau en 1986 et, face à la candidature de Henry Jean-Baptiste, soutenu par le MPM, Jean-François Hory renonce à partir à la bataille législative. Le voilà donc ancien député à trente-sept ans. La réélection de François Mitterrand, en 1988, le ramène à Paris, dans les bagages de Jean-Michel Baylet, qui vient d'entrer au gouvernement en qualité de secrétaire d'Etat chargé des collectivités locales. Lorsqu'il succède, en juin 1992, à Emile Zuccarelli à la présidence des radicaux de gauche et change dix-sept secrétaires nationaux sur vingt-deux, on jette un oeil distrait sur les communiqués dont il abreuve les journaux. Les rares militants du MRG, eux, n'en reviennent pas d'être soudain assaillis de périodiques radicaux à périodicité enfin régulière, ainsi que de notices et de consignes d'organisation de leur fédération. *«Le MRG était un parti de notables qui ne travaillait pas. Jean-François Hory l'a remis en état de marche»*, constate une élue, qui se souvient de certains congrès où M. Hory avait rédigé à la fois les discours de deux dirigeants du MRG, plus celui qu'il prononçait personnellement à la tribune.

L'espace radical est réduit, mais il est abandonné, et Jean-François Hory s'y engouffre. Mieux, il l'ouvre. L'histoire lui a appris qu'*«il faut toujours quelqu'un pour ouvrir la porte aux barbares»* : avant les élections législatives de 1993, il fait adhérer Bernard Tapie au MRG. La présence de l'ancien ministre de la ville permet à son parti de présenter une cinquantaine de candidats dans les circonscriptions législatives.

La campagne pour les élections européennes, avec Bernard Tapie comme tête de liste, va lui donner un premier terrain de bataille. A l'intérieur, le choix du député marseillais fait suffoquer certaines consciences radicales. Jean-François Hory s'en moque. Il est bien décidé à utiliser jusqu'au bout *«l'outil»* qu'est à ses yeux le MRG, pour cogner de plus en plus fort, mais cela, il ne pouvait pas le faire seul. Le rôle était taillé sur mesure pour Bernard Tapie. Entre les deux hommes, les liens sont ceux, méfiants et conjoncturels, de l'intérêt réciproque. Sans Bernard Tapie, le MRG n'aurait jamais pu prétendre à une liste autonome aux élections européennes, créditée aujourd'hui de près de 10 % des intentions de vote. Quant au député des Bouches-du-Rhône, il avait besoin d'une enseigne politique reconnue, au moins historiquement, et d'un théoricien tel que Jean-François Hory, qui puisse lui rédiger son manifeste pour l'Europe et répondre aux questions trop sérieuses sur le fonctionnement des institutions communautaires dans les réunions électorales et les conférences de presse.

A cela s'ajoute le sentiment profond d'une commune marginalité politique. L'un, parce que son succès électoral et son art du mélange des genres inquiètent; l'autre, parce que, hormis une énigmatique victoire législative à Mayotte, il n'a jamais franchi avec succès l'épreuve sacro-sainte de l'enracinement politique local. Tous deux ont des revanches à prendre. Dans les romans, ce n'est pas le moindre des moteurs.

PASCALE ROBERT-DIARD

Deux débats entre socialistes, communistes et écologistes

La gauche cherche «son» Europe

Il arrive même, au cours de cette campagne, qu'on parle de l'Europe... A deux heures d'intervalle, mercredi 25 mai, l'association Confrontations, animée par Philippe Herzog, membre du bureau national du Parti communiste français, et le nouveau club fondé par Harlem Désir, République européenne, ont organisé deux débats sur des thèmes voisins, les projets de gauche pour l'Europe, avec des représentants des mêmes familles politiques.

Devant un public clairsemé d'une trentaine de militants patentés, Elisabeth Guigou, ancien ministre délégué aux affaires européennes et numéro dix sur la liste du Parti socialiste, a pu constater que les candidats avaient eu *«moins de mal à mobiliser pour les élections cantonales». «Si on parlait des vrais problèmes, cela intéresserait les Français»*, s'est-elle rassurée. Les vrais problèmes, ce sont, pour Pierre Moscovici, trésorier du PS, l'élargissement de l'Union européenne, le rôle de la monnaie unique comme instrument de partage du pouvoir; le niveau de la croissance, pour Andrée Buchmmann, porte-parole des Verts; la recherche d'une nouvelle construction politique, à l'échéance de 1996, pour M. Herzog – toutes choses dont on n'entend guère parler, en effet, dans la campagne.

A la Maison des mines, au quartier Latin, il a fallu rapidement déplacer les cloisons mobiles pour accueillir un public de jeunes gens, plus nombreux que prévu. Le club République européenne avait réuni, pour un débat plus pédagogique, cinq représentants des listes de gauche et écologistes : Yves Cochet (Verts), Jean-François Hory (MRG), Marie-Noëlle Lienemann (PS), Béatrice Patrie (L'autre politique) et Sylvie Vassalo (PCF). De grandes convergences sont apparues entre les trois premiers sur les institutions et la configuration géographique de la future Europe, qui devrait être fédérale.

Fatale quête du consensus

Pour le porte-parole des Verts, le prochain Parlement européen doit s'employer à élaborer une Constitution à l'échelle du continent tout entier. Le président du MRG, lui, considère que la mise hors la loi du chômage des jeunes n'est pas plus utopique que l'ont été successivement l'école laïque, les quarante heures et la Sécurité sociale. *«La recherche permanente du compromis au Parlement européen a abouti à la formation d'une social-démocratie chrétienne»*, a constaté M. Hory, en affirmant qu'à l'avenir il ne faudrait plus *«gommer les aspérités»* entre la gauche et la droite européennes. Dans cette quête du consensus, pour faire l'Europe à tout prix, *«c'est la gauche qui a perdu»*, a ajouté Mme Lienemann. *«L'Europe, ce devait être la paix et la prospérité. Au lieu de quoi, on a la Bosnie et le chômage»*, a affirmé l'ancien député de l'Essonne.

«Le pluralisme des idées est une vraie richesse. Nous sommes sincèrement unitaires», a assuré Mme Vassalo, en observant, tout de même, qu'on ne peut faire l'impasse sur le clivage apparu lors de la ratification du traité de Maastricht. Seule la moins «professionnelle» des cinq intervenants, Mme Patrie, a tenu à garder ses distances : *«La gauche vous a trompés. Il est indécent de dire que Maastricht appartient au passé.»* L'ancienne présidente du Syndicat de la magistrature, en quatrième position sur la liste conduite par Jean-Pierre Chevènement, s'est même fait siffler lorsqu'elle a prétendu, un peu maladroitement, appartenir à la seule liste respectant la parité hommes-femmes. Le public, visiblement unitaire, n'était pas venu à une réunion électorale.

JEAN-LOUIS SAUX

Les femmes de la liste

Mme Fouque justifie sa présence aux côtés du député des Bouches-du-Rhône

Antoinette Fouque, figure incontournable du Mouvement de libération des femmes, présidente de l'Alliance des femmes pour la démocratie et créatrice des éditions Des Femmes, croyait couper court aux critiques sur Bernard Tapie, dont elle est colistière aux élections européennes, en évoquant d'emblée le *«machisme supposé»* de ce dernier. Pour la militante féministe, le machisme, *«c'est Le Pen qui veut que les femmes arrêtent de travailler»* et c'est *«le RPR, à travers le rapport de la députée Colette Codaccioni, qui conseille aux femmes de rentrer à la maison pour laisser l'emploi aux hommes»*. Or elle n'a pas entendu de tels discours dans la bouche de l'ancien ministre de la ville.

C'était sous-estimer les femmes venues à la Maison de l'Europe, mercredi 25 mai, à l'invitation de l'Alliance des femmes, pour l'écouter, elle, ainsi que d'autres femmes de la liste : Christiane Taubira-Delannon, députée de Guyane, Odile Verrier, membre du MRG, Nicole Benevise, une des porte-parole du mouvement des infirmières en 1988, et Elisabeth Boyer, écologiste ayant rejoint Bernard Tapie avec Noël Mamère.

L'attaque est venue d'une proche de l'éditrice, Marie Redonnet, écrivain, qui n'accepte pas *«l'amnésie aveuglante»* dont est atteinte aujourd'hui celle qui a toujours fait preuve *«d'esprit critique et d'exigence intellectuelle»*. Que s'est-il passé pour qu'elle accepte d'occuper la treizième place sur la liste *«d'un homme d'affaires déchu, qui n'a plus avec lui que des affaires de justice»*? *«Depuis quand un bateleur tient-il lieu de programme?*, a demandé Mme Redonnet. *Par quel miracle un MRG fantôme devient ce nouveau parti européen garant de la modernité, de l'Europe mixte, plurielle et démocratique chère à Antoinette Fouque?»* Pour l'écrivain, *«s'il n'existe pas de parti de progrès pour sortir la France de la crise, il faut que les hommes et les femmes aient le courage d'inventer de nouvelles forces de pouvoir»*.

Mme Fouque a répondu que mise en examen ne veut pas dire culpabilité, de même que langage populaire ne signifie pas populisme, et que M. Tapie est avant tout l'homme qui a *«osé affronter Le Pen»*. Comme Mme Taubira-Delannon, la cofondatrice du MLF a été séduite par l'esprit d'ouverture de la liste, *«une liste riche d'hétérogénéité, où l'on n'a pas besoin de prendre la carte du parti»* et qui est *«pour l'Europe et réclame encore plus d'Europe»*. Mme Taubira-Delannon n'a *«pas d'états d'âme à propos de Bernard Tapie». «J'ai appris à le connaître*, dit-elle, *et je sais qu'il n'y a pas d'ambiguïté sur ses positions concernant le racisme, l'immigration et la jeunesse.»*

Alors, bien sûr, il y a ces affaires sur lesquelles la députée *«pose, de la Guyane, un regard distancié»*. Elle s'étonne *«du capital de rancœur»* qui s'exprime dans la presse, mais, surtout, se demande qui, un jour, *«au lieu d'échafauder des romans à tiroirs sur l'individu»*, va poser les vrais questions *«sur les dysfonctionnements du Crédit lyonnais»* et, plus généralement, *«sur les dysfonctionnements de la société française tout entière»*.

CHRISTIANE CHOMBEAU

هكذا من الأصل

POLITIQUE

En observateur de sa défaite

Contre le traité de Maastricht, M. Le Pen plaide « le maintien de la patrie française »

TOULOUSE

de notre envoyé spécial

Jean-Marie Le Pen aurait-il perdu la foi dans son combat ? Le président du Front national serait-il victime du fatalisme ? Fer de lance politique d'un nationalisme qui a fait son heure de gloire jusqu'en 1992, il semble se transformer en observateur de sa défaite dans une société qui aurait fixé aux alentours de 10 % son seuil de tolérance au lepénisme. Fidèle au changement de ton et d'image auquel il s'astreint depuis deux ans, le chef de file de l'extrême droite conduit la campagne européenne de sa liste *« antimaastrichtienne »* en jurant qu'il n'a *« pas d'objectifs excessifs »*. De fait, le discours de cent minutes qu'il a délivré, mercredi 25 mai, à Toulouse, a suscité l'enthousiasme contenu des sept cents à huit cents personnes présentes. Le public, bien sûr, a scandé *« Le Pen, président »*, mais ce fut avec une modération qui n'appelle pas des lendemains électoraux qui chantent.

Dans une compétition où des franges de son électorat pourraient être séduites par Philippe de Villiers ou par Bernard Tapie – *« Tapie, c'est un escroc, mais il est mariole »*, commentait un auditeur toulousain –, voire par une liste de rapatriés qui dit être soumise à des pressions pour se retirer, M. Le Pen n'a qu'un seul credo : dénoncer le traité de Maastricht, *« projet européiste et mondialiste ... [qui] comporte la mort programmée de la France ainsi que la disparition des nations »*. Mais au-delà du traité sur l'Union européenne, c'est l'Europe même du traité de Rome que rejette le président du Front national, car il y voit *« une construction artificielle »* qui, selon lui, porte le fédéralisme et, à terme, le gouvernement mondial.

Fédéralisme et gouvernement mondial sont les deux bêtes noires du défenseur labélisé de la *« France française »*. Ainsi M. Le Pen assure que *« le maintien de la patrie française et de sa forme politique, la nation française, est en totale opposition avec l'objectif de ceux qui veulent faire le gouvernement mondial, l'unité, je n'ose pas dire de la race humaine, pour ne pas être poursuivi devant les tribunaux de M. Pasqua et de M. Gaubert* [conseiller du ministre de l'intérieur, chargé de la lutte contre le racisme et l'antisémitisme], *mais, disons, de l'espèce humaine »*. Plus conférencier que battant politique, le président du Front national décrit une Europe qu'il subit, donnant l'impression qu'il ne pourra plus en inverser le cours.

Au fil du long monologue, M. Le Pen laisse percer une certaine lassitude. Et ses allusions obligées au Sentier, quartier parisien des grossistes en confection, et aux francs-maçons ne peuvent dissiper une impression tenace : il ne croit plus beaucoup au *« sursaut »* qu'il appelle de ses vœux. Lui qui voulait incarner le peuple tout entier reproche, implicitement, à ce dernier de ne pas l'avoir entendu et lui signifie, pour l'avenir, qu'il ne servira de rien de venir se plaindre. *« Quand les immigrés et les produits étrangers entrent, ce sont les emplois qui sortent »*, martèle le chef de file de l'extrême droite ; *« les causes du chômage sont l'immigration, les taux excessifs et le libre-échangisme »*, répète-t-il ; *« il faut rétablir un contrôle aux frontières et des droits de douane »*, proclame-t-il, en espérant ne pas prêcher dans le désert. C'est sans doute pourquoi il appelle, pour les deux années à venir, à *« la vertu d'espérance »*.

OLIVIER BIFFAUD

BOSNIE : Michel Rocard minimise ses « différences d'appréciation » avec François Mitterrand. – Invité de France 2, mercredi 25 mai, Michel Rocard a minimisé ses *« différences d'appréciation »* sur la Bosnie avec le président de la République, qui avait réaffirmé quelque heures auparavant son hostilité à toute levée de l'embargo sur les armes. *« Une différence d'appréciation*, a souligné M. Rocard, *n'est pas un conflit* (...), *en démocratie, c'est normal. »* Le premier secrétaire du PS a souligné que le chef de l'Etat et lui-même n'étaient pas investis des *« mêmes responsabilités »*. *« Il est en charge de l'exécutif, et moi, conduisant une campagne, j'annonce quelle sera mon action dès mon élection au Parlement européen. »*

Le projet de programmation militaire

Les députés de la majorité plaident pour une coopération européenne en matière de défense

Les députés ont achevé, dans la nuit de mercredi 25 au jeudi 26 mai, l'examen du projet de loi de programmation militaire 1995-2000, après avoir adopté les cinq articles que comporte le texte, le vote sur l'ensemble de celui-ci devant avoir lieu le 31 mai. Lors de cette deuxième journée de discussion, de nombreux députés de la majorité ont souligné la nécessité de renforcer la coopération européenne en matière militaire.

C'est une préoccupation qui prend corps au fil des débats parlementaires sur la défense. La discussion sur la programmation militaire a ainsi, une nouvelle fois, fourni à de nombreux députés, qu'ils appartiennent à la majorité RPR-UDF ou au PS, l'occasion d'exprimer leur souhait que la France s'engage plus avant dans la coopération européenne en matière militaire. *« La défense de la France ne se conçoit pas hors d'une défense européenne autonome »* a affirmé Jean de Lipkowski (RPR, Charente-maritime) en qualifiant d'*« inadmissible »* le fait *« que le nouveau système de sécurité se réduise à un dialogue entre les deux grands »*.

Lui aussi gaulliste – *« convaincu »* – Michel Hunault (RPR, Loire-Atlantique) a jugé nécessaire d'*« affirmer notre ambition de continuer la construction d'une défense européenne commune et autonome »*. Pierre Lellouche (RPR, Val-d'Oise) a déclaré pour sa part qu'*« une force d'intervention rapide européenne issue des cinq principaux pays de l'Union fournirait à l'Europe et à la France un tout autre choix que l'impuissance face à la guerre dans l'ex-Yougoslavie »*.

Un amendement perturbateur

Une telle option poserait inévitablement la question de la préservation des spécificités nationales, ce qui inquiète une partie du RPR. Ainsi, Daniel Guarrigue (RPR, Dordogne), tout en considérant que *« les coopérations industrielles entre Européens peuvent être fructueuses »*, a estimé que *« les partenariats (...) doivent favoriser nos conceptions et nos décisions sans jamais risquer de se substituer à elles »*. Le « risque » d'une Europe de la défense est évidemment perçu différemment du côté de l'UDF. Alain Moyne-Bressand (UDF, Isère) s'inquièterait plutôt d'une *« mauvaise expression de la coopération européenne »* dans laquelle *« les spécificités nationales à court-terme »* l'emporteraient *« sur l'intérêt commun à moyen terme »*.

François Léotard ne pouvait que se satisfaire de la réaffirmation de telles préférences, puisqu'il assure que *« nous avons le devoir impérieux d'ouvrir nos industries vers nos partenaires européens »* et qu'il faut, selon lui, refuser *« toute vassalisation de l'Europe, toute soumission à la tutelle des Etats-Unis »*. S'il a dénoncé, lui aussi, *« l'hégémonie américaine »* Jean-Pierre Chevènement (RL, Territoire-de-Belfort) en a tiré une conclusion opposée à celle du ministre d'Etat : *« Le corps européen, qui aurait pu être une initiative utile, risque de n'être qu'une force multinationale de plus à la disposition du commandement américain de l'OTAN »*.

La discussion générale close, l'examen des cinq articles a permit de mettre fin au haletant suspens entretenu par Jacques Baumel (RPR, Hauts-de-Seine) qui avait annoncé son intention de déposer un amendement inscrivant expressément dans le texte l'éventualité d'une reprise des essais nucléaires. Le dénouement de cette initiative était d'autant plus attendu que François Mitterrand avait averti qu'il demanderait *« au peuple de trancher »* en cas de conflit avec le gouvernement ou le Parlement sur cette question sensible des essais.

Estimant finalement avoir *« été rassuré »* par les propos de M. Balladur selon lesquels la France conserverait dans ce domaine sa *« liberté de choix »*, M. Baumel s'est résolu à *« ne pas* [s'] *entêter »* et a renoncé à déposer son amendement perturbateur.

FRÉDÉRIC BOBIN

Le projet de loi sur la participation des salariés

Les sénateurs inquiets pour les petites et moyennes entreprises

Le Sénat a adopté, en première lecture, dans la nuit du mercredi 25 au jeudi 26 mai, le projet de loi relatif à l'amélioration de la participation des salariés dans l'entreprise. Ce texte, déjà voté par l'Assemblée nationale, a été approuvé par 227 voix (UDF et RPR) contre 85 (PS et PCF) et 3 abstentions, en dépit de l'inquiétude des sénateurs sur la situation délicate dans laquelle risquent de se trouver bon nombre de petites et moyennes entreprises.

Les sénateurs de la majorité étaient tout acquis à la cause de la participation et au projet de loi présenté par Michel Giraud, ministre du travail, de l'emploi et de la formation professionnelle. Ils en ont d'autant moins apprécié d'avoir à autoriser le déblocage anticipé de la réserve spéciale de participation des exercices 1989 et 1990, qu'Edouard Balladur souhaite pour les salariés désireux d'acquérir une voiture ou de réaliser de gros travaux immobiliers.

Tous les orateurs de la majorité, au premier rang desquels René Trégouët (RPR, Rhône), rapporteur pour avis de la commission des finances, ont estimé que cette mesure pourrait mettre en péril la trésorerie de petites et moyennes entreprises. Ils ont donc demandé à M. Giraud que cette disposition reste exceptionnelle. Le ministre du travail s'est exécuté *« volontiers »*, en prenant *« l'engagement »* que cette mesure ne serait pas prolongée au-delà du 31 décembre 1994. Il a, en outre, assuré que les PME, qui, du fait de son application, se trouveraient en situation difficile, bénéficieraient d'une *« prise en compte personnalisée »* de la part du gouvernement, soit par l'*« abandon de sanction »* en cas de non-observation de la législation sur la participation, soit par *« un accès au crédit »* facilité, grâce au *« pouvoir d'influence »* du gouvernement sur les organismes de crédit.

« Un danger pour la nation »

Cette réserve mise à part, la majorité était toute disposée à défendre le texte du gouvernement contre les assauts des groupes socialiste et communiste. Face aux partisans de la *« société participative »* associant capital et travail, Jean-Luc Mélenchon (PS, Essonne), volontiers doctrinal, a évoqué la lutte des classes et estimé que la participation généralisée constituerait *« un danger pour la nation et les entreprises »*. Il en fallait cependant plus pour désarçonner une majorité qui ne voyait guère à redire à un texte qui s'inspire en partie d'une proposition de loi de M. Jean Chérioux (RPR, Paris), rapporteur d'une proposition adoptée l'an dernier par le Sénat. Emmenés par Etienne Dailly (RDE, Seine-et-Marne), rapporteur pour avis de la commission des lois, les sénateurs ont toutefois réécrit un article introduit dans le projet par les députés, visant à pérenniser la présence de représentants des salariés et des salariés actionnaires dans les conseils d'administration ou de surveillance des sociétés privatisées. Tout en admettant qu'il serait *« politiquement tout à fait inopportun »* de supprimer les sièges des salariés à l'occasion d'une opération de privatisation, M. Dailly a jugé que le texte des députés était juridiquement bancal.

Soutenu par M. Giraud, il a obtenu gain de cause. Le nouveau dispositif prévoit que les statuts de l'entreprise en passe d'être privatisée seront modifiés lors d'une assemblée générale extraordinaire, de manière à prévoir la présence de représentants des salariés dans les instances dirigeantes. *« Rien n'empêchera une assemblée générale extraordinaire ultérieure de revenir »* sur cette disposition, a précisé M. Dailly.

CÉCILE CHAMBRAUD

Le communiqué du conseil des ministres

Le conseil des ministres s'est réuni au palais de l'Elysée le mercredi 25 mai, sous la présidence de François Mitterrand. A l'issue du conseil, le service de presse du premier ministre a diffusé le communiqué suivant :

- **Conventions internationales**

Le ministre des affaires étrangères a présenté au conseil des ministres deux projets de loi autorisant, le premier, l'approbation d'une convention conclue avec le Ghana en vue d'éviter les doubles impositions et de prévenir l'évasion et la fraude fiscales en matière d'impôts sur le revenu et sur les gains en capital et, le second, l'approbation d'un avenant à la convention fiscale signée le 6 avril 1966 avec la Côte-d'Ivoire tendant à éviter les doubles impositions et à établir des règles d'assistance réciproque en matière fiscale.

L'avenant à la convention fiscale franco-ivoirienne tire les conséquences de l'évolution des législations fiscales des deux Etats.

Le ministre des affaires étrangères a également présenté un projet de loi autorisant la ratification du protocole d'adhésion de la Grèce à l'Union de l'Europe occidentale.

- **Dispositions d'ordre économique et financier** (le Monde *du 26 mai)*

- **Bilan de la lutte contre le travail clandestin**

Le ministre du travail, de l'emploi et de la formation professionnelle a présenté une communication sur le bilan de la lutte contre le travail clandestin.

La lutte contre le travail clandestin constitue une composante essentielle de la politique de l'emploi.

1. Les moyens de contrôle ont été renforcés au cours des dernières années.

Depuis le 1er septembre 1993, tout employeur envisageant de recruter un salarié est tenu de faire une déclaration préalable à l'embauche auprès d'un organisme de protection sociale.

Plusieurs dispositions de la loi quinquennale du 20 décembre 1993 relative au travail, à l'emploi et à la formation professionnelle sont consacrées à la lutte contre le travail clandestin. En particulier, est prévue la responsabilité pénale des personnes morales qui ont recours au travail clandestin ou qui en bénéficient.

2. Un effort considérable a été réalisé pour la prévention du travail clandestin.

Des conventions ont été conclues par l'Etat avec les chambres consulaires et les organisations professionnelles de branche, à l'échelon national ou départemental, pour associer les professions aux actions de prévention.

Les exonérations fiscales accordées aux particuliers qui recrutent des salariés au titre d'emplois familiaux ont permis de réduire sensiblement les pratiques irrégulières observées en ce domaine.

En 1993, plus de 33 000 contrôles ont été opérés au titre de la lutte contre le travail clandestin. Le montant des redressements d'impôts et de cotisations sociales s'est élevé à ce titre à environ 250 millions de francs l'année dernière.

(Publicité)

Pour l'Europe et la Nouvelle Société

De la nécessité d'une Chambre des Alternants, aujourd'hui

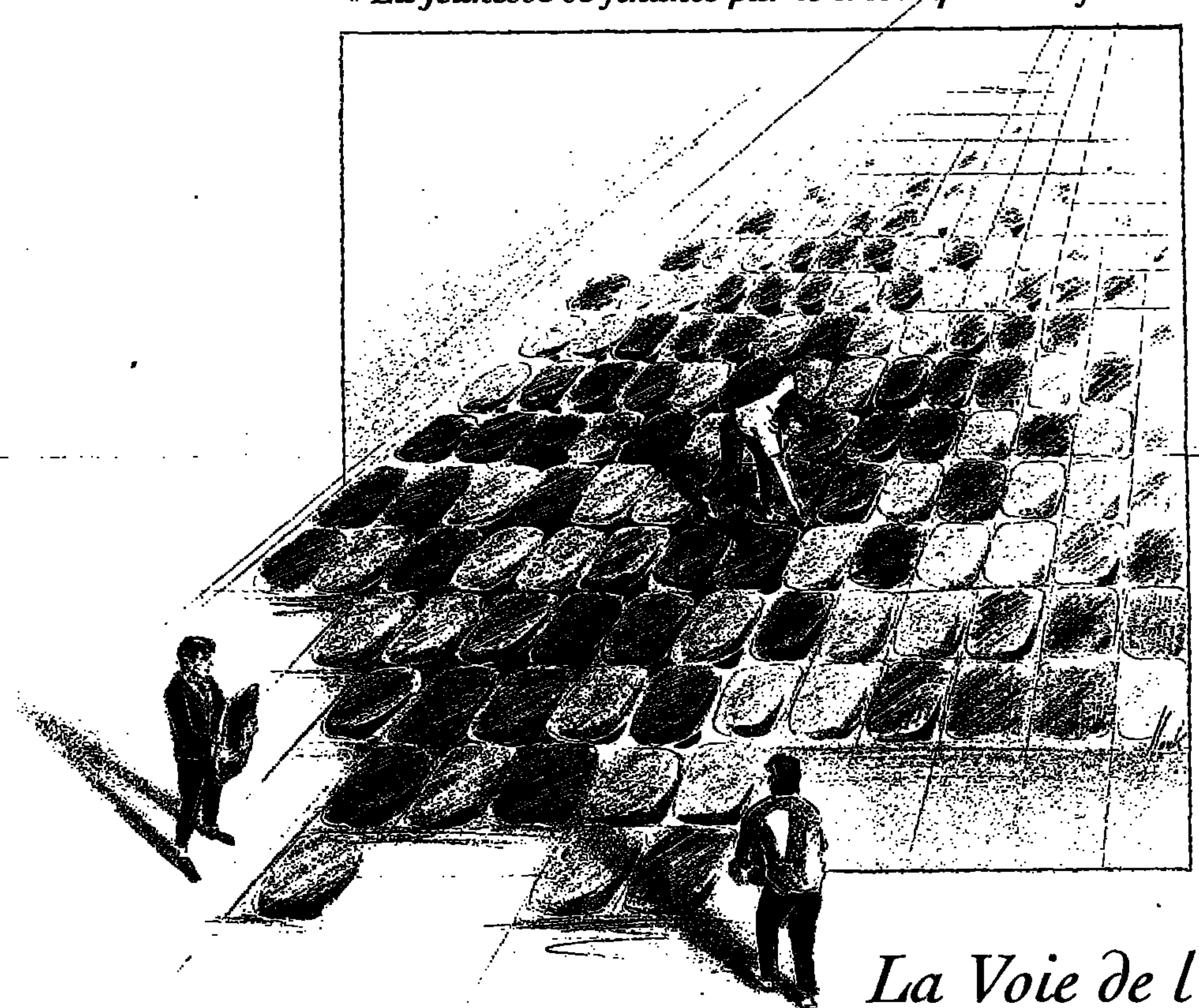
PERSONNE NE SAIT CE QU'EST UNE CHAMBRE DES ALTERNANTS, MAIS TOUT LE MONDE EN CONNAIT LA NÉCESSITÉ

par ÉRIC FIAULT

Président de la Chambre des Alternants et de l'Alternance du Val de Marne *

* L'Assemblée Constituante de la Chambre des Alternants du Val de Marne a eu lieu le 1er mai 1994.
Un Alternant est une personne âgée de 14 à 30 ans qui envisage de faire, fait ou a fait une alternance.
Une Alternance est un contrat de travail et de formation pour s'entraîner à la vie adulte et active.

« La jeunesse se finance par le crédit qu'on lui fait. »



La Voie de l'Alternance se construit

BON DE COMMANDE

De la nécessité d'une Chambre des Alternants, aujourd'hui

NOM .... PRÉNOM ....
ORGANISME OU SOCIÉTÉ, s'il y a lieu ....
ADRESSE ....
CODE POSTAL ET VILLE .... TÉLÉPHONE ....
NOMBRE D'EXEMPLAIRE(S) : .... X 100 F (port inclus), SOIT UN MONTANT TOTAL DE : .... F.

Bon de commande à retourner avec votre règlement à :

ALTERNANCE CONSEIL - 132, rue Véron - 94140 Alfortville - Tél. 43 96 06 06 - Fax 43 96 95 25

Chèque à l'ordre de la Chambre des Alternants et de l'Alternance du Val de Marne.

ANAGRAPH 42 07 77 80

Département à forte expansion démographique

La Seine-et-Marne veut obtenir des aides spécifiques de l'Etat pour faire face au chômage

En butte à la plus forte expansion démographique de la métropole, victime de fermetures ou de délocalisations d'entreprises de plus en plus nombreuses, le département de Seine-et-Marne veut profiter du débat national sur l'aménagement du territoire pour obtenir des aides spécifiques de l'Etat. Une motion présentée par Jacques Larché, président du conseil général, doit être débattue par ce dernier vendredi 27 mai.

Le 7 avril 1975, alors que le débat sur la réforme de la région parisienne battait son plein, Jacques Larché, conseiller général du canton de Rebais depuis 1973, proposait au conseil général de Seine-et-Marne de redécouper l'agglomération en trois régions : Val-d'Oise et Yvelines à l'ouest, Paris et petite Couronne au centre, Essonne et Seine-et-Marne au sud-est. Sachant que leur demande de sécession avait, cependant, peu de chances d'aboutir, les élus départementaux concluaient leur vœu en demandant que *«la représentation reconnue au département au sein du futur conseil régional tienne compte de la place spécifique qu'occupe la Seine-et-Marne au sein de l'ensemble parisien, en raison, notamment, de la dimension de son territoire»*.

Vingt ans plus tard, M. Larché est devenu sénateur (UDF-PR) et président du conseil général, mais son discours n'a guère varié. S'il a fait son deuil d'une improbable partition de la région Ile-de-France, il défend toujours la *«spécificité seine-et-marnaise»*, menacée, selon lui, par le projet gouvernemental d'aménagement du territoire. *«Nous sommes en Ile-de-France, mais nous ne sommes pas l'Ile-de-France*, estime M. Larché. *Il n'existe pas de région plus hétéroclite que l'Ile-de-France, qui réunit un noyau dur, urbanisé, autour de Paris, de la Seine-Saint-Denis et des Hauts-de-Seine, et un département comme le nôtre, encore fortement rural.»* Il ajoute : *«La Seine-et-Marne, de par l'étendue de son territoire qui couvre la moitié de la région, présente, en outre, d'énormes disparités. Qu'y a-t-il de commun entre Chelles à l'ouest et le canton de Rebais à l'est, entre la réussite incontestable de Marne-la-Vallée et la situation dramatique de la vallée de la Seine, du côté de Montereau? Nous devons faire face à un afflux de population jeune, souvent en difficulté sociale, alors que le nombre des emplois ne cesse de diminuer. Si notre spécificité n'est pas reconnue par le gouvernement, la Seine-et-Marne deviendra un immense département-dortoir.»*

La fuite des entreprises

Passé de 604 000 habitants en 1968 à 1 078 000 au recensement de 1990, le département vit depuis dix ans au rythme de la plus forte progression démographique de la métropole : 2,5 % par an. Cette explosion s'explique par le desserrement des habitants de la petite couronne, par la forte croissance des villes moyennes et surtout par la montée en puissance très rapide des villes nouvelles de Marne-la-Vallée et Sénart.

Elle se traduit par une forte proportion de jeunes (32 % de Seine-et-Marnais ont moins de vingt ans) et une migration vers le lieu de travail de plus en plus importante (39 % des habitants quittent chaque jour le département). Tandis que les nouveaux habitants s'installaient, l'économie départementale ne cessait de se fragiliser, le taux d'emploi (rapport entre les actifs habitant le département et les emplois existant sur place) chutant de 0,82 %, en 1962, à 0,66 % en 1990, pour atteindre le plus bas niveau d'Ile-de-France. L'hémorragie continue de s'accentuer depuis lors, puisqu'on a enregistré 1 089 défaillances d'entreprises en 1992, contre 688 en 1989. Cette situation de détresse économique touche principalement les vallées de la Seine à Montereau et Champagne ou celles de la Marne et du Loing. Elle place la Seine-et-Marne au premier rang des départements français quant au nombre de dossiers présentés à la commission de surendettement des ménages.

«La conjoncture économique nationale explique en partie ces difficultés, reconnaît M. Larché, *mais nous souffrons, aussi, de l'inadaptation des procédures d'intervention économique de l'Etat. Nous avons recensé en deux ans vingt-quatre départs d'entreprises pour cause de restructuration ou de délocalisation, dont dix-huit ont bénéficié des aides spécifiques de la délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale (DATAR) : prime d'aménagement du territoire, fonds d'aide à la décentralisation, etc. Ce débauchage est insupportable, et nous devons obtenir la levée du carcan juridique qui pèse sur le département.»*

A l'agence pour le développement économique du département Seine-et-Marne Développement, on estime à environ mille deux cents le nombre des emplois perdus au terme de ces départs vers le Loiret, la Normandie, l'Eure ou encore l'Eure-et-Loir.

«Ce chiffre est sans doute en dessous de la vérité, précise Sonia Dutartre, l'un des fonctionnaires de cette agence. *Toutes les entreprises qui s'en vont ne le claironnent pas. Je me souviens de la bagarre que nous avons menée pour conserver à Chelles la société Bem Muller, spécialisée dans les équipements de contrôle automobiles : plusieurs collectivités lui ont fait de véritables ponts d'or, elle est finalement partie pour Chartres avec ses trois cent cinquante salariés. Nous n'avons pas les moyens de lutter.»*

Pour que soit entendue sa différence, le département est décidé à faire pression sur le gouvernement, audiences ministérielles et campagnes de publicité à l'appui, dans les semaines qui viennent. *«Je soumets le 27 mai à l'assemblée départementale une motion qui, je l'espère, sera adoptée à l'unanimité*, indique M. Larché. *La Seine-et-Marne y demandera la reconnaissance de sa spécificité, la suppression de la procédure d'agrément constructeur, l'obtention d'aides spécifiques, comme celles dont bénéficient les départements limitrophes du grand Bassin parisien et des aides directes de la région aux entreprises créant des emplois. Enfin, l'Etat devra inscrire au prochain contrat de plan des crédits pour développer le réseau de voirie et les établissements d'enseignement supérieur qui nous font si cruellement défaut.»*

Le constat et les exigences de M. Larché ont déjà trouvé un écho auprès de la minorité socialiste du département. Son chef de file, Jean-Louis Mouton, maire et conseiller général de Savigny-le-Temple, souhaite, cependant, amender la motion du président. *«Il est bien normal de souligner le caractère unique de ce département*, dit-il, *tant du point de vue de sa taille que de son dynamisme démographique. Nous souhaitons, cependant, que la majorité corrige son texte sur deux points : tout d'abord en demandant à l'Etat de réaffirmer son intérêt pour les deux villes nouvelles; ensuite, en étendant les aides spécifiques à l'ensemble du département, plutôt qu'au seul « désert » seine-et-marnais.»* L'élu socialiste souligne que *«le département est un tout»* et il estime que *«ce serait faire preuve d'une certaine forme de racisme que de privilégier des secteurs plutôt que d'autres»*.

ROLANG PUIG

Le débat sur la création de sept «espaces interrégionaux»

Les élus communistes jugent la charte du Bassin parisien contraire à la décentralisation

«Aucune des assemblées régionales n'a eu la possibilité de donner son avis avant la signature de la charte» : pour Guy Schmaus (Hauts-de-Seine), comme pour les autres présidents des groupes communistes des conseils régionaux, réunis récemment à Paris, la signature de la charte du Bassin parisien par les présidents des huit régions (1) et par le ministre de l'intérieur (*le Monde* du 6 avril) marque un *«recul dans la politique de décentralisation»*.

Alors que vient d'être connu le schéma national de développement (*le Monde* du 19 mai), la charte du Bassin parisien, signée en avril dernier par Charles Pasqua avec les présidents des huit régions concernées, apparaît comme un élément de la définition des sept «espaces interrégionaux» envisagés par le gouvernement. Aux yeux des communistes, en tout cas, elle constitue, *«avec l'ensemble des structures supracommunales forcées prévues dans le projet de loi sur le développement du territoire, une première concrétisation des modifications institutionnelles qu'induit la construction européenne»*.

Une «conséquence du traité de Maastricht»

C'est, une nouvelle fois, du traité de Maastricht et de ses objectifs – la campagne électorale pour le 12 juin n'est pas oubliée – que vient le mal, selon le PCF. *«Tout est fait pour permettre au capital d'utiliser à plein les réseaux socioéconomiques et financiers dans les régions mises en concurrence*, a expliqué Joseph Trébel, conseiller régional (Yvelines), en ouvrant cette rencontre au nom de l'Association nationale des élus communistes et républicains.

La création d'une «suprarégion» comme le Bassin parisien n'apportera aucune solution aux problèmes qui se posent à chacune d'entre elles.»

Les communistes acceptent les objectifs annoncés par la charte – maîtriser la croissance de l'Ile-de-France, établir de nouvelles relations entre espaces ruraux et urbains, conforter le rôle des villes moyennes, développer les coopérations en matière d'enseignement supérieur, d'environnement et de transports –, mais ils estiment qu'elle ne pourra pas résoudre les difficultés de ces régions, qui regroupent, avec vingt millions d'habitants, près du tiers de la population du pays. Ils rappellent, ainsi, la progression très rapide du chômage en Ile-de-France (plus 12,5 % en un an), mais aussi en Picardie, Haute-Normandie et Champagne-Ardenne, *«malgré le transfert vers ces régions d'une partie des emplois délocalisés par le gouvernement»*.

Tout en assurant qu'ils veulent, eux aussi, *«une région-capitale qui assume son rayonnement européen et mondial»*, les élus communistes dénoncent la *«spécialisation sectorielle»* des villes regroupées pour atteindre une taille européenne. *«On veut éloigner les habitants des centres de décision, alors qu'on leur demande, par ailleurs, de faire preuve de solidarité à l'intérieur de leurs propres régions»*, a également indiqué Jean-Michel Bodin (Indre-et-Loire) en référence aux disparités entre le nord et le sud de la région Centre. Pour Gilles Masure, la Picardie risque de devenir un simple espace réservé aux autoroutes de liaison. *«Cette perspective*, dit-il, *n'améliorera pas beaucoup notre niveau moyen de revenus, un des plus bas de France, ni ne réduira le taux de faillites dans la région.»*

Les élus communistes se disent prêts à appeler à la mobilisation contre cette charte, comme l'ont fait, avec un certain succès, les élus d'Ile-de-France contre la réforme du syndicat des transports parisiens (*le Monde* du 6 avril). *«La charte du Bassin parisien*, résument-ils, *veut réduire les collectivités territoriales et, avec elles, les contribuables et les usagers, au rôle de simples payeurs pour les transformations rendues nécessaires par le traité de Maastricht.»*

CHRISTOPHE DE CHENAY

(1) Bourgogne, Centre, Champagne-Ardenne, Ile-de-France, Basse-Normandie, Haute-Normandie, Pays de Loire, Picardie.

CINÉMA

LES FILMS NOUVEAUX A PARIS

ET ENSUITE LE FEU. Film franco-italo-suisse de Fabio Carpi : Utopia, 5e (43-26-84-65).

LE JOURNAL. Film américain de Ron Howard, v.o. : Gaumont Les Halles, 1er (36-68-75-55) ; UGC Danton, 6e (36-65-70-68) ; Gaumont Marignan-Concorde, 8e (36-68-75-55) ; Gaumont Parnasse, 14e (36-68-75-55) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79 ; 36-68-69-24) ; v.f. : Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31 ; 36-68-81-09) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67 ; 36-65-71-33) ; Gaumont Gobelins, 13e (36-68-75-55) ; Gaumont Alésia, 14e (36-68-75-55) ; Montparnasse, 14e (36-68-75-55) ; Gaumont Convention, 15e (36-68-75-55) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96 ; 36-65-71-44).

MONTAND. Film français de Jean Labib : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; Publicis Saint-Germain, 6e (36-68-75-55) ; Gaumont Marignan-Concorde, 8e (36-68-75-55) ; Gaumont Opéra Français, 9e (36-68-75-55) ; Bienvenüe Montparnasse, 15e (36-65-70-38).

SERIAL MOTHER. Film américain de John Waters, v.o. : Forum Horizon, 1er (36-65-70-83) ; UGC Danton, 6e (36-65-70-68) ; UGC Rotonde, 6e (36-65-70-73 ; 36-68-70-14) ; UGC Biarritz, 8e (36-65-70-81 ; 36-65-70-81) ; UGC Lyon Bastille, 12e (36-65-70-84) ; UGC Gobelins, 13e (36-65-70-45) ; UGC Convention, 15e (36-65-70-47) ; v.f. : Rex, 2e (36-65-70-23) ; UGC Montparnasse, 6e (36-65-70-14 ; 36-68-70-14) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31 ; 36-68-81-09) ; Mistral, 14e (36-65-70-41).

LA VIE ET LA MORT DE PETER TOSH. Film canadien de Nicholas Campbell, v.o. : L'Entrepôt, 14e (45-43-41-63).

5 % d'infractions en moins au cours de l'année écoulée

Baisse confirmée de la délinquance à Paris

D'avril 1993 à avril 1994, les statistiques des crimes et délits constatés par la police ont baissé (– 5,1 %) dans la capitale, a annoncé le préfet de police de Paris, Philippe Massoni. La période de référence retenue est définie sur des critères politiques : le mois d'avril 1993 est mis en exergue parce qu'il correspond à la mise en place du gouvernement d'Edouard Balladur et à la nomination de M. Massoni à la préfecture de police de Paris.

La diminution relevée n'en confirme pas moins la tendance à la baisse constatée en 1993 par rapport à l'année passée (– 3,47 %). Il s'agit bien d'une inversion de tendance, puisque les chiffres de la délinquance avaient été constamment à la hausse dans Paris intra-muros depuis 1988 (*le Monde* daté 23-24 janvier). La forte diminution des chiffres de la délinquance de voie publique (– 4,9 %) est le résultat le plus significatif des dernières statistiques. Recensant des infractions commises contre les biens, ce type de délinquance porte sur un grand nombre de délits (48 000 vols d'objets à l'intérieur des voitures en 1993 à Paris).

Le coup d'arrêt porté à ce type d'infractions est net : sur la même période de l'année passée, d'avril 1992 à avril 1993, la délinquance de voie publique avait fortement progressé (+ 11,8 %).

ÉRICH INCIYAN

REPÈRES

SEINE-SAINT-DENIS

Le «désenclavement» de Clichy-Montfermeil est menacé

Les élus de Clichy-sous-Bois, en Seine-Daint-Denis, doivent se prononcer, vendredi 27 mai, sur les grands points du programme d'investissement tel qu'il leur a été proposé et défini par la mission d'études et d'aménagement (MEA) du grand ensemble de Clichy-Montfermeil et, notamment, sur le projet de liaison (route plus transports en commun) destiné à relier cette cité de quatre mille logements aux deux pôles de développement Roissy au nord et Marne-la-Vallée au sud (*le Monde* du 15 mars).

Si la réalisation de cette voie de désenclavement du quartier, contestée par plusieurs associations locales et pour laquelle le gouvernement a accordé une subvention de 137 millions de francs au titre du plan d'urgence pour les villes, devait être rejetée, le préfet de la Seine-Saint-Denis, Jean-Pierre Duport, a affirmé, mercredi, qu'il ne chercherait pas à «passer en force». Il a précisé, toutefois, que les crédits alloués à cette opération ne seront pas transférés sur d'autres actions.

EXPOSITIONS

«La science en fête»

La troisième édition de «La science en fête» aura lieu du 27 au 29 mai. Cette manifestation, organisée par le ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche avec le concours de la communauté scientifique, sera marquée par l'installation d'une toile peinte sur la façade du Grand Palais à Paris.

Réalisée par Catherine Feff, cette œuvre de 400 mètres carrés représentera cinquante savants et leurs principales découvertes. Des animations auront lieu dans les jardins du ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche, l'Institut national de la recherche agronomique (INRA) organisera l'exposition «Terroirs, territoires, lieux d'innovation» dans les jardins du Luxembourg. La Cité des sciences de La Villette ouvrira gratuitement les portes de ses expositions. L'Institut d'astrophysique, l'université Paris-VII, l'Institut Pasteur, l'Institut du monde arabe, l'Académie des sciences et l'Observatoire seront également ouverts au public.

IMMIGRATION

Le maire de Clichy-sous-Bois conteste la scolarisation de deux enfants

A la suite de la décision du représentant de l'Etat dans l'arrondissement du Raincy de scolariser d'office deux enfants d'une mère en situation irrégulière dans une école de Clichy-sous-Bois, en Seine-Daint-Denis, le maire de la ville, Gérard Probert, a aussitôt réagi. Critiquant l'Etat, qui *«oblige les maires de France à se faire les complices de l'immigration clandestine»*, et refusant *«que ne s'avalise cette situation et que la ville dont il a la charge ne continue d'en faire les frais»*, M. Probert vient d'adresser une lettre à ses concitoyens pour expliquer sa position et leur demander leur soutien à son action de lutte contre l'immigration clandestine.

Le maire estime que le gouvernement et le législateur doivent faire preuve *«autant d'unité intellectuelle et de rigueur que de lucidité sur ce sujet»*. Il a demandé au député de la circonscription, Eric Raoult (RPR), qu'il engage à l'Assemblée nationale sa responsabilité sur le sujet.

RECTIFICATIF : le nombre d'enfants d'origine étrangère dans les écoles parisiennes. – La commission diocésaine Justice à Paris nous indique qu'elle a commis une erreur en calculant le nombre d'enfants d'origine étrangère dans les écoles élémentaires à Paris (*le Monde* du 25 mai). Elle a en effet intégré les élèves des écoles maternelles dans le chiffre présenté comme celui des seules écoles élémentaires. Cette erreur a ainsi faussé la proportion d'élèves étrangers dans les écoles de la capitale. La commission diocésaine doit publier prochainement une étude rectifiée. En attendant, les chiffres du rectorat permettent de rectifier certains de ceux fournis par cette commission : les effectifs dans les classes CP à CM2 des écoles parisiennes sont de 77 550, dont 23 804 «étrangers», soit 30,7 %. Ainsi, dans le deuxième arrondissement, il y a 838 élèves dans les écoles élémentaires, dont 381 d'origine étrangère (45 %); 1 261, dont 97, dans le quatrième (7,6 %); 7 132, dont 1 688, dans le treizième (23,6 %); 7 863, dont 3 728, dans le dix-huitième (47,4 % au lieu de 76,9 %).

ENQUÊTE

Les nouveaux territoires des jeunes

I. – *L'école et la rue*

«Sans le bac, t'es plus rien?» La formule résonne dans la tête du lycéen de terminale F1 au lycée Pierre-de-Coubertin à Meaux (Seine-et-Marne). En ces temps d'examens, elle vaut sujet de philosophie. Il acquiesce. *«Sans le bac? On n'a plus rien, on n'est plus rien.» «C'est l'angoisse»*, lâche Jérôme, vingt ans. *«Ma dernière chance.»* A chaque génération sa première pierre à l'existence sociale. Feu le certificat d'études pour nos aïeux, baccalauréat pour nos enfants. La jeunesse d'aujourd'hui n'a d'yeux que pour lui. Passe ton bac d'abord!

La présence importante des lycéens lors des manifestations de mars contre le contrat d'insertion professionnelle (CIP) a montré à quel point le «peuple adolescent», selon le mot du sociologue Michel Fize, misait sur la valeur des diplômes, de tous les diplômes. Brader de 20 % la valeur marchande de l'un d'eux – brevet de technicien supérieur (BTS) ou diplôme universitaire de technologie (DUT) –, c'était s'attaquer à tous les autres, c'était comme attaquer l'élève lui-même. C'était provoquer les jeunes.

Emportés par la vague

Car, toujours en quête de diplôme, la jeunesse est avant tout scolaire. A dix-sept ans, neuf jeunes sur dix sont à l'école ou en apprentissage, quand ils étaient à peine un sur deux en 1970 et un sur trois à l'aube des années 60. L'école est désormais *le* lieu de l'adolescence, qui se prolonge elle-même au gré des études. Celles-ci concernent encore un jeune de dix-neuf à vingt et un ans sur trois. Quant au loupiot qui entrera à l'école en septembre prochain, il peut déjà espérer, en moyenne, la fréquenter pendant dix-huit ans...

Mesure-t-on le bouleversement engendré par l'ouverture récente des portes du lycée à la grande majorité de chaque génération? Alors qu'il n'était encore, jusqu'à la fin des années 70, accessible qu'à une minorité, le lycée fait désormais figure de passage obligé. Inscrit dans la loi d'orientation sur l'éducation de juillet 1989 (loi Jospin), l'objectif d'amener 80 % d'une classe d'âge au niveau du baccalauréat, qui prolonge la «massification» scolaire amorcée au début de la Ve République, a déclenché une onde de choc, dont quelques chiffres donnent la mesure.

Entre 1985 et 1990, les lycées d'enseignement général et technologique ont accueilli plus de 370 000 élèves supplémentaires, portant leurs effectifs à 1,57 million. Le taux d'accès en classe terminale (donc au niveau du bac), qui stagnait jusqu'en 1985 aux alentours de plus d'un tiers d'une classe d'âge, a dépassé la moitié en 1989 et presque deux tiers en 1993. *Un jeune sur vingt était bachelier à la Libération, un sur cinq en 1970, un sur trois à l'aube des années 80, plus d'un sur deux en 1993.* D'où ce raz-de-marée dans l'enseignement supérieur : deux millions d'étudiants toutes filières confondues, en 1993, soit 30 % de hausse en six ans.

Emportés par la vague, les lycéens sentent bien confusément que la valeur sociale du diplôme tant convoité a chuté. En 1980, les bacheliers, qui représentaient 29 % de leur classe d'âge, pouvaient espérer se voir ouvrir la porte d'études supérieures qui les amèneraient, bon an mal an, à occuper *des emplois* supérieurs ou *moyens* : la société française comptait, au recensement de 1990, 12 % de cadres *et professions intellectuelles* supérieurs dans la population active et 20 % de professions intermédiaires. *Or*, en 1992, les 446 000 bacheliers représentent plus de la moitié de leur génération. *Une part d'entre eux peut* donc s'attendre logiquement à aller renouveler les rangs des employés *(26,5 % de la population active)*, voire des ouvriers (29,4 %), dont ils connaissent précisément les salaires.

Cette nouvelle donne scolaire a engendré tout à la fois une course aux diplômes et une profonde peur de l'exclusion. Comme l'indique un proviseur de Seine-Saint-Denis : *«Avant c'était clairement l'école ou l'usine, maintenant, ce serait plutôt l'école ou la rue.»* Or, sur les 814 000 jeunes qui avaient quitté le système éducatif en 1991, 88 300 n'avaient encore aucune qualification en poche.

Les lycéens le disent donc : *«Sans le bac, t'es plus rien.»* Le diplôme est vécu comme un rempart au chômage. Et les chiffres le confirment : le taux de chômage des jeunes non diplômés est de 13 points supérieur à celui des jeunes diplômés, quand il n'était, vingt ans plus tôt, que de... un point. Sans diplôme, plus d'un jeune de moins de vingt-cinq ans sur trois est au chômage; avec un certificat d'aptitude professionnelle (CAP) ou un brevet d'études professionnelles (BEP), un sur cinq; *avec un baccalauréat, un sur six*; avec un diplôme de l'enseignement supérieur, un sur dix...

Les «nouveaux lycéens», ceux qui jadis, au temps du plein emploi, auraient emprunté tôt les rails de la vie active, sont, bien sûr, les premiers touchés. *«Nous, on ne voit que le chômage. On vit avec, on en parle entre nous»*, confie Nadège, vingt et un ans, élève en terminale G1 au lycée Pierre-de-Coubertin, à Meaux (Seine-et-Marne). Pour eux, le chômage est *concret. Il touche un père, un frère,* un ami, qui, de *«petits boulots»* a sombré en *«galères»*. *«Pour eux,* constate Jean-Louis Boissel, professeur de lettres au lycée François-Villon à Paris, *le SDF n'est ni un sigle, ni une idée en l'air. C'est une réalité.»*

La dérive de l'absentéisme

Se considérant parfois comme des *«exclus de l'intérieur»*, n'ayant que rarement choisi la filière dans laquelle ils se trouvent, ces élèves *sentent que* le système *a beau* les tirer vers le haut, il n'en a pas moins gardé sa logique sélective. Ils ont grandi au collège avec cette interrogation : feront-ils partie des six élèves entrés en sixième sur dix qui décrocheront leur baccalauréat? Sans le formuler et sans connaître les chiffres, ils se sont vite rendu compte que la hiérarchie scolaire reproduisait assez finement la hiérarchie sociale : à la fin des années 80, un enfant d'ouvrier sur quatre seulement avait une chance d'obtenir son bac, trois sur quatre pour les *enfants* de cadres *et* professions libérales.

Dans le même temps, l'arrivée en masse de nouveaux publics au lycée ne s'est pas faite sans modifications profondes des comportements et des mœurs lycéens. Il n'est pas un chef d'établissement qui ne s'inquiète, par exemple, de l'aggravation de l'absentéisme (*le Monde* du 26 mai). Marcel Peytavi, proviseur du lycée Joffre à Montpellier et président du Syndicat national des personnels de direction de l'éducation nationale, confirme le phénomène. Au printemps 1994, dans son propre établissement, il comptabilisait une vingtaine d'absences en moyenne par classe et par semaine, avec des pointes, pour certaines classes (technologiques), à 70-80 absences par classe et par semaine, soit trois absences hebdomadaires minimum, en moyenne, par élève.

Ce *«désengagement scolaire»*, qui va croissant dans les classes technologiques et professionnelles, et au fur et à mesure que l'on redouble, est une véritable rupture de contrat de la part de ceux qui sont le plus en difficulté. Celle-ci est toujours évoquée avec désarroi par les enseignants ou les chefs d'établissement, qui la vivent comme une perpétuelle remise en question de leurs pratiques professionnelles, comme une négation de leur statut et de leur utilité... *«Le goût de l'effort,* disent-ils, *ils ne l'ont plus.»* Ils en veulent pour preuve les difficultés à obtenir des élèves qu'*ils travaillent à la maison.*

Comme l'a constaté le sociologue Robert Ballion, le lycéen d'aujourd'hui, même dans les filières les plus prestigieuses, est tenté de gérer sa scolarité en consommateur-calculateur, en comptable du temps présent, mesurant l'investissement que représentent pour une matière le travail et la présence en cours, au poids du rendement attendu en terme de points à l'examen. Ainsi *«sèche»-t-il un contrôle pour ne* pas risquer d'écorner sa moyenne, ou tout simplement parce qu'avec *tel prof, «ça ne va pas»*. Les lycéens seraient, aux dires des adultes qui les côtoient, moins curieux, *«moins scolaires»* et n'attendraient pas de l'institution qu'elle les aide à forger des valeurs, ni qu'elle contribue à leur épanouissement.

«Des problèmes d'adultes»

Souvent plus âgés qu'auparavant (parce que plusieurs fois redoublants) voire majeurs (un élève sur quatre en première, deux sur trois en terminale), les lycéens vivent difficilement les contraintes de l'institution. *«Il y a des profs qui ne réalisent pas qu'on peut avoir vingt et un ans»*, confie Nadir, élève de terminale F1 à Meaux. *«Ils n'ont parfois aucun respect pour nous. Ils nous traitent comme des gamins.»*

J'AI PEUR DE RESTER JEUNE.

PESSIN

Ironie des lois, la plupart de ces *«adultes imminents»*, selon le mot de Bernard Defrance, professeur de philosophie à Meaux, s'auto-excusent. *«Certains vont même jusqu'à me demander le papier, le crayon et l'orthographe des mots pour écrire devant moi le billet d'absence!»*, dit un conseiller d'éducation parisien, constatant son impuissance devant *«une certaine forme de désinvolture, liée aux temps modernes»*.

Au lycée, on recherchera donc avant tout un statut, des copains. Mais on voudra aussi pouvoir dire non, s'investir ailleurs qu'à l'école car, disent les lycéens, *«la vraie vie est ailleurs»*. *«Fini le temps des cartables en cuir, des vêtements d'allure austère, du respect accordé aux professeurs,* constatait ainsi Pierre Bourdieu dans *la Misère du monde. Autant de signes de l'adhésion que les enfants des familles populaires accordaient à l'institution scolaire, et qui a cédé aujourd'hui la place à une relation distante : la résignation désenchantée, déguisée en nonchalance désinvolte, se marque dans l'indigence affectée de l'équipement scolaire, le dossier tenu par une ficelle ou un élastique que l'on trimbale nonchalamment sur l'épaule, les crayons feutres jetables qui remplacent le stylo à plume de prix offert, à titre d'encouragement à l'investissement scolaire, à l'occasion d'un anniversaire...»*

Le développement de l'absentéisme ne saurait cependant être imputé qu'à la seule démotivation scolaire. *«La soif d'autonomie des élèves est d'abord financière*, remarque M. Delattre, conseiller d'éducation à François-Villon à Paris. *Elle est parfois une nécessité. Alors, ils cherchent des petits boulots, qui finissent par occuper tout leur temps : le week-end dans les fast-food, le soir comme caissier dans les magasins.»* En ces temps de crise, il faut aussi, parfois, avoir les moyens d'être lycéen.

Lycées des banlieues urbaines ou établissements bourgeois, tous ont à connaître de telles turbulences. Jadis chef d'établissement à Drancy et à La Courneuve (Seine-Saint-Denis), Jacques Foulquier, proviseur du lycée d'Alès (Gard), dit ainsi aujourd'hui être confronté à des comportements d'élèves inédits en province, qu'il touchait du doigt il y a sept ou huit ans dans la région parisienne. *«Les élèves d'antan,* explique-t-il, *étaient ceux de la réussite, de la cellule familiale équilibrée. Leurs parents n'étaient ni chômeurs ni divorcés. Or les jeunes sont aujourd'hui confrontés quotidiennement au chômage, au sida, à la drogue. Ce sont des adolescents avec des problèmes d'adultes. Leur comportement a changé.»*

«Ils négocient sans cesse, argumentent, pinaillent», renchérit un proviseur de Seine-Saint-Denis. *«Ils sont beaucoup plus éveillés,* remarque une professeur de lettres du lycée François-Villon, *mais ils ne se laissent plus marcher sur les pieds.» «Ils sont plus sérieux, plus tournés vers le réel,* note un professeur d'histoire et de géographie à Colombes (Hauts-de-Seine) qui enseigne depuis 1971, *moins utopiques que ne pouvait l'être notre génération.»*

Moins collectifs aussi. *«Dans la vie,* disent des lycéens professionnels de Wattrelos (Nord), *c'est chacun pour soi.» «Œil pour œil, dent pour dent»*, renchérit Stéphanie, dix-huit ans, en terminale A2 au lycée Maupassant à Colombes (Hauts-de-Seine). Même au plus fort des manifestations contre le CIP, remarque M. Foulquier à Alès, les absents ont été plus nombreux à rester chez eux qu'à manifester dans la rue. A Colombes, on reconnaît bien être descendu dans la rue, mais *«tout seul»*, *«chacun de son côté»*, pas en groupe.

Car agissant en consommateurs avertis, les jeunes n'en sont pas moins passifs. Des lycéens se plaignent de ne pas avoir de club photo? *«Ils n'imaginent pas un seul instant qu'ils puissent fonder ce club eux-mêmes,* constate un proviseur. *Et quand on crée des structures, ils ne s'en emparent pas.»* Les fonds d'animation de la vie lycéenne, les maisons de lycéens, obtenus de haute lutte lors du mouvement lycéen de 1990, sont laissés en déshérence. *«Les lycéens d'aujourd'hui attendent des consignes précises»*, dit un professeur d'éducation physique, ou tout simplement *«leur dû»*. A l'inverse, si une perche leur est tendue, et – surtout – s'ils se sentent affranchis du risque de l'échec, ils seront alors *«créatifs, imaginatifs, pleins de vitalité et d'enthousiasme»*.

Reste, qu'ils soient en C ou en G, en bac pro-mécanique ou en L, qu'il leur est toujours difficile de formuler un projet. A la lettre, de se *«projeter dans l'avenir»*. *«Or c'est l'une des nouvelles donnes de la loi de 1989,* remarque Mathieu Minjarad, conseiller d'éducation au lycée Michelet, à Vanves (Hauts-de-Seine). *Un véritable changement culturel. Alors qu'hier, ils se contentaient de respecter une règle – aller en cours et subir plus ou moins le système –, les voici sommés de s'impliquer davantage, d'élaborer un projet personnel. Cela demande beaucoup de lucidité, de courage, une certaine ambition. Il faut pouvoir être capable de s'auto-évaluer, de se fixer des objectifs... Et, en prime, d'assumer ses échecs!»* Et *«qu'est-ce que cela signifie pour un jeune d'élaborer un projet, quand, très souvent, il ne sait pas lui-même qui il est, quand on ne lui a donné aucun repère pour qu'il se forge sa propre identité?»*, note Yves Sirenher, animateur du Groupe académique de soutien et de prévention pour les adolescents à risques (GASPAR) à Lille.

«La corrosion de la vie»

A avenir flou, projets vagues. D'où cette attirance des bacheliers pour les formations très générales, *le secrétariat, le commerce pour les* BTS, la psychologie ou la sociologie pour l'université. Ou pour celles, sécurité de l'emploi oblige, qui débouchent, tel le professorat, sur le fonctionnariat. En guise de projet, on suit le mouvement : les titulaires de BEP viseront un baccalauréat professionnel, les bacheliers technologiques un BTS ou un DUT, les bacheliers généraux, la fac ou, pour les meilleurs, les classes préparatoires aux grandes écoles.

«Comment d'ailleurs élaborer un projet, si en fin de parcours on pense qu'on va se heurter à un mur?», demande Jacques Foulquier. En septembre 1993, plus de 80 % des lycéens estimaient probable qu'ils se retrouvent un jour au chômage (sondage *Phosphore*-CSA). Comme le rappelait le psychiatre Tony Anatrella (*la Croix* du 15 mai), *«les jeunes sont souvent le reflet de ce que vivent les adultes, ils n'inventent rien, mais ne font que révéler l'état de notre société»*.

Or quel est cet état? A grands jets de paroles libérées, un atelier d'écriture de François-Villon en livre, chaque semaine, quelques bribes. On y dénonce *«l'autorité du cursus»*, *«la détestable enfance»*, la *«grille grillée du lycée»* ou la *«corrosion de la vie»*, faisant écho à la *«rouille»* qui rongent les jeunes des cités. Et l'on retient cette phrase de Rebecca : *«L'avenir n'est qu'une porte franchissable, pour ceux qui ont un espoir.»* A charge pour les adultes de leur en donner un.

JEAN-MICHEL DUMAY

► **A lire :** *le lycée, une cité à construire*, de Robert Ballion, Hachette-Éducation, 1993. *Les lycéens*, de François Dubet, le Seuil, 1992. *Le Peuple adolescent*, de Michel Fize, Julliard, 1994. *Education, société et politique : une histoire de l'enseignement en France de 1945 à nos jours*, d'Antoine Prost, le Seuil, 1992. Sources statistiques : INSEE et direction de l'évaluation et de la prospective (DEP) du ministère de l'éducation nationale.

Prochain article :

La politique sans les politiciens
par Philippe Bernard

Le besoin de médiateurs

Eloi Koumoundgi, la trentaine, sourit. Assis sur sa chaise, le surveillant aime observer son monde : des petits groupes de garçons debout, parlant fort, une lycéenne se remaquillant sur un banc, une autre penchée sur un *cahier, un couple s'embrassant.* Au lycée François-Villon, dans le quatorzième arrondissement de Paris, *il est le «grand frère»*, le *«parent»*, *«un type cool»*, celui à qui l'on se confie.

Surveillants, appelés du contingent, maîtres de demi-pension, contrats emploi-solidarité, les chefs d'établissement ont multiplié les «postes à profil» d'adultes susceptibles d'être proches des élèves. La demande affective, reconnaît-on, a considérablement augmenté ces dernières années, notamment au collège et chez les enfants les plus en difficulté. Selon une enquête de l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM), près d'un élève sur deux (48,8 %) présenterait même des symptômes de mal-être psychologique (1).

«Pour pouvoir travailler aujourd'hui dans un établissement scolaire, témoigne un proviseur de lycée professionnel dans le Nord, *il faut commencer par créer un climat de confiance périscolaire, extrascolaire... Nous n'avons jamais fait autant de clubs!»* Les élèves sont les premiers à demander des *«profs sympas»*. Un prof sympa? *«Quelqu'un d'ouvert, qui sait écouter et motiver ses élèves, qui nous comprend»*, explique Olivier, en terminale G. Au collège ou au lycée, l'affectif prime souvent sur le savoir. L'affectif, source de conflits, et, parfois, de violence.

«Les jeunes ont plus que jamais besoin de médiateurs», reconnaît Mathieu Minjarad, conseiller d'éducation au lycée Michelet de Vanves. *Le conseiller d'éducation pourrait être de ceux-là. Mais son image d'ex-surveillant général lui colle encore à la peau. Les profs le considèrent comme un agent de discipline; l'administration comme une courroie de transmission; pour les élèves, en revanche, il peut être une borne, un repère.»*

«Multiplier les lieux d'écoute»

Les enquêtes menées dans le cadre des comités d'environnement sociaux de différents établissements publics sont éclairantes (2) : *à Wattrelos, dans le* Nord, un collégien sur cinq, un lycéen sur quatre, disent ne pas savoir à qui parler lorsqu'ils en ont besoin. Deux collégiens sur trois, un lycéen sur deux, seulement, s'adressent à des membres de leurs familles. Prenant de l'âge, les jeunes estiment que les adultes sont de moins en moins aptes à recueillir leurs confidences. *Les amis prennent le* relais. Ce qui est plus frappant encore : moins de 3 % des adolescents s'en remettent à des professionnels : médecins, professeurs *ou animateurs*... A Wattrelos, une formation d'«adolescents-relais», informés sur les problèmes de toxicomanie, a été mise sur pied afin qu'ils jouent eux-mêmes ce rôle de médiateur.

Le phénomène n'est pas l'apanage des grandes cités déshumanisées. A Alès, dans le Gard, où le lycée Jean-Baptiste-Dumas et ses 3 500 élèves fait figure de petite ville dans la ville, 71 % des lycéens interrogés indiquaient ne pas se confier à leurs parents et 88 % ne pas se confier *«en général»* à des adultes. *«Il nous faut cultiver un esprit d'accueil,* constate Mme Gentil, le proviseur de François-Villon. *Multiplier les lieux de travail et d'écoute.»* Pour qu'en retour les élèves puissent s'approprier *«leur»* établissement. A François-Villon, une «maison des lycéens» est tenue par une petite poignée d'élèves bénévoles. C'est ici qu'on retrouve Eloi, le confident. Il y a là une cafétéria, avec tables et fauteuils *design*, sur le mur de laquelle une fresque a été peinte en l'honneur du poète éponyme : *«... Si j'eusse étudié au temps de ma jeunesse folle... Mais quoi? Je fuyais l'école... à peu que le cœur ne me fend...»*

J.-M. Dy.

(1) Selon cette enquête, menée auprès de 15 000 *collégiens et lycéens*, 21 % des élèves présenteraient des signes dépressifs (7 % gravement). 23 % indiquaient avoir eu des idées de suicide, dont 9 % régulièrement. 6 % disaient avoir fait des tentatives (*le Monde* du 26 mai).

(2) *Les comités d'environnement sociaux*, mis en place en octobre 1990 pour lutter contre la toxicomanie, la violence et les conduites déviantes des jeunes, associent la communauté éducative (élèves, enseignants, parents, administration...) à des partenaires extérieurs (police, justice, collectivités territoriales, associations, entreprises...).

Nouvelle manifestation des personnels des centres d'hébergement

Une certaine agitation continue de régner dans les centres d'hébergement et de réadaptation sociale (CHRS), touchés par des restrictions budgétaires qui affectent leur bon fonctionnement (*le Monde* des 17-18 et 23 avril). Alors que se tient, les 26 et 27 mai à Lyon, le congrès de la FNARS (fédération nationale qui regroupe 400 des 700 CHRS), quelque 500 salariés d'établissements d'Ile-de-France et de province ont, mercredi 25 mai, manifesté à Paris pour la deuxième fois en un mois. Le même jour, Philippe Douste-Blazy, ministre délégué à la santé, a déclaré à l'Assemblée nationale qu'il n'y aurait *«aucun licenciement»* et *«aucune fermeture»* de centre. Les CHRS, qui accueillent chaque année 500 000 personnes en grande difficulté, constituent, selon M. Douste-Blazy lui-même, *«le dernier rempart de la lutte contre l'exclusion»*.

RELIGIONS

Rappelé à l'ordre par ses pairs

Mgr Jacques Gaillot est de plus en plus isolé dans l'épiscopat français

« Ton attitude dans les médias devient de plus en plus intolérable. (...) Ta distance affichée par rapport à tes frères dans l'épiscopat est pour nous une source de souffrance et, pour beaucoup de catholiques, un objet de scandale. Jacques, tu ne peux plus avancer dans la voie que tu as prise » : c'est en ces termes que le président de la conférence des évêques de France, Mgr Joseph Duval, s'adresse, dans une lettre du 14 avril, à Mgr Jacques Gaillot, évêque d'Evreux, mettant en cause sa participation à deux récentes émissions : « Frou-Frou », présentée le 26 mars par Christine Bravo sur France 2, et « Transit », sur ARTE le 12 avril, au cours de laquelle il avait notamment dialogué avec le théologien Eugen Drewermann.

Cette lettre d'admonestation de Mgr Duval, communiquée à tous les évêques, a été révélée, mercredi 25 mai, par *Golias*, revue d'un groupe de catholiques contestataires lyonnais. Dans sa réponse, également envoyée à ses confrères, Mgr Gaillot invoque des raisons techniques pour expliquer ses dérapages médiatiques. Il ajoute toutefois : *« Plusieurs d'entre vous se demandent ce que je fais dans de telles émissions. J'essaie d'être présent là où aucun de nous ne l'est et de m'adresser à des gens que nous n'atteignons jamais. Et j'en ai des échos bouleversants. »*

On en serait resté à cet échange un peu sec de correspondance si, au cours d'une rencontre des évêques de la région Nord, le 18 mai à Boulogne-sur-Mer, l'évêque d'Evreux n'avait entendu, de la bouche de Mgr Duval, ces mots ainsi rapportés au *Monde* par Mgr Gaillot : *« Il n'est pas impossible que Rome te demande de démissionner ou t'envoie un administrateur apostolique avec pleins pouvoirs. »* Une telle sanction avait déjà été appliquée aux Etats-Unis, en 1986, à l'encontre de Mgr Hunthausen, évêque de Seattle (1). Aussi, Mgr Gaillot s'est-il aussitôt rendu auprès du nonce à Paris, Mgr Antonetti, qui l'aurait tranquillisé. Quant à une éventuelle démission, voici ce qu'il en dit au *Monde* : *« Je ne cherche pas à m'accrocher, mais ce n'est pas au moment où le bateau tangue que je vais partir. »*

L'incident n'est pas pour autant clos. Car la tension a brusquement monté depuis quelques mois entre les évêques et Mgr Gaillot. Un article sur la crise du clergé français, publié dans *le Monde* du 6 novembre 1993, avait fait l'objet d'un blâme public de Mgr Duval, en pleine assemblée plénière à Lourdes. Son dernier livre, mettant en cause la politique d'immigration de M. Pasqua, a aussi été suivi d'un commentaire agacé du Conseil permanent de l'épiscopat. Enfin, ce qui est plus grave, Mgr Brand, archevêque de Strasbourg, ville où avait été enregistrée l'émission d'ARTE précitée, lui a quasiment signifié, dans une lettre du 25 avril, son interdiction de séjour dans les deux départements alsaciens placés sous sa juridiction diocésaine.

Le contentieux s'aggrave donc à propos d'un homme dont le charisme est sans doute d'aller vers les « marges » de l'Eglise. Pour le moment, Mgr Gaillot est protégé par le statut d'« évêque martyr » que lui vaudrait une sanction. Mais jusqu'à quand ?

H. T.

(1) Mgr Hunthausen avait été privé d'une partie de ses fonctions en raison de critiques sur les positions morales prises par le pape.

L'Eglise allemande prépare un texte sur la Shoah

Le forcing exercé par Israël sur le Vatican, depuis l'accord de reconnaissance diplomatique signé le 30 décembre dernier, a provoqué, mercredi 25 mai, une belle confusion. Une « fuite » organisée par le rabbin David Rosen à Jérusalem, au cours d'une rencontre du Comité de liaison juifs-catholiques, a pu faire croire que le document sur l'Holocauste promis par le pape le 1er septembre 1987 (après la polémique créée par la visite de M. Waldheim au Vatican) était sur le point d'être publié à Rome. Des extraits d'un texte ont même été diffusés en Israël, accompagnés d'un commentaire du même rabbin : *« Dans ce document exceptionnel, historique, l'Eglise fait acte de repentir. »*

Un pénible démenti devait suivre quelques heures plus tard. Directeur de la salle de presse du Vatican, M. Navarro-Valls a indiqué que les extraits publiés venaient d'un projet en cours de rédaction par l'épiscopat allemand, après consultation de l'épiscopat polonais. *« Ce projet n'a encore été approuvée par aucune autorité ecclésiastique »*, précisait-il. Dans ce projet, l'épiscopat allemand affirme qu'*« un mélange effrayant d'hostilité religieuse, sociale, économique et politique et de racisme envers les juifs a constitué le terreau de l'Holocauste »*. Il ajoute : *« L'Eglise ne s'est pas véritablement opposée aux persécutions et à l'extermination par les nazis. La tradition théologique antijuive fut même un élément important qui a conduit à la Shoah. L'Eglise et la chrétienté ont contribué à créer un climat d'indifférence, voire d'hostilité au peuple juif et au judaïsme qui a pavé la voie à l'antisémitisme moderne. »*

Si, venant de l'Eglise catholique allemande et soutenue par l'épiscopat polonais, une telle déclaration présente un intérêt majeur, elle n'a bien sûr pas la même valeur que le document sur l'Holocauste promis, il y a sept ans, par Jean-Paul II en personne. La communauté juive est même fondée à se demander s'il sera ou non publié un jour.

H. T.

JUSTICE

Dans un nouveau rapport au procureur général de Rennes

M. Van Ruymbeke soupçonne M. Longuet de trafic d'influence et de corruption

Le magistrat Renaud Van Ruymbeke a porté à la connaissance du procureur général de Rennes, mardi 24 mai, des faits qui lui paraissent, sous réserve d'investigations approfondies, « constituer des délits d'abus de bien sociaux, voire de trafic d'influence et de corruption » imputables à Gérard Longuet, président du Parti républicain (PR) et ministre de l'industrie, des postes et télécommunications et du commerce extérieur.

Les soupçons du conseiller Van Ruymbeke, qui enquête sur certains aspects du patrimoine de M. Longuet, avaient été éveillés, au début du mois, par le résultat de ses investigations concernant le financement d'Avenir 55, une société créée et animée par l'ancien député de la Meuse (*le Monde* du 12 mai). De toute évidence, ces soupçons ont été renforcés ces jours-ci. Les enquêteurs du SRPJ de Rennes lui ont en effet apporté de nouveaux éléments sur deux autres aspects du financement privé de M. Longuet après son passage au ministère des PTT, de 1987 à 1988 : la société financière Investel et la construction de sa villa à Saint-Tropez. D'autant plus que l'on retrouve, dans le cas d'Investel, la Compagnie générale des eaux (CGE), décidément très présente dans le financement du PR et de ses dirigeants.

Dans son nouveau rapport au procureur général de Rennes – le second en moins d'un mois sur cette question –, le juge rennais détaille le montage d'Investel. En juin 1989, alors que les socialistes sont revenus au pouvoir, M. Longuet crée cette société d'ingénierie et d'études techniques au capital de 250 000 francs dans laquelle l'ancien ministre investit 62 500 francs et dont il détient la majorité du capital. A la même époque, une autre société, baptisée La Financière du 25 rue de l'Arcade à Paris (adresse d'Investel), est mise sur pied par une banque immobilière privée, la BIMP, et par les Mutuelles du Mans, qui apportent 8,5 millions de capital. Dans un deuxième temps, la CGE s'y associe en apportant 10,5 millions de francs. Le total, 19 millionsde francs, va servir à acheter des actions de Radio Nostalgie (Groupe RMC).

Cette opération terminée, le conseil d'administration de la Financière décide de confier un mandat de gestion des actions de Radio Nostalgie à Investel ou, si l'on préfère, à M. Longuet, promu PDG des deux sociétés. Avec, à la clé, une rémunération annuelle de 600 000 francs que La Financière s'engage à payer pendant dix ans mais que l'ancien ministre (qui se retirera en 1991) ne touchera que deux fois. Un chapitre « salaires » non explicité de 1,2 million apparaît dans la comptabilité d'Investel en 1989. Enfin, la Financière, dont M. Longuet est le PDG, lui cède deux actions A donnant droit à 20 % des plus-values sur la revente des actions de Radio Nostalgie.

Un « montage classique »

M. Longuet, qui semble avoir des problèmes de liquidités en 1991, ne tardera pas à profiter de l'aubaine. D'autant plus que la cote de Radio Nostalgie et le cours de ses actions (achetées au plus bas, en 1989) ont monté. Le président du PR revend ses actions à un homme d'affaires, Alain Lefèbvre, pour 2,4 millions de francs. Compte tenu de l'investissement initial (62 500 francs) c'est une bonne affaire pour M. Longuet. Elle n'est pas mauvaise non plus pour l'acheteur : au début de 1994, l'ensemble des actions détenues par la Générale des eaux, les Mutuelles du Mans et M. Lefèbvre sont vendues à la Générale occidentale pour 240 millions de francs...

Pour M. Van Ruymbeke, il semble clair que ce montage a surtout permis à M. Longuet de bénéficier, avec l'appui de la CGE et des Mutuelles du Mans, d'*« avantages »* personnels évalués au bas mot à 3,6 millions de francs. D'où la caractérisation, particulièrement grave, surtout pour un ministre en exercice, des délits suggérés dans le rapport du magistrat : abus de biens sociaux, trafic d'influence et corruption. Dans l'entourage de M. Longuet (le ministre se trouvait à Bruxelles), on s'élevait, jeudi 26 mai, contre cette présentation des faits. On explique qu'il n'y a, dans le montage Investel, *« rien de judiciairement répréhensible »*. *« Les statuts, les modalités de fonctionnement et de rémunération d'Investel et de la Financière correspondent exactement au droit commun des sociétés d'investissement »*, nous a précisé un conseiller de M. Longuet. Il s'agit, selon lui, d'un *« montage classique »* dans lequel *« le fonctionnement assuré par un pourcentage des capitaux gérés (environ 3 %, soit en l'occurrence 600 000 francs) et par une participation à l'éventuelle plus-value de cession, ce qui a été le cas puisque Radio Nostalgie, déficitaire en 1989, est devenue bénéficiaire en 1991 »*.

Enfin, dans le volet concernant la construction de la villa de M. Longuet à Saint-Tropez, M. Van Ruymbeke avait des doutes sur le paiement des travaux effectués, entre 1989 et 1992, par la société Céréda SA, une entreprise de Bar-le-Duc (Meuse) dirigée par un ami du ministre (*le Monde* du 12 mai). Le magistrat a donc entendu, le 19 mai, à Rennes, un inspecteur du fisc de Nancy, Alain Ducrocq, qui avait effectué un contrôle fiscal dans l'entreprise Céréda, de février à septembre 1990. Il ressort des déclarations de ce fonctionnaire que, au milieu de l'année 1990, seuls 150 000 francs, soit 10 % du devis initial de 1,5 million de francs, avaient été payés par M. Longuet – à une époque où, selon M. Ducrocq, *« les travaux pour l'essentiel étaient terminés »*. Le magistrat semble penser que c'est le contrôle fiscal imprévu auquel a été soumise la société Céréda qui a conduit M. Longuet à régler ses factures impayées. Une hypothèse récusée par l'entourage du ministre de l'industrie.

ROLAND-PIERRE PARINGAUX

ÉDUCATION

Un débat au Parlement le 8 juin sur les propositions de François Bayrou. – Le Parlement va être saisi des 155 propositions sur le système éducatif rendues publiques le 9 mai par le ministre de l'éducation nationale, François Bayrou. Ce débat sans vote sera l'avant-dernière étape d'une consultation, lancée début mars, qui doit s'achever à la mi-juin par l'annonce des décisions du gouvernement. François Bayrou a aussi annoncé qu'il allait demander aux inspecteurs d'académie de consulter les conseils d'école sur l'organisation de la semaine scolaire.



PORTRAIT

Les amitiés de Max Théret

Suite de la première page

Que peut la justice contre une telle vie, contre les crampes agaçantes de la mémoire, contre la carte nº 53 des Jeunesses socialistes espagnoles – *«elle est belle, n'est-ce pas?»* – délivrée en décembre 1932 à Saint-Sébastien, rouge, serrée dans son portefeuille près des cartes de crédit, côté cœur? *«Max la menace»,* comme l'appelait Pierre Bérégovoy dans les années 60, au temps du PSU, a eu peur en Espagne et dans la France occupée. Il n'a plus grand-chose à redouter.

Trois mariages, quatre enfants, deux accidents cardiaques, il a passé l'âge des cauchemars. Sa biographie voyoute lui est témoin de moralité. Ses amis en sont notaires. Les amis de toujours, ceux du «Vieux», Léon Trotski. Il en reste quelques-uns, qui ne se voient plus guère – l'âge, la fatigue –, mais s'écrivent et s'appellent souvent. Ils ont serré les rangs, comblé les espaces laissés vacants par les morts.

A quatre-vingt-deux ans et trois infarctus, Fred Zeller, peintre, ancien grand maître du Grand Orient de France, qui a côtoyé Georges Pompidou et Léopold Sédar Senghor avant guerre aux Etudiants socialistes, secrétaire de Trotski pendant quelques mois en Norvège, fondateur en 1935 des Jeunesses socialistes révolutionnaires (trotskistes), résistant, n'en finit pas de résister. *«Face à la droite bourrée de pognon, il faut bien, nous aussi qu'on trouve de l'argent quelque part. Quant on est placé, comme Max, devant des adversaires, on a le droit de mentir, de ne pas leur dire notre vérité à nous. Ce sont des salauds!»*

«En 88, j'ai fait la manche»

Max Théret aurait donc pratiqué le mensonge révolutionnaire lorsqu'il a dit, dans un premier temps, qu'il avait donné à Roger-Patrice Pelat le tuyau juteux des actions Triangle. Roger-Patrice Pelat en avait acheté 30 000, il était l'ami du président de la République; il fallait donc couvrir l'ami Pelat pour protéger le président. Puis Roger-Patrice Pelat est mort, et le président n'a plus eu besoin de protection. Max Théret a changé de version, livré une autre vérité : il n'avait pas donné le tuyau à Pelat, c'est Pelat qui le lui avait passé. *«De toute façon,* dit-il à propos de sa première version, *personne n'y croyait.»*

Paul Parisot, soixante-seize ans, trotskiste d'avant-guerre, résistant, franc-maçon, journaliste à *Franc-Tireur* puis à *France-Soir*, en rit encore. Quelle histoire, pour un gros tas de billets qui filent entre les doigts! *«L'argent, Max en donne facilement. Il a toujours des idées pour le dépenser, pas seulement pour en gagner.»* Même André Essel, soixante-quinze ans, *ex-trotskiste, résistant*, pas franc-maçon, co-fondateur de la FNAC avec Max Théret – ce qui leur a valu des années d'amitié aventurière, puis une épouvantable fâcherie dont ils ne sont pas sortis – n'a pas cru un instant au scénario Théret initiant Pelat. *«Il est capable,* dit-il, *de porter le chapeau de quelqu'un pour se grandir.»* Méchante histoire, tout de même, qui fait dire au héros malheureux : *«J'aurais mieux fait de me casser une patte.»* Car son fonds commun de placement, qu'il avait utilisé pour acheter les actions Triangle, crie misère. *«Mes clients se sont taillés, ça m'a coûté un max»*, dit Max.

«Il était pauvre (...). Il n'a pas fait d'études (...). Il était très pauvre, très très pauvre. Et puis il est devenu riche. Non pas comme homme d'affaires, mais comme industriel. C'est un homme qui a quand même des qualités tout à fait remarquables. Il est devenu riche. Fallait-il que je me brouille avec lui parce que, de pauvre il était devenu riche?», disait François Mitterrand, le 12 février 1989, de son ami Roger-Patrice Pelat, décédé le 7 mars suivant d'un arrêt cardiaque. Le président de la République aurait pu tenir, sur Max Théret, des propos comparables s'ils avaient entretenus des liens d'amitié. Ce n'est pas le cas. Chef d'étuve dans un stalag au début de la dernière guerre, Roger-Patrice Pelat épouillait François Mitterrand, cela crée des liens. Max Théret n'a rencontré François Mitterrand, dit-il, qu'en 1964 au cours d'un dîner chez le journaliste Claude Imbert. Il n'était pas *«fana»* du personnage, jugé d'une gauche à pâte molle.

A l'époque, Max Théret réservait ses faveurs financières à l'extrême gauche non stalinienne. Quant à Roger-Patrice Pelat, l'ami du président, Max Théret l'a connu en 1967, par l'intermédiaire de la sœur de Danièle Mitterrand, Christine Gouze-Raynal. Roger-Patrice Pelat racontait partout qu'il avait dragué Christine dans un train, pendant l'Occupation, et que, de fil en aiguille, Danièle et François s'étaient rencontrés, puis mariés. En 1967, Christine Gouze-Raynal cherchait à réunir les fonds nécessaires au paiement des frais de laboratoire et de tirage d'un film militant, *Loin du Vietnam*. Max a payé. Roger-Patrice avait fait la guerre d'Espagne dans les Brigades internationales, chez les *«chiens crevés»* communistes, et Max chez les trotskistes, ces *«socialo-fascistes»* que les premiers fusillaient dès qu'il leur en tombait un sous la main. Ils sont devenus copains. Roger-Patrice fréquentait à gauche sans en être. Il roulait carosse, une de ces Rolls mirobolantes qu'il encourageait Max à s'offrir, *«c'est tellement confortable»*. Max ne se voyait pas *«émir»*, il dérivait en Pontiac bleue décapotable vers la social-démocratie.

Aux sociaux-démocrates, Max Théret a donné, dit-il, beaucoup de son argent. Il assure qu'il a mis le paquet, sur ses fonds propres, lors de la présidentielle de 1974, des législatives, perdues elles aussi, de 1978 et de la présidentielle gagnée en 1981. En 1988, il a signé un chèque minable de 20 000 francs, dont Henri Nallet, trésorier de la campagne de François Mitterrand, fera état le 13 février 1989, en pleine affaire Pechiney, à la télévision. Etait-il devenu pingre, l'homme à la Pontiac, fauché, ou bien revenu du socialisme? *«En 1988,* dit-il, *j'ai fait la manche, à la demande de Mitterrand. Il n'y a pas de raison de laisser la droite faire la quête chez les grands patrons. Le résultat a dépassé mes espérances, mais tous ceux qui m'ont donné accordaient le double à la droite. C'est ce qu'on appelle une assurance tous risques. En tout cas, l'argent que j'ai récolté n'est jamais passé par la trésorerie de la campagne, ni celle du Parti socialiste, ni par Mitterrand.»* Par où? Mystère.

Le virus du trotskisme

Max Théret n'en veut pas à François Mitterrand d'avoir si peu dit de lui, à la télévision, pendant l'affaire Pechiney, le 12 février 1989 : *«Max Théret n'est pas du cercle de mes amis. C'est comme cela. Même pas de mes relations. Je ne sais pas où il habite, quelle est sa famille, je n'ai jamais pris de repas dans ma vie avec lui. Je l'ai rencontré deux ou trois fois, avec d'autres.»* C'était à un millimètre de la vérité. *«Sans lui,* dit Max Théret, *le Parti socialiste serait resté ce qu'il était sous Guy Mollet et les staliniens auraient été longtemps le premier parti de France.»* Pour avoir écrabouillé, dans les urnes, le Parti communiste français, François Mitterrand mériterait à ses yeux une citation à l'ordre des armées décimées commandées par le fantôme du *«Vieux»* Léon. Echange de loyaux procédés avec celui qui, après lui avoir remis le ruban de commandeur dans l'Ordre national du mérite, le 3 juin 1986 à l'Elysée, remarquait en hommage au vieux Max, petit soldat inconnu aux poches percées : *«Il a été pour la révolution permanente, ce qui ne signifie pas qu'il soit pour la révolution en permanence.»*

Max Théret est né à Paris, au troisième étage d'un immeuble de la rue Duhesme, dans le 18e arrondissement, *«avec les chiottes sur le palier»*, le 6 janvier 1913. A cette date, Lev Davidovitch Bronstein, dit Léon Trotski, trente-quatre ans, avait déjà connu la déportation en Sibérie, l'exil en Angleterre, la révolution de Saint-Pétersbourg en 1905, l'exil à nouveau, vers l'Autriche. Max Théret avait quatre ans et demi lors de la révolution soviétique d'octobre 1917, cinq à la fin de la Grande Guerre, onze à la mort de Lénine, seize lors du krach boursier de 1929 et de l'expulsion, la même année, de Léon Trotski d'Union soviétique, vingt ans lors de l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir. De ses débuts dans la carrière *militante, aux Jeunesses socialistes*, émanation de la SFIO où ses camarades pratiquaient l'entrisme recommandé par Trotski, puis chez les trotskistes, aux Jeunesses socialistes révolutionnaires, Max Théret garde une vision de plaies et bosses.

On défilait en chantant *Bandera rossa*, et l'on allait porter la contradiction aux *«staliniens»* français dirigés par *«le gros Thorez»* flanqué du *«gros Duclos»*, selon les aimables qualificatifs en vigueur chez les bolcheviques-léninistes. Et quand on avait pris une raclée, on en redemandait au Quartier latin, à Saint-Lazare et sur les grands boulevards, face aux *«fachos»*, les Croix de feu du colonel de La Rocque, pour l'essentiel. Paul Parisot se souvient de Max Théret démolissant des chaises au métro Jaurès sur des caboches carrées afin de les assouplir un peu. La castagne de gauche et de droite avait sa cohérence. Il s'agissait de convaincre les *«staliniens»* des vertus de l'union ouvrière avec les sociaux-démocrates pour faire barrage au fascisme, ce que les uns et les autres n'avaient dramatiquement pas compris, en Allemagne, face à Hitler. En France, il faudra attendre les lendemains des émeutes d'extrême droite du 6 février 1934, puis le Front populaire en 1936 pour qu'une telle alliance voie le jour. Max Théret tenait son rang, dans la petite troupe extrémiste du *militantisme musclé*, bien qu'il ne fût pas des mieux taillés. *«Comme je n'étais pas très balèze, j'ai appris le judo et l'aikido. Surtout, j'ai appris à taper le premier.»* Le pacifisme a ses limites.

Son père, Léon, était revenu pacifiste de la guerre 14-18. Lui aussi rentrait *«amoché»* des manifestations auxquelles il participait pour soutenir Aristide Briand et la Société des nations. Avec ses amis francs-maçons, il avait créé une association, Fraternité-réconciliation, destinée à favoriser les échanges de jeunes entre la France et l'Allemagne. C'est ainsi qu'avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir, Max Théret, grâce à papa, avait parcouru l'Allemagne à vélo et appris l'allemand. Il s'est mis à l'espagnol en 1932, par amour pour Lucienne. Cette fille de grands bourgeois, son amie, avait été expédiée par ses parents à Londres, loin du diable Max. Il imita la signature de son père pour vider son livret de caisse d'épargne, passa les Pyrénées, invita Lucienne à le rejoindre, et l'épousa derechef à Saint-Sébastien, en uniforme des Jeunesses socialistes locales, chemise rouge et pantalon bleu, après lui avoir fait le début d'un enfant. Il apprit aussi à fabriquer des bombes, et fit le coup de feu, au Pays basque en 1934, pour fixer, en vain, une partie de l'armée pendant que Franco était occupé à écraser le soulèvement des mineurs des Asturies.

Retour à Paris, parenthèse entre deux Espagnes. Max Théret, qui avait épousé la cause trotskiste en 1930 *«pour faire la révolution»*, rencontre enfin le héros de sa révolution, réfugié à Barbizon. *«Nous savions que Staline voulait le faire descendre. Il fallait le protéger jour et nuit.»* Il sera assassiné le 20 août 1940 au Mexique. Max et ses camarades montaient la garde et parlaient avec lui *«politique, musique, peinture, littérature»*, crimes staliniens et union ouvrière. *«Pour nous, c'était le pape... Enfin non, il acceptait très bien la contradiction.»* Troski se moquait un peu de ces jeunes gens qui, en son nom, noyautaient les Faucons rouges, organisation socialiste de jeunesse. *«Vous perdez votre temps, disait-il, à jouer les chefs scouts. Nous n'étions pas d'accord et nous avions raison. Ceux que nous avons formés aux Faucons rouges n'ont pas trahi pendant l'Occupation.»*

Trotski les engueulait aussi, lorsque, de son point de vue, ils passaient les bornes de la carambouille révolutionnaire. Il fallait de l'argent, beaucoup, pour payer les journaux, les imprimeurs, dépanner les militants dans le besoin et les premiers réfugiés espagnols, fabriquer des faux papiers d'identité. A Paris, quelques malins revendaient au comptant des voitures achetées à crédit, puis disparaissaient dans la nature. A Bruxelles, d'autres louaient une suite dans un palace, publiaient une annonce de presse – *«Important groupe américain recrute en Europe. des cadres de haut niveau, Belges, Allemands, Hollandais, références demandées»* –, exigeaient des impétrants un document d'état civil restituable sous quarante-huit heures; butin, quarante-deux passeports et cartes d'identité.

Fin 1935, début 1936, un petit groupe avait créé une Société parisienne de recouvrement des créances : *«On foutait la trouille aux escrocs, on les avait à la terreur*, dit Max Théret. *Trotski écumait. Il a mis le holà, il était assez puritain.»* Max Théret admet la fabrication de faux dollars, *«la plus facile des monnaies, il n'y a qu'une couleur»*, négociés à Londres, mais, trou de mémoire, ne sait plus qui s'occupait des fausses actions en Bourse négociées dans les banques françaises. *«Les léninistes braquaient les banques du tsar, alors...»*, dit Fred Zeller. Paul Parisot revendique les faux passeports, rien d'autre. Les plus sages, selon Fred Zeller, allaient chanter *le Temps des cerises* dans les cours d'immeuble. *«Pas moi*, dit Max Théret, *je chantais faux.»* Il y avait plusieurs obédiences dans la maison bolchevique léniniste.

Apprentissage terminé, le compagnon Théret est retourné à l'Espagne et à sa guerre civile. Paul Parisot se souvient d'avoir organisé le convoi des camarades, par la montagne. *«A la frontière, on montrait nos cartes des Jeunesses socialistes révolutionnaires aux gardes civils républicains, et ils se mettaient au garde-à-vous.»* Après, ça s'est gâté. Max Théret a combattu dans l'armée républicaine espagnole, bataillon Guillermo Torrijos, sur le front du nord, d'abord, puis au centre et, de reculade en reculade, a cédé l'Espagne aux franquistes. Il y a *récolté* deux balles, ces fichues crampes à la jambe gauche et, beaucoup plus tard, l'amitié de Felipe Gonzalez. *«J'ai eu une chance dingue. Je ne suis pas plus courageux qu'un autre, j'ai la trouille, mais je garde mon sang-froid. Souvent, j'ai rencontré des copains dont je me disais : celui-là va mourir. C'étaient des gens psychologiquement désarmés, malheureux.»* Dans son livre, *Avocat de Trotski*, Gérard Rosenthal, décédé, parle de *«l'impavide Max Théret»*.

La «drôle de guerre», en 1939, lui a paru, par comparaison, bien porter son nom. Mobilisé dans l'infanterie coloniale, il est entré dans la Sarre, *«ça faisait joli pour les communiqués de l'état-major»*. *«On jouait aux petits soldats. De temps en temps on ramenait un prisonnier de nos patrouilles de nuit, de temps en temps, les Allemands nous piquaient un gars, tout le monde était content.»* On connaît la suite, la débâcle, l'armistice, la France occupée. Max Théret, démobilisé, reprend du service chez les trotskistes, à Paris, où quelques-uns, dont Paul Parisot et André Essel, impriment clandestinement et distribuent quand ils le peuvent *la Vérité*, d'autres, dont Max Théret, *Notre Révolution* et deux publications en langue allemande, *Unser Wort (Notre Parole)* et *Arbeiter und Soldat (Travailleur et soldat)* qui étaient supposées *«démoraliser l'armée allemande»*. Max Théret ajoute qu'à défaut de lui saper le moral, il écoutait un peu aux portes, depuis le central téléphonique Anjou-Opéra, sous prétexte de réparer les lignes en panne. *«On ne savait pas trop à quoi ça servait.»*

Max Théret est un peu fâché avec les dates. Mais du 28 avril 1942, il se souvient par cœur. C'est ce jour-là que, la Gestapo au train, il a quitté la zone occupée pour Grenoble où il a travaillé chez un photographe, *«un pétainiste sympa»*. Le samedi, il faisait les mariages, sorties d'églises et de mairies, bals et banquets. Il occupait ses loisirs à exploser deux routes et une voie de chemin de fer dans la vallée de l'Isère. Un entrepreneur de travaux publics de ses amis fournissait la dynamite. Max Théret en est revenu avec un film de quarante minutes, en 8 mm, mémoire chapardée en noir et blanc. Etrange et dangereuse idée que de tourner sa Résistance. L'image frissonne, il a un faux air de Tino Rossi.

«Pour le Matin, je paye encore»

Après la guerre, l'âge aidant, il ressemblait plutôt à Humphrey Bogart. Les camarades trotskistes des années 30 se sont retrouvés, autour de *la Vérité*, dont Paul Parisot était le rédacteur en chef et où André Essel écrivait sous le pseudonyme de Dunoyer. Ils ont essayé de casser la baraque à Guy Mollet, de l'intérieur, aux Jeunesses socialistes, mais s'y sont limé les dents. Pierre Mauroy n'oubliera jamais le congrès de 1947, les *«gauchistes»* prétendaient lui interdire de manger du poisson un vendredi. Puis ils se sont doucement rangés des voitures. De toute façon, pour eux, entre la droite et la Révolution, il n'y a rien. La gauche est faite pour emmerder le monde, pas pour gérer la France.

«Heureusement que nous n'avons pas pris le pouvoir, nous les trotskistes. Economiquement, ç'aurait été le désastre. Pour le reste, ça va. Nous, nous n'aurions jamais ouvert de camps de concentration», dit Max Théret. André Essel a tout envoyé balader après 1968. Fred Zeller est encore inscrit à la 4e section du PS à Paris. Max Théret a fait un détour au PSU, qu'il a aidé financièrement. Il fournissait aussi du matériel pour manifestations musclées, notamment des bérets rembourrés, *«plus discrets, mais aussi efficaces que le casque; un coup de matraque là-dessus, c'était comme une caresse sur le crâne»*. En sa qualité de chef d'entreprise, *il a occupé le CNPF en 1968* avec Claude Neuschwander, que la reprise manquée de Lip rendra célèbre. Il paie ses cotisations à la section 18e -Jean-Baptiste-Clément du Parti socialiste. *«J'y vais plus, on est mal assis, ça me donne des crampes. Et la dernière fois, j'ai fait un accroc à mon pantalon.»* Théret, Zeller, Parisot – lui ne la porte pas – ont la Légion d'honneur.

«Max Théret était milliardaire avant l'arrivée de la gauche au pouvoir. Il ne l'est plus. Il a plus servi ses convictions que ses convictions ne l'ont servi», dit Bertrand Delanoe, conseiller municipal socialiste de Paris, qui fut son secrétaire de section. Au sortir de la guerre, Max Théret a commencé petit, dans la photo dite *«de charme»*. Pas porno, non, à l'époque on n'avait pas le droit de montrer le système pileux des dames et des messieurs. Du *«nu artistique»*, en somme. Mais, attention, seules les prestations des *«camarades»* étaient acceptées – pose camarade, le Nouveau Monde est devant toi, Max Théret bricolait.

L'affaire de sa vie et celle d'André Essel, c'est la FNAC (Fédération nationale d'achat des cadres). Ils l'ont fondée ensemble en 1954. Max Théret avait créé une centrale d'achat par carnets, Economie nouvelle. Il partageait avec André Essel la passion de la photographie. Deux pièces, 45 mètres carrés, d'abord au 6 du boulevard Sébastopol à Paris, deuxième étage, pour la photo seulement, et un magazine, *Contact*; les meilleurs appareils, 15 % à 40 % au-dessous des prix du marché. Deux employés en 1985, 580 salariés en 1969, 2 735 en 1982; 50 millions, francs anciens, de chiffre d'affaires en 1955, 2,2 milliards de nouveaux francs en 1982. Essel et Théret ont donné de la publicité aux journaux amis et militants, jamais aux staliniens, avec interdiction parfois de les publier, le contraire aurait pu donner des idées aux contrôleurs du fisc. La FNAC, idée géniale, fera la fortune de ses inventeurs lorsqu'ils vendront leurs parts aux Coop en 1977.

Max le milliardaire aurait mieux fait de se casser encore une *«patte»* après la victoire de François Mitterrand en 1981, plutôt que de courir les arrière-salles de rédaction pour donner à la gauche le *«grand quotidien d'information»* dont elle rêvait. Après un raid avorté sur *France-Soir*, en 1982, à la demande d'André Rousselet, alors directeur de cabinet du président de la République, Max Théret rachète *le Matin de Paris*, fondé en mars 1977 par Claude Perdriel. Il affirme que François Mitterrand l'y a personnellement encouragé, dans son bureau de l'Elysée. Ce fut aussi glorieux, mais aussi vain et coûteux que la guerre d'Espagne. Max Théret avait beaucoup d'amis et d'argent, il en est sorti avec des ennemis et des dettes. Et le sac un peu lourd d'avoir fait entrer dans l'affaire Gian Carlo Paretti, ci-devant emprisonné en Italie. *«Pour le Matin, je paye encore»*, dit-il.

Allez! un dernier coup pour le bout de la route. Max Théret prépare la sortie d'un hebdomadaire, resucée d'un titre dont il est propriétaire. Au menu des numéros zéro, *«Faut-il brûler les cours d'assises?»*, toutes sortes de *«scandales»* et *«la connerie à la télé»*. L'œil vert de Max a des reflets dorés. Il veut la peau des *«corrupteurs»*. Cela s'appellera *J'accuse*, en toute simplicité.

JEAN-YVES LHOMEAU

[THÉRET (Max, Gustave), Président de sociétés, directeur de journal. Né le 6 janvier 1913 à Paris (18e). Fils de Léon Théret, directeur de société, et de Mme, née Paule Hytier. Divorcé de Mme, née Lucienne Rey-Tinat (deux enfants : Michel, Gérard), et de Mme, née Monique Lefebvre (deux enfants : Elisabeth, Stéphane). Marié en troisièmes noces le 14 mai 1982 à Mme Simonne Lafitte. Etudes : lycée Colbert à Paris. Carrière : dans le commerce et la technique photographie (depuis 1932), fondateur (1951) de l'Economie nouvelle, administrateur de la société Rainbow (depuis 1949), de la société HBT (depuis 1952), co-fondateur (1954) de la Fédération nationale d'achats des cadres (FNAC), président-directeur général de Photo-Radio ML (depuis 1955), directeur général (depuis 1958) de la société Arphot, président-directeur général (1965-70) de la FNAC-Diffusion, administrateur-directeur général (1971), président d'honneur (depuis 1985) de la FNAC (fusion de la FNAC-Diffusion et de la FNAC), président (depuis 1972) aux éditions Jour-Azur, administrateur de la Société d'information économique et financière, d'International conseil service, vice-président de Serpi-Espagne, président-directeur général de la société Soparim, administrateur-directeur général de la société Copargec, président-fondateur de l'Institut de coopération sociale internationale (1983), président-directeur général et directeur de la publication (1985-86), président d'honneur (1986) du quotidien *le Matin de Paris*, président de la S.A. Aux éditions du Signe, gérant de la société Consortium parisien de participations. Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur. Commandeur de l'ordre national du Mérite, Croix de guerre 39-45. Chevalier du Mérite social. Sports : ski, nautisme.]

TENNIS

L'Autrichien Thomas Muster, tête de série numéro 11, a éliminé l'Américain André Agassi en cinq sets, mercredi 25 mai, lors du match au sommet du deuxième tour des Internationaux de France de tennis. Une seule tête de série s'est inclinée chez les hommes : le Suédois Magnus Gustafsson (numéro 13) battu par le Tchèque Daniel Vacek en quatre sets. Les autres, les Américains Pete Sampras et Jim Courier et l'Ukrainien Andrei Medvedev, ont souffert pour se qualifier.

■ Deux Français, Fabrice Santoro et Olivier Delaitre, se sont qualifiés pour les seizièmes de finale, où ils doivent jouer l'un contre l'autre. Thierry Champion et Lionel Roux ont, en revanche, été éliminés.

■ Dans le tournoi féminin, où aucune nouvelle tête de série n'est tombée, Mary Pierce (numéro 12) est la seule Française à s'être qualifiée pour le tour suivant. Elle a battu facilement l'Italienne Maria Francesca Bentivoglio, tandis que Nathalie Tauziat, Karine Quentrec et Léa Ghirardi étaient éliminées.

Les Internationaux de France à Roland-Garros

Le bal des costauds

Cela râle et cela gueule. C'est un match dont le tennis est *désormais coutumier : une rencontre* de deux forces de la nature survitaminées prêtes à en découdre avec une rage suspecte. L'un des deuxièmes tours des Internationaux de France accueillait les deux meilleurs poids lourds du moment : André Agassi, brûleur de cœurs, et Thomas Muster, puncheur mal aimé, notamment à cause de sa curieuse habitude d'éternuer en trompette à chaque service ou d'expectorer à chaque coup embouti.

Le filet les effraie, car ils sont persuadés qu'ils y calcineraient leurs biscotos. Alors, ils se rivent derrière la ligne de fond de court, s'envoient des « pains » comme d'autres s'échangent des baisers de feu. Contrairement aux « limeurs », qui peaufinent leur lift retranchés du côté des bâches, ceux-là frappent la balle à plat, offrant une bande originale Dolby *stéréo* beaucoup plus tapageuse que celle d'un film de Stallone.

C'est plutôt drôle un match de cogneurs. Cela ressemble à une soirée de « M. Univers » : vas-y que je te joue les mécaniques en roulant de gros yeux, histoire d'intimider l'autre ; que je te *concasse les balles comme je* lèverais de la fonte. A ce jeu de forains, l'Autrichien fut le plus fort. Agassi a fini par ployer sous la force des coups d'un adversaire qui pratique, de surcroît, l'art de la récupération comme personne. Cette méchante manie d'aller ramasser toutes les balles impossibles pour dégainer des coups sans pitié.

Le goût du sang est enivrant. André Agassi s'en sera désaltéré comme d'une eau de jouvence. Il sera parvenu à rester debout pendant cinq sets, tantôt bourreau, tantôt victime, avant de s'effondrer au tapis après avoir bien failli remporter une partie capricieuse.

Dur à cuir et colérique

Il était revenu à Roland-Garros après une absence regrettée, en 1993, cinq mois passés loin du circuit pour soigner une tendinite au pouce. Pilonner, cela finit par faire très mal aux articulations. Sa sempiternelle crinière blonde est toujours retenue par une casquette. Mais il a troqué ses déguisements fluos pour une tenue très sage, un tee-shirt assez long pour cacher sa bedaine et un short classique. André Agassi a changé, c'est du moins ce qu'il a annoncé pour la bonne dixième fois de sa carrière. En cinq mois, il a pansé les blessures de sa séparation avec son maître Nick Bollettieri, gourou du tennis américain. Il a perdu une petite dizaine de kilos parce qu'il a promis de ne plus manger de hamburgers. Son jet privé est resté au sol, sur l'aéroport de Las Vegas où il habite. On prête à l'ex-enfant prodige du tennis une romance avec une ex-enfant prodige du cinéma, Brooke Shields.

Sur le court, il est resté cet affreux jojo, dur à cuire et colérique, jurant comme un charretier, ce qui lui a valu un point de pénalité. A vingt-quatre ans cependant, après huit ans sur le circuit professionnel, l'homme s'est un peu alourdi, comme un boxeur ankylosé par l'inactivité, long à se mettre en jambes. Ses déplacements ont perdu en vélocité, son bras est moins précis, flirtant avec les lignes, donc les fautes et les engueulades monumentales avec les juges.

Thomas Muster, lui, n'a pas changé. Gravement blessé au genou par une voiture en 1989, alors qu'il venait de parvenir en finale du tournoi de Key-Biscayne, il fut considéré comme le miraculé du milieu. Lui que l'on croyait perdu pour le tennis, ses ligaments détruits par le choc, revint six mois après au prix d'une rééducation de « marine ». Il cogne aussi fort qu'avant, aussi âpre à la victoire.

A Roland-Garros, il ne compte pas parmi les grands favoris. Il est bien pire que cela : un homme dangereux avec ce tennis de « blitz ». Un *serial killer* de la raquette. S'il n'y avait eu ces sourires entre les beaux points et ce respect inouï pour son adversaire – les deux hommes sont amis –, Thomas Muster aurait pu achever de terroriser quelques âmes en mal de tendresse tennistique, les derniers amateurs de ces échanges faits d'amourettes avec le filet, de ces caresses que l'on appelle le toucher de balle. Le tennis, au beau milieu des coups de bûcherons, tâche encore d'en offrir comme une ultime résistance à la violence des temps qui courent.

BÉNÉDICTE MATHIEU

FOOTBALL

Bastia retrouve la première division

Le SC Bastia retrouvera le championnat de France de football de première division la saison prochaine, grâce à sa victoire obtenue face à Nancy (1-0), mercredi 25 mai, lors de la dernière journée du championnat de deuxième division. Le club corse – qui avait été relégué en 1986 – termine à la troisième place et sera accompagné par l'OGC Nice et le Stade Rennais. En bas de tableau, Valenciennes et Rouen ont rejoint Istres et Bourges dans le wagon des quatre relégués en championnat de National 1. Ces quatre clubs seront remplacés en deuxième division par les quatre promus de National 1 : Guingamp, Amiens, Châteauroux et Perpignan.

Les résultats : *Charleville et Beauvais, 0-0 ; *Saint-Brieuc et Laval, 1-1 ; *Dunkerque et Gueugnon, 1-1 ; *Bastia b. Nancy, 1-0 ; *Nîmes b. Bourges, 4-0 ; Red Star b. *Mulhouse, 2-1 ; *Valence et Alès, 0-0 ; *Niort b. Istres, 1-0 ; Le Mans b. *Rennes, 1-0 ; Nice b. *Valenciennes, 2-0 ; Sedan b. *Rouen, 2-1.

Le classement final : 1. Nice, 54 pts ; 2. Rennes et Bastia, 53 ; 4. Nîmes, 51 ; 5. Red Star, 49 ; 6. Saint-Brieuc, 47 ; 7. Laval, 46 ; 8. Dunkerque et Charleville, 42 ; 10. Alès, 41 ; 11. Sedan, Nancy, Gueugnon et Mulhouse, 40 ; 15. Valence, Beauvais, Le Mans et Niort, 39 ; 19. Rouen et Valenciennes, 37 ; 21. Bourges, 30 ; 22. Istres, 26.

La petite porteuse d'eau

Le temps passe. Roland-Garros est devenu une aimable routine. On y a pris des repères et des habitudes. On y travaille dans un confort certain au point qu'on en oublie l'intendance. Cela marche plutôt bien, et cela suffit. Pourquoi s'inquiéter de savoir comment arrivent les résultats, les statistiques, les entretiens, les communiqués, tout ce qui alimente les chroniques et les commentaires quotidiens ? C'est l'affaire de la direction du tournoi. Elle a objectivement intérêt à fournir les meilleures conditions de travail. Et elle s'y emploie.

On est donc très sinon trop bien traité. Par exemple, on se voit offrir, à intervalles réguliers, des bouteilles ou des boîtes d'eau fraîche. Ces boissons sont proposées dans les salles de travail par de jeunes femmes qui les portent sur des corbeilles en rotin. La charge reste suffisamment légère pour que ce travail ne devienne pas harassant. On ne s'inquiétait donc pas pour la santé de ces hôtesses qu'on aurait plutôt suspectées d'avoir trouvé là une bonne combine pour être pendant la quinzaine des Internationaux à l'épicentre du séisme médiatico-tennistique parisien.

Rien chez Marie-Chantal ne laisse d'ailleurs penser le contraire. Même affublée de la tenue officielle du commanditaire, la petite porteuse d'eau ne peut dissimuler qu'elle a vu le jour dans le triangle d'or Neuilly-Auteuil-Passy. La coupe de cheveux, le collier, les bagues, cent détails la trahissent, tout autant que sa diction. C'en est comique. On en plaisante. Et, à la troisième réplique, on prend comme un soufflet sur la figure : *« Je suis au chômage, vous n'auriez pas du travail ? »* On croit avoir mal compris. On demande des précisions.

Marie-Chantal n'est pas la petite marchande d'allumettes. L'abbé Pierre n'aura pas besoin de voler à son secours. Elle a un toit, un mari, elle cherche seulement un emploi depuis six mois. En attendant, elle fait des petits boulots : avant le tennis, c'était au golf. On la plaint. On subodore qu'elle est outrageusement exploitée. Elle dément énergiquement. Elle ne veut pas qu'on se fasse des idées fausses et surtout pas qu'on donne de chiffres. Peur de représailles ? Peur d'enrayer la machine ?

On avait pensé un instant que, grâce à Marie-Chantal, on pourrait passer de l'autre côté du miroir, sortir du Roland-Garros de rêve pour pénétrer dans le vrai Roland-Garros, au cœur du tournoi. Le voyage n'a pas eu lieu. Décidément les utopies ne sont plus de mise.

ALAIN GIRAUDO

Les résultats du mercredi 25 mai

SIMPLE MESSIEURS

Deuxième tour

Premier quart du tableau

P. Sampras (EU, n° 1) b. M. Rios (Chi) 7-6, 7-6, 6-4 ; P. Haarhuis (PB) b. L. Jonsson (Suè) 6-3, 2-6, 1-6, 7-5, 6-3 ; M. Tillström (Suè) b. A. Olhovskiy (Rus) 6-3, 7-6, 6-4 ; R. Krajicek (PB, n° 16) b. T. Champion (Fra) 6-3, 6-3, 4-6, 6-2 ; F. Santoro (Fra) b. J. Stark (EU) 6-2, 6-2, 6-2 ; O. Delaitre (Fra) b. A. Garizzio (Arg) 6-4, 6-0, 7-6 ; J. Bjorkman (Suè) b. S. Dosedel (Rép. tch.) 6-0, 7-5, 6-3 ; J. Courier (EU, n° 7) b. S. Pescosolido (Ita) 7-5, 6-0, 6-7, 6-4.

Deuxième quart du tableau

A. Medvedev (Ukr, n° 4) b. N. Kulti (Suè) 6-4, 7-6, 4-6, 7-5 ; G. Rusedski (Can) b. A. Volkov (Rus) 7-5, 6-3, 2-6, 6-3 ; D. Vacek (Rép. tch.) b. M. Gustafsson (Suè, n° 13) 0-6, 6-4, 7-6, 6-4 ; T. Muster (Aut, n° 11) b. A. Agassi (EU) 6-3, 6-7, 7-5, 2-6, 7-5 ; P. Rafter (Aus) b. L. Roux (Fra) 6-2, 6-4, 6-4 ; S. Bruguera (Esp, n° 6) b. C. Ruud (Nor) 6-2, 6-2, 7-6.

SIMPLE DAMES

Premier tour

Quatrième quart du tableau

K. Nowak (Pol) b. L. Ghirardi (Fra) 6-4, 6-2 ; M. Babel (All) b. P. Fendick (EU) 6-3, 6-4 ; L. Davenport (EU, n° 11) b. C. Rubin (EU) 6-7, 6-4, 6-3.

Deuxième tour

Premier quart du tableau

S. Graf (All, n° 1) b. S. Rottier (PB) 7-5, 6-3 ; J. Kruger (RSA) b. R. Zrubakova (Slo) 4-6, 7-5, 6-3 ; I. Spirlea (Rou) b. K. Quentrec (Fra) 7-5, 6-0 ; M.-J. Fernandez (EU, n° 10) b. A. Gavaldon (Mex) 6-0, 6-1 ; H. Sukova (Rép. tch., n° 15) b. C. Wood (GB) 2-6, 6-3, 6-2 ; I. Gorrochategui (Arg) b. N. Sawamatsu (Jap) 7-5, 6-4 ; K. Kschwendt (All) b. K. Po (EU) 2-6, 6-1, 7-5 ; I. Majoli (Cro) b. S. Farina (Ita) 6-4, 6-1.

Deuxième quart du tableau

M. Oremans (PB) b. S. Appelmans (Bel) 6-3, 1-6, 6-4 ; P. Ritter (Aut) b. N. Tauziat (Fra) 6-3, 6-1 ; L. Richterova (Rép. tch.) b. T. Whitlinger (EU) 6-4, 6-2 ; R. Dragomir (Rou) b. S. Cecchini (Ita) 6-2, 4-6, 6-1 ; M. Pierce (Fra, n° 12) b. M.-F. Bentivoglio (Ita) 6-0, 6-1 ; L. McNeil (EU) b. K. Boogert (PB) 4-6, 6-1, 6-2 ; M. Kochta (All) b. K. Maleeva (Bul) 0-6, 6-3, 6-2 ; A. Coetzer (RSA) b. R. Bobkova (Rép. tch.) 6-4, 6-4.

Entre parenthèses, la nationalité des joueurs et, éventuellement, leur tête de série.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
Le Monde
TEMPS LIBRE

CULTURE

PHOTOGRAPHIE

ROBERT MAPPLETHORPE à la Fondation Miro de Barcelone

Académies d'un académique

Réputé scandaleux, sulfureux, contesté, mais aussi encensé, le photographe américain Robert Mapplethorpe – mort du sida en 1989 – est devenu pour beaucoup le symbole de la liberté d'expression. Si la photographie est massivement entrée dans les musées américains au cours de la dernière décennie, elle le doit en partie à Mapplethorpe. Mais la violence du débat autour des sujets mis en scène n'a-t-elle pas annihilé tous regards critiques sur l'œuvre ?

BARCELONE
de notre envoyé spécial

L'exposition commence par une vision cocasse : des dizaines d'écoliers s'engouffrent dans la spectaculaire Fondation Miro de Barcelone, pour découvrir les motifs colorés du peintre espagnol. Mais, en ce début mai, ladite fondation est largement occupée par des photographies. *« Allez, les enfants, on va voir les photos »*, lance l'institutrice, gaillarde. Horreur ! Et les groupes, en silence, de battre précipitamment en retraite, tétanisés par les vues de sexes tendus, de culs musclés, de testicules déposées sur des plateaux, d'hommes enlacés, de tétons compressés, de jambes écartées : l'univers de Robert Mappelthorpe.

Si les bambins s'étaient aventurés plus loin, ils auraient découvert des photos de fleurs et des portraits fort sages. Mais c'est ainsi. Le photographe américain, mort du sida en 1989 à l'âge de quarante-deux ans, a une réputation sulfureuse. Son « portfolio X » (treize photos « homo SM »), n'est pas à mettre entre toutes les mains – il est d'ailleurs relégué dans une vitrine avec les portfolios « Y » (fleurs) et « Z » (les Noirs) en léger retrait, de l'exposition. En 1990, en pleine vague de retour au puritanisme, l'aile droite du Parti conservateur demandait que l'Etat cesse de financer des œuvres *« offensant la décence. »* La police avait même évacué, et fermé un temps, le Musée d'art contemporain de Cincinnati qui avait osé montrer l'« inmontrable. » Le président Georges Bush avait dû intervenir, se disant opposé à la censure, mais *« profondément offensé par certaines ordures artistiques financées par l'Etat fédéral. »*

Mapplethorpe est ainsi devenu une sorte d'étendard de la liberté d'expression, de la cause homosexuelle (hommes et femmes) à celle des Noirs américains. Il est en tout cas exemplaire d'une génération d'artistes qui ont travaillé sur les interdits liés au corps. Et si la photographie est entrée massivement au musée, dans les années 80, à côté de la peinture, de la sculpture ou d'installations plastiques, ce photographe y est pour beaucoup. *« Je veux faire de l'obscène qui soit en même temps de l'art »*, déclarait Mapplethorpe, obsédé par le musée, au point d'y multiplier les expositions à la fin de sa vie. Il a ainsi fait l'objet d'une rétrospective au prestigieux Whitney Museum de New-York, juste avant de mourir. Même le marché de l'art y est allé de sa reconnaissance, puisque ses œuvres entachées de scandale ont grimpé en salle des ventes, passant de 15 000 francs avant sa mort à 120 000-300 000 francs en 1994.

Le pari de Mapplethorpe a été tenu au-delà de ses espérances : il est un des rares auteurs dont la réputation a dépassé le monde de la photographie, voire celui de l'art en général.

Mais la virulence du débat autour de la pornographie n'a-t-elle pas occulté tout regard critique sur l'œuvre, aujourd'hui présentée dans sa chronologie ? L'exposition catalane, qui a tourné dans le monde entier (mais pas en France) permet, en effet, de porter un jugement serein sur le travail de Mapplethorpe (1).

Que voit-on d'abord ? Son obsession croissante d'être tenu pour un « artiste » à part entière s'impose vite, en même temps que son regret des genres « nobles » – peinture et *sculpture classique ou néoclassique* – visible à travers le traitement très conventionnel de trois grands thèmes : le nu, le portrait et la nature morte. Et la notoriété venant, la dérive vers les stéréotypes les plus académiques s'accentue. Au début des années 70, les premiers travaux de Mapplethorpe (portraits de la chanteuse Patti Smith), sont d'une belle fraîcheur, alors que son dialogue entre l'art et la pornographie est déjà en place. Mais le contraste est frappant entre certaines scènes faites pour heurter et l'accrochage qui rappelle les sages salons du XIXe : cadres proliférants en fer ou en bois noir, grands formats souvent injustifiés, accumulation des triptyques, tirages magnifiés, parfois sur tissu. Le photographe réalise même des sculptures, poncifs de l'art des années 80 (lettre « X » géante en plastique) et associe ses photos à des bandes de tissu fluo ou léopard. L'effet est aujourd'hui redoutable.

« Sculptures » désincarnées

D'autant que la rétrospective organisée par la Fondation Mapplethorpe multiplie ce « désir muséal » de respectabilité en multipliant les murs de photos (quinze images) qui mêlent sexe, nus, portraits anonymes ou célèbres, Noirs américains, fleurs, autoportraits. Histoire de marteler l'unité de l'œuvre. Si les thèmes de Mapplethorpe provoquent le public, ses pastiches de cinq siècles de peinture le rassurent *illico*. Son vocabulaire est effectivement rabâché depuis des générations. On retrouve chez le photographe toutes les recettes traditionnelles enseignées dans les écoles de beaux-arts : figures géométriques (carré, rond, triangle, rectangle) ; corps apolliniens ; goût de la statuaire classique et nostalgie de l'Antiquité (profil d'Hermès blanc sur fond noir) ; nus académiques (l'incontournable drap *blanc sur le tabouret)* ; poses picturales (face-dos-profil droit-profil gauche) ; associations des contraires (noir-blanc, lumière-obscurité, angélisme-provocation, confrontation de deux personnages).

De cette œuvre décorative, contrôlée à l'extrême, il ne ressort finalement que le formalisme. *Le goût de* Mapplethorpe pour Antonio Canova, abondamment cité, est patent. Le sculpteur néoclassique italien était *froid mais sensuel, troublant, et* dégageait un certain sens de la chair. Les « sculptures » du photographe restent distantes, comme désincarnées. La photographie des années 80 a intelligemment interrogé la surface, la frontalité et la matière. Mapplethorpe s'attarde aux volumes, à la profondeur, pour s'enfermer dans une esthétique confortable, puisée aux sources d'un passé mainte fois exploré.

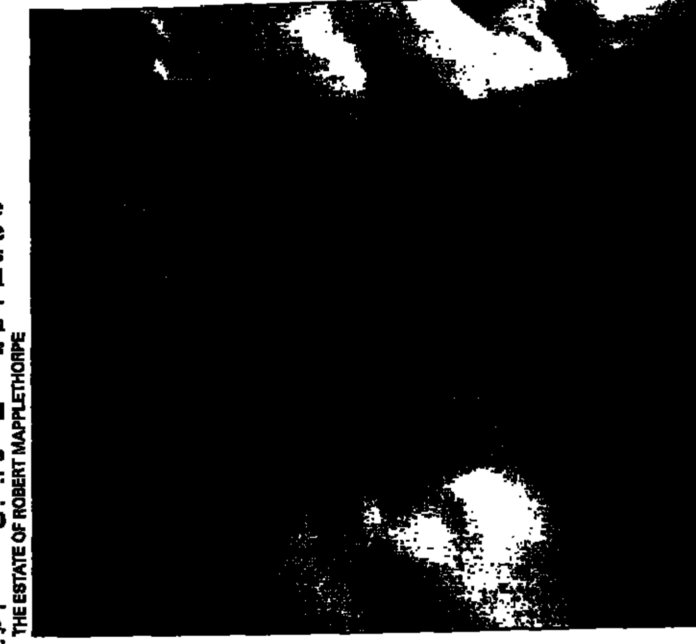
Quant à ses portraits, le photographe s'en tire à moindre frais grâce à son indéniable savoir-faire dans le maniement des matières et de la lumière. Mais ses idées restent courtes et les poses mièvres : Susan Sarandon se cachant la poitrine, un homme noir, nu, portant un chat dans les bras. Aucun trouble, aucune ambiguïté, aucune fragilité ne transparaît. A l'opposé des maîtres du portrait que sont, à des époques diverses, Nadar, Bill Brandt, Avedon ou Cartier-Bresson, on sent un vide, un « rien » entre le modèle et son photographe. Même ses allégories *sexuelles finissent par s'émousser* – pistil, godemichet, carabine, aubergine, bouteille de champagne... Il n'y plus guère que Mapplethorpe pour oser confronter, dans la même image, un pistolet et un sexe masculin.

Certaines de ses images sont néanmoins devenues emblématiques d'une époque, comme *Man in Polyester Suit* (un long sexe noir qui sort du pantalon). Mais plutôt que de s'attarder sur une succession de corps trop parfaits – quand d'autres ont parlé d'atteintes au corps –, il vaut mieux contempler ses autoportraits, sans doute le meilleur de son travail, car le plus fragile et le plus sincère.

MICHEL GUERRIN

▶ **Fondation Joan-Miro, parc de Montjuic, 08038, Barcelone. Tél. : 93-329-19-08. Jusqu'au 19 juin. Catalogue, Electa, 346 pages, 6 000 pesetas.**

(1) On la doit, tout comme le catalogue, à The Robert Mapplethorpe Estate, fondation mise en place après la mort du photographe.


THE ESTATE OF ROBERT MAPPLETHORPE

« Lisa Lyon, 1982 »

Le printemps de Barcelone

BARCELONE
de notre envoyé spécial

La rétrospective consacrée à Robert Mapplethorpe est l'une des cinquante-cinq expositions de la septième « Primavera » de Barcelone, un des principaux festivals de photos en Europe. Outre des conférences, forums, prix du livre (cette année, le *Walker Evans*, du Seuil), les photos sont exposées dans une trentaine de lieux, à proximité des Ramblas, mais aussi dans les villes voisines : Tarragone, Gérone, *Mataro*, *Reus* et *Baladone*. La Catalogne tout entière fête la photographie.

Ce festival est tenu à bout de bras par David Balsells, et financé par la région (la Généralité de Catalogne) avec le concours de l'un des plus puissants établissements de crédit de la péninsule (la Caixa). Parmi les réussites, « Barcelone à vol d'artistes » (la ville vue du ciel par dix auteurs espagnols), un dialogue « Barcelone-Berlin » autour de leurs architectures, la dernière production de Keiichi Tahara, une rétrospective de la grande Tina Modotti et une curiosité : Josep Masana, un artiste artisan inconnu des années 20-50, que l'on reverra en novembre, à Paris, à l'occasion du prochain « Mois de la photo ».

« Domaine public » est l'exposition la plus risquée. Elle est organisée par Jorge Ribalta, plus connu comme photographe. Ce dernier a rassemblé neuf « collectifs » d'artistes qui utilisent la photographie, mais aussi des textes, pour confectionner des images-affiches collées ensuite dans la rue pour sensibiliser le public le plus large à des problèmes politiques et sociaux. C'est ainsi que le groupe américain Gran Fury souhaite la « bienvenue en Amérique » avec le portrait en pied d'un bébé noir et une légende : *« Le seul pays industriel avec l'Afrique du Sud sans politique nationale de santé. »* Ailleurs, une femme explique : *« Les femmes n'apportent pas le sida. Elles en meurent seulement. »* Guerilla Girls, groupe féministe anonyme, associe images simples et slogans imparables. Sur l'image d'une odalisque d'Ingres, on peut lire : *« Les femmes doivent-elles être nues pour entrer au Musée Metropolitan ? Moins de 5 % des artistes modernes sont des femmes, mais 85 % des nus sont féminins. »*

Les associations texte-image sont efficaces, sans nuances, parfois démagogiques. Mais l'essentiel est ailleurs : ces œuvres, pour la plupart américaines, remettent en cause le musée comme lieu de communication en s'affichant partout ; elles sont directement intelligibles, concrètes et provocantes. *« L'art politique a toujours existé,* explique Jorge Ribalta, *mais il a repris une nouvelle vigueur à la fin des années 60, surtout aux Etats-Unis, avec des collectifs comme Group Material. »* Les gouvernements conservateurs (Reagan aux Etats-Unis, Thatcher en Grande-Bretagne) ont alimenté *cet art en forme de coup de* poing, mais c'est le sida, dans les années 80, qui a eu une influence déterminante sur ce type de *création.*

Ribalta présente ainsi cet art politique *« que personne ne connaît à Barcelone. »* Mais il est allé plus loin : *« C'est la relation des visiteurs à des œuvres collectives qui m'intéresse. »* On peut néanmoins contester la présentation muséale, d'« affiches » créées pour la rue. *« On critique beaucoup le musée en ce moment,* répond Ribalta, *il reste un indispensable lieu de confrontation. »*

M. G.

▶ **7e « Primavera Fotografica » de Barcelone, Centre d'art de Santa-Monica, Rambla Santa-Monica, 7. Tél. : 19-34-3-412-22-79. Expositions jusqu'à la fin juin.**

MUSIQUES

ALAIN SOUCHON à l'Olympia

C'est comme ça

Alain Souchon habite son corps, mais cela se voit à peine. Il habite aussi son rêve, et cela se voit beaucoup. Pour souligner son arrivée en scène, le chanteur lance des balles de couleur dans la foule – sentimentale, évidemment : *« Chanter, c'est lancer des balles, des ballons qu'on tape pour que quelqu'un les attrape. »* Avec ses allures désincarnées, son physique *dégingandé*, Souchon n'a pourtant rien d'un dribbleur. Le dos au mur, l'œil perdu, flegmatique, il observe les balles lui passer au ras des mains.

Le cocooning désabusé

D'une rigidité distraite, habillé d'un costume noir, jeans et veste stricte, le corps impeccablement effacé, le chanteur a l'air immense. Il cherche le sentiment, en même temps qu'il s'en garde. Ses huit musiciens, qui lui servent de vitre protectrice, exécutent des chœurs façon cathédrale – il faut bien mettre de l'espace dans toute cette densité sonore –, jouent les garnements, zappent sur les guitares (électrique, dobro, banjo, acoustique...). Souchon est un enfant des années 70. L'ère du *cocooning* désabusé, de la famille élargie et de la nostalgie-camomille n'a pas rejoint l'univers des grandes causes ni celui des émotions violentes. Les *Cadors*, *Somerset Maugham*, *l'Amour à la machine* : les mots, les jeux élégants, s'alignent avec tendresse, et Souchon, sauf incident (une attaque mal négociée d'*Ultra moderne solitude* le soir de la première, sauvée par une pirouette attendrissante), tomberait presque dans son défaut favori : la distance désabusée.

Et puis, dans ce *« monde qui n'est pas fait pour tout le monde »*, des miracles surviennent encore. Certains revendiqués (Laurent Voulzy, l'ami et le compositeur fétiche), d'autres imposés par la colère. *Arlette Laguiller*, par exemple, antidote aux discours politiciens sans âme : *« Quand Arlette chante c'est de la verdure sur un monde difficile dur les paroles bien sûr ont un peu d'usure mais elle chante avec un air pur. »* Née du dernier album (chez Virgin), celui qui nous a donné aussi *Foule sentimentale* et *C'est déjà ça*, hymne superbe au Soudan, à l'immigration et à Belleville, *Arlette* permet à Souchon de sortir de son bocal. La voix y est, les gestes, le cœur, la musique et les mots.

Dans un exercice musclé de rengaine populaire, l'auteur du *Bagad de Lann Bihoué*, de *Bidon* et de *Jamais content* – autant de petits chefs d'œuvre livrés sous forme de pot-pourri aux rappels – abandonne son habitude de vivre sa vie à travers ses chansons, pour les vivre en direct.

VÉRONIQUE MORTAIGNE

▶ **Jusqu'au 11 juin à 20 h 30, à l'Olympia, 28, bd des Capucines, métro Madeleine ou Opéra. Tél. : 47-42-25-49. De 160 à 230 F. Livre : *C'est déjà tout ça*, recueil de 123 chansons d'Alain Souchon, éd. Seuil/Point Virgule, 187 pages.**

DISQUE : le président de BMG-France élu à la tête du SNEP.–Les membres du Syndicat national de l'édition phonographique ont élu le 24 mai à leur tête Bernard Carbonez, président de la filiale française du groupe allemand Bertelsmann Music Group. M. Carbonez succède à Gilles Paire (Polygram-France). Le 20 mai, le SNEP avait annoncé la nomination d' Hervé Rony au poste de directeur général, en remplacement de Bertrand Delcros, démissionnaire.

LA ROUTE TSIGANE à La Villette

Jongleurs et longueurs

La Grande Halle est ornée d'un patchwork simple et flamboyant, derrière lequel s'abritent des petites scènes activées tour à tour. Des acrobates, des jongleurs, des danseurs, des marionnettistes, des conteurs du Mahabharata, tous Indiens du Rajasthan, entraînent les spectateurs dans leur sillage. Près du café improvisé ou sur le stand, des artisans traînent un joueur de castagnettes indien, un vieux violoniste roumain, futurs acteurs du concert donné à la suite de ce *basti*, le cabaret selon les Indiens du Nord.

Depuis que le cinéaste Tony Gatlif et son conseiller musical, Alain Weber, se sont attaqués au sujet en 1992, à l'occasion de la préparation du film *Latcho Drom*, il est d'usage de remonter le fil de l'histoire tsigane par la musique. Départ au nord-ouest de l'Inde, arrivée en Espagne. Daniel Bedos et Katrin Oebel, concepteurs du programme de La Villette, qui comporte aussi du théâtre (dont *Kalo*, de Maurice Durozier) et du cinéma, ne sont pas allés chercher plus loin. Trois des quatre groupes chargés de défendre les couleurs de la grande famille du voyage proviennent de la manne de *Latcho Drom* : le Taraf de Haïdouk, le Dorado Ensemble (un quartet français de jazz manouche) et les Manganyars du Rajasthan. Seule la danseuse de flamenco Ana La China échappe à une présélection bien faite.

Au regard de la vivacité du *basti*, le concert fige les spectateurs en promenade dans la Grande Halle. Une heure d'exposé de la musique tsigane roumaine par le Taraf de Haïdouk, c'est long. Ils ont beau arriver en scène par poignées, passer en revue les malheurs de leur peuple avec sentiment et profondeur, clouer son bec encore et encore à Ceaucescu à coups de violon, d'accordéon, de flûtes ou de *cymbalum*, l'imaginaire reste aux sources, au Rajasthan, où les Manganyars nous ramènent à la fin du concert.

Lors de leur avant-dernier passage à Paris, les musiciens Manganyars, venus du désert du Thar à la frontière pakistanaise, avaient enregistré un album superbe (*Musiciens et poètes du Rajasthan*, 1 CD Longue Distance/ Fnac Music 62662-296). Aujourd'hui, ils travaillent avec le cirque équestre Zingaro.

V. Mo.

▶ **Le 26 mai de 19 heures à 22 h 30, les 27 et 28 de 17 heures à 20 h 30, le 29 de 15 heures à 18 h 30. Grande Halle de La Villette, 211, avenue Jean-Jaurès 75019. Tél. : 40-03-75-75.**

OPÉRA DE PARIS : le chiffre des départs.– Ce sont bien 136 départs *que prévoit au total le plan social* proposé par la direction de l'Opéra national de Paris (*le Monde* du 26 mai). Ce chiffre se décompose *en 119 licenciements* et 17 départs à la retraite ou retraites anticipées.



هكذا من الأصل

هكذا من الأصل

THÉÂTRE

FALSTAFE au Théâtre national de Marseille

Les adieux de Maréchal

MARSEILLE

de notre envoyé spécial

Au printemps 1976, il y a bientôt vingt ans, l'enfant de Lyon Marcel Maréchal donnait le coup d'envoi de son aventure marseillaise en présentant et jouant, sur la scène du vieux Théâtre du Gymnase, *Falstafe*, une adaptation – avec cette graphie particulière – des deux *Henry IV* de Shakespeare qu'il avait demandée à Valère Novarina.

Le public de Maréchal devint vite si nombreux que le maire de Marseille fut le premier à reconnaître qu'il fallait construire un théâtre bien plus grand : Gaston Defferre proposa donc de le situer, pourquoi pas, tout près de son appartement qui dominait le Vieux-Port. Ce nouveau théâtre fut inauguré exactement le soir de 1981 où était formé le premier ministère de la gauche mitterrandienne. Aujourd'hui, Marcel Maréchal, devenu directeur du Théâtre du Rond-Point à Paris, donne au Théâtre de la Criée, à Marseille, non pas son « spectacle d'adieu », mais ce qu'il nomme son spectacle « Pour un au revoir », et il a choisi la pièce de son arrivée à Marseille, *Falstafe*.

Valère Novarina est un vrai écrivain, un vrai auteur dramatique, cela s'entend tout de suite tant les mots de sa traduction « vont bien ». Et Novarina a eu, sur les deux longs *Henry IV* de Shakespeare, le même regard attentif et cursif qu'Orson Welles lorsqu'il signa son film *Falstaff*. Maréchal cite d'ailleurs Welles : *« Falstaff est l'un des seuls personnages de toute la littérature dramatique qui soit fondamentalement bon. D'une bonté essentielle comme le pain, comme la vie. Il demande si peu qu'en fin de compte il ne reçoit rien du tout. »*

Shakespeare s'est ingénié, presque avec sauvagerie, à faire mépriser et insulter le pauvre gros Falstaff par les princes et les seigneurs qui ne supportent pas sa présence, alors que Falstaff les surclasse tous de mille coudées : c'est lui seul qui a l'esprit, la vue fine, l'intuition, l'élégance du dedans. Maréchal dans ce rôle donne à merveille toutes ces qualités, il y ajoute une jeunesse, une force, une légèreté, et lorsque son protégé devient roi, Maréchal, reprenant espoir, se met à danser devant lui une danse aérienne presque animale, comme un oiseau, et sur ces envols parfaits plane une inquiétude noire : Falstafe a déjà compris que son ami, son filleul, son presque fils, va se montrer plus dur encore que tous ceux qui furent ses ennemis.

Nicolas Vaude et Mathias Maréchal sont les deux jeunes princes qui visent la couronne, Pierre Tabard est le roi. Michel Demiautte, Richard Guedj, Jacques Angéniol, fidèles de la troupe Maréchal, courent sur les falaises de l'Histoire. Mama Prassinos interprète de façon très attachante la « petite vertu » Dolly Pipo. Les décors de Nicolas Sire surprennent comme des mirages, tant ces palais, ces plaines, ces cabarets apparaissent et disparaissent le temps d'un battement de cils.

Fin de l'histoire. Le *« vieux fou »* de Falstafe, comme dit Maréchal, se retrouve sans personne, et où le conduit-on, vers quelle retraite ? Marcel Maréchal, lui, s'en va au Rond-Point des Champs-Elysées, quittant le Vieux-Port, les pêcheurs, les châteaux forts qui ferment la rade, le soleil, et ses milliers d'abonnés... Est-ce ainsi que les théâtres vivent ? Oui, il faut bien...

MICHEL COURNOT

▶ La Criée, Théâtre national de Marseille, 30, quai de Rive-Neuve, 13007 Marseille. Tel. : Réservations : 91-54-70-54. Jusqu'au 26 juin. Du mardi au samedi à 19 heures ou 20 h 30. Dimanche à 17 heures. Durée : trois heures. De 80 F à 145 F.

ARTS

DANIEL SPOERRI au Musée de l'Assistance publique

Cabinet médical

Tout le monde connaît le goût de Daniel Spoerri pour les cuisines bizarres. Il parsème les murs des musées du monde entier de ses tableaux-pièges, plateaux de tables chargés des reliefs d'un repas, qui transfigurent un réel peu ragoutant. Depuis quelques années déjà, le « piégeage » d'objets inquiétants devenait plus fréquent, du hachoir à viande au cadavre d'animal plus ou moins momifié. Déambulant dans les allées du Marché aux Puces, il a découvert un lot d'anciennes gravures médicales, à partir desquelles il a composé son « cabinet anatomique ».

Le Musée de l'Assistance publique propose dans trois salles anciennement dévolues à la pharmacie, un menu en trois séries aux noms évocateurs. Entrée chaude, la recension maniaque des *Lépreux d'Islande*, montre des bustes d'hommes à différents stades de la maladie. De la simple rougeur au bubon purpurin, les huit planches, malgré des couleurs douces et passées, ne sont guère appétissantes au naturel. Agrémentées par Spoerri d'objets divers (éponge formant une tumeur gigantesque au niveau d'un os frontal, lame montée sur pivot prête à découper la base d'un nez), elles deviennent grotesques et presque sympathiques. Un peu angoissantes aussi.

Le plat de résistance est fourni par le docteur Bourgery, auteur d'un *Traité complet de l'anatomie de l'homme, comprenant la médecine opératoire*, publié en 1839 avec des lithographies de N. H. Jacob. Testicule artistement écorché, botte de doigts proprement découpés, chair fendue jusqu'aux hanches, les manipulations chirurgicales sont présentées avec précision et joliesse. Spoerri en rajoute : vraie libellule butinant la cire d'une oreille dessinée, queue de poisson sur découpe d'avant-bras, hameçon retrousse-gencives, serpette, ailes de pigeon et bronzes dorés sont collés là pour rendre encore plus belles des gravures qui tentaient déjà d'évacuer par l'esthétique la cruauté et le pathos des amputations. Les *Maladies de la peau* tiennent lieu de dessert. Facile d'imaginer ce qu'en poète non dénué d'humour, Spoerri en a tiré. Coquillages et cordes tressées, mousses et tranches de saucisson, haches de bourreau, robinets de cuivre, éponges, la panoplie est vaste pour accompagner les galeux, teigneux, eczémateux, et toute la ronde des croûtes et des squames.

Devant une roulette de dentiste, deux attitudes possibles : celle du praticien qui apprécie les qualités de l'outil, et celle du patient... Détournant à son profit un équipement médical dépassé, Spoerri donne le point de vue plus nuancé d'un artiste sur une médecine qui tient la douleur pour quantité négligeable ; une médecine mécaniste ; une médecine qui fouaille les corps sans jamais chercher les âmes. A laquelle il propose une alternative, en exposant aussi, un peu hors contexte mais tellement indispensable, sa *Pharmacie Bretonne* (1972-1984) : une étagère supportant cent dix-sept fioles remplies d'eaux miraculeuses.

HARRY BELLET

▶ « Le cabinet anatomique de Daniel Spoerri ». Musée de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris, hôtel de Miramion, 47, quai de la Tournelle, 75005 Paris. Tél. : 46-33-01-43. Jusqu'au 9 juillet. Passionnant petit catalogue : 80 pages, 89 F.

GENEVIÈVE CADIEUX au Nouveau Musée de Villeurbanne

La peau de l'interdit

Pour Geneviève Cadieux, la peau humaine a souvent la beauté des terres arides : ravinée, crevassée, striée d'herbes maigres, ombrée de lichen lépreux, plissée comme le sable après le reflux de la marée. Parfois, cependant, ses reliefs s'estompent et elle devient céleste, conglomérat de particules scintillantes aux abords d'un trou noir ; ou nébuleuse par gros temps, quand les gris bleutés de l'orage tentent d'absorber les rousseurs du couchant. Une des œuvres les plus impressionnantes de l'artiste canadienne, *le Corps du ciel*, diptyque photographique monumental, juxtapose un vrai ciel orageux et le fragment de peau tuméfiée démesurément agrandi qui répond à ces turbulences. Un hématome rivalise ainsi avec le motif le plus romantique de la tradition picturale ! Mais ce n'est pas de romantisme qu'il s'agit ici.

Au risque de l'obscénité

D'autres photographes, en particulier Patrick Tosani, ont métamorphosé la matière d'un objet en changeant son échelle. Mais l'important, dans de tels jeux d'agrandisseur, est moins la transformation finale que la vision du monde initiale propre à l'artiste. Geneviève Cadieux, en forçant le spectateur à s'approcher au plus près de la peau, jusqu'au vertige de l'immersion, ne cesse d'exprimer une espèce de terreur sacrée devant les gouffres intimes.

C'est particulièrement sensible quand elle photographie en très gros plan une bouche, un œil, une cicatrice : autant d'« *orifices des impulsions physiques profondes* », dirait Bataille, que la loi morale veut coudre, vitrifier, frapper de mutisme ou d'aveuglement. En les dilatant pour en couvrir des murs – la bouche *Voie lactée* fut même érigée, en 1992, au-dessus du Musée de Montréal, – elle défie l'interdit aussi violemment qu'une femme puisse le faire. Au risque de l'obscénité.

Sans suivre une progression chronologique, l'exposition du Nouveau Musée aide à comprendre comment elle en est venue à utiliser la photographie dans ce but de transgression. Ses pièces de 1987, *la Blessure d'une cicatrice* et *A fleur de peau*, utilisent différents supports. Dans la première, une gravure illustrant *le Petit Prince* et une photographie ancienne de Bellocq, qu'elle a agrandies en effaçant ou raturant les têtes. Dans la seconde, une inscription en braille et un miroir au tain corrodé, double affirmation de l'impossibilité de voir ce qui ne doit pas être vu. A partir de ce noir commence une reconquête de la vue, donc des corps, cadrés fragment par fragment comme territoires d'une identité morcelée.

A certaines étapes, la juxtaposition du noir et blanc et de la couleur, comme de fragments de différentes échelles, crée une dramatisation. Un des chefs-d'œuvre obtenus ainsi est le triptyque *Hear me With your Eyes* : un double visage de femme les yeux clos et la bouche ouverte, et la bouche seule, immense, dont on entend résonner longtemps le cri d'extase ou d'agonie.

BERNADETTE BOST

▶ Nouveau Musée de Villeurbanne, 11, rue du Docteur Dolard, 69100, Villeurbanne. Tél. : 78-03-47-00. Jusqu'au 4 juin, tous les jours sauf les mardis, de 12 heures à 19 heures.

LE 50ᵉ ANNIVERSAIRE DU DÉBARQUEMENT

LES VÉTÉRANS DU JOUR J

10

7 h 30. L'aumônier René de Naurois aborde Ouistreham sous l'uniforme des commandos

6 juin 1944, 7 h 30. La marée a imposé un léger décalage entre le débarquement américain sur Utah ou Omaha et celui des Britanniques, prévu bien plus à l'est, dans une zone baptisée Sword Beach, entre Lion-sur-Mer et Ouistreham. Objectif : faire la jonction avec les troupes aéroportées qui, depuis minuit, tiennent les ponts franchissant l'Orne et le canal... et prendre Caen. Rien de moins. Tous, bien sûr, ont le trac. Mais au sein de la première brigade commandée par Lord Lovat, un petit groupe d'hommes est sans doute plus ému encore que les autres. Ce sont les 177 volontaires français du commando Kieffer. Cela fait des mois qu'ils attendent ce moment. Et c'est à eux, combattants de la France libre, très durement entraînés, que revient l'honneur d'affronter les premiers le feu allemand.

Carrure d'athlète, allure baroudeuse, René de Naurois est, parmi eux, le seul à ne pas porter d'armes. Mais, sur son uniforme kaki, un grand crucifix attaché à un cordon blanc s'impose à tous les regards. Impossible de ne pas reconnaître l'aumônier du 4ᵉ Commando.





IMPERIAL WAR MUSEUM

Seuls Français à débarquer le 6 juin, les 177 bérets verts du commando Kieffer (réunis sur la photo autour de leur aumônier et du curé d'Amfreville peu après le 6 juin) ne traduisent cependant pas toute la participation française au D-Day. Citons notamment les SAS du colonel Bourgoin, parachutés dans la nuit en Bretagne ; l'aviation des Forces françaises libres et une poignée de pilotes affectés dans des escadrilles de la RAF ; certains bâtiments des Forces navales françaises libres (*le Montcalm, la Combattante*...), sans compter les chalutiers hors d'âge utilisés en Angleterre et quelques navires de commerce.

« Nom de Dieu, nom de Dieu ! » Eh bien, oui, les soldats juraient ! Avec fougue. Avec foi. Parce que pour sauter du bateau, avancer dans la mer sous les obus et la mitraille, et foncer sur la plage en surmontant la trouille qui vous mord le ventre, eh bien il fallait être furieux ! Sauvagement furieux ! Il fallait vouloir casser la gueule de l'ennemi. Et sentir que la bataille était juste. Qu'on était des combattants au service de la justice, du Droit avec une majuscule, et de la paix. Et que pour les obtenir, il fallait malheureusement se battre. Alors ce « Nom de Dieu » que les hommes poussaient ensemble était presque une prière, une invocation pieuse. Il donnait du courage. Le courage de passer par la guerre.

» Car depuis le bateau, nous étions dans la guerre. Dans l'élément de la guerre. Comme on peut être dans l'élément de l'eau, de l'air, du feu. Il y a le vacarme monstrueux provoqué par les tirs de canons de toutes sortes, une fumée bleuâtre en nuage au-dessus de la mer, et puis l'odeur de la poudre. La puanteur de la poudre. Qui vous colle aux narines. Et puis qui vous excite. Oui, je crois bien que la poudre excite.

» La preuve, c'est que, malgré l'eau à hauteur de poitrine, on n'a pas senti le froid. Aucun d'entre nous, c'est incroyable ! La fureur, vous dis-je, et aussi l'ardeur ! On avançait dans la mer blanche d'écume en prenant gare aux pieux hérissés de mines, heureusement découverts par la marée basse. Des hommes, déjà, tombaient. On a touché le sable mouillé, puis le sable sec. Cela pétait de tous les côtés. Mais il fallait foncer. Avec interdiction de nous arrêter sous aucun prétexte. A ma droite, un char amphibie était en flammes, et j'ai pensé aux pauvres types qui grillaient à l'intérieur. J'ai aussi vu un gars de chez nous, le pantalon arraché, les fesses rouges de sang, sans doute grièvement blessé. Je ne devais pas m'arrêter. D'autres aumôniers et brancardiers arriveraient sans tarder s'occuper de la plage.

» J'ai atteint la dune qui s'élevait en pente douce. Une douzaine de soldats anglais s'y tenaient agglutinés et immobiles. Cela m'a foutu en colère. N'était-ce pas d'une imprudence stupéfiante ? Un obus de mortier, me disais-je, et ils seraient tous tués d'un coup. Les inconscients ! Les fous ! Alors, je les ai doublés, en râlant tout fort, et en m'engageant à grandes foulées dans l'herbe verte. Ce n'est qu'en voyant leur air ahuri et furibard que j'ai compris : je marchais sur des terres pleines de mines ! D'ailleurs une petite pancarte de bois affichait une tête de mort et deux tibias sous l'inscription « Minen »... Non seulement je risquais de sauter moi-même, mais je leur faisais partager le risque. Mon anglais hésitant de l'époque m'a heureusement évité de comprendre leurs jurons.

» Je me suis mis à quatre pattes en essayant de me repérer et de me faire une idée de la situation. Mais comment s'y retrouver ? La pagaille était indescriptible ! Le commandant Dawson, dans un geste élégant et symbolique, avait laissé les deux bateaux français prendre quelques mètres d'avance pour nous laisser fouler en premier le sol de France ; mais quelques minutes avaient suffi pour que toutes les unités soient mélangées et la plage en plein chaos. Des hommes gisaient sur le sable que trouaient des centaines d'obus ; les mitrailleuses couvraient les hurlements. Et le feu, omniprésent, avait quelque chose d'infernal. C'était perdu. Oui, j'ai vraiment cru alors que c'était perdu. Que le débarquement avait raté, que ce fouillis nous serait fatal, qu'on s'y était mal pris. La contre-attaque allemande, me disais-je, nous repousserait à la mer ou nous tuerait tous sur place. J'ai collé ma joue contre le sable. Au moins allais-je mourir sur le sol de ma patrie.

» Et puis j'ai entendu la voix du commandant Philippe Kieffer et j'ai rampé dans sa direction. Il était allongé, visiblement blessé, mais il hurlait des ordres, et des camarades, également à quatre pattes, commençaient à se rassembler derrière des monticules de sable. C'est là que des hommes m'ont demandé la communion. Dans ce chaos effroyable. Sur ce sable qui tombait en averses, derrière quelques cabines de bain en planches pourries qui nous ôtaient temporairement du champ des mitrailleuses. Je portais sur moi une petite boîte d'hosties consacrées et je me suis glissé de l'un à l'autre. Ils étaient graves et concentrés.

» C'étaient, vous savez, des types épatants. Il y avait de tout, des intellectuels, et puis des gens très frustes. Je me souviens par exemple d'un garçon délicieux qui portait sur le front le tatouage « *Pas de chance* ». Il s'appelait Boulanger, on l'appelait La Boulange. Et il provoquait des attroupements en racontant des histoires désopilantes. « *Je suis chrétien, Monsieur l'aumônier !* » me disait-il en sortant de sa chemise une petite médaille. Oui, il l'était et il avait la foi. Il aurait d'ailleurs cassé la figure du type qui l'aurait mis en doute !

« Je ne me demandais pas ce qu'un prêtre faisait là »

» Tous étaient unis par la conviction que cette guerre de libération était juste, et que se battre contre le nazisme était faire son devoir. De cela au moins nous étions sûrs et il n'est pas une messe où je n'ai évoqué ainsi la justification du combat. Car je connaissais l'Allemagne pour avoir étudié et vécu à Berlin. Je connaissais le nazisme, je connaissais les camps. J'avais rencontré des Juifs avec des récits effroyables sur les rafles, les humiliations et les persécutions. Des choses monstrueuses. Je pouvais dire la haine, la violence, la fumée immonde des fours où l'on brûlait des corps. Quand je pense qu'il y a encore des imbéciles pour nier cela ! Mes soldats écoutaient. Cela les impressionnait bien sûr – beaucoup étaient encore des gosses – et ils réagissaient en fonction de leur tempérament et de leur culture. Mais mon témoignage les confirmait dans la grandeur de leur tâche. Non seulement nous allions libérer la France, mais nous allions libérer aussi l'Allemagne de la tyrannie du nazisme, dussions-nous pour cela détruire totalement la Wehrmacht qui en était l'instrument.

» Le casino nous attendait. Vite. Il fallait l'attaquer de revers et neutraliser la batterie qu'y avaient installée les Allemands. Nous avons donc atteint la route en progressant par petits bonds. Les hommes allaient plus vite que moi, plus jeunes, mieux entraînés. Il s'agissait de ne pas les perdre ! Mais mon pantalon plein d'eau de mer s'est mis soudain à glisser. Je l'ai retenu de la main, contrarié, furieux même, avant de réaliser avec effroi que mes bretelles avaient craqué. Impossible de les raccrocher. Je ne pouvais plus faire un pas ! Je pestais, je pleurais de rage. Tant pis, me suis-je dit : à la guerre comme à la guerre, j'attaquerai en caleçon ! J'ai saisi mon petit couteau à la lame arrondie, tout juste bonne à étaler le pâté de l'intendance anglaise sur le pain, et j'ai entrepris de découper mon pantalon afin de m'en débarrasser sur la route... Horreur ! J'avais ce jour-là troqué le caleçon kaki de l'armée contre un caleçon blanc de ma garde-robe personnelle ! J'étais pétrifié. Ne risquait-on pas dans la rue de prendre ce tissu blanc pour un drapeau de capitulation ? Et moi, pour un type qui se rend ? A moins que ce ne soit une cible, lumineuse à plus d'un kilomètre ? Mes camarades disparaissaient devant. C'était trop grotesque !

» Et puis voilà que j'ai aperçu un bout de fil de téléphone en cuivre, que j'ai cassé, tordu, afin d'essayer d'en faire une charnière entre mon pantalon et mon bout de bretelle. Un soldat anglais, posté en sentinelle à l'abri d'une maison, m'a donné le coup de main attendu. Et j'ai filé comme un fou, sur la piste des autres...

» Le casino était en vue qui crachait ses bombes tandis que des tireurs isolés faisaient mouche sur nos hommes. Le sous-lieutenant Hubert, si vaillant jeune homme, était criblé de balles. Et puis c'était Renault, le ventre ouvert, à qui je donnais les derniers sacrements. Et encore Rollin, abattu d'une balle dans le crâne et auprès duquel mourait aussitôt le bon docteur Lion atteint, lui, d'une balle en plein cœur. Ces images-là m'ont hanté des nuits entières.

» L'attaque se poursuivait. Le casino ripostait. Un mur faisait barrage. Alors est arrivé un char, guidé par Kieffer hissé à l'avant. Il y eut des obus, des tirs automatiques, l'assaut à la grenade et puis des prisonniers, nos premiers prisonniers allemands. Le casino ne causerait plus de dommages. Nous pouvions nous enfoncer dans les terres.

» J'étais content d'être là. J'étais fier des soldats. Anglais, Français, catholiques, anglicans, qu'importe ! J'étais leur aumônier à tous. Je les trouvais magnifiques. Et je ne me demandais pas ce qu'un prêtre faisait là. Cela me semblait naturel d'être avec eux en première ligne. Et je sais qu'eux aussi aimaient cela. Cela se vit, cela ne se conceptualise pas. Je n'avais tout de même pas quitté la France ni mes amis de la Résistance pour rester à Londres le derrière sur une chaise ! D'ailleurs c'était la tradition, en 14-18, que l'aumônier en soutane aille au front ! Un agneau au milieu des loups ? Vous plaisantez ! Je n'ai jamais vu des hommes aussi prêts à la mort et aussi proches de Dieu. C'était un jour immense. »

ANNICK COJEAN

Le Père de Naurois, ancien aumônier de l'école des cadres d'Uriage (fondée par le capitaine Dunoyer de Ségonzac), a mené de front, après la guerre, un enseignement de théologie à la faculté libre de Toulouse et des recherches scientifiques en biologie animale pour le CNRS. Il est notamment l'auteur d'une thèse intitulée « Peuplements et cycles de reproduction des oiseaux de la côte occidentale d'Afrique ». Sa curiosité et son appétit de connaissances, aussi bien en histoire qu'en sciences ou en philosophie, l'ont conduit à voyager sur tous les continents. Lieutenant-colonel de réserve, René de Naurois reçoit toujours chaleureusement ses amis du 4ᵉ commando et s'apprête à dire devant eux, à Ouistreham, la « messe du cinquantième ». Le verbe haut, le sourire lumineux, il travaille d'arrache-pied sur un livre d'histoire de la guerre et sur plusieurs ouvrages scientifiques. Il a « bientôt cent ans », dit-il en souriant. Corrigeons : à peine quatre-vingt-huit ans.

Demain
9 h 00 : John Snagge, speaker à la BBC, reçoit le texte d'Eisenhower annonçant officiellement le débarquement.

Des pertes évaluées à 2,2 milliards de francs au maximum

L'arrêt des comptes de Thomson-CSF est de nouveau reporté

Le cas Alain Gomez a agité, mercredi 25 mai, le conseil des ministres. Le gouvernement, qui avait prévu – parmi ses diverses dispositions d'ordre économique et financier – d'abroger *in extremis* l'interdiction faite aux administrateurs d'entreprise publique d'exercer plus de trois mandats consécutifs, sauvant ainsi le président de Thomson, s'est heurté à l'opposition du chef de l'Etat. Le sort de M. Gomez est désormais laissé à l'initiative des parlementaires, qui peuvent rétablir par voie d'amendement la disposition litigieuse,

■ DUREE. Le ministre de l'économie a décidé de porter de trois à cinq ans la durée des mandats de présidents d'entreprise publique et de l'aligner ainsi sur celle des mandats d'administrateurs. Cette disposition met fin à une anomalie criante dans le système français de nomination.

[redacted]

Nouveau report. Nouveau délai. Réunis mercredi 25 mai, les conseils d'administration de Thomson-CSF et de sa maison mère, Thomson SA n'ont pas pu arrêter les comptes des deux sociétés. Les commissaires aux comptes ont demandé un nouveau report, expliquait en marge des conseils Alain Hagelauer, directeur financier. Le groupe, ajoutait-il, ne serait pas en mesure d'annoncer ses résultats avant trois au quatre semaines, délai nécessaire aux commissaires aux comptes pour apprécier définitivement les conséquences des créances douteuses du Crédit lyonnais, auxquelles Thomson-CSF, actionnaire de la banque à hauteur de 21,56 %, doit apporter sa garantie à la demande de l'Etat (*le Monde* du 27 avril).

Les pertes de CSF ne devraient pas excéder 2,2 milliards de francs, a précisé M. Hagelauer, quand, hors Lyonnais, l'exercice 1993 aurait été bénéficiaire de 1 milliard. Faute de plus de précisions, *« les administrateurs ont demandé à Alain Gomez de solliciter auprès du président du tribunal de commerce l'autorisation de reporter au-delà* [de la date légale] *du 30 juin les assemblées générales des actionnaires »*, raconte un présent. Les commissaires aux comptes ont, une nouvelle fois, justifié leur demande par l'extrême complexité de l'opération de *« defeasance »* menée par le Crédit lyonnais pour apurer ses comptes.

Clé de voûte

Cette *« defeasance »* est la clé de voûte du sauvetage de la banque par l'Etat. C'est une opération financière sophistiquée au terme de laquelle la banque publique se sépare de 43 de ses 50 milliards de francs de créances immobilières « douteuses ». Ses créances sont transférées vers une société foncière créée à cette fin pour cinq ans, l'Office immobilier de gestion (OIG). Le Lyonnais évite ainsi de prendre les provisions indispensables sur ses créances, ce qu'il aurait été, en tout état de cause, incapable de faire.

Le risque économique de cette structure, c'est-à-dire les pertes, ainsi que le coût de « portage » (évalué à 4 milliards de francs) seront assumés par les principaux actionnaires du Lyonnais, l'Etat, Thomson-CSF et la Caisse des dépôts, dans la limite de 18,4 milliards de francs. A raison de 16 milliards pour l'Etat (coût de « portage » compris), 1,8 milliard pour Thomson et 600 millions pour la Caisse des dépôts. Au-delà de ces 18,4 milliards, le Crédit lyonnais prend les pertes à sa charge. Il assure par ailleurs le financement de l'OIG à un taux de marché. Il existe, enfin, une clause *« de retour à bonne fortune »*, prévoyant, en cas de redressement sensible, que la banque reprenne, dans deux ans, une partie des créances.

Quelle fraction de ce 1,8 milliard de francs, Thomson-CSF doit-il exactement provisionner ? C'est pour répondre à cette question que, depuis le 5 mai, une vingtaine d'experts examinent, ligne à ligne, les créances douteuses de l'OIG. *« Il y en a de 2 000 à 2 500, mais certaines d'entre elles recouvrent de multiples opérations »*, s'étonne encore un administrateur. *Les commissaires aux comptes évaluent à 3 000 au total le nombre d'expertises à faire pour lesquelles il faut apprécier, à chaque fois, la valeur des immeubles. Ils n'en sont encore qu'à la moitié. »*

Faute de pouvoir arrêter les comptes, les conseils (celui de CSF le matin, celui de la maison mère, l'après-midi) se sont, donc, pour l'essentiel transformés pour certains administrateurs salariés, CGT notamment, en tribune pour faire le procès de l'aventure du groupe dans la banque. Et juger que les sommes nécessaires à la recapitalisation du Lyonnais devraient plutôt servir à recapitaliser l'autre filiale du groupe, Thomson Consumer Electronics, fortement endetté. Alain Gomez s'est défendu, Bernard Pache, administrateur et ex-PDG de Bull, a volé à son secours, *estimant, malgré les pertes* actuelles, à 4 milliards de francs les gains engrangés par le groupe grâce à cette « diversification ».

Quant à la reconduction ou non du PDG, *« dans cette ambiance d'exquise politesse caractérisant les conseils »*, selon l'expression d'un administrateur, personne ne s'est autorisé à poser la question...

P.-A. G. et E. L.

L'avenir capricieux d'Alain Gomez

Personne n'avait prévu l'humeur du chef de l'Etat. Ni les partisans du pdg de Thomson SA, Alain Gomez ni ses adversaires, qui s'affrontaient, depuis des semaines, dans un combat d'autant plus feutré que les positions étaient tranchées. Personne n'aurait imaginé que l'Elysée, Matignon, les ministres joueraient tant à front renversé, qu'ils feraient, *in fine*, des parlementaires de la majorité, les arbitres de jeux florentins dont ils sont, d'habitude, soigneusement écartés. On sait depuis le rocambolesque conseil des ministres du mercredi 25 mai qu'il reviendra aux députés d'être à l'initiative du maintien, ou non, du pdg à la tête de l'un des plus importants groupes industriels français, 100 000 salariés, 67,5 milliards de chiffre d'affaires. Récit.

Vendredi 20 mai, veille du long week-end de la Pentecôte. Dans ce jeu de « poker menteur » que constitue, en France, la nomination des présidents à la tête des groupes nationalisés, les adversaires d'Alain Gomez se veulent confiants. Ils disposent, il est vrai, d'une arme de poids : la loi, celle du 26 juillet 1983 dont l'article 11 interdit à un administrateur d'exercer plus de trois mandats consécutifs. Alain Gomez, dont le troisième mandat arrive à échéance le 16 juin, est d'autant plus menacé de perdre ce « sésame » juridiquement indispensable pour demeurer pdg que le secrétariat général du gouvernement (SGG) estime que ce texte ne saurait souffrir d'interprétation (*le Monde* du 24 mai).

Politiquement, la situation d'Alain Gomez ne paraît pas plus assurée. Le ministre de l'industrie, Gérard Longuet, ne s'est pas laissé convaincre par l'incessant défilé de ses « amis » politiques, venus plaider la cause du pdg. Il demeure, à tort ou à raison, convaincu que M. Gomez n'est pas l'homme de la situation et pèche par manque de stratégie. Certains, à Matignon, se montrent tout aussi distants. Interrogé sur le rôle éventuel de Nicolas Bazire, hier chargé de mission chez Thomson SA, aujourd'hui directeur de cabinet du premier ministre, un conseiller tranche : *« Vous n'imaginez quand même pas que cela puisse influencer la position du gouvernement ! »*

Mardi 24 mai, début d'après-midi. Une confidence laisse entendre que M. Gomez pourrait avoir sauvé son mandat. Rien n'est sûr, encore, mais Matignon pourrait introduire, dans le projet de loi – simple texte annuel de « balayage » – baptisé *« diverses mesures d'ordre économique et financières »* (DDOEF), une nouvelle rédaction de l'article 11 fixant *« à cinq ans reconductibles »*, la durée d'un mandat d'administrateur. Sans plus de limitation de nombre. La confidence se concrétise le soir même, quand Nicolas Sarkozy, porte-parole du gouvernement, reçoit le projet de compte-rendu qu'il devra commenter, le lendemain, au sortir du conseil des ministres.

Les « réserves » de M. Mitterrand

Mercredi 25 mai, début de matinée. Le chef de l'Etat s'étonne, lors de son face à face habdomadaire avec Edouard Balladur, du contenu du projet de loi. Il dit pouvoir comprendre la volonté du gouvernement de procéder à un toilettage des textes de 1983 auquel il n'a aucune raison de s'opposer. Mais *encore faut-il que les formes soient* respectées et que le pouvoir s'épargne la procédure peu glorieuse des DDOEF. Que le gouvernement entende lever l'interdiction faite aux administrateurs d'entreprises publiques de mener à bien plus de trois mandats consécutifs, soit ! Mais qu'on y consacre alors un vrai texte, et non un simple article que l'on pourrait croire *ad hominem* dans un projet de loi fourre-tout. Edouard Balladur est pris de court. Ce faisant, François Mitterrand sait qu'il complique la reconduction d'Alain Gomez quand on aurait pu imaginer qu'il volerait au secours d'un pdg nommé aux lendemains des grandes nationalisations de 1982, et seul de son état à être demeuré en place depuis lors. Mais le président de Thomson qui aurait, dit-on, agacé sous la première cohabitation pour avoir marqué trop d'empressement à l'égard de la nouvelle majorité, n'a jamais été l'égal d'un Loïk Le Floch-Prigent ou d'un Gilles Ménage, garantis, quoi qu'il arrive, d'un soutien sans faille de l'Elysée. Alors même que l'un des métiers de Thomson, le militaire, autorise le chef de l'Etat, au nom du *« domaine partagé »*, à manifester une attention plus sourcilleuse, plus politique également, au sort éventuel de M. Gomez, François Mitterrand se sent les mains libres. La suite est surtout affaire d'opportunité.

Mercredi 25 mai, au conseil des ministres. Le conseil des ministres entré en séance, le chef de l'Etat réitère, sans plus de précision, ses réserves. Distrait ou préoccupé, Nicolas Sarkozy n'en perçoit pas la portée. Au même instant, Bercy, qui ignore tout de cet ultime rebondissement, assure les journalistes de l'abrogation de l'article 11 et du maintien de M. Gomez. Le dysfonctionnement est total. En rendant compte des travaux du conseil, M. Sarkozy en donne une nouvelle illustration. Le porte-parole lit et commente... le communiqué de la veille que le secrétariat général du gouvernement a omis d'actualiser. Ni le chef de l'Etat, ni le chef du gouvernement n'ont par ailleurs informé M. Sarkozy du changement. Ses propos, repris instantanément par les agences de presse, sont aussitôt démentis par Matignon. L'avenir, décidément capricieux, du président de Thomson paraît à nouveau compromis. Difficile, en effet, pour le gouvernement d'élaborer un projet de loi, une loi Gomez !

Mercredi 25 mai, en début d'après-midi. La nouvelle se répand parmi les parlementaires de la majorité, interloqués, et qui ne comprennent pas. Passe encore qu'Edouard Balladur « plie » devant l'Elysée sur les essais nucléaires. Mais qu'il puisse reculer sur ce sujet et renoncer à modifier un simple article de loi paraît inconcevable. Voilà Alain Gomez propulsé au centre de la cohabitation et de ses avatars. Voilà devenu probable, dans ce contexte, qu'un député de la majorité propose, lors du vote des DDOEF, un amendement rétablissant la disposition gouvernementale. Dans ces journées de dupes, Alain Gomez pourrait bien avoir sauvé sa tête.

PIERRE-ANGEL GAY et CAROLINE MONNOT

Un ancien camarade de M. Chevènement

C'est, en quelque sorte, le dernier des Mohicans. Depuis 1989, Alain Gomez est en effet le seul, parmi les dirigeants des grandes entreprises nationalisées nommés en 1982, à être toujours en place. Confirmé dans ses fonctions lors de la première cohabitation, en 1986, M. Gomez n'a jamais fait mystère de son engagement à gauche.

Proche de la SFIO pendant son passage à l'Ecole nationale d'administration, de 1963 à 1965, il participe, à l'époque, à la création du Centre d'études, de recherches et d'éducation socialistes (CERES), aux côtés de Jean-Pierre Chevènement et de Didier Motchane. Sous le pseudonyme collectif de Jacques Mandrin, les trois jeunes hauts fonctionnaires publient, en 1968, *l'Enarchie ou les mandarins de la société bourgeoise*, puis, en 1969, *Socialisme ou social-médiocratie*, où se trouve développé le programme du CERES, qui sera, dans les années 70, l'aile idéologique du tout jeune Parti socialiste.

Si la gestion, tout d'abord à Saint-Gobain, puis à Thomson, l'a progressivement accaparé, Alain Gomez n'en retrouve pas moins, à l'occasion, des accents voisins de ceux de M. Chevènement. Il ne se prive guère, en effet, de dénoncer notamment *« l'idéologie du libre-échange »* qu'il retrouve, à son grand dam, tant dans Maastricht que dans le GATT (*le Monde* du 28 novembre 1992).

G. P.

COMMENTAIRE

Cinq ans enfin

En annonçant, mercredi 25 mai, que la durée des mandats des *présidents d'entreprises publiques* serait portée de trois à cinq ans (*le Monde* du 26 mai), Edmond Alphandéry, ministre de l'économie, met fin à une aberration de l'économie mixte à la française. Celle de la campagne quasi permanente pour leur renouvellement de dirigeants de groupes publics, soumis tous les deux ou trois ans à l'échéance de leur mandat de président ou de celui d'administrateur. Car, privé de son mandat d'administrateur, un dirigeant ne peut plus, par définition, présider le conseil d'administration.

Non seulement une présidence de trois ans permettait difficilement à un inspecteur des finances ou à un polytechnicien, si brillant soit-il, de s'initier à un nouveau métier d'assureur, de banquier, d'industriel ou de transporteur aérien, mais la durée de ses différents mandats ne coïncidait pas. Le décret du 26 février 1979, appelé à disparaître, fixait le mandat de président à trois ans et la loi du 26 juillet 1983, dite de démocratisation du secteur public, avait créé un mandat d'administrateur de cinq ans.

Compte tenu de ce chevauchement, les présidents d'entreprises publique étaient de fait renouvelés tous les deux trois ans. Une pratique commode pour les politiques, qui produisait à intervalles réguliers de vrais *« feuilletons »* avec rumeurs de départ, candidatures plus ou moins déclarées, jeux d'influences, et utilisation par les uns et les autres des médias. Dernier exemple en date, celui de la succession de Jean-Yves Haberer au Crédit national, qui a vu une vingtaine de candidats réels ou supposés pressentis...

Cette pratique, les entreprises s'en seraient bien passées. Dominique Strauss-Kahn et Michel Sapin, alors respectivement ministre de l'industrie et ministre des finances, avaient bien prôné, en 1992, un allongement de la durée des mandats de président. Mais leurs bonnes intentions étaient restées lettre morte.

Cette fois, l'Etat actionnaire fait preuve de maturité, au moment même où la poursuite des privatisations a fait passer au privé bon nombre des plus grandes entreprise publique. Le gouvernement a, en tout cas, décidé de remettre les compteurs à zéro. La quasi-totalité des dirigeants d'entreprises publiques vont voir leurs mandats d'administrateurs arriver à échéance au cours des quatre prochains mois. Les présidents seront alors nommés ou renommés avec des mandats de cinq ans dont la durée sera identique à celle de leur mandat d'administrateur. Les exceptions à cette règle sont très peu nombreuses et concernent seulement les dirigeants d'Air France et du GIAT qui ont été nommés avec des échéances différentes.

Pour les autres, l'harmonisation de leurs différents mandats devrait leur donner le temps de gérer dans une certaine sérénité. Les places à pourvoir dans les prochaines semaines n'en seront que plus chères.

ÉRIC LESER

SOCIAL

Après la publication du rapport Goasguen

Le CNPF et la CFTC défendent la gestion paritaire de la formation professionnelle

L'Assemblée française des chambres de commerce et d'industrie (AFCCI), a réagi, mercredi 25 mai, au rapport de la commission d'enquête parlementaire, dont le rapporteur est Claude Goasguen, rendu public le même jour (*le Monde* du 26 mai). L'*« objectif est l'emploi et la performance économique »* rappelle un communiqué qui souligne que les chambres de commerce et d'industrie *« présentent un système transparent et économe des fonds qui leur ont été confiés par les entreprises »*. Pour le CNPF, ce document *« est un rapport réducteur »* parce que ses préoccupations semblent porter essentiellement sur la gestion des fonds collectés dans le cadre paritaire alors que *« ceux-ci ne représentent que 15 milliards de francs sur les 120 milliards de la formation professionnelle ». « Il met toutefois en évidence un certain nombre de dysfonctionnements auxquels il convient de porter remède »*, reconnaît le CNPF, qui *« réaffirme son attachement à la politique contractuelle et au paritarisme »*.

La CFTC rappelle qu'elle demande la simplification du système *« depuis dix ans »* dans le souci de *« renforcer le paritarisme ». « De grâce, ne mettons pas en scène une fois de plus les animaux malades de la peste en faisant croire que c'est toujours du baudet syndical que vient tout le mal »*, proteste la CFTC.

ÉCONOMIE

FINANCES

Remontée des taux d'intérêt à long terme

Nouveau coup de vent sur les marchés européens

L'humeur est redevenue très morose, le mot est faible, sur les marchés financiers européens, où les taux d'intérêt à long terme ont amorcé une remontée plutôt désastreuse pour les Bourses d'actions, qui ont été assez éprouvées. Mercredi 25 *mai*, le cours du contrat dix ans sur le MATIF est retombé à 119 contre 122 à la fin de la semaine dernière, ce qui a eu pour effet de faire remonter de près de 50 centimes le rendement de l'emprunt d'Etat français à dix ans (OAT), passé en quelques jours de 6,65 % à 7,15 %. Le phénomène était identique à Francfort, où le rendement du même emprunt à dix ans (Bund) a bondi de 6,35 % à 6,80 %. Du coup, les coûts des actions à Londres et Francfort ont perdu 2 % de moyenne, ce pourcentage étant supérieur à Paris.

A l'origine de ce nouvel accès de faiblesse, on trouve une phrase assez inquiétante du président de la Bundesbank, Hans Tietmeyer, qui, lundi 23 mai à Helsinki, avait déclaré : *« Pour le moment, nous n'allons plus suivre le processus de baisse des taux d'intérêt pas à pas (step by step) »*. Cette phrase a été interprétée comme l'indication qu'un coup d'arrêt allait être donné à la désescalade prudente des taux d'intérêt à court terme, poursuivie par la Banque centrale allemande depuis le début de mars, au terme d'une interruption de trois mois.

Effet dévastateur

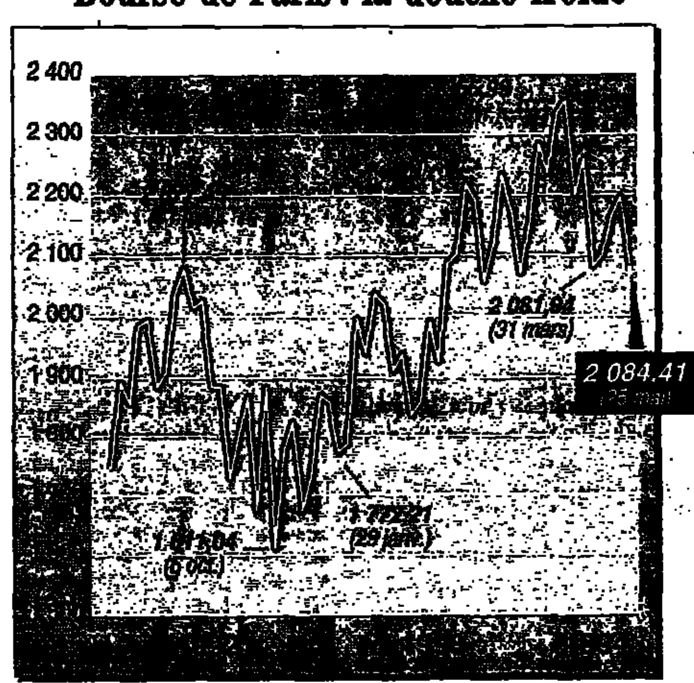
Certes, le propos de M. Tietmeyer était plutôt sibyllin, car il ne s'appliquait sans doute qu'au taux d'escompte de la banque, diminué d'un demi-point complet il y a quinze jours, de 5 % à 4,50 %. A Francfort, on pense communément que le taux des pensions à court terme (REPO), encore diminué de 3 centimes mercredi 25 mai (5,23 % à 5,20 %), pourrait être abaissé à 5 % d'ici la fin juin pour rester à ce niveau pendant l'été, avant de reprendre éventuellement sa diminution à l'automne. Mercredi 25 mai, la rumeur courait à Paris que la Banque de France pourrait, jeudi 26 mai, abaisser unilatéralement de 10 centimes son taux d'appel d'offres à 5,30 % contre 5,40 %, profitant de la bonne tenue du franc.

En tout cas, un tel propos a eu un effet dévastateur, le taux de l'euromark à trois mois sur l'échéance décembre 1995 remontant à 5,25 % (5,35 % sur mars 1995, contre 5,10 % actuellement). Ajoutons que le gonflement du rythme annuel de croissance de la masse monétaire M3 en Allemagne, passé de 15,4 % en mars à 15,8 % en avril, contrairement à l'attente générale, complique la tâche de la Bundesbank, qui voudrait bien faire rentrer cette croissance dans sa fourchette officielle de 4 %-6 %, fixée pour l'année 1994. *« Sa crédibilité est en jeu maintenant, et elle commence à en prendre conscience »*, assure Joachim Fels, l'un des économistes de la grande firme américaine Goldman Sachs, à Francfort. Les marchés ont conclu que le retour en arrière des taux à long terme en Europe, après leur remontée violente depuis le début de février, pourrait s'effectuer plus difficilement que prévu, d'autant que les signaux en provenance du marché américain, d'où est venu tout le mal, ne sont pas des plus clairs.

Lundi, une forte montée de l'indice des prix des matières premières à New-York poussait à nouveau à la hausse les rendements des emprunts du Trésor américain, en vif recul, la semaine dernière, au lendemain du relèvement rassurant du taux d'intervention de la Réserve fédérale des Etats-Unis (0,50 % de plus à 4,25 %) et qui, à 7,20 % sur dix ans, et 7,44 % sur trente ans, contre 7 % et 7,25 % précédemment, retrouvaient leurs niveaux d'il y a dix jours. Mardi 24 mai, heureusement, de fortes pluies dans le Middle-West atténuaient les craintes de sécheresse pour la récolte de soja, et les cours des céréales effaçaient leur hausse du lundi, le rendement des emprunts du Trésor revenant à 7,12 % et 7,36 % mercredi 25 mai à New-York.

FRANÇOIS RENARD

Bourse de Paris : la douche froide



Après quatre mois consécutifs de baisse, la Bourse de Paris a amorcé le nouveau terme boursier de juin par un vif recul. L'indice CAC 40 a perdu 2,29 %, mercredi 25 mai, portant ainsi la baisse depuis le début de l'année à 8,10 %. L'instabilité des taux d'intérêt et des monnaies rend les investisseurs particulièrement réticents envers les valeurs mobilières. Cette déprime du marché français contraste de manière singulière avec les nouvelles économiques. Les signes de reprise se multiplient en Europe, notamment en France.

Président de la Réserve fédérale américaine

M. Greenspan juge inutile une nouvelle législation sur les produits dérivés

NEW-YORK
de notre correspondant

Les dirigeants des organismes américains de contrôle des marchés financiers ont jugé, mercredi 25 *mai*, devant *un comité* de la Chambre des représentants, qu'une nouvelle législation sur les produits dérivés serait aujourd'hui inutile et qu'elle pourrait même faire plus de mal que de bien. Il y a une semaine, un organisme d'étude du Congrès, le General Accounting Office, avait appelé à un renforcement de la réglementation sur ce marché des produits dérivés (options, futures...) estimé à quelque 12 000 milliards de dollars (près de 68 000 milliards de francs).

Alan Greenspan, président de la Réserve fédérale, a expliqué que les régulateurs avaient bien *« l'œil sur le marché »* et que des remèdes législatifs *« n'étaient ni nécessaires ni souhaitables »* pour le moment. Pour le président de la Fed, les produits dérivés ont permis au cours des années récentes de *« renforcer l'efficacité de l'économie »*, certains prêts classiques accordés par des banques lui apparaissant plus risqués que *« les produits dérivés de base »*.

Meilleure publicité

Reconnaissant que les produits dérivés peuvent devenir dangereux lorsqu'ils sont mis dans des mains inexpérimentées et ne sont pas contrôlés, les régulateurs se sont déclarés prêts à améliorer la coordination de leur action. Ils estiment indispensable une meilleure publicité des opérations menées mais jugent que des lois nouvelles ne seront d'aucun recours.

E. I.

ÉTRANGER

En dépit du redressement économique en Grande-Bretagne

Un Livre blanc souligne les retards de compétitivité de l'industrie britannique

En dépit du net redressement de sa situation économique depuis un an, la Grande-Bretagne continue de pâtir d'un large retard en matière de compétitivité *industrielle*. Ce constat sans concession constitue le principal mérite du Livre blanc que le gouvernement vient de rendre public.

LONDRES
de notre correspondant

L'exercice auquel s'est livré Michael Heseltine, ministre de l'industrie et du commerce, n'était pas des plus faciles : rares sont les gouvernements qui choisissent de mettre l'accent sur les carences de leur pays – et donc sur les lacunes de leur politique – au moment où leur cote de popularité est à un *niveau historiquement bas*. *Il* est vrai que l'amélioration de la situation économique (inflation stabilisée, recul du chômage) permet plus aisément de mettre l'accent sur les errements du passé.

Le Livre blanc, présenté mardi 24 mai, avec une certaine solennité – il s'agit, pour le gouvernement de John Major, d'une sorte de manifeste politique à mi-parcours de mandat –, constitue un état des lieux peu brillant de l'industrie britannique. Au fond, après quinze années consécutives de politique conservatrice, le gouvernement doit admettre que la Grande-Bretagne a pris un retard considérable sur ses principaux concurrents en matière de compétitivité industrielle. Avant d'être *« un formidable programme pour le changement et le progrès dans les secteurs public et privé »*, comme l'affirme M. Heseltine, le Livre blanc est donc d'abord un aveu d'échec.

Le Royaume-Uni occupait en 1993 la seizième place, en termes de PNB par habitant, parmi les vingt-quatre pays industriels membres de l'OCDE. Sa position s'est certes améliorée (dix-huitième place en 1991), mais le niveau de productivité de l'industrie reste encore très en retard sur celui des Etats-Unis, du Japon, de l'Allemagne et de la France. Selon des sources officieuses, il serait même inférieur de 25 % en moyenne. *« C'est une tâche gigantesque*, reconnaît le Livre blanc, *que de remédier à plus de cent ans de relatif déclin »*. Face à une telle situation, que faire ? Le gouvernement propose une analyse courageuse et assez exhaustive des carences actuelles, dont l'énumération devrait permettre aux différents ministères d'élaborer des législations plus favorables à l'industrie.

Soixante et une propositions

Tout en soulignant qu'il n'y a pas de solution miracle et surtout à court terme, il énumère soixante et une propositions destinées à agir dans les domaines les plus urgents, notamment la formation, l'éducation et l'aide aux petites entreprises. Il ne s'agit pas d'une véritable stratégie industrielle, mais d'un plan d'urgence, limité dans ses ambitions. Celles-ci ont été restreintes par les contraintes du déficit budgétaire, *qui atteint* 7,5 % du PNB. Par ses hésitations, le Livre blanc traduit les contradictions internes du gouvernement, où les partisans d'un plus grand interventionnisme de l'État (comme Michael Heseltine) cohabitent avec les défenseurs presque doctrinaires du libéralisme économique « thatchérien ».

Les seules dépenses nouvelles pour un montant de 300 millions de livres (2,5 milliards de francs) devraient profiter à différents programmes de formation. La seule innovation est la création d'un diplôme général pour les 16-18 ans dont la vocation est d'améliorer l'éducation en vérifiant que les élèves ont un niveau de connaissances suffisant. S'agissant des contraintes pesant sur les entreprises, le gouvernement prévoit la suppression d'au moins *« 40 % des réglementations »* existantes, sans toutefois nuire aux dispositions relatives à la santé et à la sécurité des conditions de travail. Enfin, outre des mesures visant à accélérer le paiement des dettes commerciales, il *est question de la privatisation de* l'ensemble du contrôle aérien.

L'analyse critique de la situation de l'économie britannique est donc menée à bien, mais les solutions préconisées semblent très insuffisantes pour permettre au Royaume-Uni *de lutter* à *armes* égales avec des pays au fort niveau de productivité que sont, comme le souligne le Livre blanc, *les* « Tigres » asiatiques.

LAURENT ZECCHINI

هكذا من الأصل

هكذا من الأصل

ÉCONOMIE

REPÈRES

AIR FRANCE

M. Blanc favorable à une participation de 15 % à 20 % des salariés dans le capital

Le président d'Air France, Christian Blanc, s'est déclaré, mercredi 25 mai devant la commission des finances du Sénat, *«favorable à une participation de 15 à 20 % des salariés au capital d'Air France»*. Après avoir estimé que le groupe Air France se trouvait *«dans une situation dramatiquement durable»*, il a fixé à *«3,5 milliards de francs la limite du déficit cumulé (1994 et le 1er trimestre 1995) acceptable à l'horizon d'avril 1995»*. Par ailleurs, M. Blanc a indiqué qu'il allait *«étudier les possibilités d'une meilleure coordination des forces d'Air France et d'Air Inter pour les dessertes européennes»*.

TGV EST

Feu vert de la SNCF

Le conseil d'administration de la SNCF a donné son accord, mercredi 25 mai, pour solliciter l'ouverture d'une procédure d'enquête préalable à l'obtention du décret d'utilité publique pour le TGV Est européen. La ligne nouvelle comptera 406 kilomètres entre Paris et Strasbourg. L'enquête concernera l'ensemble du tracé, et sa réalisation se fera en deux étapes. La première concerne la construction simultanée d'une ligne nouvelle entre Vaires-sur-Marne et la vallée de la Moselle, d'une part, et entre Réding et Strasbourg, d'autre part. La deuxième étape concerne le tronçon entre la vallée de la Moselle et Réding. Le TGV Est sera financé à 62 % par des subventions publiques.

CONSOMMATION

Une progression de 1,2 % en avril

La consommation des ménages en produits manufacturés a augmenté de 1,2 % en avril. Elle continue d'être dopée par l'automobile, mais, contrairement aux deux mois précédents, la consommation du «champ commerce» s'accroît légèrement (+ 0,2 %). La consommation de biens durables est en nette accélération (+ 6 % après + 3,5 %). Contrairement aux deux mois précédents, les biens d'équipement ménager et de meubles sont en nette hausse (+ 4,7 %), tirés par les «produits bruns». En revanche, le textile-cuir baisse fortement (– 4,5 %), surtout dans le cuir. La consommation en autres produits manufacturés est plus soutenue (+ 0,7 %) grâce à l'horlogerie-bijouterie.

LOGEMENT

20 % de mises en chantier supplémentaires en quatre mois

103 200 logements neufs ont été mis en chantier au cours des quatre premiers mois de l'année, soit une hausse de 20,1 % par rapport à l'année précédente, mais un niveau encore inférieur à celui des quatre premiers mois de 1992 (104 800). Le logement collectif augmente d'un quart et la maison individuelle de 11,7 %. Pour les surfaces autres que pour l'habitation, en revanche, les mises en chantier sont en recul de 6,9 %.

AGRICULTURE

Stabilisation du revenu agricole en 1993

Le revenu agricole par exploitation a baissé de 0,5 % en 1993, ce qui traduit une «stabilisation» par rapport à la baisse de 6,2 % enregistrée en 1992, selon la commission des comptes de l'agriculture de la nation, qui a publié mardi 24 mai ses comptes provisoires. Le réajustement est sensible puisqu'en janvier dernier les comptes prévisionnels faisaient ressortir une hausse de 0,1 % du revenu. Certains agriculteurs (producteurs de porcs, de volailles et de fruits) ont été particulièrement affectés par la baisse de leurs revenus.

COMMUNICATION

Après la restructuration du capital

Les fondateurs perdent le contrôle du groupe publicitaire BDDP

Les dirigeants du groupe publicitaire Boulet-Dru-Dupuy-Petit (BDDP) ont rendu publiques, mercredi 25 mai, les grandes lignes d'une restructuration de leur capital. Pour pallier un endettement excessif, les investisseurs institutionnels et les banques ont pris la majorité du capital.

Les graves difficultés financières que le groupe Boulet-Dru-Dupuy-Petit (BDDP) connaissait depuis deux ans semblent désormais réglées. Mercredi 25 mai, les dirigeants de BDDP ont rendu publics les grands axes d'une restructuration du capital qu'un endettement trop élevé (700 millions net pour un chiffre d'affaires de 10,7 milliards de francs) rendait nécessaire. Les quatre fondateurs (Boulet-Dru-Dupuy-Petit), qui détenaient auparavant 55 % du capital, deviennent désormais minoritaires (15 %).

Une dette réduite de deux tiers

C'est, principalement, un groupe d'institutionnels (Financière Saint-Dominique et des filiales de la Caisse des dépôts et du GAN) fédérés par la société d'investissement ESI (European Strategic Investments) et des banques (BNP, le Crédit national, la BRED, le CCF, le Crédit lyonnais) qui deviennent les nouveaux propriétaires de l'agence. Les premiers apportent 190 millions de francs d'argent frais, tandis que les seconds convertissent 250 millions de francs de créances en obligations, elles-mêmes convertibles en actions. Après cette opération, 55 % du capital de BDDP appartiendront aux institutionnels, 30 % aux banques et le reste aux managers-fondateurs.

La dette sera ainsi réduite des deux tiers, pour atteindre 300 millions de francs. Cette opération financière s'accompagne d'une transformation des structures juridiques. BDDP deviendra une société à conseil de surveillance et directoire, afin de *«distinguer l'activité opérationnelle et l'exercice du rôle d'actionnaire»*. La direction opérationnelle du groupe restera sous le contrôle direct des actionnaires-fondateurs au travers du directoire, présidé par Jean-Claude Boulet. Les banques et les investisseurs institutionnels siégeront au conseil de surveillance, présidé par Walter Butler, inspecteur des finances et président d'ESI. Point important, aucune cession d'actif stratégique et aucune supression d'emplois ne sont pour l'instant envisagées. Les nouveaux et anciens actionnaires de BDDP estiment que cette restructuration financière devrait stabiliser le développement international du groupe, dont toutes les filiales sont bénéficiaires, excepté en Belgique.

Après le rachat de RSCG par Eurocom et celui de FCA! par Publicis, BDDP est le troisième groupe fondé par des indépendants à être victime de la chute des revenus publicitaires. Fondé il y a dix ans par quatre publicitaires, BDDP a connu au cours des années 80 une ascension fulgurante (*le Monde* du 31 décembre 1993). Un chiffre d'affaires triplé dès les deux premières années et une marge brute multipliée par six de 1987 à 1990 ont très vite placé l'agence au troisième rang français. Cette réussite a été pour BDDP à double tranchant. Elle a encouragé les dirigeants à s'étendre en Europe, en Extrême-Orient et aux Etats-Unis. Cette stratégie de réseau à vocation planétaire fondée sur un endettement massif a été brisée net par la crise qui a touché le marché publicitaire au début des années 90.

VÉRONIQUE CAUHAPÉ

DANS LA PRESSE

La conférence sur la stabilité en Europe

Financial Times : «Les États d'Europe centrale et orientale peuvent légitimement objecter qu'à l'instar des Alliés victorieux, en 1919, l'Union européenne tente de leur imposer un modèle de droits des minorités qu'elle ne s'applique pas à elle-même. Et, quoique que les «pays frères» puissent jouer un rôle dans la gestion des questions entre minorités – comme l'Autriche vis-à-vis du Tyrol italien ou l'Irlande avec l'Ulster –, il est dangereux de donner à de tels États un feu vert pour s'immiscer dans les affaires de leurs voisins, surtout lorsqu'ils ont la taille et les antécédents de la Russie.»

Le Figaro (Jean François-Poncet) : «Il serait impardonnable de ne pas tirer du drame yougoslave la leçon qu'à l'évidence il comporte : tout faire pour désamorcer, avant qu'ils ne dégénèrent, les différends susceptibles de menacer la paix en Europe. (...) L'ambition est vaste : la paix en Europe. Mais la démarche est pragmatique. Elle ne s'applique qu'aux contentieux potentiels, à l'exclusion de ceux qui ont déjà débouché sur des crises. La conférence n'interviendra qu'à froid, pas à chaud. (...) Une expérience de «diplomatie préventive» est ainsi lancée. Audacieuse et prudente à la fois. Elle est initiée par la France. Réussira-t-elle mieux que la diplomatie de crise? Si oui, c'est un brillant avenir qui s'ouvrira à la «méthode Balladur».

Libération (Jacques Amalric) : «La prudence qui a présidé aux préparatifs de la conférence présente d'ores et déjà un inconvénient majeur : les points les plus «chauds» du continent seront ignorés. Dans l'ex-URSS, mais aussi dans l'ex-Yougoslavie (exception faite, au dernier moment, de la Slovénie). C'est dire que le conflit gréco-macédonien n'est pas au progamme des discussions à venir. Encore plus étrange : il en ira de même des tensions qui opposent Athènes à Tirana, à propos de la minorité grecque en Albanie et des revendications territoriales épisodiques de la Grèce. L'Union européenne, explique-t-on, a été obligée de jeter un voile pudique sur ces crises balkaniques potentielles pour obtenir la collaboration de la Grèce, qui assume sa présidence jusqu'au 1er juillet prochain.»

Le Quotidien (Alain Barluet) : «A quelques jours des premières élections européennes de l'après-Maastricht, la conférence sur la stabilité en Europe vaut à cet égard banc d'essai. Il est sûr aussi que les pays de l'Est «directement concernés» ont aisément été convaincus de venir à Paris, avec la perspective d'obtenir un «bon point» sur la route de l'Union européenne. Une démarche au total cohérente, même si son champ d'application apparaît restreint. Une fois mis sur les rails, le pacte de stabilité devra prouver, par son efficacité, qu'il ne se limite pas à un artifice de «diplomatie préventive».

Europe 1 (Alain Duhamel) : «[En lançant cette idée], Édouard Balladur avait trois objectifs. Le premier était une revendication d'autorité. Le deuxième, c'était une certaine idée de lui-même : il montrait, ce faisant, qu'il devait avoir un statut d'homme d'État européen avec des idées personnelles, des objectifs personnels, et qu'il saurait les faire partager par nos partenaires (...). Il y avait aussi une idée de calendrier : il se trouve qu'au moment où ce processus s'achèvera, on en sera au moment de l'élection présidentielle. Ça m'étonnerait que ce soit une coïncidence.»

VIE DES ENTREPRISES

Avant une augmentation de capital de 1 milliard

Moulinex choisit le fonds d'investissement Euris comme nouvel actionnaire de référence

Les cinq sociétés catégorielles issues du RES (reprise de l'entreprise par ses salariés) ont choisi, mercredi 25 mai, Euris, le fonds d'investissement de Jean-Charles Naouri, comme nouvel actionnaire de référence. Ce dénouement doit permettre au groupe de lancer, d'ici à la fin juin, une augmentation de capital de 1 milliard de francs.

C'est Euris ! Après vingt-quatre heures d'un ultime suspense et quatre nouvelles heures de réunion, l'ensemble des sociétés « catégorielles », actionnaires de la Financière Moulinex-DCSM, ont choisi le fonds d'investissement de Jean-Charles Naouri comme nouvel actionnaire de référence du groupe de petit électroménager. Le choix ne faisait plus guère de doute, depuis que quatre des sociétés issues du RES s'étaient prononcées en faveur du projet d'Euris, au détriment de celui du groupe irlandais de chauffage électrique, Glen Dimplex (*le Monde* du 19 mai).

Seul faisait obstacle à une issue rapide Gilbert Torelli, président du conseil de surveillance de Moulinex et fils « spirituel » du fondateur, Jean Mantelet. Par le jeu des votes doubles et de la cascade de holdings contrôlant le groupe, M. Torelli était en mesure de s'opposer à toute solution n'ayant pas son agrément. *« Bloquer à tout prix rendait inconfortable la situation de l'entreprise. J'ai eu le souci de son avenir et de sa pérennité »*, expliquait au *Monde*, peu après la réunion de la Financière Moulinex-DCSM, M. Torelli, pour justifier un revirement, lui qui avait sollicité Glen Dimplex, dont il s'était, depuis, voulu un loyal allié.

Autorisation administrative

L'entrée d'Euris dans le capital de FINAP, autre holding de contrôle de Moulinex, reste, toutefois, soumise à deux clauses suspensives : l'autorisation du ministère des finances, feu vert nécessaire à toute sortie de RES ayant bénéficié de facilités fiscales ; et le bouclage des négociations avec les banques. Doit aussi, être définitivement arrêtée la répartition définitive du capital au sortir d'une opération prévoyant une augmentation de capital de FINAP, puis celle – à hauteur de 1 milliard de francs – de Moulinex.

L'entrée d'Euris dans FINAP s'accompagnera de celle de la Finamex (société en commandite par action dirigée par Gilbert Torelli et disposant d'environ 200 millions de francs légués par Jean Mantelet), ainsi que d'autres investisseurs, dont les noms ne sont pas encore connus. Quel pourcentage détiendra exactement Euris ? Finamex conservera-t-elle une minorité de blocage ? Glen Dimplex prendra-t-il une participation minoritaire, scellant une alliance entre les deux groupes ? *« Nous essayons de constituer un tour de table intelligent »*, esquive M. Torelli, qui demeurera, en tout état de cause, président du conseil de surveillance.

Le choix d'Euris ouvre la voie, en tout cas, à la restructuration rapide du capital de Moulinex, rendu d'autant plus nécessaire qu'un « nettoyage » des comptes a porté à 550 millions de francs les pertes du groupe pour son exercice clos fin mars. 550 millions pour 8 milliards de francs, alors que le groupe était endetté, à fin 1993, à hauteur de 2,9 milliards de francs... L'engagement d'Euris, dont on assure, dans l'entourage de Jean-Charles Naouri, qu'il est durable et constitue une nouvelle diversification industrielle, semblait, mercredi, en tout cas, de nature à rassurer les banquiers.

P.-A. G.

Un investissement de 1 milliard de francs

Les AGF prennent le contrôle d'Assubel-Vie en Belgique

Les AGF vont porter leur participation dans le groupe belge d'assurance vie Assubel-Vie de 28,25 % à 56,5 %, a annoncé mercredi 25 mai le groupe français. Pour prendre le contrôle du troisième assureur en Belgique, les AGF ont acquis les actions Assubel-Vie détenues par Fortis, un groupe belge de services financiers.

La Cobepa et Assubel-Accidents du travail, les autres actionnaires d'Assubel-Vie, vont céder leurs titres à un nouveau holding formé par les AGF en Belgique. Ce nouvel ensemble baptisé AGF-Assubel, sera contrôlé à 81 % par l'assureur français. Il détiendra Assubel-Vie, AGF-Belgique, l'actuelle filiale des AGF et le groupe belge L'Escaut, détenue à 100 % par la compagnie française. Pour acquérir les titres Assubel-Vie et dédommager les actionnaires minoritaires, les AGF ont déboursé 1,073 milliard de francs.

Conséquence du marasme des ventes d'hélicoptères

Turbomeca supprime 450 postes

PAU

de notre correspondant

La direction générale de Turboméca a annoncé, jeudi 25 mai, lors d'une réunion du comité central d'entreprise tenue à Bordes (Pyrénées-Atlantiques), un plan d'adaptation aux perspectives du marché mondial des turbines à gaz de moins de 3 000 CV. Ce marché de petites et moyennes turbines produites majoritairement pour les hélicoptères, dans lequel Turboméca occupe le premier rang, se situe à un niveau inférieur à ce que l'on prévoyait au début des années 90, a annoncé la direction. Turboméca se trouve donc dans l'obligation d'adapter ses structures et ses effectifs comme le font ses concurrents américains.

Le projet de plan social proposé par la direction porte sur la suppression de 450 postes de travail. Comme il est prévu la création de 64 postes nouveaux, la réduction serait donc de 386 postes sur les sites de Bordes (64), Tarnos (40) et Mézières-sur-Seine qui emploient au total 3 800 salariés. 142 suppressions pourraient être réalisées par des départs naturels programmés d'ici à la fin de 1995 dans le cadre d'un système de retraite progressive. Pour les 308 autres postes, la direction propose d'intensifier les départs en retraite, d'encourager les départs volontaires dans le cadre de mutations à l'intérieur du groupe Labinal et de développer le volontariat pour le travail à mi-temps. Si le personnel acceptait les possibilités proposées, la réduction de 450 postes pourrait se faire sans licenciement.

Les organisations syndicales CFDT, FO et CGC ont fait savoir qu'elles s'opposaient à tout licenciement sec ou mutation autoritaire dans le groupe tout en se déclarant *« prêtes à participer à la mise en place de mesures susceptibles d'apporter des solutions à la surcapacité actuelle basées sur le volontariat »*. La CGT a déclaré inacceptable ce projet de plan social.

JEAN-MICHEL GUILLOT

CHIFFRES ET MOUVEMENTS

TRAFIC

NOUMEA : Corsair et AOM *bien placées pour concurrencer* Air France. – Le conseil supérieur de l'aviation marchande (CSAM) a approuvé, mercredi 25 mai, l'attribution de droits de trafic entre Paris et Nouméa aux compagnies privées françaises Corsair (Nouvelles Frontières) et AOM, qui devraient concurrencer Air France à partir du mois de juillet si le ministre des Transports suivait l'avis du CSAM. La décision du CSAM n'est pas réellement une surprise. Elle fait suite à l'échec du projet d'accord entre Air France et Air Calédonie International annoncé la semaine dernière.

SOCIAL

CASE-POCLAIN : direction séquestrée puis libérée. – Des membres de la direction de l'entreprise de travaux publics Case-Poclain de Vierzon (Cher) étaient retenus dans les locaux de l'entreprise par des salariés depuis mercredi 25 mai. Les syndicats avaient demandé, le 20 mai, au directeur de Case-France d'entamer des négociations sur l'avenir de cette usine de 250 salariés, menacée de fermeture d'ici la fin de l'année. C'est à l'issue de cette réunion que des salariés ont décidé de retenir des membres de la direction. Les forces de police sont intervenues, jeudi 26 mai au matin, pour libérer les personnes retenues. L'opération s'est déroulée sans incident.

FRANCE GLACES FINDUS va appliquer son plan social. – La direction départementale du travail et de l'emploi de Paris a autorisé France Glaces Findus à appliquer un plan social prévoyant la suppression de 473 postes, dont 256 à l'unité de Beauvais (Oise), 178 à Boulogne (Hauts-de-Seine) et 34 au siège parisien. Dans un communiqué publié mercredi 25 mai, la société annonce avoir obtenu l'accord de l'administration, la suspension de la procédure ayant été *« notifiée hors délais légaux »*.

PROJET

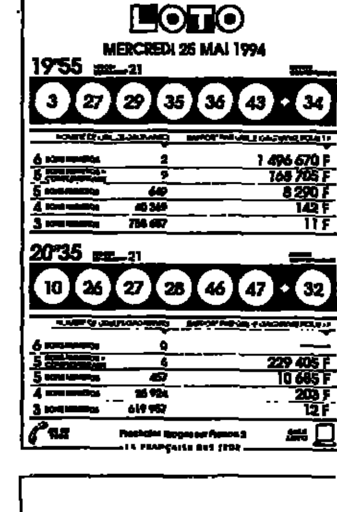
BIOCARBURANTS : une usine d'ester de colza à Nogent-sur-Seine.– Jean Puech, ministre de l'agriculture et de la pêche, a indiqué, mercredi 25 mai, que l'usine de biocarburants, produits à partir d'ester de colza, prévue dans l'est de la France, serait installée à Nogent-sur-Seine (Aube). Ce site était en concurrence avec un autre site en Lorraine. Le gouvernement donnera son agrément à Aube-Biogazole, dès juillet 1995, pour 100 000 tonnes d'ester. *« La jachère industrielle est la meilleure réponse au gel des terres rendu obligatoire par la réforme de la PAC »*, a déclaré le ministre. *« En 1996, 330 000 hectares de colza seront mis en culture sur les jachères industrielles, soit 20 % des surfaces. Ainsi la France conservera l'avance qu'elle a prise dans le développement de la filière des biocarburants »*.

MANAGEMENT

SONY : Akio Morita, co-fondateur *du groupe d'électronique,* est sorti de l'hopital. –Akio Morita, 73 ans, « chairman » et co-fondateur de Sony, a quitté, il y a quelques jours, l'hôpital où il était soigné depuis son opération du cerveau consécutive à une hémorragie et se rétablit chez lui, a annoncé un porte-parole du géant de l'électronique. *« Les médecins affirment que les progrès de M. Morita ont été satisfaisants. Il poursuit un traitement physique et réalise des progrès constants, s'agissant de la marche et de l'élocution »*. M. Morita avait été hospitalisé après une hémorragie cérébrale le 30 novembre 1993.

STRATÉGIE

BULL : Jean-Marie Descarpentries veut maintenir le groupe « dans son périmètre actuel ». – Le PDG du groupe informatique français Bull, Jean-Marie Descarpentries, a déclaré, dans un entretien publié par *la Tribune Desfossés* du mercredi 25 mai, que le groupe serait *« maintenu dans son périmètre actuel »*, afin d'assurer sa *« viabilité »*. *« Nous maintenons le groupe dans son périmètre actuel et nous assurons ainsi sa viabilité »*, a souligné M. Descarpentries. *« Mais il n'y aura plus jamais de plans sociaux globaux »*, a-t-il ajouté. *« Notre objectif est clair : Bull doit devenir le premier fournisseur européen de systèmes d'information à l'horizon 2 000 »*. Le PDG de Bull s'est estimé convaincu que *« le déclin du chiffre d'affaires de Bull n'est pas inéluctable »*, car *« la courbe s'est inversée : les ventes ont progressé de 20 % au cours des quatre premiers mois de l'année, et cette tendance se poursuit »*.



MARCHÉS FINANCIERS

PARIS, 25 mai ▼Forte baisse

Pour la troisième fois depuis le début de l'année, la Bourse de Paris a amorcé un nouveau mois boursier (celui de juin) sous le signe de la baisse, à la suite notamment d'une nouvelle et vive dégradation des marchés obligataires. En hausse de 0,33 % à l'ouverture, l'indice CAC 40 virait une heure plus tard dans le rouge, avant de terminer en recul de 2,29 % à 2 084,41 points. Quelques minutes auparavant, cet indice abandonnait plus de 2,5 %. Depuis le début de l'année, le marché affiche une perte de 8,10 %.

Pour la cinquième séance consécutive, la Bourse a donc perdu du terrain, en dépit de l'avènement d'un nouveau terme qui pour des raisons techniques est en général voué à la hausse. L'instabilité des taux d'intérêt et des monnaies rendent les investisseurs particulièrement réticents envers les valeurs mobilières. Mercredi, le taux des bons du Trésor à 30 ans aux Etats-Unis est remonté à 7,44 % contre 7,39 %, mardi en fin de séance, alors que le dollar s'affaiblissait à nouveau après la publication de statistiques moins bonnes que prévu. Wall Street reculait de 0,50 % en cours de séance.

En Europe, plusieurs déclarations sur l'évolution des taux d'intérêt à court terme ancraient l'idée que les taux ne baisseraient plus de façon significative avant l'automne.

NEW-YORK le 25 mai ▲ Redressement

La Bourse de New-York s'est redressé mercredi 25 mai dans l'après-midi pour clôturer en hausse grâce à un recul des taux d'intérêt à long terme, après l'accueil meilleur que prévu réservé à l'adjudication des bons du Trésor à cinq ans. L'indice Dow Jones des valeurs vedettes a clôturé à 3 755,30, en hausse de 10,13 points (+ 0,27 %). Il avait perdu jusqu'à 19 points dans la matinée. L'activité a été modérée avec quelque 254 millions seulement d'actions échangées. Le nombre de titres en hausse a dépassé celui des valeurs en baisse : 1 122 contre 1 002. 667 actions ont été inchangées.

Sur le marché obligataire, le taux d'intérêt moyen sur les bons du Trésor à trente ans, principale référence, a reculé à 7,35 % contre 7,44 % en début de matinée et 7,39 % mardi soir.

VALEURS	Cours du 23 mai	Cours du 24 mai
Alcoa	69 5/8	70 1/2
Allied Signal Inc.	35	34 7/8
American Express	29 5/8	29 3/4
ATT	55 3/4	55 7/8
Bethlehem Steel	18 1/8	18 7/8
Boeing	44 1/4	44 3/8
Caterpillar Inc.	108 1/4	108
Chevron	87 1/4	87 1/8
Coca-Cola	40 1/4	40 1/4
Disney Corp.	42 3/4	44 1/8
Du Pont de Nemours	61 1/2	61 3/8
Eastman Kodak	46 7/8	46 3/4
Exxon	61 3/8	61 1/2
General Electric	47 1/2	47 3/8
General Motors	54 3/4	56
Goodyear Tyre	37 3/8	37
IBM	63 1/4	63 5/8
International Paper	69 3/8	70
J.P. Morgan	65 5/8	65
McDonnell Douglas	120 1/4	120 1/2
Merck and Co.	30 7/8	30 3/4
Minnesota Mining	51 1/4	51 3/4
Philip Morris	53 3/4	51 1/2
Procter & Gamble	55 1/4	55 1/2
Sears Roeb. and Co.	50 5/8	50 1/8
Texaco	64 1/8	64 1/8
Union Carbide	28	28 3/8
United Tech.	64	64 7/8
Westinghouse El.	12 3/4	12 3/4
Woolworth	18 3/8	18 3/8

LONDRES, 25 mai ▼ Déception

Les valeurs ont chuté mercredi 25 mai au Stock Exchange avec les fonds d'Etat et le marché à terme, déçus par la très légère réduction du taux de prise en pension de la Bundesbank. L'indice Footsie des cent grandes valeurs a clôturé en baisse de 68,4 points (2,2 %) à 3 020,7, ayant accentué ses pertes après l'ouverture en baisse de Wall Street. La capitalisation boursière a diminué de plus de 9 milliards de livres. Le volume des échanges a été soutenu, 644,3 millions de titres ayant été échangés contre 547,5 millions la veille.

VALEURS	Cours du 24 mai	Cours du 25 mai
Allied Lyons	5,89	5,76
BP	4,01	3,94
BTR	3,91	3,80
Cadbury	4,90	4,80
Glaxo	5,50	5,40
GUS	6,14	6,02
ICI	8,20	8,18
Reuters	4,73	4,50
RTZ	8,65	8,42
Shell	7,32	7,13
Unilever	10,07	9,92

TOKYO, le 26 mai ▼ Ajustement

Après six séances consécutives de hausse, la Bourse de Tokyo a fini en baisse jeudi 26 mai sous l'effet d'ajustements de positions. L'indice Nikkei a cédé 167,83 points (0,81 %) à 20 495,80 dans un volume estimé à 400 millions de titres contre 440 millions, mercredi.

Selon les intervenants, le marché a besoin d'une petite correction technique avant de pouvoir repartir de l'avant. *« Ce ne sont pas tant des ventes qui ont tiré le marché à la baisse qu'un tarissement du courant acheteur »*, affirmait un boursier. Dans le même temps, sur le marché des changes, le dollar clôturait en baisse de 0,57 yens, à 104,15 yens contre 104,72 yens mercredi en clôture.

VALEURS	Cours du 25 mai	Cours du 26 mai
Bridgestone	1570	1550
Canon	1690	1700
Fuji Bank	2380	2370
Honda Motors	1870	1850
Matsushita Electric	1810	1790
Mitsubishi Heavy	723	738
Sony Corp.	5970	6020
Toyota Motors	2110	2070

CHANGES

Dollar : 5,6570

Mercredi 25 mai, le deutschemark se dépréciait à 3,4188 francs sur le marché des changes parisien, contre 3,4225 francs la veille en fin de journée (cours indicatif Banque de France). Le dollar s'appréciait à 5,6570 francs, contre 5,6400 francs mardi soir (cours BdF).

	24 mai	25 mai
FRANCFORT		
Dollar (en DM)	1,6495	1,6546
TOKYO		
Dollar (en yens)	104,47	104,72

MARCHÉ MONÉTAIRE
(effet privés)

Paris (25 mai) 5 9/16%-5 11/16%

New-York (24 mai) 4 1/4%

BOURSES

PARIS 24 mai 25 mai

	24 mai	25 mai
(SBF, *base 1000 : 31-12-87*)		
Indice CAC 40	2133,31	2084,41
(SBF, *base 1000 : 31-12-90*)		
Indice SBF 120	1463,71	1437,99
Indice SBF 250	1417,26	1345,85

NEW-YORK *(indice Dow Jones)*

	24 mai	25 mai
Industrielles	3745,17	3755,30

LONDRES *(indice « Financial Times »)*

	24 mai	25 mai
100 valeurs	3089,10	3020,70
30 valeurs	2445,90	2398,50

FRANCFORT

	24 mai	25 mai
Dax	2269,65	2158,77

TOKYO

	25 mai	26 mai
Nikkei Dow Jones	20663,63	20495,63
Indice général	1658,18	1651

MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES

	COURS COMPTANT		COURS TERME TROIS MOIS	
	Demandé	Offert	Demandé	Offert
$ E.U.	5,6164	5,6184	5,6304	5,6344
Yen (100)	5,3967	5,4013	5,4437	5,4509
Ecu	6,5846	6,5927	6,5706	6,5822
Deutschemark	3,4210	3,4220	3,4239	3,4268
Franc suisse	4,0088	4,0132	4,0212	4,0277
Lire italienne(1000)	3,5218	3,5253	3,5023	3,5080
Livre sterling	8,4802	8,4861	8,4883	8,4985
Peseta (100)	4,1461	4,1492	4,1232	4,1284

TAUX D'INTÉRÊT DES EUROMONNAIES

	UN MOIS		TROIS MOIS		SIX MOIS	
	Demandé	Offert	Demandé	Offert	Demandé	Offert
$ E.U.	4 3/16	4 5/16	4 7/16	4 9/16	4 7/8	5
Yen (100)	2	2 1/8	2 1/16	2 3/16	2 1/8	2 1/4
Ecu	6 3/4	6 7/8	6 1/4	6 3/8	6 1/16	6 3/16
Deutschemark	5 3/16	5 5/16	5 1/8	5 1/4	5 1/8	5 1/4
Franc suisse	4 3/16	4 5/16	4 3/16	4 5/16	4 3/16	4 5/16
Lire italienne(1000)	7 7/16	7 11/16	7 1/2	7 3/4	7 5/8	7 7/8
Livre sterling	4 15/16	5 1/16	5 1/8	5 1/4	5 3/8	5 1/2
Peseta (100)	7 9/16	7 13/16	7 1/2	7 3/4	7 5/8	7 7/8
Franc français	5 9/16	5 11/16	5 1/2	5 5/8	5 1/2	5 5/8

Ces cours indicatifs, pratiqués sur le marché interbancaire des devises, nous sont communiqués en fin de matinée par la Salle des marchés de la BNP.

هكذا من الأصل

MARCHÉS FINANCIERS

BOURSE DE PARIS DU 26 MAI

Liquidation : 23 juin
Taux de report : 5,63

Cours relevés à 11 h 15
CAC 40 : +0,49 % (2094,53)

Règlement mensuel

Compensation (1)	VALEURS	Cours précéd.	Dernier cours	% + -
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

Comptant (sélection)

Obligations

VALEURS	% du nom.	% du coupon
[illegible]	[illegible]	[illegible]

Actions

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
[illegible]	[illegible]	[illegible]

Étrangères

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
[illegible]	[illegible]	[illegible]

Hors-cote (sélection)

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
[illegible]	[illegible]	[illegible]

Second marché (sélection)

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
[illegible]	[illegible]	[illegible]

Sicav (sélection) 25 mai

VALEURS	Émission Frais incl.	Rachat net
[illegible]	[illegible]	[illegible]

Marché des Changes

Cours indicatifs	Cours préc.	Cours 25/05	Cours des billets achat	Cours des billets vente
Etats Unis (1 usd)	5,8400	5,8540	5,50	6
Ecu	6,5920	6,5895	—	—
Allemagne (100 dm)	342,2400	341,9400	330	353
Belgique (100 F)	16,6300	16,6185	16,15	17,15
Pays-Bas (100 fl)	305,1000	304,8800	294	315
Italie (1000 lires)	3,5460	3,4525	3,35	3,80
Danemark (100 krd)	87,4300	87,3800	83	91
Irlande (1 iep)	8,3310	8,3495	8	8,75
Gde-Bretagne (1 L)	8,4880	8,5190	8,20	9
Grèce (100 drachmes)	2,3075	2,3130	2,10	2,65
Suisse (100 f)	400,5700	400,2900	389	411
Suède (100 krs)	73,1600	72,6700	70	79
Norvège (100 k)	79,0100	78,9800	75	84
Autriche (100 sch)	48,6670	48,6160	47,20	50,20
Espagne (100 pes)	4,1545	4,1580	3,90	4,45
Portugal (100 esc)	3,3100	3,3050	3,05	3,60
Canada (1 $ can)	4,0959	4,0933	3,95	4,40
Japon (100 yens)	5,4127	5,4002	5,27	5,82

Marché libre de l'or

Monnaies et devises	Cours préc.	Cours 25/05
Or fin (kilo en barre)	70200	70000
Or fin (en lingot)	70400	70250
Napoléon (20f)	403	402
Pièce Fr (10 f)	308	—
Pièce Suisse (20 f)	404	405
Pièce Latine (20 f)	403	405
Souverain	511	510
Pièce 20 dollars	2600	2800
Pièce 10 dollars	1350	1255
Pièce 5 dollars	700	—
Pièce 50 pesos	2820	2830
Pièce 10 florins	417	421

Matif (Marché à terme international de France)

25 mai 1994

NOTIONNEL 10 %
Nombre de contrats estimés : 288 699

Cours	Juin 94	Sept. 94	Déc. 94
Dernier	119,10	118,14	118,44
Précédent	120,46	119,52	118,64

CAC 40 A TERME
Volume : 46 474

Cours	Mai 94	Juin 94	Juillet 94
Dernier	2077	2057	2060
Précédent	2135	2117,50	2115,50

RÈGLEMENT MENSUEL (1)

Lundi daté mardi : % de variation 31/12 - Mardi daté mercredi : montant du coupon - Mercredi daté jeudi : paiement dernier coupon - Jeudi daté vendredi : compensation - Vendredi daté samedi : quotités de négociation

ABRÉVIATIONS

B = Bordeaux Li = Lille
Ly = Lyon M = Marseille
Ny = Nancy Ns = Nantes

SYMBOLES

1 ou 2 = catégorie de cotation - sans indication catégorie 3 - * valeur éligible au PEA
■ coupon détaché - ● droit détaché - ◇ cours du jour - ◆ cours précédent
o = offert - d = demandé - ↓ offre réduite - ↑ demande réduite - # contrat d'animation

CARNET

Naissances

Elie VIDAL-NAQUET

est né le 20 mai 1994, chez
Blandine et Vincent,
52, rue des Archives,
75004 Paris.

Avec ses parents, ses grands-parents,
Janine et Etienne PÉNICAUD,
Geneviève et Pierre VIDAL-NAQUET,

en font part joyeusement.

Décès

– M. Jean-Claude Bessière, Marie-*Claire Duval*
et leur fils Thomas,
Le professeur Peter McCormick et
Mme, née Hélène Bessière,
leurs filles, Anne et Laure,
Le docteur Joseph Bessière et Mme
et leurs enfants,
Mme veuve René Bessière
et sa fille,
M. et Mme Raymond Goutières
et leurs enfants,
Parents et alliés,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Pierre BESSIÈRE,
directeur honoraire
des hôpitaux de Paris,
chevalier de la Légion d'honneur,

survenu le 24 mai 1994, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Les obsèques auront lieu, le vendredi 27 mai, *à 15 heures, en l'église* Saint-Hilaire de Mèze (Hérault).
Cet avis tient lieu de faire-part.

– M. et Mme Jacques Fourment,
ses parents,
M. et Mme Olivier Fourment,
son frère et sa belle-sœur,
M. et Mme Pierre Jouven,
ses grands-parents,
Et toute la famille,
ont la tristesse de faire part du décès de

Mlle Lucie FOURMENT,

survenu le 14 mai 1994.

Les obsèques ont eu lieu dans la stricte intimité.

Cet avis tient lieu de faire-part.
12, rue Max-Blondat,
92100 Boulogne.

– Yesterday, love was such an easy game to play.

A toi

Jean-Hugues,

pour notre amitié.

Juillet 1964-mai 1994.

Hélène.

– Le Seigneur a rappelé à Lui

Mme Martine DONABIN,
commissaire aux comptes,

le 20 mai 1994, à l'âge de cinquante-trois ans.

Mme Charles Donabin,
sa mère,
M. et Mme Michel Donabin-Zuniga,
M. et Mme Jean-Pierre Donabin,
M. et Mme Peter Weber,
Mme Dominique Kofod,
ses frères et sœurs,
Pernille, Erik, Natalie, Zoé, Christine et Renata,
ses neveu et nièces,
M. et Mme Claude Donabin,
ses oncle et tante,

Les familles Renou, Deplus, Lebrun, Moreau et Rodot,

vous invitent à participer à la messe qui sera célébrée en l'église Saint-Louis-en-l'Ile, Paris-4e, le samedi 28 mai, à 10 h 30.

On se réunira à l'église.

La défunte ayant fait don de son corps à la science et de ses biens à l'Association Village d'enfants SOS, prière de n'apporter ni fleurs ni couronnes. Les dons éventuels seront remis à cette association *(CCP Paris 88 25 Y)*.

Mme C. Donabin,
1, allée d'Obernai,
93110 Rosny-sous-Bois.

– *Les associés et collaborateurs*
De BDA
Et de Deloitte Touche Tohmatsu
ont la grande tristesse de faire part du décès de

Martine DONABIN,
associée,
ancienne présidente
du conseil de surveillance,

survenu le 20 mai 1994.

185, avenue Charles-de-Gaulle,
92200 Neuilly-sur-Seine.

– Mme Denise Tulceanu,
son épouse,
M. et Mme J.-P. Defeuilley,
ses enfants,
Mlle Françoise Faillet,
sa belle-sœur,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Bernard TULCEANU,

survenu le 20 mai 1994.

Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité familiale.

Cet avis tient lieu de faire-part.

– Porté disparu à la suite d'une sortie solitaire en mer, le

docteur Michel GAIFFE,

a été retrouvé le 17 mai 1994, dans la calanque du Port-d'Alon.

Selon sa volonté, ses cendres ont été dispersées dans *l'intimité* au cimetière de Cuers (Var).

Nos pensées l'accompagnent pour son dernier voyage.

Annette Gaiffe-Le Chevallier,
Ses enfants,
Et ses petits-enfants,

Quartier du Gueissard,
83270 Saint-Cyr-sur-Mer.

– Mme Robert Girard,
née princesse Drucka Lubecka,
son épouse,
Marc Girard,
Philippe et Pauline Girard,
Xavier Girard,
Chantal Girard,
ses enfants,
Diane, Kévin, Charlotte et Constantin,
ses petits-enfants,
M. et Mme Roger Lebert,
sa sœur et son beau-frère,
leurs enfants et petits-enfants,
Mme Francis Colt de Wolf Jr,
M. et Mme Emmanuel de Lantsheere,
M. et Mme Pierre de Séjournet,
Princesse Thérèse Drucka Lubecka,
ses beaux-frères et belles-sœurs,
leurs enfants et *petits-enfants*,
La famille Cahier,
Ses parents et alliés,
ont la douleur de faire part du rappel à Dieu, le 24 mai 1994, de

Robert P. GIRARD,
ancien élève de l'Ecole polytechnique
(X 45).

La cérémonie religieuse aura lieu le vendredi 27 mai, à 14 heures, en l'église de Fontenay-le-Fleury (Yvelines).

L'inhumation aura lieu dans le caveau familial à Marseille.

6, square Denis-Papin,
78330 Fontenay-le-Fleury.

– Marseille. Nîmes. Uzès.

Pierre et Françoise Guin,
Denise Guin,
Michel et Geneviève Guin,
Anne-Marie et Jacques Guin-Darthou,
ses enfants;

Philippe et Michèle, Sophie et Bernard, Frédéric et Virginie, Yannick, Agnès,
ses petits-enfants;

Cyril, Renaud, Victor,
ses arrière-petits-enfants;

Alice Guin-Barbaroux,
Suzanne Lahondes,
sa sœur,
Odette Lahondes, Annick et Jérôme,
Laurence et Véronique Pellissier,
parents et alliés,

ont la douleur de faire part du décès de

Mme Simone GUIN,
née Lahondes,

survenu le 20 mai 1994, dans sa quatre-vingt-cinquième année.

L'inhumation a eu lieu au cimetière protestant d'Uzès (Gard), dans l'intimité familiale.

« L'Eternel est mon berger : je ne manquerai de rien ».
Psaumes 23.1

– M. et Mme Jean-François Kesler,
M. et Mme Lucien Pauchard,
ses enfants,
Emmanuel et Stéphane Kesler,
Eric et Danièle Pauchard,
ses petits-enfants,
Julie Pauchard,
son arrière-petite-fille,
ont la tristesse de faire part de la mort de

Mme Alice KESLER,

dans sa quatre-vingt-neuvième année.

La cérémonie religieuse a eu lieu dans l'intimité *le 11 mai 1994*, en l'église de Cercy-la-Tour (Nièvre).

39, rue de l'Amiral-Mouchez,
75013 Paris.

– Mme Henri Lefebvre,
son épouse,
M. et Mme Dominique Lefebvre,
M. et Mme Yves Lefebvre,
M. et Mme Chapard,
M. et Mme Goffart,
ses enfants,
Christian, Bruno, Grégoire et Béatrice, Julie,
ses petits-enfants,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Henri LEFEBVRE,

survenu le 16 mai 1994.

Les obsèques religieuses ont *été* célébrées dans l'intimité.

13, rue du Bourgage,
27950 Saint-Pierre-d'Autils.

– Mme Jacques *Lobryeau*,
son épouse,
Les docteurs Bernard Desnus
et Christiane Lobryeau-Desnus,
ses enfants,
Diane et Myriam,
ses petites-filles,
Et toute la famille,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Jacques LOBRYEAU,

survenu le 24 mai 1994, dans sa soixante-septième année, à Paris-12e.

La cérémonie religieuse sera célébrée le mercredi 1er juin, à 15 h 30, en l'église Notre-Dame de Vincennes, 82, rue Raymond-du-Temple où l'on se réunira.

L'inhumation aura lieu au cimetière de Bry-sur-Marne dans le caveau de famille.

50, avenue du Général-de-Gaulle,
94300 Vincennes.

– Mme Fanny Szlamowicz,
son épouse,
Mme Marie Micmacher,
M. et Mme A. Berdugo-Wasserman,
ses enfants,
Ses petits-enfants,
Ses arrière-petits-enfants,
Et toute sa famille,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Chaïm SZLAMOWICZ,

aimé, respecté et estimé de tous,

survenu, à son domicile, entouré des siens, le 21 mai 1994, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Les obsèques auront lieu, selon ses vœux, au columbarium du Père-Lachaise, le vendredi 27 mai, à 10 h 30.

– Pascale Clamagirand,
sa sœur,
Yvonne Grauer,
sa tante,
Ses cousins,
Et ses proches,
ont la douleur de faire part du décès de

Jean-Hugues WOLFSOHN,

survenu le 22 mai 1994, dans sa quarante-sixième année, des suites du sida.

18, rue Riquet,
75019 Paris.

Avis de messes

– A la mémoire de

**Sœur Paul-Hélène
SAINT-RAYMOND,**

tragiquement disparue à Alger, le 8 mai 1994,

une messe sera dite en l'église Saint-Pierre, 90, avenue du Roule, à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine), le vendredi 3 juin, à 17 h 30.

De la part de :

– Les Petites Sœurs de l'Assomption, 57, rue Violet, 75015 Paris,
Mme Fernand Saint-Raymond,
sa mère,
M. et Mme René Lisch,
leurs enfants et petits-enfants,
M. et Mme Paul Saint-Raymond,
leurs enfants et petits-enfants,
M. et Mme Maurice Saint-Raymond,
leurs enfants et petits-enfants,
M. et Mme Georges Laporte-Many,
leurs enfants et petits-enfants,
Mme Jean Gry,
ses enfants et petits-enfants,
Mlle Gabrielle Saint-Raymond,
Le général
et Mme Michel Saint-Raymond,
leurs enfants et petits-enfants,
M. et Mme Georges Bonnefond,
leurs enfants et petits-enfants,
Monsieur l'abbé
André Saint-Raymond,
Ses frères, sœurs, beaux-frères, belles-sœurs, neveux, nièces, petits-neveux et petites-nièces.

43 *bis*, rue de Villiers,
92200 Neuilly-sur-Seine.

Le souvenir d'Henri Verges, frère mariste, disparu en même temps qu'elle, sera associé à la prière de l'assemblée.

Anniversaires

– Il y a dix ans nous quittait

Marcel DOMAS,
avocat à la Cour,
chevalier de la Légion d'honneur,

Il est pourtant toujours avec nous.

Conférences

– « Moïse, chef politique », avec le *Rav Léon Askenazi (Manitou)*, lundi 30 mai 1994, à 20 h 30, à l'Alliance israélite universelle, 45, rue La Bruyère, Paris-9e.

Communications diverses

– Le grand créateur historique lettriste Maurice Lemaitre dévoile ses *Talismans lettristes*, Galerie Napolitano, 7, rue Visconti, *Paris-6e, dans le* cadre de la manifestation « Saint-Germain-des-Prés des beaux-arts ». Vernissage jeudi 26 mai 1994, vendredi, samedi et dimanche.

LÉGION D'HONNEUR

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la fin de la guerre 1939-1945, est élevé à la dignité de *grand officier:*
M. Raymond Triboulet, ancien ministre, *président* du Comité du débarquement.

Ministère de la défense

Est élevé à la dignité de *grand officier:*
M. Robert Audemard d'Alançon, général de brigade.

Sont promus *commandeurs:*
MM. Georges Ballivet, chef de bataillon, infanterie; Louis Bonzon, général de brigade; Joseph Fabius, colonel, arme blindée et cavalerie; Bernard Descombes, contre-amiral.

Sont promus *officiers*:
MM. René Canal, sergent, infanterie; Jules Hanan, soldat, infanterie; Pierre Laffitte-Fitou, sergent, infanterie; Ange Landolfini, capitaine, troupes de marine; Lucien Mas, capitaine, génie; Luc Prudhomme, capitaine, arme blindée et cavalerie; Georges Teuma, adjudant-chef, infanterie; Emile Trébaol, adjudant-chef, *troupes de marine*; Saïd Yeddou, adjudant, infanterie; Max Gardiol, lieutenant-colonel; Mme Nicolle Durand de Prémorel (de), épouse Prémorel-Higgons (de), infirmière.

Sont nommés chevaliers:
Mme Monique Boncenne, épouse Rousselin; MM. Roger Timoreau; Georges Barthelemy; Alain Boisboissel (de); Georges Bouteau; Mario Cappellaro; *Jacques* Dufau; Jean Durand; Pierre Lasbats; Charles Laux; Paul Léandri; Jean Lienard; Antoine Marenghi; François Nicolaï; André Pieri; Gabriel Thomasset; Fernand Vacher; Charles Yervant; Marcel Dufour; Roger Gardembas; Jules Hage; Georges Mac Corkell; Joseph Madec; René Madec; Henri Bastian, *Jean Delpech, Robert* Grécourt, Christiane Petit.

Ministère des anciens combattants et victimes de guerre

Sont promus *commandeurs* :
MM. Jean Cuelle, déporté-résistant, président national de l'Union nationale des associations de déportés, internés et familles de disparus ; Jean Cuene, dit Cuene-Grandidier, ancien membre du Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés, président d'une association d'anciens combattants ; *Louis* Jourdan, président d'honneur et fondateur de l'Association des rescapés du plateau des Glières.

Sont promus *officiers* :
MM. Serge Arvengas, secrétaire général de l'amicale des cadets de la France libre ; *André Coblentz, membre* du Conseil national *et* du bureau national de l'Union nationale des évadés de guerre ; Claude Ducreux, secrétaire général du comité d'action de la Résistance ; Georges *Fosta, ancien chef* départemental du Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés ; Gilbert Froidefond, trésorier national adjoint de la Fédération ouvrière et paysanne des anciens combattants et victimes de guerre ; Mme Ida Gillot, née Levasseur, secrétaire d'un comité de l'Association nationale des anciens combattants de la Résistance ; MM. Pierre Heitzmann, président de l'amicale du 1er bataillon d'infanterie de marine du Pacifique ; *Joseph La Picirella, ancien résistant* ; Louis Le port, secrétaire régional de l'amicale des anciens parachutistes SAS et des anciens commandos de la France libre ; René Moreau, secrétaire général de l'association des anciens combattants du corps expéditionnaire français en Italie 1943-1944 ; Mme Paule Mouroux dite Letty, née Baudino, secrétaire général de la fédération des amicales de réseaux renseignement et évasion de la France combattante ; MM. Pierre Quere, membre du conseil d'administration et président *départemental de l'Association* nationale des médaillés de la Résistance ; Pierre Rangheard, président de la section de Lyon de l'Association nationale des pionniers et combattants volontaires *du Vercors ; Léon Roffino*, déporté résistant, porte-fanion de l'Association des rescapés du plateau des Glières ; Maurice Steiss, administrateur national de l'Association nationale des anciens des maquis de l'Ain et du Haut-Jura.

Sont nommés *chevaliers* :
MM. Hocine Benabdallah, Serge Bernardin, Mme Yvette Bossé, née Jaureguiberry, *MM. Paul Briat, Martin Carrera*, André Chazalon, Louis Culiez, Jacques Derivière, Jean-Baptiste Dietrich, Lucien Dorel, Camille Falguerolle, Georges Fereyre, Jules Gilles, François Guillin ; Henri Larroque ; Mme Georgette Le Cuillier, née Michel, MM. Elie Machefer ; Ernest Marchand ; Henri Mast ; Georges Moléa ; Robert Monnier ; Paul Nosilletas ; Joseph Pantalacci ; Philippe Pernin ; Georges Peyratout ; Charles Rasetti ; Jacques Semhoun ; François Susini ; André Texier ; Gabriel Vignon ; *Michel Vincent* ; Léon Vincent-Martin.

Ministère des affaires étrangères

Est promu officier :
M. Francis Cammaerts, ancien membre du maquis du Vercors, ancien officier de liaison des forces franco-britanniques.

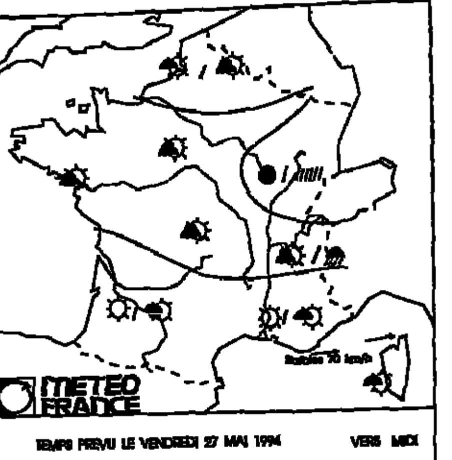
Ordre national du mérite

Sont élevés à la dignité de *grand officier :*

MM. Alfred Horvatte, membre des « Vieilles Tiges », des « Ailes brisées » et *de l'Association nationale des anciens* parachutistes ; Maurice Wattiez, ancien trésorier national et président départemental d'une association d'anciens combattants ; Joseph Tarride, lieutenant-colonel, matériel.

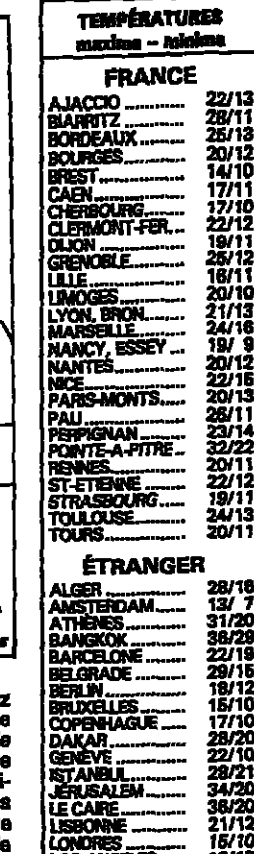
Le *Journal officiel* des 23, 24 et *25 mai 1994 publie, en outre, une liste* des promotions et nominations aux grades de *commandeur*, d'*officier* et de *chevalier* dans l'Ordre national du Mérite.

MÉTÉOROLOGIE



TEMPS PREVU LE VENDREDI 27 MAI 1994 VERS MIDI

LÉGENDE



TEMPÉRATURES maxima – minima	
FRANCE	
AJACCIO	22/13
BIARRITZ	28/11
BORDEAUX	25/13
BOURGES	20/12
BREST	14/10
CAEN	17/11
CHERBOURG	17/10
CLERMONT-FER.	22/12
DIJON	19/11
GRENOBLE	25/12
LILLE	16/11
LIMOGES	20/10
LYON, BRON	21/13
MARSEILLE	24/16
NANCY, ESSEY	19/ 9
NANTES	20/12
NICE	22/16
PARIS-MONTS.	20/13
PAU	26/11
PERPIGNAN	23/14
POINTE-A-PITRE	32/22
RENNES	20/11
ST-ETIENNE	22/12
STRASBOURG	19/11
TOULOUSE	24/13
TOURS	20/11
ÉTRANGER	
ALGER	28/16
AMSTERDAM	13/ 7
ATHÈNES	31/20
BANGKOK	36/29
BARCELONE	22/19
BELGRADE	29/15
BERLIN	18/12
BRUXELLES	15/10
COPENHAGUE	17/10
DAKAR	28/20
GENÈVE	22/10
ISTANBUL	28/21
JÉRUSALEM	34/20
LE CAIRE	36/20
LISBONNE	21/12
LONDRES	15/10
LOS ANGELES	18/15
LUXEMBOURG	14/10
MADRID	24/11
MARRAKECH	32/19
MEXICO	27/13
MILAN	25/11
MONTRÉAL	17/13
MOSCOU	14/ 2
NAIROBI	24/15
NEW-DELHI	41/28
NEW-YORK	29/17
PALMA-DE-MAJ.	25/13
PÉKIN	26/16
RIO-DE-JANEIRO	27/22
ROME	24/15
HONGKONG	32/27
SÉVILLE	27/14
SINGAPOUR	31/24
STOCKHOLM	19/ 8
SYDNEY	29/15
TOKYO	28/21
TUNIS	29/16
VARSOVIE	21/12
VENISE	24/18
VIENNE	21/14

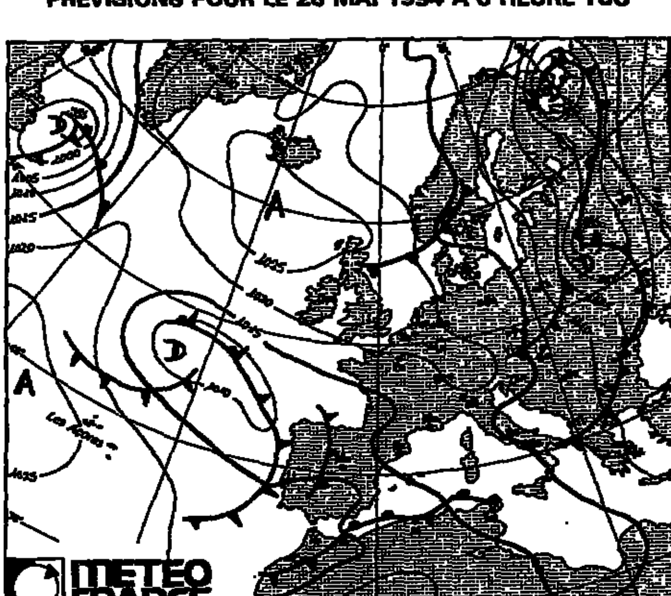
Valeurs extrêmes relevées entre le 25-05-1994 à 6 heures TUC et le 26-05-1994 à 6 heures TUC

TUC = temps universel coordonné, c'est-à-dire pour la France : heure légale moins 2 heures en été ; heure légale moins 1 heure en hiver.

Vendredi : très nuageux au nord-est, assez ensoleillé ailleurs. – Le matin, des Pays de *Loire à la Bretagne jusqu'aux régions au nord de* la Seine, le ciel sera très nuageux. Sur le Centre le temps sera couvert avec quelques pluies faibles. Du Nord-Est à Rhône-Alpes les nuages seront abondants avec quelques ondées. De l'Aquitaine jusqu'au Sud-Est et à la Corse, le temps sera bien ensoleillé avec quelques brouil*lards sur le Sud-Ouest.*
L'après-midi au nord de la Seine les éclaircies seront belles. De la Bretagne au Centre, le soleil reviendra progressivement et les éclaircies seront plus belles en fin de journée. Du Nord-Est aux Alpes du Nord les nuages seront nombreux avec quelques ondées.
De l'Aquitaine aux Alpes du Sud jusqu'au pourtour méditerranéen et en Corse, il fera beau. Le mistral et la tramontane souffleront à 80 km/heure en rafales le matin. L'après-midi ils faibliront à 60 km/heure mais entre la Corse et le continent le vent de sud-ouest soufflera encore à 70 km/heure en rafales.
Les températures minimales iront de 8 à 10 degrés au nord et de 10 à 12 degrés au sud. Les températures maximales avoisineront 16 à 19 degrés au nord et 20 à 24 degrés au sud.

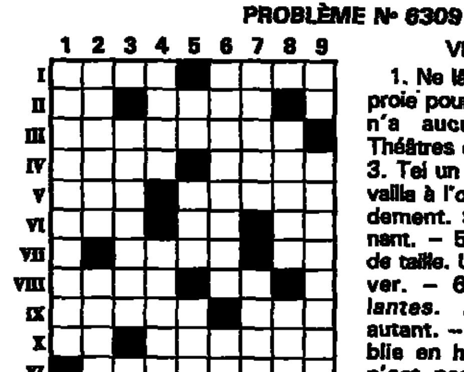
(Document établi avec le support technique spécial de Météo-France.)

PRÉVISIONS POUR LE 28 MAI 1994 A 0 HEURE TUC



MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 6309



	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I					■				
II			■					■	
III									■
IV					■				
V				■					
VI				■			■		
VII		■					■		
VIII					■			■	
IX						■			
X			■						
XI	■								

HORIZONTALEMENT

I. Il faut le posséder avant de pouvoir le tenir. Unité de volume. – *II.* Préfixe. Gaz. – III. Provoquent parfois des bouchons dans *les artères.* – IV. Prénom. Centre intellectuel où siègent les facul*tés.* – V. Figure populaire d'outre-Atlantique. On débite le jar*gon dans sa famille.* – VI. Abréviation. Morceau de beurre. Terme musical. – VII. S'apparente au bleu quand il *s'agit d'un marron. Symbole.* – VIII. Sigle. Possessif. – IX. Poussées par des masses. Britannique distingué. – X. Pronom. Traite avec respect. – XI. Haute et forte, chez un colosse (pluriel).

VERTICALEMENT

1. Ne lâchent pas facilement la proie pour l'ombre. – 2. L'argent n'a aucun pouvoir sur lui. Théâtres de scènes populaires. – 3. Tel un beau succès. – 4. Travaille à l'œil pour un meilleur rendement. Se montrera entreprenant. – 5. Participe. Une affaire de taille. Une balle suffit à l'achever. – 6. Personnes accueil*lantes. Pas approuvé pour* autant. – 7. Charges. Etait établie en haute *Galilée*. – 8. Ce n'est pas de la petite bière ! Exaltation poétique. – 9. Le cœur en fête. Qui ne sont pas disposées à composer.

Solution du problème n° 6308

Horizontalement

I. Dialogues. – II. Ems. Ruche. – III. Spasme. On. – IV. Cr. Serins. – V. Rus. Ai. Té. – VI. Ide. Ut. – VII. Pène. En. – VIII. TNT. Obi. – IX. Icelui. Os. – X. Oesel. But. – XI. NS. Astuce.

Verticalement

1. Description. 2. Imprudences. – 3. Asa. Sentes. – 4. SS. Léa. – 5. Ormeau. Nuls. – 6. Guérite. – 7. UC. Nô. Bu. – 8. Ehonté. Bouc. – 9. Sensé. Piste.

GUY BROUTY

RADIO-TÉLÉVISION

JEUDI 26 MAI

TF 1

13.35 Feuilleton : Les Feux de l'amour.
14.25 Sport : Football. Australie-France, match amical, à Kobé (Japon).
16.15 divertissement : Vidéo gags.
16.35 Club Dorothée.
17.50 Série : Le Miel et les Abeilles.
18.20 Série : Les Filles d'à côté.
18.50 Magazine : Coucou, c'est nous !
19.50 Divertissement : Le Bébête Show (et à 1.25).
20.00 Journal, Tiercé, La Minute hippique et Météo.
20.50 Série : Le JAP. La Cible, d'Henri Helman.
22.30 Magazine : Tout est possible. Présenté par Jean-Marc Morandini. Invitée : Anne Roumanoff.
0.30 Série : Aventures à l'aéroport.
1.30 Journal et Météo.

FRANCE 2

13.50 Sport : Tennis. Internationaux de France, en direct de Roland-Garros.
19.20 Jeu : Que le meilleur gagne.
19.59 Journal, L'Image du jour à Roland-Garros, Journal des courses, Météo et Point route.
20.50 Magazine : Envoyé spécial. Les orphelins de Kigali, de Jean-Christophe Klotz et Patrick Vincent ; Fuir pour vivre, d'Eric Monier et Pierre-Laurent Constant ; Au bonheur des dames, de Florence Mavic et Bernard Ronflet. *Au Rwanda et en Tanzanie, où des milliers de réfugiés rwandais affluent chaque jour ; Le télé-achat et la vente par correspondance.*
22.40 Cinéma : Le Passage du Rhin. ■ Film français d'André Cayatte (1960).
0.35 Magazine : La France en films. Présenté par Claude-Jean Philippe. Invité : Armand Jammot.
0.40 Journal, Météo et Côté court.

FRANCE 3

13.55 Jeu : Télétennis (et à 17.30).
14.25 Série : La croisière s'amuse (et à 15.05).
14.55 Flash tennis (et à 15.55, 17.35, 18.20).
16.05 Tiercé, en direct.
16.20 Magazine : La Fièvre de l'après-midi.
17.45 Magazine : Une pêche d'enfer. Présenté par Pascal Sanchez en direct des Saintes-Maries-de-la-Mer.
18.25 Jeu : Questions pour un champion.
18.50 Un livre, un jour. *L'Angleterre par les petites routes,* de Gilly Abrahams.
19.00 Le 19-20 de l'information. De 19.09 à 19.31, le journal de la région.
20.05 Magazine : Côté court.
20.35 Tout le sport.
20.40 Keno.
20.50 Cinéma : Carnaval. ■ Film français d'Henri Verneuil (1953).
22.25 Journal et Météo.
22.55 ▶ Magazine : Nimbus. Présenté par Elice Lucet.
23.50 Magazine : Le Divan. Présenté par Henry Chapier. Invité : Jean Daniel.

CANAL PLUS

13.35 Cinéma : La Fièvre d'aimer. ■ Film américain de Luis Mandoki (1990).
15.15 Le Journal du cinéma du mercredi (rediff.).
15.40 Documentaire : Les Grands Crimes du XXe siècle.
16.10 Cinéma : L'Ecole des héros. □ Film américain de Daniel Petrie Jr. (1990).
18.00 Canaille peluche. Les Enfants du Mondial.

— En clair jusqu'à 20.35 —

18.30 Ça cartoon.
18.45 Magazine : Nulle part ailleurs.
20.30 Le Journal du cinéma.
20.35 Téléfilm : Un jour avant l'aube. De Jacques Ertaud.
22.30 Flash d'informations.
22.35 Cinéma : Horizons lointains. ■ Film américain de Ron Howard (1992), (v.o.).
0.49 Pin-up.
0.50 Cinéma : Qiu Ju, une femme chinoise. ■■■ Film chinois de Zhang Yimou (1992, v.o.).

ARTE

— Sur le câble jusqu'à 19.00 —

14.50 300e anniversaire de la publication du dictionnaire. En direct de l'Académie française. Présenté par Bertrand Poirot-Delpech et Pierre-André Boutang.
17.00 Cinéma : La Double Vie de Véronique. ■■■ Film franco-polonais de Krzysztof Kieslowski (1990).
18.35 Court métrage : Une histoire de guerre. De Miguel Alexandre (v.o., rediff.).
19.00 Série : Fast Forward. De Ted Emery.
19.30 Documentaire : Les Enjeux de l'Europe.
20.00 Documentaire : Trois rêves perdus.
20.30 8 1/2 Journal.
20.40 Soirée thématique : Chypre, Aphrodite partagée. Soirée présentée par Brigitte Bastgen.
20.41 Documentaire : Aphrodite partagée. Les Origines du conflit chypriote.
20.55 Quand le temps s'est arrêté. Fiction documentaire de Thanos Lambropoulos.
21.50 Entretien. (et à 22.30). Avec Panikos Chrysanthou, réalisateur chypriote grec, et Nese Yasin, écrivain chypriote turc.
22.00 Les Larmes du souvenir. Fiction documentaire de Raif Hizal.
22.45 Cinéma : Le Viol d'Aphrodite. ■ Film chypriote d'Andreas Pantzis (1985, v.o., 110 min).

M 6

13.30 Série : Drôles de dames.
14.20 Variétés : Musikado.
17.00 Variétés : Multitop.
17.30 Série : Les deux font la loi.
18.00 Série : Un flic dans la Mafia.
19.00 Série : Pour l'amour du risque.
19.54 Six minutes d'informations, Météo.
20.00 Série : Madame est servie.
20.35 Magazine : Zoo 6.
20.50 Cinéma : Razzia sur la chnouf. ■■ Film français d'Henri Decoin (1955).
22.40 Téléfilm : Possession démoniaque. De Billy Hale, avec Kevin Bacon, Liane Langland.
0.20 Six minutes première heure.

FRANCE-CULTURE

20.30 Spécial Algérie. Ecrire aujourd'hui sur l'Algérie.
21.32 Profils perdus. Le Père Chaillet (2).
22.40 Les Nuits magnétiques. Le péril et l'exil – Algérie, aller-retour (3).
0.05 Du jour au lendemain.
0.50 Musique : Coda.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 Concert (donné le 10 mai à Radio-France) : Symphonie en sol mineur pour orgue et orchestre, de Dupré ; Préludes et fugue pour orgue op. 37, Sonate pour orgue op. 65 no 4, de Mendelssohn ; La Bataille des Huns, Symphonie no 11, de Liszt, par l'Orchestre philharmonique de Radio-France, dir. Pascal Verrot.
22.30 Soliste. Julian Bream.
23.07 Ainsi la nuit. Trio pour piano, violon et cor en mi bémol majeur op. 40, Seize valses pour piano à quatre mains op. 39, de Brahms.
0.00 L'Heure bleue.

Les interventions à la radio

O'FM, 19 heures : Hélène Carrère d'Encausse et Jean-Louis Curtis (« Le grand O O'FM-*la Croix* »).
France-Inter, 19 h 20 : « Algérie, la poudrière », avec Saïd Saadi (« Le téléphone sonne »).

IMAGES

DANIEL SCHNEIDERMANN

Vive l'Europe !

TRÈS heureux de vous accueillir ce soir sur ce plateau pour parler de l'Europe. En effet...

... fort impatient de pouvoir enfin évoquer l'Europe, car...

... grande oubliée de cette campagne, finalement, n'est-ce pas l'Europe, qui...

... d'autant plus heureux que tout a été fait jusqu'à aujourd'hui pour m'empêcher de parler de l'Europe, dont...

... seule question qui compte, la Bosnie, l'honneur de l'Europe...

... mêmes règles que tout le monde. Ainsi, la levée de son immunité parlementaire...

... pas question d'attaquer le président de la République. Divergence ne signifie pas que...

... sera déposée vendredi, sauf si...

... pas laisser dire ça ! Il ne s'agit que de deux meubles bas, deux commodes, un lustre...

... intellectuels pour une fois unanimes...

... première femme en sixième position ! Alors que sur la nôtre...

... remboursement, à la date prévue, de trois cent cinquante millions de francs, qui...

... très difficile de procéder à une évaluation absolue. Ainsi la collection de Hussein Pacha, par exemple, a été adjugée beaucoup plus cher, du seul fait que...

... hurlements de haine qui ont accueilli mon film à Cannes montrent bien...

... à Marrakech, et une autre à Marbella, comme n'importe quel Français...

... non seulement une femme, mais elle vient des DOM-TOM, et...

... véritable complot qui nous empêche de parler de l'Europe, quand...

... une chaufferette, trois culs-de-lampe, un sac de billes...

... l'exemple de Hussein Pacha n'est pas...

... pas du tout le sentiment d'être une femme-alibi. D'ailleurs...

... propos de Michel Rocard lui font honneur, mais il manque encore...

... fait que le jury ait couronné Virna Lisi, et pas Isabelle Adjani, montre bien que l'Europe...

... passif immédiatement exigible se monte à...

... supplie de lire mon livre sur l'Europe. Vous y verrez que...

... comptes secrets en Suisse, comme n'importe quel Français...

... si nous parvenons à joindre Hussein Pacha avant la fin de ce journal, nous...

... très positif d'avoir pu enfin briser le mur du silence, et parler de l'Europe !

Les programmes complets de radio, de télévision et une sélection du câble sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles : ▶ Signalé dans « le Monde radio-télévision » ; □ Film à éviter ; ■ On peut voir ; ■■ Ne pas manquer ; ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.

VENDREDI 27 MAI

TF 1

6.00 Jeu : Une famille en or.
6.28 Météo (et à 6.58, 8.28).
6.30 Club mini Zig-Zag. Les Fruittis ; Quick et Flupke.
7.00 Journal.
7.15 Club Dorothée avant l'école. Les Aventures de Carlos ; Les Minipouss ; BC-BG ; Clip.
8.30 Télé-shopping.
9.00 Série : Passions (et à 4.15).
9.30 Feuilleton : Haine et passions.
10.15 Feuilleton : Hôpital central.
10.55 Série : Tribunal.
11.30 Feuilleton : Santa Barbara.
11.55 Jeu : La Roue de la fortune.
12.25 Jeu : Le Juste Prix.
12.50 Magazine : A vrai dire.
13.00 Journal, Météo et Tout compte fait.
13.35 Feuilleton : Les Feux de l'amour.
14.25 Série : Côte Ouest.
16.15 Jeu : Une famille en or.
16.35 Club Dorothée. Harry et les Henderson ; Drôle de vie ; Clip ; Jeux.
17.50 Série : Le Miel et les Abeilles.
18.20 Série : Les Filles d'à côté.
18.50 Magazine : Coucou, c'est nous ! (et à 23.45). Présenté par Christophe Dechavanne. Invité : Elie Kakou.
19.50 Divertissement : Le Bébête Show (et à 0.45).
20.00 Journal, La Minute hippique et Météo.
20.45 Magazine : Mystères. Présenté par Alexandre Baloud. Les jumeaux ; Les Jim, autre exemple de jumeaux séparés ; Le sanatorium hanté ; Tina Resch ; La maison qui n'oublie pas ; Une voyance providentielle. *Des phénomènes étranges.*
22.45 Magazine : Ushuaïa. Présenté par Nicolas Hulot. Tasmanie. L'or de Kalgoorlie, de Djamel Tahi ; L'homme au bout du monde, de Djamel Tahi ; Dreamings, l'art aborigène, de Michael Riley.
0.50 Journal et Météo.
0.55 Jeu : Millionnaire.
1.25 TF1 nuit (et à 2.25, 3.30, 4.10, 4.40).
1.30 Documentaire : Histoires naturelles (et à 3.40, 5.05). Drôles de bêtes, drôles de gens ; La pêche au coup en Irlande ; Silak ou les grands espaces.
2.30 Téléfilm : Le Vignoble des maudits (dernière partie).
4.50 Musique.

FRANCE 2

5.55 Divertissement : Rien à cirer (rediff.).
6.30 Télématin. Avec le journal à 7.00, 7.30, 8.00.
8.30 Feuilleton : Amoureusement vôtre.
9.00 Feuilleton : Amour, gloire et beauté.
9.25 Magazine : Matin bonheur. Présenté par Lionel Cassan. Invitée : Nadine de Rothschild.
11.15 Flash d'informations.
11.20 Jeu : Motus. Animé par Thierry Beccaro.
11.50 Jeu : Pyramide (et à 3.40). Animé par Patrice Laffont.
12.20 Magazine : C'est tout Coffe. Présenté par Jean-Pierre Coffe.
12.55 Météo (et à 13.35).
12.59 Journal, Bourse et Point route.
13.45 INC.
13.50 Sport : Tennis. Internationaux de France, en direct de Roland-Garros.
19.20 Jeu : Que le meilleur gagne (et à 3.00). Animé par Nagui.
19.59 Journal, l'Image du jour à Roland-Garros, Journal des courses, Météo et Point route.
20.55 Série : Maigret. Maigret et le corps sans tête, de Serge Leroy, avec Bruno Cremer, Aurore Clément.
22.30 Magazine : Bouillon de culture. Présenté par Bernard Pivot. Les intellos dans la bagarre : des intellectuels candidats aux élections européennes. Invités : Hélène Carrère d'Encausse (liste UDF-RPR) ; Edmonde Charles-Roux (liste de Jean-Pierre Chevènement) ; Aline Pailler (liste PCF) ; Yvan Blot (liste FN) ; Olivier Duhamel (liste PS) ; René-Victor Pilhes (liste de Jean-Pierre Chevènement) ; Antoinette Fouque (liste MRG).
23.50 Journal, Météo et Côté court.
0.15 Magazine : Musiques au cœur. Présenté par Eve Ruggieri. Invitée : Joan Sutherland, soprano. Extraits de représentations enregistrés à l'Opéra de Sydney et à Covent Garden à Londres : *la Fille du régiment,* de Donizetti ; *le Trouvère,* de Verdi ; *Norma,* de Bellini ; *Lakmé,* de Delibes ; *Lucia di Lammermoor,* de Donizetti ; *les Huguenots,* de Meyerbeer ; *Lucrèce Borgia,* de Donizetti ; *la Chauve-souris,* de Johann Strauss fils.
1.30 Sport : Tennis. Internationaux de France à Roland-Garros : le match du jour (rediff.).
3.30 Dessin animé (et à 4.20).
4.05 24 heures d'info.
4.30 Magazine : Envoyé spécial (rediff.).

FRANCE 3

6.00 Euronews.
7.00 Premier service.
7.15 Bonjour les petits loups. Les Petits Malins ; Mine de rien ; Mimi Cracra ; Bonjour les mamans ; Boumbo ; Les Histoires du père Castor ; Les Aventures de Tintin : Vol 714 pour Sydney.
8.20 Continentales. Omniscience ; Rough Guide to the Americas ; Europodyssée, le retour.
9.30 Magazine : Génération 3. Présenté par Marie-Laure Augry. Paysages à la carte : l'île de la Réunion, d'Agnès Zerwetz et Annie Breit. Invité : Alain Loraine ; A 10.00, Semaine thématique : Aux origines de la vie. 3. Le singe devint homme. Invité : Yves Coppens.
11.00 Sport : Tennis (et à 12.05, 13.00). Internationaux de France, en direct de Roland-Garros.
12.00 Flash d'informations.
12.30 Télévision régionale.
12.45 Journal.
13.55 Jeu : Télétennis (et à 17.30).
14.05 Série : La croisière s'amuse (et à 15.05).
14.55 Flash tennis (et à 15.55, 17.35, 18.20).
16.05 Magazine : La Fièvre de l'après-midi. Présenté par Vincent Perrot. Invité : Phil Barney.
17.45 Magazine : Une pêche d'enfer. En direct des Saintes-Maries-de-la-Mer.
18.25 Jeu : Questions pour un champion.
18.50 Un livre, un jour. *Sur la plage,* de Jean-Didier Urbain.
19.00 Le 19-20 de l'information. De 19.09 à 19.31, le journal de la région.
20.05 Magazine : Côté court.
20.35 Tout le sport.
20.50 Magazine : Thalassa. Dans les brumes de San-Francisco, de Jérôme Caza, Gilles Cayatte et Pierre Catalan.
21.50 Magazine : Faut pas rêver. Invitée : Sabine Azéma. France : le chant de Sylvanès, de Jean-Pierre Vaudon, Bertille Corpechot et Emmanuel Riche ; Italie : profession gondolier, de Frédéric Chignac et Stéphan Poulle ; République dominicaine : la guerre des vieux, de Daniel Grandclément et Jérôme Rogues.
22.50 Journal et Météo.
23.20 Magazine : Strip-tease. Le Bel Age, de Delphine Raynard ; Images du monde, de Cécile Patingre ; La Soucoupe et le Perroquet, de Frédéric Slaud ; Big Boss Blues, de René Philippe Dawant.
0.15 Court métrage : Libre court. Béatrice, d'Olivier Peyron avec Béatrice Cheramy.
0.25 Continentales. L'Eurojournal : l'info en v.o.
1.00 Musique : Musicale graffiti. Chansons portugaises par Amalia Rodriguez.

CANAL PLUS

— En clair jusqu'à 7.25 —

6.59 Pin-up.
7.00 CBS Evening News.
7.23 Le Journal de l'emploi.
7.25 Canaille peluche. Albert, le cinquième mousquetaire.

— En clair jusqu'à 8.10 —

7.50 Ça cartoon.
8.10 Magazine : 24 heures (rediff.).
9.05 Le Journal du cinéma.
9.10 Cinéma : Louis, enfant roi. ■■ Film français de Roger Planchon (1992). Avec Carmen Maura, Maxime Mansion, Paolo Graziosi.
11.45 Flash d'informations.
11.47 Magazine : Dis Jérôme ? (rediff.).
11.50 Surprises.
12.00 Documentaire : Les Allumés du cinéma. Les Porteurs d'ombres électriques, d'Hervé Cohen et Renaud Cohen.

— En clair jusqu'à 13.35 —

12.29 Pin-up.
12.30 Magazine : La Grande Famille.
13.30 Le Journal de l'emploi.
13.35 Cinéma : Fatale. ■ Film français de Louis Malle (1992). Avec Jeremy Irons, Juliette Binoche, Miranda Richardson.
15.20 Magazine : L'Œil du cyclone. Mouvements de foule (rediff.).
15.45 Surprises.
15.55 Le Journal du cinéma.
16.00 Cinéma : Roulez jeunesse ! ■ Film français de Jacques Fansten (1992). Avec Jean Carmet, Daniel Gélin, Blanchette Brunoy.
17.50 Surprises.
18.00 Canaille peluche.

— En clair jusqu'à 20.35 —

18.30 Ça cartoon.
18.45 Magazine : Nulle part ailleurs.
20.30 Le Journal du cinéma.
20.35 Téléfilm : Au-delà de la décence. De Jorge Montesi, avec Art Hindle, Vanessa King.
22.05 Documentaire : Monsieur Dior. De Frank Maubert.
22.50 Flash d'informations.
23.00 Cinéma : Hook. ■ Film américain de Steven Spielberg (1991). Avec Robin Williams, Dustin Hoffman, Julia Roberts.
1.14 Pin-up.
1.15 Cinéma : L'Ecole des héros. □ Film américain de Daniel Petrie Jr. (1990). Avec Sean Astin, Wil Wheaton, Keith Coogan (v.o.).
3.05 Cinéma : Reservoir Dogs. ■■ Film américain de Quentin Tarantino (1992). Avec Harvey Keitel, Tim Roth, Michael Madsen.
4.40 Surprises.
5.15 Cinéma : Moana, fille des tropiques. ■ Film britannique de Ken Annakin (1954). Avec Jack Hawkins, Glynis Johns, Layla Raki (dernière diffusion).
6.40 Surprises.

ARTE

— Sur le câble jusqu'à 19.00 —

17.00 Documentaire : Histoire parallèle. Actualités américaines et japonaises de la semaine du 21 mai 1944, commentées par Marc Ferro et Pierre Messmer (rediff.).
17.55 Documentaire : Joe Cocker. D'Ulli Pfau (rediff.).
19.00 Série : Fast Forward. De Ted Emery.
19.30 Documentaire : Paradisiers et dragons. 4. Sumatra, au royaume des esprits et des sorciers, de Bettina Kowalski et Peter Kersten.
20.10 Documentaire : L'Eau dans le désert. D'Uksel Ugurlu. *Dans le désert du Taklamakan, en Asie centrale.*
20.30 8 1/2 Journal.
20.40 ▶ Téléfilm : Deuxième choix. De Peter Stripp, avec Jutta Speidel, Alexander Radszun.
22.10 Documentaire : Ecran total. La Fin de la vie privée ? de Gero Boehm.
23.10 ▶ Cinéma : Cabeza de Vaca. ■ Film mexicano-espagnol de Nicolas Echevarria (1990). Avec Juan Diego, Daniel Gimenez Cacho, Roberto Sosa (106 min).

M 6

7.00 Informations : M 6 express (et à 8.00, 9.00, 10.00, 10.50, 11.50).
7.05 Contact 6 Manager.
7.10 Les Matins d'Olivia (et à 8.05).
9.05 M 6 boutique (et à 14.20).
9.35 Musique : Boulevard des clips (et à 10.05, 1.05, 6.30).
11.00 Série : Campus Show.
11.30 Série : Lassie.
11.45 Infoconsommation.
12.00 Série : Papa Schultz.
12.30 Série : La Petite Maison dans la prairie.
13.30 Série : Drôles de dames.
14.30 Variétés : Musikado. Emission présentée par Valérie Pascale.
17.00 Variétés : Multitop. Emission présentée par Yves Noël et Laura Marine.
17.30 Série : Les deux font la loi.
18.00 Série : Un flic dans la Mafia.
19.00 Série : Pour l'amour du risque.
19.54 Six minutes d'informations, Météo.
20.00 Série : Madame est servie.
20.35 Magazine : Capital.
20.45 Téléfilm : Strip-tease mortel. De Joseph Sargent, avec Nicollette Sheridan, Boyd Kestner.
22.30 Série : Mission impossible. Le Chantage.
23.30 Magazine : Les Enquêtes de Capital (et à 5.40). L'argent du cirque.
0.00 Magazine : Sexy Zap.
0.30 Six minutes première heure.
0.40 Magazine : Culture rock (et à 6.05). La saga de Tina Turner.
2.30 Rediffusions. Made in France ; Harley-Davidson ; Les Pompiers volants ; Salsa opus 3 (Puerto-Rico).

FRANCE-CULTURE

20.30 Radio archives. Kateb Yacine.
21.32 Musique : Black and Blue. Bobby Hutcherson.
22.40 Les Nuits magnétiques. Le péril et l'exil – Algérie, aller-retour (4).
0.05 Du jour au lendemain. Dans la bibliothèque de... Marc-Alain Ouaknin.
0.50 Musique : Coda. Satie (5).

FRANCE-MUSIQUE

20.05 Concert (émis de Sarrebruck) : Suite im neuen Stil op. 37, de Schulhoff ; Concerto pour violon et orchestre en ré majeur op. 19, de Prokofiev ; Symphonie no 7 en ré mineur op. 70, de Dvorak, par l'Orchestre radio-symphonique de Sarrebruck, dir. Jan Krenz.
23.07 Jazz club. Par Claude Carrière et Jean Delmas. En direct de la Villa à Paris : le Quartette de Michel Benita, contrebasse, avec Dewey Redman, saxophone ténor, Rita Marcotulli, piano, Aldo Romano, batterie.

Les interventions à la radio

RMC, 19 h 15 : Bernard Tapie (« Forum RMC-*l'Express* »).

Le Monde

TRAVERSES — PIERRE GEORGES

Sursauts

CE que parler veut dire. M. André Laignel, directeur de campagne du PS pour les européennes, invitait hier les électeurs *« à un sursaut de cohérence »*. C'est quoi cela ? Du *patagon* ? Du français de cuisine électorale ? Une proposition d'entrechat politique ?

Un sursaut, bon, cela se comprend. Dans l'échelle des urgences, le mot *« sursaut »*, et son coadjuteur l'adjectif *« nécessaire »*, implique que l'heure est à la mobilisation. Quand une tête politique balance le *« nécessaire sursaut »* comme une priorité rouge ou un instrument contondant, c'est rarement le signe d'une santé florissante. Le choix, entre coup de clairon et coup de massue, est limité. *Mais parfaitement explicite*. Un *« sursaut »* est bien plus qu'un saut, même dans l'inconnu. Plus qu'un grand bond, même en avant. Le *« sursaut »* flirte avec le *« réveil en »*, c'est dire.

La *« cohérence »*, voilà autre chose. Quand un politique demande aux électeurs d'être *« cohérents avec eux-mêmes »*, il entend surtout par là qu'ils soient fidèles à lui-même. Dans ce sens-là, la *« cohérence »* est l'antithèse de la dissipation. Prôner la cohérence, c'est assigner l'électorat à résidence politique. C'est le tenir en laisse comme un ballon captif et le culpabiliser d'avance pour ses infidélités potentielles. Car tout électeur est, par définition, un incohérent qui s'ignore.

Mais ce *« sursaut de cohérence »* imploré par André Laignel est, dans l'association des mots, un peu bizarre. On ne sursaute pas de cohérence. Sauf à vouloir être encore plus cohérent que cohérent. Ou à penser, dans le cas évoqué, plus rose que rose.

M. Laignel voulait sans doute exprimer autre chose. Une chose simple et simplement dite, du genre *« Votez pour nous. Arrêtez de vous disperser et de nous disperser »*. C'eût été beaucoup plus clair. *Mais peut-être un peu facile*. En politique, ce qui se conçoit clairement s'énonce en mots de bois.

En « parler-rue », cela peut être l'inverse. Par exemple, ce charmant *« Nique ta mère »* qui atteste la belle vitalité de notre langue. Voilà une expression d'une délicatesse extrême et fort explicite. L'inconcevable, dans ce cas précis, s'énonce clairement.

Où l'affaire se complique, c'est en famille, lorsque des enfants vaguement innocents viennent demander l'explication de texte que la cour de récréation ou la rue n'a point encore fournie. Il ne reste guère aux parents pour s'en sortir qu'un *« sursaut »* d'hypocrisie.

L'ESSENTIEL

DÉBATS

L'Europe et la Bosnie : « Huit réponses à Régis Debray », par Bernard-Henri Lévy ; Chômage : « Pour les 35 heures », par Michel Husson *(page 2)*.

INTERNATIONAL

La Russie veut être systématiquement consultée par l'OTAN

Le général Gratchev, ministre russe de la défense, a confirmé, mercredi au siège de l'OTAN à Bruxelles, que la Russie a l'intention d'adhérer au *« partenariat pour la paix »*. Il a toutefois assorti cette déclaration d'intention de prétentions qui laissent perplexes les membres de l'Alliance *(page 5)*.

Rwanda : une enquête de l'ONU sur les massacres

René Degni Segui, président de la *Ligue des droits de l'homme* de la Côte-d'Ivoire, a été nommé par la Commission des droits de l'homme de l'ONU rapporteur spécial chargé de mener une enquête au sujet de toutes les exactions commises au Rwanda *(page 6)*.

POLITIQUE

Jean-François Hory doublure de la tête de liste MRG Bernard Tapie

Depuis que le président des Radicaux de gauche a accueilli Bernard Tapie dans son parti, en lui proposant de conduire sa liste pour les élections européennes, le même scénario se répète inlassablement. Chaque fois que l'emploi du temps politico-judiciaire surchargé du député des Bouches-du-Rhône l'empêche d'honorer ses rendez-vous, M. Hory joue les doublures *(page 8)*.

SOCIÉTÉ

Les Internationaux de France de tennis

L'Autrichien Tomas Muster, tête de série numéro 11, a éliminé l'Américain André Agassi en cinq sets, mercredi 25 mai, lors du match au sommet du deuxième tour des Internationaux de France de tennis. Les Américains Pete Sampras et Jim Courier et l'Ukrainien Andrei Medvedev ont souffert pour se qualifier. Deux Français, Fabrice Santoro et Olivier Delaitre se sont qualifiés pour les seizièmes de finale où ils doivent jouer l'un contre l'autre *(page 15)*.

ÉCONOMIE

Un « Livre blanc » souligne les retards de compétitivité de l'industrie britannique

En dépit du net redressement de sa situation économique depuis un an, la Grande-Bretagne continue de pâtir d'un large retard en matière de compétitivité industrielle. Ce constat constitue le principal mérite du « Livre blanc » que le gouvernement vient de rendre public *(page 20)*.

Moulinex choisit Euris

Les cinq sociétés catégorielles issues du RES (reprise de l'entreprise par ses salariés) ont choisi mercredi Euris comme nouvel actionnaire de référence. Ce dénouement doit permettre au groupe de lancer une augmentation de capital de 1 milliard de francs *(page 22)*.

COMMUNICATION

Restructuration du capital du groupe BDDP

Pour pallier un endettement excessif, les investisseurs institutionnels et les banques ont pris la majorité du capital du groupe publicitaire Boulet-Dru-Dupuy-Petit (BDDP), dont les fondateurs perdent le contrôle *(page 21)*.

SERVICES

La télématique du *Monde* :
3615 LEMONDE
3617 LMDOC et 36-29-04-56

DEMAIN

Temps libre

Il y avait dans cette rue des bals, des théâtres et des guinguettes. On s'y amusait au point qu'on l'appela rue de la Gaîté. De la fête au spectacle, elle a su longtemps assumer ses origines. A quoi tient que cet endroit qui a bien changé conserve un bon fond, plus que fréquentable ?

Ce numéro comporte un cahier « Le Monde des livres » folioté de I à XII

Le numéro du « Monde » daté jeudi 26 mai 1994 a été tiré à 446 174 exemplaires

Un entretien avec le ministre ukrainien des affaires étrangères

Anatoli Zlenko : « Nous avons en Crimée recours à la diplomatie préventive »

Le ministre ukrainien des affaires étrangères, Anatoli Zlenko, a déclaré au *Monde*, mercredi 25 mai, être venu à Paris comme *« participant à part entière »* de la Conférence sur la stabilité en Europe et a récusé le statut d'*« invité ou observateur »*. Il s'est montré conciliant et optimiste sur l'évolution de la crise en cours en Crimée.

Depuis trois jours, on attendait les résultats des négociations russo-ukrainiennes à Moscou pour soupeser les chances qu'a la Crimée d'échapper au triste sort déjà subi par d'autres périphéries « chaudes » de la Russie, où cette dernière faisait face, il est vrai, à des Etats encore plus vulnérables que l'Ukraine. Mercredi 25 mai, les protagonistes ont annoncé qu'il faudra attendre encore : des experts doivent rédiger *« sous dix à douze jours »* un accord *« détaillé »* sur le partage de la Flotte de la mer Noire. C'est la quatrième fois au moins, en deux ans, que Kiev et Moscou reportent ainsi un accord sur ce problème qui menace de dégénérer.

Pourtant, le ministre ukrainien des affaires étrangères Anatoli Zlenko, dressait, le même jour à Paris où il est venu assister à la Conférence sur la stabilité en Europe, les contours d'une solution qu'il pensait à peu près acquise : les Russes gardent comme prévu leur grande base de Sébastopol, le commandement naval ukrainien (qui gouverne 18 % des navires) s'installe un peu plus loin à Balaklava ; quand aux autres bases de la flotte divisée, elles seront définies *« par accords séparés dans chaque cas, sur le principe de la location »*. En clair, on passerait alors aux choses sérieuses – les marchandages financiers.

Car M. Zlenko *« ne pense pas »* que la Crimée risque de s'enflammer, même si *« des similitudes existent avec ce qu'ont connu la Transnistrie et l'Abkhazie »*. Ces deux régions de Moldavie et de Géorgie, peuplées en majorité de Russes ou d'alliés de la Russie, ont connu des guerres civiles où Moscou a soutenu de fait les séparatistes, même si elle patronne désormais des négociations entre ces derniers et leurs ex-capitales de tutelle. *« Ces expériences amères auront servi de leçon, en montrant que tout le monde perd aux solutions militaires-vous savez, les Abkhazes aujourd'hui sont dans une situation peu enviable »*, estime le ministre ukrainien.

« C'est pourquoi nous avons déjà recours en Crimée à une diplomatie préventive », poursuit-il, en affirmant au passage que son pays n'avait pas attendu M. Balladur pour proposer un pacte de sécurité en Europe centrale et orientale – auquel la Russie était conviée par convenance. M. Zlenko a une nouvelle fois démenti tout envoi de renforts militaires ukrainiens en Crimée, dénoncé avec emphase dans les médias russes. Et mercredi à Kiev, une délégation du gouvernement pro-russe de Crimée acceptait de geler provisoirement l'application de sa Constitution quasi-indépendantiste en échange de la création de groupes de travail entre le Parlement de Kiev et celui de Crimée – premier pas vers des relations de type fédéral. Quand au président Kravtchouk, il reconnaissait qu'on *« ne pouvait ignorer que la majorité russe en Crimée aura toujours tendance à regarder vers Moscou »*.

Pour M. Zlenko, la Crimée pourrait avoir un statut de type « zone économique spéciale », mais il n'est toujours pas question pour l'Ukraine de devenir une Fédération. *« Nos sondages d'opinion montrent que ce n'est pas une question d'actualité »*, dit-il. En qualifiant d'*« histoires de journalistes »* les informations faisant état de volontaires cosaques arrivant en Crimée et, en face, de préparatifs similaires parmi les groupes paramilitaires ultranationalistes d'Ukraine occidentale...

Pour inquiétantes que soient ces « histoires », comme le double pouvoir armé qui se met en place dans la péninsule, la crise de Crimée n'est pas au programme de la Conférence sur la stabilité qui se tient à Paris, et concerne *« directement »*, selon ses hôtes, les seuls Etats candidats à l'entrée dans l'Union européenne et qui ne sont pas déjà *« en crise »*.

Ce contre quoi M. Zlenko, venu avec une délégation de huit personnes, s'insurge : *« Nous sommes ici comme participants à part entière de la Conférence, pas comme invités ou observateurs. L'Ukraine veut ainsi témoigner*, ajoute-t-il, *qu'on ne doit pas continuer la politique de la division de l'Europe, mais unir, autour de principes communs, ceux qui estiment que la Conférence est à eux aujourd'hui et ceux qui seraient encore de l'autre côté de la barrière. »*

Est-ce que cette barrière doit alors séparer l'Ukraine de la Russie ? La réponse de M. Zlenko, un routier de la diplomatie soviétique, marque tout le chemin parcouru depuis les proclamations bravaches des premiers temps de l'indépendance ukrainienne : *« Je dois encore vous dire le principal : la Russie ne peut être exclue du système de sécurité qui doit être créé en Europe. C'est logique, le monde doit avancer et perdre les stéréotypes de la confrontation... »*

SOPHIE SHIHAB

Washington et Hanoi rétablissent des liens officiels

Les Etats-Unis et le Vietnam ont décidé de rétablir des liens officiels, en commençant par l'installation dans leurs capitales respectives de missions diplomatiques, a annoncé jeudi 26 mai à Hanoi le ministère vietnamien des affaires étrangères cité par l'agence américaine AP. Cette décision, qui n'était pas encore confirmée jeudi matin à Washington, devrait mettre fin à une situation de rupture des relations officielles consécutive à la défaite américaine au Vietnam il y a un peu moins de vingt ans.

Eurotunnel annonce une augmentation de capital de 7,29 milliards de francs

Eurotunnel a annoncé, jeudi 26 mai, une augmentation de capital de 7,29 milliards de francs, sous forme d'une émission d'actions à raison de trois nouvelles pour cinq anciennes, au prix de 22,50 F (*le Monde* du 21 mai). Cette augmentation de capital à droit préférentiel de souscription, précise-t-on auprès d'Eurotunnel, sera entièrement garantie par un pool de banques françaises et anglaises. Le premier dividende sera versé en 2004 au titre de l'exercice 2003. La valeur actualisée moyenne des titres en 2004, pour les quarante-huit années de la concession à courir jusqu'à 2052, est de 109 F par titre.

La société a également annoncé, jeudi 26 mai, avoir levé 5,88 milliards de francs de crédits bancaires complémentaires. Dès l'annonce de ces chiffres, le titre a baissé à la Bourse de Paris. Après avoir ouvert à 28,50 F il se traitait quelques minutes plus tard à 28 F (en recul de 8,20 %) et repassait ensuite à 29 F vers 10 h 30. Depuis l'inauguration, le titre a baissé de 30 %.

Par ailleurs, la nomination, à compter de juillet, de Patrick Ponsolle, ancien directeur général de la Compagnie financière de Suez, comme coprésident d'Eurotunnel a été confirmée. Il remplacera André Bénard.

Une initiative du ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche

La science en touriste

Pour certains, elle est responsable de la pollution, du chômage, bref, de presque tous les maux qui frappent notre *société. Pour d'autres, c'est elle*, et elle seule, qui nous permettra de sortir de la crise, de conjurer l'effet de serre, de boucher le trou d'ozone et de nourrir tous les affamés de la Terre. A trop fantasmer sur la science, à force d'y plaquer nos difficultés et notre mal de vivre, nous en oublions l'évidence : la science, c'est aussi, et surtout, le plaisir et la culture. La fascination devant les merveilles « imaginées » par la *nature*, la jubilation de la découverte, peuvent être la source d'émotions comparables à celles provoquées par la contemplation d'un tableau de maître ou d'une cathédrale.

Un million et demi de visiteurs ont participé l'an dernier aux 1 641 manifestations organisées dans 771 villes à l'occasion de « La science en fête ». Réitérée cette année, les 27, 28 et 29 mai, cette initiative du ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche (1) rencontrera-t-elle le même succès ? A en croire le sondage que publie le mensuel *Science et vie junior dans son numéro de juin*, les jeunes de douze à dix-huit ans – pour 26 % desquels le métier de chercheur est celui qu'ils admirent le plus – devraient en tout cas être au rendez-vous.

Aux *expositions, conférences* et autres « opérations portes ouvertes » dans les établissements de recherche sur l'ensemble du territoire, s'ajoute cette année la publication, par les éditions Hachette, d'un *Guide de la science en France*. Les libertaires incorrigibles y verront une façon heureuse de corriger l'aspect un *peu trop didactique que pourrait* présenter cette « fête officielle ». Les autres y trouveront un moyen d'assouvir toute l'année leur soif de culture scientifique. Un exemple : guide en main, le week-end en Alsace peut vous mener de la centrale nucléaire de Fessenheim à la brasserie Météor, en passant par les musées de l'automobile, *du chemin de fer, de l'énergie ou* du papier peint ; mais aussi au centre de réintroduction des cigognes, au planétarium et aux jardins botaniques de Strasbourg, de Saverne, ou à l'écomusée d'Alsace.

Si les grands « classiques » comme l'observatoire du pic du Midi sont évidemment répertoriés par tous les guides concurrents, ce petit nouveau est probablement le seul à révéler que les locaux historiques du Commissariat à l'énergie atomique à Fontenay-aux-Roses (Hauts-de-Seine) sont visitables, tout comme le Centre d'études et de valorisation des algues à Pleubian (Côtes-d'Armor), le grand accélérateur national d'ions lourds à Caen (Calvados) ou le Centre des archives du *monde du travail à Roubaix* (Nord).

J.-P. D.

(1) Le programme complet de toutes les manifestations est disponible sur Minitel : 3615 Science en fête.

► ***Le Guide de la science en France, 400 sites scientifiques techniques et industriels à visiter*. Guides Hachette, 256 p., 98 F.**

هكذا من الأصل

هكذا من الأصل

Le Monde

DES LIVRES

La flamme d'Octavio Paz

A quatre-vingts ans, le poète mexicain, prix Nobel 1990, publie deux essais, l'un sur l'érotisme, l'autre sur l'amour, « la grande invention de notre civilisation »

LA FLAMME DOUBLE
(La llama doble)
d'Octavio Paz.
Traduit de l'espagnol (Mexique) par Claude Esteban, Gallimard, coll. « Du monde entier », 201 p., 120 F.
UN AU-DELÀ ÉROTIQUE : LE MARQUIS DE SADE
(Un màs allà erotico : Sade)
d'Octavio Paz.
Traduit par Jean-Claude Masson, Gallimard, coll. « Arcades », 95 p., 70 F.

Né en 1914 à Mexico, Octavio Paz est sans doute l'une des personnalités les plus marquantes des lettres hispaniques. Poète, essayiste, homme de convictions, il a reçu le prix Nobel de littérature en 1990. Cette distinction couronnait « une œuvre passionnée, ouverte sur de vastes horizons, empreinte de sensuelle intelligence et d'humanisme intègre ». *A l'occasion de la publication de deux essais, consacrés l'un à l'érotisme, l'autre à l'idée d'amour et à ses transformations au cours des siècles, « le Monde des livres » a rencontré l'écrivain lors de son passage à Paris, une ville à laquelle l'ont lié de fortes amitiés.*

« Quel sentiment éprouvez-vous lorsque vous vous retrouvez à Paris ?

– La première fois que je suis venu à Paris, c'est, imaginez-vous, avant la guerre, en 1937. Pour le jeune homme de vingt-trois ans que j'étais, cela reste inoubliable. J'avais comme ami un écrivain cubain très « parisien », Alejo Carpentier. Il m'a emmené chez Desnos, qui était un grand amoureux de l'Amérique latine. Puis je suis revenu en décembre 1945, tout de suite après la guerre. Entre-temps, j'avais fait la connaissance de quelques écrivains français à Mexico, comme Benjamin Péret et d'autres.

» Maintenant, il y a toujours l'enchantement de la beauté physique de la ville et aussi la mélancolie, bien que je ne trouve pas de ruines à Paris, du moins pas de ruines physiques : les bâtiments sont là, ils sont encore vivants, la ville est vivante. Mais naturellement, il y a beaucoup d'absents pour moi : Breton, Camus ou Caillois, Péret et un poète que j'aimais beaucoup, un Libanais, Schehadé, ou encore André Pieyre de Mandiargues, tellement d'amis disparus. Alors, cela me rend un peu mélancolique, mais non sans une certaine douceur. C'est comme si je me retournais sur moi-même.

– Vos deux derniers ouvrages parus en France traitent de l'amour et de l'érotisme. Comment, dans votre esprit, s'articulent-ils l'un avec l'autre ?



DANIEL BARRACO POUR « LE MONDE »

« Aujourd'hui, l'âme devient un simple reflet du corps. »

– Ce n'est pas la raison mais plutôt la biographie qui peut expliquer le lien entre ces livres. Quand je suis arrivé à Paris, en 1945, on commençait à parler du marquis de Sade et à publier ses œuvres plus librement. Cela m'a intéressé et j'ai alors lu, non seulement les livres de Sade, mais aussi les ouvrages qui paraissaient sur lui. Puis j'ai écrit un poème intitulé *le Prisonnier*, pour exprimer mes étonnements, mon enthousiasme.

» Plus tard, après avoir beaucoup réfléchi sur Sade et aussi sur Bataille – que j'avais connu –, j'ai écrit un essai qui est un examen des idées de Sade, non pas en tant qu'homme de lettres, mais en tant qu'homme de pensée : ses idées sur le monde, sur la société. Sade prétend que la nature est la clé de l'homme, ce qui est vrai d'une façon générale, mais pas d'une façon particulière. Car si la sexualité, au sens large du terme, est biologique et appartient bien à la nature, la sexualité humaine, elle, – y compris le sadisme qui en est un aspect, l'aspect noir – n'est pas naturelle. Elle est artificielle, elle a été inventée par l'homme, elle est une création.

» Cette petite idée m'a conduit à distinguer sexualité et érotisme. J'ai ensuite vérifié que l'érotisme est universel et intemporel, c'est-à-dire qu'il appartient à toutes les civilisations, à toutes les cultures et à toutes les époques. Il est une exclusivité de l'homme, au même titre que la main avec laquelle celui-ci fabrique des objets, ou que la pensée. L'érotisme prend des formes innombrables, mais est toujours différent, parce qu'il est lié à la subjectivité et à l'imagination. Les bêtes font l'amour toujours de la même façon. La nature est le modèle de l'homme, son archétype de l'amour, le grand miroir où il regarde sa sexualité. Mais l'homme en la regardant, sa sexualité est transformée par l'imagination.

» En même temps, j'ai trouvé une sorte de contradiction au sein de l'érotisme universel. Dans la relation érotique, on cherche des objets, de plaisir ou d'extase. Même dans la contemplation platonique, on se sert du corps des garçons pour arriver à la beauté des idées éternelles. Mais il y a une étrange invention, à l'intérieur de l'érotisme, cette découverte qui transforme l'objet en sujet. En Occident, cela commence avec l'amour courtois. Entre en scène le troisième élément très singulier qu'est l'amour.

– C'est à cause de cette « invention » que* la Flamme double *semble être un livre consacré avant tout à la personne ?

– L'amour est, en effet, la découverte d'une personne unique, libre, qui peut me rendre heureux ou malheureux, qui peut me trahir ou non, mais que je choisis. L'amour est fondé sur le choix, l'exclusivité, la liberté, la réciprocité. C'est très difficile à trouver, très difficile à soutenir dans la vie de tous les jours, c'est héroïque quelquefois et, en même temps, c'est la grande invention de notre civilisation.

– Vous constatez, dans* la Flamme double, *que notre civilisation est la première « à avoir prétendu abolir le dialogue (entre corps et non-corps) en supprimant l'un des deux interlocuteurs : l'âme ». De la même façon, sommes-nous dans une société qui écarte l'amour, qui ne veut pas le reconnaître ?

– Oui. Il y a un lien entre cela et le crépuscule de l'ancienne idée de personne humaine. On n'a pas trouvé de substitut à l'idée d'âme, qui donnait autrefois sa dignité à l'être humain. Actuellement, l'âme devient un simple reflet du corps. L'idée de personne disparaît, pas seulement dans le domaine des relations affectives, mais aussi dans le monde de la politique. La première chose qu'ont faite les régimes totalitaires, c'est d'en finir avec la notion de personne. Par exemple, les nazis avaient remplacé cette notion par celle de race. Même chose avec la notion de classe chez les marxistes, du moins dans la mauvaise interprétation de Marx.

– D'où la distinction que vous faites entre l'Inquisition et les régimes hitlérien ou stalinien ?

– Les Inquisiteurs ont été terribles, mais ils voulaient sauver l'âme. C'est un paradoxe cruel, mais... d'une certaine façon, ils croyaient encore en la personne. Le dominicain Bartolomeo de Las Casas, qui, lui, n'était pas un Inquisiteur, mais au contraire un censeur du succès des Espagnols, a dit : *« Nous ne sommes pas venus en Amérique pour conquérir, mais pour sauver l'âme des Indiens. »*

– Vous dites que, pour Freud, les passions sont des « jeux de reflets ». Quel rôle a-t-il joué dans cet affaiblissement de l'idée d'amour que vous décrivez ?

– Freud était pour l'amour, il était le grand penseur de l'amour. Il a été libérateur, mais, comme tous les libérateurs, il a banalisé. Il a beaucoup parlé de l'inconscient, mais l'important, dans l'amour, c'est quand cette attraction inconsciente ou spontanée, animale même quelquefois, devient consciente. En ce sens, on peut dire que l'amour permet de résoudre les conflits cachés de l'inconscient, sans recours à la psychanalyse.

– Les deux essais présentent une vision très dialectique de l'amour, une dialectique qui se résout dans un présent miraculeux semblable à une forme d'éternité. Or vous avez écrit ailleurs, dans* la Quête du présent, *que cette quête est « une quête de réalité ». Mais la réalité ne se trouve-t-elle pas aussi et surtout dans le cheminement ?

– Oui, dans un sens, le chemin est plus important que le but. Mais cette éternité est instantanée. Et cela, c'est une chose que nous trouvons d'abord dans la poésie, du moins la poésie lyrique qui est l'art de la résurrection des instants privilégiés.

Propos recueillis par
Raphaëlle Rérolle

Lire la suite pages X et XI

LE FEUILLETON

de Pierre Lepape

L'éternel nomade

Le génie de conteur d'Alvaro Mutis est pareil à une pâte, légère, fine, odorante qu'il aurait obtenue en pétrissant tous les trésors des contes de la littérature universelle. Comme ses personnages qui sont chez eux partout, de Saint-Pétersbourg à Sydney et de Vancouver à Port-Saïd, l'écrivain fait son miel des chroniques de l'Europe médiévale comme des nouvelles toscanes, des légendes indiennes comme des récits arabes. Ces savoirs mêlés, ces couleurs, ces époques, ces cultures intimement brassées donnent à ses livres une patine unique. *Abdul Bashur, le rêveur de navires,* son dernier-né, en apporte une nouvelle preuve.

Page XII

HISTOIRES-LITTÉRAIRES

par François Bott

Le faux nez de Cyrano

M. de Bergerac pourrait bien, en compagnie de M. d'Artagnan, fonder le syndicat des personnages rattrapés par leur légende. C'est le « vrai » Cyrano qu'a entrepris de raconter Michel Cardoze. Celui qui vécut de 1619 à 1655, naquit parisien et non gascon, se prénommait Savinien et rédigea cette *Histoire comique des Etats et Empires de la Lune,* dont Flaubert, pourtant avare de compliments, dira le plus grand bien. Loin d'être le bretteur incorrigible qu'on a dit, c'était d'abord un *« aventurier de l'esprit ».*

Page II

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Troyat, l'éternel débutant

Pour ses compatriotes, il serait, d'après les sondages, *«l'écrivain français le plus important du XX[e] siècle ».* Il écrit depuis soixante ans, siège à l'Académie française depuis trente-cinq ans. Il n'empêche : chaque nouvel ouvrage est, pour lui, source des mêmes angoisses.

Page IV

Pourquoi Sarajevo

UN DÉMÉNAGEMENT
de Dzevad Karahasan.
Traduit du serbo-croate par Mireille Robin, Calmann-Lévy, 96 p., 72 F.

par Juan Goytisolo

Les spectateurs extérieurs au drame bosniaque et qui ont assisté en direct, horrifiés et impuissants, au martyre de Sarajevo et au génocide d'un peuple, dont la seule faute consiste à défendre l'idéal démocratique de tolérance et de respect sur lequel se fondent nos sociétés, trouveront dans le livre bref mais convaincant de Dzevad Karahasan, la clef de l'énigme qu'ils cherchaient vainement : pourquoi tant d'obstination sauvage dans la destruction d'une ville et du modèle de civilisation qu'elle représente ?

Le premier chapitre, « Sarajevo, portrait d'une ville du dedans », est le texte le plus limpide et le plus beau que j'aie lu jusqu'à maintenant concernant le cosmopolitisme singulier de cette ville.

Comme Jérusalem ou comme la Tolède de jadis, Sarajevo, forgée successivement par la présence ottomane, par l'arrivée des séfarades expulsés d'Espagne et, plus tard, par l'intégration dans l'empire austro-hongrois, *« est très vite devenue,* écrit l'auteur, *une sorte de métaphore du monde, lieu où convergent ses différents aspects comme des rayons de lumière épars dans un prisme. Un siècle environ après sa fondation, la population de la ville était composée de personnes confessant toutes les religions monothéistes, représentant toutes les cultures qui en découlent, parlant une multitude de langues, pratiquant tous les modes de vie que ces dernières véhiculent.*

» Elle était devenue un microcosme, le centre du monde. Tout centre, nous enseignent les occultistes, soutient l'univers entier.

» C'est pourquoi Sarajevo est indubitablement une ville du dedans, dans le sens que donnent à ce terme les ésotéristes : tout ce qui peut exister au monde y est présent, en plus petit, sous une forme réduite à son noyau ».

Lire la suite page IX



CYRANO DE BERGERAC
de Michel Cardoze.
J-C Lattès. 324 p., 129 F.
AUTRES MONDES
de Roland de Muralt.
Ed. Zoé, 66 p., 60 F.

HISTOIRES LITTÉRAIRES

par François Bott

Le faux nez de Cyrano

DANS les galaxies, j'ignore comment se dévisagent le Cyrano imaginaire, celui d'Edmond Rostand, et l'autre, qui vécut de 1619 à 1655. Entre eux, il y a quelquefois des disputes, paraît-il, et des procès pour *usurpation d'identité*. On assure même que, avec M. d'Artagnan, M. de Bergerac a fondé le syndicat des personnages rattrapés par leur légende... A présent, c'est le « vrai » Cyrano que raconte Michel Cardoze. *« Pour une fois que l'on s'occupe de moi »*, dit-il. Ce Cyrano-là avait déjà reçu les éloges de Flaubert pour son *Histoire comique des Etats et Empires de la Lune*. *« C'est énorme de fantaisie et souvent de style »*, avait écrit l'auteur de *l'Education sentimentale*, qui ne faisait pas beaucoup de compliments.

Le « vrai » Cyrano n'était pas gascon, mais parisien, comme cette Catherine de Russie qui *« n'était pas russe et ne s'appelait pas Catherine »*. Lui se prénommait tout de même Savinien. Il avait débarqué sur la planète la même année que Furetière, l'auteur du *Dictionnaire*, et que Tallemant des Réaux, le chroniqueur des *Historiettes*, dans une époque où l'aventure et la désobéissance régnaient encore à Paris. Cependant, Cyrano ne fut pas toujours le bretteur incorrigible que l'on a dit. *« Non, non, je ne dégaine point*, écrivait-il ; *c'est craindre son ennemi de vouloir, par le moyen de la mort, ou l'éloigner de soi, ou s'éloigner de lui. »* C'était d'abord un *« aventurier de l'esprit »*, et Michel Cardoze le présente comme un *« libertin libertaire »*. Entendez un homme qui faisait de l'irrespect sa manière de penser. Ajoutez à cela quelqu'un de très paradoxal, qui déclarait : *« Mourir n'est rien, c'est achever de naître. »* Et qui félicitait les Philistins d'avoir péri par la faute de Samson. Car ils sont ainsi restés dans nos mémoires. *« Ils doivent leur vie à leur mort »*, et s'ils avaient vécu *« dix ans plus tard »*, ils auraient disparu *« trente siècles plus tôt »*.

LEÇON de géographie : Bergerac n'était pas la ville des bords de la Dordogne, mais la terre acquise par le grand-père de Savinien, à proximité de Paris. Après s'être enrichi dans le négoce des poissons aux Halles, ce grand-père avait acheté le domaine de Mauvières et de Bergerac, dans la vallée de Chevreuse. C'est là que Cyrano passa son enfance. Très jeune, il « voyageait » déjà en se mirant dans une petite rivière de la propriété familiale. Car il se demandait où se trouvait le réel, où se trouvait le reflet. Ce qui était l'envers du monde et ce qui était l'endroit... Comment ne pas être fasciné par ces *« cent peupliers* [qui] *précipitent dans l'onde cent autres peupliers »* ? Et l'infini n'était peut-être pas autre chose que le reflet du ciel dans les rivières. *« Nous pouvons baisser les yeux au ciel »*, dirait Cyrano. La vraie philosophie se nourrit des enfances les plus rêveuses.



BERENICE CLEEVE

Après, il fallut quitter la campagne pour étudier à Paris. Mais Cyrano avait, *dans la tête, les mêmes rêveries* quand il sortit du collège, à dix-sept ans. Sous Louis XIII et Richelieu, que faire lorsque vous êtes un jeune homme de noblesse douteuse et que vous manquez d'argent, votre père ayant dilapidé la fortune familiale ? Vous n'avez d'autre choix que le *« métier des armes » ou la carrière* religieuse... Cyrano entra chez les cadets de Gascogne. C'est alors qu'il s'appela de Bergerac. La terre de la vallée de Chevreuse avait été vendue, mais ce nom réveillait le souvenir des peupliers dans la rivière. Et puis cela « sentait » le Périgord, ce qui n'était pas une mauvaise chose pour se faire admettre *par les Gascons, même si* c'était une demi-tromperie. Cyrano adorait se mettre des « faux nez », *jouer avec les* apparences. Toujours l'histoire du réel et du reflet...

Et ce nez, à propos ? Dans *Autres mondes*, une évocation de Cyrano, Roland de Muralt confirme l'*« immodestie »* de *« cet appendice »*, qui *« arrivait toujours un quart d'heure avant son maître »*. Il ajoute que *« le nez de Cyrano avait, en ce temps-là, la même notoriété que, trois siècles plus tard, les jambes de Marlène Dietrich »*.

DE son côté, Michel Cardoze le raccourcit ou le banalise. Allez savoir... Avec les cadets, Cyrano fit la guerre de Trente Ans. Cela *s'éternisait, mais c'était* de la guerre à mi-temps, puisqu'on se battait seulement durant les beaux jours. C'étaient les grandes vacances de la jeunesse... Cyrano abandonna l'armée au début des années 1640, après avoir été blessé au siège d'Arras, où se trouvait également d'Artagnan. Il voulait consacrer son existence à l'étude, à la littérature et à l'imaginaire. Devenir un *« écrivain de chimères »*, comme le dit Michel Cardoze. Et dépeindre des utopies. Voyager.

C'est à cette époque, sans doute, qu'il entreprit *l'Autre Monde*, son roman en deux parties : *les Etats et Empires de la Lune* et *les Etats et Empires du Soleil*. Cyrano se préparait une place de précurseur dans notre histoire littéraire. Un des jeux que nous préférons, c'est de retrouver *les gens qui ont* annoncé les « modernes ». Il faut sans cesse reprendre les recherches, car la nation française est oublieuse et distraite... En tout cas, Cyrano allait être le précurseur de Fontenelle, celui des *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Dans son livre, Roland de Muralt imagine une promenade de Savinien et de ses amis entre Clamart et Paris, pour observer la Lune : *« L'un dit que la Lune était la lucarne du ciel d'où l'on entrevoyait la gloire des bienheureux. Un autre déclara que ce pouvait être le Soleil lui-même qui se serait dépouillé de ses rayons. Un troisième affirma que la Lune avait besoin des anges pour la pousser sur son orbite. Cyrano, quant à lui, expliqua que la Lune était un monde comme celui-ci, à qui le nôtre servait de Lune. »* Cela évoque les conversations de Fontenelle avec sa jolie marquise, dans le parc de Normandie...

Cyrano participa à la Fronde. Il rédigea des *Mazarinades*. Cela ne surprendra personne. Il avait l'habitude et le goût de « déranger », et la verve que cela exige... Ce personnage très turbulent mourut de bonne heure, après avoir reçu une poutre sur la tête. Quelle drôle d'idée ! Mais *« on choisit rarement sa mort »*, comme le note Roland de Muralt. Et Cyrano, que pensait-il du trépas ? *« Une heure après la mort*, avait-il écrit, *notre âme évanouie sera ce qu'elle était une heure avant la vie. »*

John Donne, le prêtre amoureux

Etrange personnage que ce poète « métaphysique » du XVIe siècle qui influença durablement la littérature anglaise : déchiré entre la terreur et l'extase, le goût du néant et celui de la jouissance, il aimait les femmes et devint homme d'Eglise...

POÉSIE
de John Donne.
Présentation, traduction de l'anglais et notes de Robert Ellrodt,
Imprimerie nationale,
463 p., 250 F.

PARADOXES ET PROBLÈMES
de John Donne.
Traduit de l'anglais par Pierre Alféri,
Ed. Allia, 82 p., 80 F.

Que l'œuvre de John Donne, poète « métaphysique », baroque ou maniériste, comme on le nomma, ait, depuis la fin du XVIe siècle jusqu'à nos jours, fasciné lecteurs et écrivains n'est pas étonnant : chaque époque trouva dans ses poèmes ces éléments singuliers et attachants qui correspondaient à ses exigences ; Pope et Johnson le lurent à la période classique, Coleridge l'admira et Browning l'imita, Yeats et T.S. Eliot subirent son influence... *« L'œuvre universelle est une œuvre « équilibrée »*, concluait Robert Ellrodt dans l'étude qu'il consacra à ce poète dans le *Cahier John Donne* (1), au sens où elle comporte tous les aspects que vont tour à tour privilégier les sensibilités et les modes.

Le cérébralisme, le goût de l'ingéniosité et de la bizarrerie qui marquent la poésie métaphysique et continuent de nous plaire par l'inquiétude qu'ils révèlent sont bien insuffisants pour expliquer l'engouement durable suscité par l'œuvre de Donne : si elle n'était pas, *« sur le mode du bizarre et de l'ingénieux, un dévoilement total de la réalité, une expression totale d'une personnalité humaine »*, la poésie amoureuse de Donne n'aurait pas survécu jusqu'à nous.

Le personnage lui-même, dans ses contradictions multiples et les revirements de sa vie, ne laisse pas d'intriguer et de séduire. *« Beau, célèbre, promis à une carrière brillante, aimant les femmes, aimé d'elles d'autant plus vivement qu'il les traite avec désinvolture, poète de l'amour cynique – jamais de l'amour transi – qui se flatte d'avoir aimé, d'avoir eu et de l'avoir raconté..., ce mauvais garçon de bonne compagnie a tout ce qu'il faut pour inspirer l'amour le plus fou »*, écrit Suzanne Lilar (2), qui appuie son étude de l'amour dans le couple sur le cas de Donne et d'Ann More.

Le portrait paraît juste, mais le choix d'un tel exemple peut laisser songeur, car, s'il est vrai que Donne, en épousant la nièce de sir Thomas Egerton, au service duquel il travaillait, se ferma toutes les portes qu'il avait patiemment ouvertes, perdant sa situation, sa fortune, et jusqu'à sa liberté (on le jeta en prison), nul ne sait si, plus encore qu'à l'amour, Donne n'obéit pas au goût de l'imprudence ou de la bravade, comme le suggère Robert Ellrodt dans sa préface. Destitué, il vivra de longues années avec sa jeune femme et ses douze enfants dans la pauvreté et le désœuvrement.

L'idée du suicide le hante. Il écrit un traité théologique, des poèmes religieux, s'engage dans la controverse entre Rome et l'Eglise anglicane, tout en continuant à courtiser de nobles dames auxquelles il adresse de longs poèmes où se mêlent galanterie et religion. En 1615, après s'être longtemps défendu, il accepte la prêtrise comme pis-aller. Mais, une fois prêtre, Donne se voudra saint. Le voilà dénonçant du haut de la chaire ses erreurs de jeunesse. En 1621, il devient doyen de Saint-Paul ; bientôt, il est aux yeux de tous *« un second Augustin, un second Ambroise »*. Une grave maladie lui inspire des hymnes admirables et les *Dévotions*. Mourant, il se fait peindre enveloppé de son suaire et, jusqu'à sa dernière heure, au mois de mars 1631, cet homme qui, ardemment, implora Dieu de parvenir à l'aimer contempla, placée près de son lit, cette vision de son être mortel.

Comme Montaigne, il fut obsédé de lui-même, mais il poussa le doute sur soi plus loin encore, renonçant à se définir, de même qu'il renonce, dans « Amour négatif », à définir l'objet et la nature du désir amoureux : *« Je veux bien échouer chaque fois que j'aime/ Si j'arrive à savoir ce que je veux avoir. »* Interrogation incessante sur soi et sur le monde, liée à *« une faculté de dédoublement instantanée qui met le poète à distance de l'expérience revécue et pensée au moment où il compose »* ; l'ironie souvent pointe, se faisant jour dans de brefs apartés, et la moquerie dans l'évocation même de l'amour, sans pour autant détruire l'émotion.

Dans les poèmes d'amour-passion, le sentiment est là, dans sa plénitude, maîtrisé pourtant, au point que Donne parvient, par l'ingéniosité du jeu sur les mots, par l'effet de surprise créé dans leur assemblage, à communiquer son émerveillement devant le pouvoir d'un sentiment sur lequel il ne cessa de s'étonner, de s'interroger : *« Enigme de l'amour : bien que ton cœur te quitte/ Il reste en toi, et tu le sauves en le perdant. »* Mais les poèmes décrivent des humeurs et des attitudes bien différentes : du cynisme affiché et du libertinage de certaines élégies à la tendresse de *« Adieu : pour interdire les larmes »*, en passant par l'inquiétude, la quête sans repos, don juanesque pourrait-on dire, voire l'angoisse et le sentiment du néant, Donne explore et connaît tous les modes de l'amour.

L'union des contraires

Si loin que s'élance l'âme vers une réalité ultime, vers *« la joie essentielle »*, Donne, refusant le modèle platonicien, jamais ne tient pour superflue la jouissance sensuelle – comme si, à la pensée du néant qui habite la conscience, seule pouvait s'opposer la densité de la substance. L'harmonie entre l'âme et le corps dans l'extase amoureuse, c'est ce que découvre cette poésie intensément charnelle et cérébrale ; la pensée de la mort, où les deux entités se séparent, approfondit encore le mystère de leur entente.

Des raccourcis fulgurants traduisent l'extrême densité de la pensée ; des paradoxes nombreux, *« traits étincelants qui déchirent la trame du raisonnement dialectique »*, unissent les contraires dont l'expérience vécue prouve qu'ils coexistent : *« Elle suppose* [cette expérience] *la présence du contraire dans le contraire, de l'espace dans le point, de l'éternité dans l'instant, de l'universel dans le singulier, du monde dans la conscience. »*

Dans *Paradoxes et problèmes*, œuvre en prose publiée en 1633, après la mort de Donne, qui s'opposait à sa divulgation *« par peur de la honte et honte de la peur »*, et traduite aujourd'hui pour la première fois en français, Donne ne raisonne pas autrement que dans ses poèmes. Qu'il s'agisse du maquillage dont il fait l'éloge ou du rire auquel on reconnaît la sagesse, de la mort que seuls osent les lâches ou du corps qui *« fait l'esprit »*, les paradoxes, seule expression possible des antinomies de l'existence, *« mettent la vérité en alerte et l'appellent aux armes plutôt qu'ils ne sont ses ennemis »*, selon les mots de Donne ; au-delà du jeu intellectuel évident et du divertissement ainsi offert, paradoxes et problèmes creusent un vide où la pensée se cherche, suscitent une remise en question, une approche nouvelle des idées reçues.

Le volume bilingue de *Poésie* offre, dans une belle traduction de Robert Ellrodt, outre l'ensemble de la poésie lyrique, des œuvres moins connues : élégies, satires et épîtres, une épopée comique et *les Anniversaires* (deux longues méditations sur la condition humaine), ainsi qu'un système de notes très complet qui replace cette œuvre dans son contexte, éclairant aussi chacun des poèmes. Il nous permet de redécouvrir un poète habité par les contradictions, déchiré entre la terreur et l'extase, qui refusa pourtant de privilégier les extrêmes, préservant par sa lucidité ce fragile équilibre qui est fait de l'alliance des contraires : *« Est et Ouest/Sur une carte plane (je le suis) ne font qu'un/Et la mort touche ainsi à la Résurrection. »*

Christine Jordis

(1) *Dossiers H*, L'Age d'homme, 1983.
(2) In *le Couple*, Grasset, 1963.

Cliché royal

François-Régis Bastide accumule les images pour midinettes. Et séduit...

L'HOMME AU DÉSIR D'AMOUR LOINTAIN
de François-Régis Bastide.
Gallimard, 566 p., 145 F.

Les représentants culturels du monde entier sont réunis pour un « Media Forum » organisé par la Villanovie, dans sa capitale Mittelbourg. Le chef de la délégation française griffonne un billet de potache à l'intention de François, narrateur et auteur du roman, ambassadeur mystérieusement parachuté dans *« ce pays dont on ne parlait pour ainsi dire jamais »*. Le chancelier Samuel ouvre la séance au nom de S.M. la reine Ilma. *« Votre chancelier : too much »*, écrit Jacques de B. à son collègue, face à cette apparition d'un autre âge.

« Too much », ce gros roman déconcertant : sans vergogne, il déverse une avalanche d'images pour midinettes mais finit par nous « avoir ». Faux roman à l'eau de rose, polar truqué, jeu d'esthète, chronique politique désabusée de l'année 1985 (avant que Berlin se ressoude et que l'Est se morcelle), *l'Homme au désir d'amour lointain* est une fiction polymorphe qui n'obéit qu'à la jubilation du romancier.

Elle est vraiment *too much*, Regina Ilma, longue dame brune de trente-six ans, lointaine et enfantine star androgyne aux yeux d'eau. *Too much*, son amant, monsieur l'ambassadeur de France, *« Mastide »* dans l'intimité, un adolescent de soixante ans ébloui et soumis. *Too much*, la Villanovie, dont le nom évoque le village-nécropole découvert en 1853 dans le nord du Latium, pays d'opérette où *« j'imaginais des pêcheurs, des chasseurs, des danseurs, tous taciturnes et violents »*, avec ses auberges, ses bouges et le protocole désuet d'une cour bonasse.

Un conte de fée, vraiment *too much*, avec travestissements et fugues, et le ballet de sa cohorte d'ambassadeurs, célibataires selon la légende, son luxe et les voluptés bien tempérées d'un futur paradis fiscal, grâce à ses mines d'argent. Le peuple (domestiques, soldats, prostituées, suivantes) se satisfait de la hiérarchie des castes. Il commente, tel un chœur d'opéra qui n'a de vie que l'écho apaisé de celle des héros. Bastide se méfie des utopies égalitaires.

« J'ai préféré feindre la légèreté »

Le roman abuse des clichés. Le lecteur flanche pourtant, emporté, ravi par un récit éclaté, fluide et fou. Il y croit à cette Garbo royale. C'est que Bastide, ironique et lucide, écrit comme il respire, ivre de louanges, remerciant les dieux d'être vivant et privilégié. Le « je » bascule à la troisième personne quand la douleur est réelle et le passé tyrannique. Le romancier s'amuse : la dernière phrase du livre répète mot à mot la première, inutile mise en scène d'un personnage fantôme, gâché pour le récit, mais phrase magique qui décline les illusions de la mémoire et les bonheurs de la fiction.

L'écrivain se complaît dans des stratagèmes de survie qui ressemblent fort à ceux des ambassadeurs qui se retrouvent de capitale en capitale, envoient les mêmes télégrammes, complotent sans conviction au sein des mêmes intrigues, grands enfants dans leur enclave-salle de jeu où se croisent des automobiles à fanion, des espions de pacotille, des mondaines compatissantes : l'ambassade – comme le roman – enferme le présent dans un rituel qui abolit la peur.

Au cœur de ce royaume idéal, l'amour est roi, préservé de l'usure par l'évidence de sa courte durée (le temps d'une ambassade ou d'un règne). Le romancier ressasse les jours enchanteurs mais il ne se retourne pas, sans raison, comme Orphée. Il relègue l'avenir aux oubliettes.

Les Villanoviens qui ont vécu en l'an mil avant J.-C., avaient créé des rites funéraires précis. A la fin du deuxième millénaire, un personnage énigmatique, Arthur de L., gagne sa vie en exposant une comparse très belle qui mime son agonie ; le doyen des ambassadeurs convie ses amis à défiler dans la chambre où François observe cette mascarade. La vie le passionne : *« Il pensa une fois de plus à la question du prince André, voyant passer Natacha : Pourquoi est-elle heureuse ? (...) Et il lui apparut que cette formidable curiosité était bien la question centrale de tout roman. »*

Il n'y a rien de plus délectable – nous dit Bastide – que ces heures où l'ambassadeur se rassasie de sa reine. On ne se lasse jamais de la contemplation de *la Rêveuse* de Vuillard. Et quelle excitation littéraire que de découvrir que Rilke, Larbaud, Stendhal ont vécu de semblables « amours inachevées » en Villanovie !

L'amour et la culture nous préservent d'une époque grossière et suicidaire. La dignité du rôle aussi. Regina Ilma se sacrifie à ses sujets, sublime et implacable. François-Régis Bastide puise le bonheur dans ces visions imaginaires d'une élégante grandeur que, parfois, le réel frôle ou suscite : *« J'ai donc préféré feindre la légèreté et m'inventer des histoires, c'est-à-dire des refuges »*. Il nous fait grâce du désespoir.

Hugo Marsan

Noir Tisserant

TERRENOIRE
de Jean-Marc Tisserant.
La Différence, 220 p., 98 F.

Sous le titre de *Terrenoire*, qui est celui de la première de huit nouvelles, Jean-Marc Tisserant, auteur de romans et de « mélanges mystiques », rassemble des textes empreints de *« décadentisme et de morbidité »*, où règne, comme dans les contes de Maupassant, une *« atmosphère comminatoire de vague attente scellée par le néfaste et l'inquiétant »*. Ici et là, il rend hommage à Villiers de L'Isle-Adam, Mirbeau, Huysmans ou Sainte-Beuve, ce *« naufragé des passions »*.

Chacune, ou presque, de ces nouvelles se déroule dans un climat gris, humide, où toute chose prend *« la couleur du blues »*. Les héros, qui vont *« littéralement à vau-l'eau »*, sont des êtres perpétuellement irrités et souffrants, pris dans une irréversible dégradation : *« Ma vie*, dit l'un, *comme processus entropique, à l'image de toute vie ? »* Ils n'ont à espérer que la déchéance, la démence ou l'agonie.

Le premier est un mort, Franz. Le narrateur évoque son enterrement avant de livrer le contenu des carnets du disparu : *« Une suite de voyages introspectifs et de récits de contemplation quasi onirique des environs de Terrenoire »*.


PATRICK MESSINA
Jean-Marc Tisserant : un désir d'absolu

Terrenoire, commune normande, devient un territoire fantasmagorique où tout est *« inutile, absurde et pitoyable »*.

Angoisses, *« exacerbation »* nerveuse... La folie guette Dolorès, la sœur de Franz. Ou cet homme à *« l'air emprunté »* qui, attendant le bateau d'*Ouessant*, croit partout reconnaître Malcolm et Soisic, par lesquels il a été doublement trahi. Ou Jean et Annabel qui, s'acharnant à réparer une vieille maison près d'Amiens, sont *« tétanisés »* par l'hostilité des objets.

Les personnages d'écrivains sont les plus inquiétants : le conteur Sammy, *« songeur et saturnien »*, a imaginé un monstre assassin, *Prosper*, qu'il finit par devoir affronter. Le romancier Gustave Flox, dans sa malignité, attribue à un agent immobilier de sa connaissance, *Ce pauvre monsieur Carnap*, des pulsions criminelles. Mais l'artiste, ce *« nihiliste polymorphe »*, ne détruit-il pas aussi *« les illusions qui nous faussent la perception des choses »* ?

Seule la littérature peut inspirer une vraie passion. Ainsi Ulmer voit dans les livres *« des antidotes à l'horreur que lui inspire l'existence en général, et la sienne en particulier »*.

La bibliothèque dont il se défait, à mesure que progresse en son corps malade *la Chose* sans nom, donne lieu à un inventaire vibrant et mélancolique. Autre bibliothèque, celle que lègue à son neveu, après son *Départ*, l'oncle Emile, seul belle figure du livre, être *« aimant et attentif »*, mais qui choisit de disparaître dans un voyage sans retour.

Ces nouvelles noires, où s'affrontent *« le vouloir-vivre et le vouloir-mourir »*, sont pleines d'une étrange âpreté, d'un pessimisme douloureux. Et même si le « Nirvana » n'y est que le nom dérisoire d'une villa, elles témoignent, par-delà l'attrait du néant, d'un désir, à peine supportable, d'absolu : *« Monstres et merveilles somnolent de l'autre côté du miroir. »*

Monique Petillon

Reda rêveur

Quand le poète a le désir de laisser sa vie se muer en fiction

ALLER À ÉLISABETHVILLE
de Jacques Reda.
Gallimard, « l'Un et l'autre », 104 p., 80 F.

Même si les titres semblent, en écho, se répondre, *Aller à Elisabethville* n'est pas exactement la suite d'*Aller aux mirabelles*. Ici comme là, certes, il s'agit de prose, essentiellement nourrie de matériau autobiographique. Mais la mention de « récit », pour le second ouvrage, montre une certaine distance, un désir de laisser la vie se muer en fiction, circonscrite cependant dans une topographie précise, comme le montre – en guise de coda – le dessin final qui représente le paysage, avec trente points de repère numérotés.

Aller aux mirabelles retraçait les quelques jours d'un bref retour, après six ans d'absence, dans la ville natale, jamais nommée, toujours identifiable (1), lieu à la fois déroutant et protecteur, à la « présence maternelle ».

C'était aussi l'occasion de retrouvailles familiales. Si, dans *Aller à Elisabethville*, il s'agit d'un pèlerinage plus solitaire, vers une ville également innommée, *« aujourd'hui méconnaissable »*, tout le livre est empreint d'une tension vers un lieu toujours désigné, jamais – ou presque – atteint, qui devient presque, comme le côté de Guermantes, une sorte d'expression géographique abstraite.

Le voyageur qui, sa *« bécane sur l'épaule »*, contemple ce qui reste d'un ancien barrage, se remémore les années passées dans la Seine-et-Oise où, après avoir migré vers l'ouest, ses parents se sont installés dans un *« bungalow de style composite (moitié Colmar, moitié Cabourg) »* près d'une petite usine de cacao. Ces années de guerre, il les a traversées d'une *« façon chaotique et périlleuse, mais moins que beaucoup »* : première communion solennelle, exode jusqu'à Périgueux, retour, changements de collège. Le bombardement lors duquel meurt le chat Farine est la plus tragique de ces péripéties.

Il y a aussi dans ces pages le souvenir d'autres collégiens (Julius, Gendron, Ribot et Nanard Daban, la dernière recrue) qui, mécontents du monde, inventent des jeux guerriers de substitution, ne se préoccupant que de tactique et de stratégie.

C'est aussi l'époque où le nom d'Elisabethville, entendu pour la première fois, fascine le narrateur parce qu'il lui évoque des histoires de princesses et d'anarchistes, nourries par les lectures de *l'Illustration*, bien avant, dans le grenier de la ville natale.

Bouffées de cacao

Bien qu'Elisabethville, située de l'autre côté du fleuve, soit assez proche pour constituer le but d'une promenade du dimanche, il doit *« patienter pendant plus de six douzaines de mois, l'espace de toute une guerre mondiale »* avant de s'y rendre enfin, en traversant par le bac, avec une « princesse », la nièce du voisin, Janine, pour l'éblouir : peine perdue. Ce ne sont que *« villas hépatiques »*, piscine fissurée et verdâtre : de toutes façons, une randonnée si longtemps attendue ne peut mener qu'à la déception.

Autour de cette traversée, demeurée unique malgré d'autres tentatives, peuvent se cristalliser les rêveries sur ce qu'aurait peut-être été la vie, si on avait *« par tous les moyens, cherch[é] la route d'Elisabethville »*. Restent les parfums, l'odeur fade et puissante du fleuve, auxquels se mêlent le souvenir des émanations d'un atelier de couturière, celui du *« bel été parfumé au tabac américain »* et, provenant de la petite usine rose, les intermittentes et suaves bouffées de cacao.

M. P.

(1) Lunéville.

A l'ombre de Proust

On a tué la présidente de la Société des amis de Proust : un premier roman entre Agatha Christie et David Lodge

MEURTRE CHEZ TANTE LÉONIE
d'Estelle Monbrun.
Ed. Viviane Hamy, coll. « Chemins nocturnes », 250 p., 79 F.

Il se nomme Jean-Pierre Foucheroux. Son genou lui fait mal : rappel d'un accident, d'un passé pénible, bref, d'une vie qui lui donne d'emblée sa crédibilité de commissaire, dès son entrée dans la galerie des Hercule Poirot et autres Maigret. Elle s'appelle Gisèle Dambert. On ne doit pas devant elle évoquer le nom de Selim, le métier de psychiatre, le parfum Eau sauvage : une histoire d'amour brisé qui la poursuit jusque dans le drame qu'elle va vivre. Gisèle ressemble aux héroïnes d'Alison Lurie ou même, un zeste d'ironie en plus, à celles d'Anita Brookner. Mais elle ne vit pas seulement des relations amoureuses compliquées. Secrétaire de la Proust Association, elle est impliquée dans un meurtre retentissant, impliquée à vrai dire au point d'être la suspecte numéro un et donc la cible privilégiée du commissaire.

Lectrice d'*A la recherche du temps perdu*, Estelle Monbrun est surtout familière des romans policiers où la psychologie vient tempérer la violence des crimes. S'y ajoute une passion manifeste pour la littérature anglo-saxonne. C'est un cocktail inattendu. L'éditrice a raison de citer les noms de David Lodge et d'Agatha Christie (1). Au premier, l'auteur emprunte des références sarcastiques sur le milieu universitaire, représenté avec un humour impitoyable, mais aussi attendri. A la seconde, son art de la narration, des fausses pistes, des coups de théâtre, de l'atmosphère, des tableaux vifs.

Comme dans *Dix petits nègres*, tous les personnages, réunis à Illiers-Combray pour un congrès annuel autour de la victime, avaient d'excellentes raisons d'en finir avec elle. Car l'abominable présidente de la Société des amis de Proust était prête aux pires chantages pour mener tambour battant sa carrière. Et même à s'approprier par la force des carnets retrouvés par Gisèle, qui permettraient de réviser complètement les théories sur la genèse de l'œuvre de Proust.

Les fétichistes de Proust vont se précipiter sur ce livre drôle, touchant et passionnant. Les visiteurs de la maison dite de tante Léonie vont voir d'un œil nouveau les reliques mises en scène du temple de la nostalgie. Les amateurs de romans policiers apprécieront cette curiosité particulièrement réussie, où chaque second rôle est tenu à la perfection, comme dans une comédie de Hitchcock.

Et les fidèles des romancières anglaises ou anglo-saxonnes feraient bien de se permettre cette escapade du côté du roman noir (écrit par une Française, certes, mais qui vit aux Etats-Unis) : ils y retrouveront le ton léger d'une réflexion pourtant intérieure, l'art de la pointe, le détail qui frappe, bref le talent d'un écrivain qui, sans prétention, sait observer le monde qui l'entoure, décocher les piques assassines et déceler bien des mystères.

René de Ceccatty

(1) *Meurtre chez tante Léonie* inaugure, chez Viviane Hamy, une nouvelle collection qui veut couvrir le champ du roman policier de manière *« œcuménique »*. En témoigne le second titre paru, *Un été pourri*, de Maud Tabachnik, qui se rattacherait plus volontiers à la veine du roman noir à l'américaine (293 p., 85 F).

Henri Troyat, l'éternel débutant

Voici soixante ans qu'il écrit et trente-cinq ans qu'il siège à l'Académie française. Romans ou biographies, il livre deux ouvrages par an, toujours avec succès. Pourtant, à chaque fois, la même inquiétude le ronge : « J'ai beau être encouragé par ceux qui me louent, c'est à ceux qui m'accablent que je donne raison »

Après Dominique Rolin (« le Monde des livres » du 18 février), Eugène Guillevic (« le Monde des livres » du 11 mars), nous poursuivons notre série consacrée à des auteurs vivants, dont l'œuvre a *accompagné le demi-siècle*, voire le siècle, avec Henri Troyat, qui vient de publier une courte fiction, *le Marchand de masques*, son quatre-vingt-unième livre.

1930. Léon Tarassoff a dix-neuf ans lorsque, sur les conseils d'André Maurois, il envoie son premier manuscrit à la NRF. De Jean Paulhan, il reçoit cette réponse étonnante : *« Je ne sais si je m'habituerai à votre style, ni si votre style s'habituera à moi. »* Déçu, il propose son récit à Robert de Saint-Jean, rédacteur en chef de *la Revue hebdomadaire*, qui le couvre d'éloges et le publie immédiatement. *« Qui devais-je croire*, ne cessera de se demander le jeune écrivain, *celui qui m'encensait ou celui qui me montrait la porte ? Cette question n'a jamais été résolue pour moi. »*

Soixante-quatre ans plus tard, Léon Tarassoff est, depuis longtemps (1), devenu Henri Troyat. Mais, pour juger de son œuvre, il y a toujours des Paulhan d'un côté et des Saint-Jean de l'autre : ceux qui le rangent avec circonspection du côté des écrivains « grand public », et ceux – au premier rang desquels les lecteurs – qui le plébiscitent. Troyat, lui, affirme qu'il continue de douter : *« J'ai beau être encouragé par ceux qui me louent, c'est à ceux qui m'accablent que je donne raison. »*

C'est qu'il ne conçoit pas la littérature sans angoisses. Prix populiste pour *Faux Jour* à vingt-quatre ans, prix Goncourt à vingt-sept pour *l'Araigne*, membre de l'Académie française depuis trente-cinq ans, ce romancier qui n'a jamais connu d'échec dans sa longue carrière assure qu'il se considère toujours comme un débutant. *« Quand je porte un livre dans ma tête, c'est merveilleux*, explique-t-il. *J'ai l'impression que je vais enfin donner ma mesure. Et puis arrive le moment où il faut coucher l'idée sur le papier. Et là, incontestablement, la main vous trahit. Ce qui était bizarre et coloré s'affadit. L'exprimé est toujours moins beau que l'inexprimé : voilà le drame. Le nombre de bouquins n'y change rien, croyez-moi. Chaque fois, cela vous reprend à la gorge. »*

Chez Flammarion, où vient de paraître *le Marchand de masques*, son quatre-vingt-unième livre *(voir encadré)*, on confirme qu'il ne s'agit pas là de fausse modestie, mais *« du fond de sa personnalité »*. *« Cela m'a toujours surpris*, constate Alain Flammarion, directeur général de la diffusion. *A quatre-vingt-deux ans, l'écrivain le plus connu et le plus lu des Français se demande, pour chaque nouveau livre, avec la même inquiétude : est-ce que cela va plaire ? »*

Plaire ? Est-ce là pourtant le souci exact d'Henri Troyat ? Loin des clans, des modes, des salons, des chapelles, ne travaille-t-il pas d'abord pour satisfaire ce *« besoin personnel, presque physique »* qu'il a souvent décrit, celui de raconter une histoire, d'évoquer une atmosphère, un milieu, de faire vivre des êtres *« comme on remue des soldats de plomb sur une table »* ? *« Ce sont les personnages qui doivent pousser l'écrivain dans le dos*, dit-il, *pas le public. »* Écrire pour les autres ? Ce serait écrire *« selon des recettes »*. Or Troyat se considère comme un écrivain *« hors recettes »*, *« hors écoles »*. *«Ce n'est pas un idéologue*, précise Hélène Carrère d'Encausse. *Il ne fait ni discours ni morale. Il s'efface derrière ses personnages et laisse le lecteur libre de son appréciation. Sa littérature est à son image : une littérature de la pudeur, de la retenue, de la sensibilité. »*

Un homme de méthode

Dieu sait pourtant s'il en a vu passer, en soixante ans, des écoles et des mouvements littéraires. Et toujours avec un peu d'inquiétude, car, dit-il, *« c'est scléroser la production que de vouloir l'enrégimenter. Au moment du nouveau roman, j'ai été quelque peu attristé de voir qu'il fallait abandonner les personnages et leur psychologie, et faire des romans où les objets avaient autant d'importance que les individus. Mais cela n'a en rien changé ma façon de faire. Je n'aurais pas pu écrire autrement. »*

Traditionnels pour les uns, conventionnels pour les autres, son goût pour la narration, la clarté, la musicalité, sa recherche constante du mot juste, sont chez lui des soucis profonds hérités de l'enfance. *« Quand j'étais jeune, je m'imposais de lire chaque soir le* Petit Larousse *pour remuer les mots dans ma tête. Et pour me former le style, je lisais toujours une page de Flaubert, Stendhal ou Saint-Simon que j'essayais de récrire de mémoire. Puis je comparais mon gribouillage au texte du grand homme, et j'essayais de comprendre pourquoi ce que j'avais pondu était tellement inférieur. »*

Oui, Troyat est un homme de méthode. Et parmi celles qui lui ont réussi, la plus connue, la plus originale, est certainement cette alternance entre les romans et les biographies qu'il pratique, avec une régularité sans faille, depuis 1940. A l'époque, l'auteur de *la Lumière des justes* n'était encore qu'un modeste rédacteur à la préfecture de la Seine. Il avait, à sa grande surprise, reçu le prix Goncourt, en 1938, pour son quatrième livre, qui, cette année-là, était en compétition avec *la Nausée* (2). Il se disait – déjà – qu'il y avait *« une disproportion angoissante entre sa renommée et sa vraie nature »*, et se demandait ce qu'il pourrait écrire après une récompense aussi intimidante.



F. DESPATIN/C. GOBELI

« L'exprimé est toujours moins beau que l'inexprimé : voilà le drame. »

C'est Dostoïevski qui le tira d'affaire. Après les affres du roman, il y avait quelque chose de rassurant à se plonger dans une biographie qui allait donner le ton de toutes les suivantes. Troyat éplucha une foule de documents, se passionna pour l'auteur de *l'Idiot*, qu'il n'arrivait toujours pas, pourtant, à voir autrement que comme *« une monographie dans un dictionnaire »*. Une nuit, brusquement, il rêva de lui. *« Il entrait dans ma chambre, voûté et las, comme sur son portrait par Pérov. Il se penchait sur moi et je sentais son odeur, aigrelette de vieillard. Je me suis réveillé avec l'impression qu'il existait vraiment et que je pouvais parler de lui. »*

Rendre vivant un personnage, animer des pages fanées pour que surgisse non pas *« un fantôme officiel »* mais *« une créature de chair et de sang, avec ses vertus, ses vices, ses faiblesses, ses sautes d'humeur, son franc-parler »* et même... son odeur, telle est la technique de Troyat. Celle qu'il a appliquée avec bonheur aux Russes, aux Français, aux empereurs, aux poètes, à Pouchkine et à Catherine la Grande, à Gogol et à Ivan le Terrible, à Tourgueniev, Flaubert, Maupassant, Nicolas II, Zola, Verlaine et bientôt à Baudelaire, sa dix-neuvième biographie, qui sortira à l'automne. *« Il faut*, dit-il, *qu'une biographie ait la rigueur d'un ouvrage scientifique, qu'elle s'appuie sur les documents les plus inattaquables, et, en même temps, qu'elle ait l'élégance, la chaleur d'un roman. »* Il faut se glisser dans la peau du personnage, s'étonner de ce qui l'a étonné, se réjouir de ce qui l'a réjoui. *« Cette volupté est comparable à celle d'un acteur qui se maquille, devient un autre pendant trois heures de spectacle, puis quitte sa défroque et retrouve son identité. »* Pour Troyat, « le Paradoxe du comédien, *cher à Diderot, pourrait être aussi celui du biographe »*.

Biographie, fiction : Troyat s'est beaucoup expliqué sur l'avantage qu'il trouve à passer de l'un à l'autre. *« Lorsque je ressuscite un personnage, j'ai un sentiment de sécurité. Parce que je m'appuie sur des documents, que toutes les étapes de son existence me sont données, je n'ai pas l'occasion de me tromper du tout au tout. Dans un roman, en revanche, tout est tiré de votre tête. Vous pouvez aller à droite alors qu'il fallait aller à gauche, faire mourir votre héros à la page cinquante alors qu'il vaudrait mieux le garder jusqu'à la page cent. C'est un château de cartes qui peut s'écrouler au moindre souffle. »* Pour se rassurer, le romancier se fait biographe jusqu'à ce que, sa tâche achevée, le biographe, impatient de créer, redonne sa liberté au romancier.

Depuis quelques années, Troyat, dans ses fictions, a abandonné les grands cycles – comme *les Semailles et les moissons*, *Tant que le terre durera*, *Viou*... – pour des livres plus minces – *la Gouvernante française*, *Aliocha*, *Youri* –, où il se livre davantage. Ce qui revient en force, dans ces derniers romans, ce sont *« les premières années »*, *« celles qui*, dit-il, *subsistent en vous jusqu'au dernier souffle »*. C'est la Russie d'avant la Révolution, ce pays de cocagne tant de fois décrit par ses parents, riches négociants sous Nicolas II, et recréé à partir de leurs souvenirs. C'est la gouvernante suisse, rigide et corsetée, qui lui enseigne le français, et la vieille nounou russe, la *« niania »*, *« toute pleine de légendes et de dictons populaires »* – deux femmes qui symbolisent déjà son attachement à deux langues, deux cultures. C'est aussi la guerre entre les blancs et les rouges, l'exode dans un wagon à bestiaux qui manque de prendre feu, le port de Novorossisk bloqué par les glaces, la fuite vers Constantinople, Venise, et enfin Paris où vont commencer les tristesses de l'exil.

Aujourd'hui, tout en reconnaissant que « [son] *vêtement français lui colle tellement à la peau qu'il ne saurait s'en défaire »*, Troyat avoue qu'il y a toujours en lui *« une source russe qui chuchote »*. Et qui sait si la langue de Tolstoï, *« primitive, juteuse, sonore comme une suite d'onomatopées »* n'a pas marqué son style en français, en renforçant son désir constant de *« faire sentir et voir les choses »* ?

En librairie, ces brefs romans d'enfance ont connu un succès particulier. Peut-être, comme le souligne Alain Flammarion, parce que *« ce sont des lectures familiales, accessibles à tout âge »*. D'une façon générale, pourtant, aucun roman de Troyat ne trouve moins de 100 000 lecteurs, et aucune biographie moins de 50 000. Chez Flammarion, où certains titres sont disponibles en trois collections, on indique que *« si l'on additionne ce qui sort chaque année en édition première, en collections de poche et en version « club », c'est, toutes éditions confondues, plus de 500 000 exemplaires de Troyat qui se vendent chaque année »*. Et s'il n'est pas légitimé autant que d'autres d'un point de vue purement littéraire, il serait, d'après les sondages, *« l'écrivain français le plus important du XXe siècle »* (3).

« Etre l'ami de Tchekhov »

Sans qu'il dispose d'étude précise sur le lectorat d'Henri Troyat, Alain Flammarion en souligne cependant l'étendue et la variété. *« Tout le monde a, un jour, lu du Troyat. Depuis les enfants qui étudient ses livres en classe jusqu'à une clientèle très vaste d'hommes et de femmes de tous les milieux. »* Et, contrairement à ce que l'on pourrait penser, il n'y aurait pas de clivage très net entre le public des biographies et celui des romans. *« Les critiques affirment souvent qu'ils préfèrent les premières aux seconds*, poursuit Alain Flammarion. *Or, l'expérience de l'éditeur montre qu'il existe un noyau très important de fidèles qui lisent les deux. »*

Mais ce qui explique aussi cette réussite extraordinaire, c'est l'exceptionnelle puissance créatrice d'Henri Troyat. Deux livres par an, *« alors que beaucoup de romanciers n'en donnent qu'un tous les deux ans » : « Je ne vois pas d'autre cas d'écrivain français arrivant à abattre un travail aussi considérable »*, remarque Alain Flammarion. Un homme debout, du matin au soir devant son écritoire, creusant sans relâche le sillon de l'écriture, un écrivain pouvant chercher des heures l'épithète, la tournure de phrase, le rythme ou la ponctuation appropriée, ne donnant rien aux relations sociales et tout à la littérature : voilà l'une des images qu'il laissera sans doute.

L'avenir, Troyat affirme pourtant n'y pas songer : *« Il faut, voyez-vous, écrire comme si l'on pensait à la postérité mais, au fond, n'y penser jamais. »* Son « parcours littéraire » ? Est-ce à lui d'en juger ? Ses livres ? Il est de ceux qui croient qu'*« une œuvre doit s'imposer d'elle-même, sans qu'on ait besoin de faire sa promotion »*. Encore une fois, il répète avec le même sourire courtois et un peu triste qu'il est avant tout *« un artisan, qu'il fabrique ses objets du mieux qu'il peut et qu'il prend du plaisir à son travail »*. Curieusement, il y a chez cet écrivain, le plus prolixe de sa génération, une curieuse façon de se taire. D'esquiver. Préférant parler d'un autre que de lui même, Troyat évoque Tchekhov, *« cet écrivain simple et sincère qui se moquait des effets et refusait l'esbroufe »*. *« C'était un homme vrai*, dit-il. *J'aurais aimé être l'ami de Tchekhov... »*

Florence Noiville

(1) Depuis 1935 exactement, date à laquelle Henri Troyat, sur les conseils de son premier éditeur, Plon, a pris ce pseudonyme pour *Faux Jour*.

(2) Troyat est, à ce jour, le plus ancien lauréat vivant du prix Goncourt. Il est aussi le plus ancien élu de l'Académie française.

(3) D'après une étude SOFRES-France Loisirs-*le Monde*, Troyat est spontanément cité par 11 % des Français, devant Hervé Bazin et André Malraux (*le Monde* du 22 juin 1990).

* Signalons *Un si long chemin*, conversation d'Henri Troyat avec Maurice Chavardès, Stock, 1976, nouvelle édition revue et augmentée, 1993.

Le roman du biographe

LE MARCHAND DE MASQUES
d'Henri Troyat.
Flammarion, 182 p., 92 F.

Tous les biographes le savent. On a beau étayer ses hypothèses par des témoignages authentiques, s'appuyer sur des documents d'époque, une question demeure : ne reste-t-il pas, oubliés dans un tiroir, un mot, une lettre, un griffonnage même, qui remettraient brusquement en cause l'image du personnage étudié ? *« Ce problème qui me tourmente depuis longtemps a guidé le choix de mon sujet*, indique Henri Troyat. *Ce livre illustre le cauchemar du biographe et la fragilité du témoignage humain. Car, bien sûr, on ne peut reconstruire la vie d'un homme qu'à partir de ses écrits et de ce qui surnage de lui dans la mémoire de ses contemporains. »*

Après tant de biographies de romanciers, Troyat propose donc le roman d'un biographe. Son *Marchand de masques* est une courte fiction en trois parties un peu *en forme d'« étude de cas »*. Questions... Qui fut Valentin Saragosse ? Un humble rédacteur à la préfecture de la Seine ou un écrivain de génie injustement méconnu ? Comment, plus de cinquante ans après son suicide inexpliqué, Adrien, son neveu, s'y prendra-t-il pour ressusciter Valentin ? Et que peut-il comprendre de *« ses querelles, de ses réconciliations (...) de ses espoirs démonétisés par le temps »* ? Que doit-il faire, enfin, du document inattendu qui, comme une bombe, vient souffler tout son édifice, au moment où il relisait les épreuves de son livre ? Doit-il *« retourner au poteau de départ »* ? *« Mais qui lui saura gré de ce sacrifice au nom de la vérité ? Peut-être même l'histoire authentique, une fois rétablie (...) plaira-t-elle moins au public que ne l'eût fait le mensonge... »*

S'il ne le défigure pas du tout au tout, le biographe ne livre jamais que des à-peu-près de son modèle. Des masques. Serait-ce là, après une vingtaine de biographies, le prudent message de Troyat ? Et doit-on s'agacer du ton un peu didactique de sa fable ? Non : l'écrivain s'amuse, et d'abord de lui-même. En terminant son *Pouchkine*, il a vécu exactement la mésaventure d'Adrien. Deux lettres, jusqu'alors inconnues des spécialistes, et qui jetaient une lumière nouvelle sur les relations entre d'Anthès, le meurtrier de Pouchkine, et Natalia, sa femme, l'obligèrent à reprendre sa copie. Peut-on reprocher à Troyat cette manière amusante de jeter bas son masque ?

Fl. N.

هكذا من الأصل



مكرر من الأصل

EN POCHE
Les « Fictions » en v. o.

Venue de la culture cinéphilique, l'idée que les chefs-d'œuvre se savourent en version originale tend à s'imposer chez les éditeurs. Témoin, la multiplication des collections bilingues – « sous-titrées », pourrait-on presque écrire – qui proposent, en regard de leur traduction, les textes en langue originelle. Pour sa livraison de printemps, la série « Folio bilingue » de Gallimard – créée en 1990 – offre ainsi aux hispanisants, avec son nº 43, une réédition de la traduction des *Ficciones (Fictions)*, de Jorge Luis Borges. Etablie, en 1951, par Roger Caillois, Nestor Ibarra et Paul Verdevoye, pour la prestigieuse collection de textes ibéro-américains « La Croix du Sud », cette édition a été revue par Jean-Pierre Bernès. Rédigée dans une langue précise et d'un accès relativement aisé, cette œuvre, qui explore avec génie toutes les facettes du jeu spéculaire, se prête particulièrement bien au va-et-vient entre texte premier et traduction. Le cahier central, qui montre, outre des photographies de Borges, des reproductions de tableaux emblématiques de la mise en abyme, telles *les Ménines* de Vélasquez, permet de mieux pénétrer encore l'univers de l'auteur.

La collection propose, selon le même principe, de redécouvrir *la Sonate à Kreutzer*, de Tolstoï (traduit du russe par Sylvie Luneau et préfacé par Nina Kehayan, nº 40), *Andréas*, d'Hofmannsthal (traduit de l'allemand par Eugène Badoux et commenté par Jacques Le Rider, nº 41), *le Crime de Lord Arthur Savile*, d'Oscar Wilde (traduit de l'anglais et commenté par François Dupuigrenet Desroussilles, nº 42) et *la Ferme des animaux*, de George Orwell (traduit de l'anglais par Jean Quéval et préfacé par Yann Yvinec, nº 38).

Florence Dutheil

• Franz Kafka se savait atteint de tuberculose depuis deux ans, lorsqu'en novembre 1919 il rédigea sa *Lettre au père*. Cet ouvrage est réédité par la « Petite bibliothèque Ombres », dans une traduction de l'allemand de François Rey (nº 33).

• Les éditions du Seuil rééditent, dans leur collection « Points-Romans », *Une sécheresse à Paris*, recueil de fragments autobiographiques d'Alain Chany qui a marqué le retour à la littérature de cet auteur, vingt ans après la parution de *l'Ordre de dispersion* (nº R666).

• En « Points-Romans » toujours, signalons la reprise du *Vieux qui lisait des romans d'amour*, bref texte de Luis Sepulveda qui connut un immense succès à sa sortie, en 1992 (traduit de l'espagnol – Chili – par François Maspero, nº R 656).

• En « Points-Autobiographie » cette fois, *Mémoires d'un nomade*, de Paul Bowles, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Gibot, relate les pérégrinations d'un homme qui, de New-York au Siam et du Mexique à Ceylan, a côtoyé aussi bien Tennessee Williams que Luchino Visconti, Gertrude Stein ou Francis Bacon (nº R659).

• 10/18 réédite, pour sa part, *Plan d'évasion*, roman d'aventures de l'écrivain argentin Adolfo Bioy Casares, ami intime de Jorge Luis Borges, avec qui il écrivit à quatre mains plusieurs recueils de nouvelles policières signées du nom d'Honorio Bustos Domecq (traduit de l'espagnol (Argentine) par Françoise-Marie Rosset, nº 2490).

• Littérature nord-américaine, toujours en 10/18, avec la réédition d'un ouvrage de l'écrivain américain d'origine irlandaise William Kennedy, *Jack « Legs » Diamond*. Ce roman raconte l'histoire d'un truand des années folles ayant réellement existé et qui fut surnommé *« l'homme le plus mitraillé de toute l'Amérique »* (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Claude Grimal, nº 2496).

• « Le Livre de poche-Références » réédite la monumentale *Histoire de la famille*, ouvrage collectif rédigé sous la direction d'André Burguière, Christiane Klapisch-Zuber, Martine Segalen et Françoise Zonabend, en trois tomes : *Mondes lointains*, préfacé par Claude Lévi-Strauss, qui propose des regards ethnologiques et antiques sur le sujet (nº 420), *Temps médiévaux : Orient/ Occident*, préfacé par Georges Duby (nº 421) et *le Choc des modernités*, préfacé par Jack Goody (nº 423).

DERNIÈRES LIVRAISONS

Biographie

Philippe-Michaël de Saint Cheron : *Elie Wiesel*. – L'auteur, qui organisera en 1995 un colloque sur le Prix Nobel de la paix 1986 à Cerisy, reconstitue l'itinéraire d'un homme, né Eliezer ben Schlomo, en 1928, à Sighet, un petit village de Transylvanie aujourd'hui disparu, dont la famille entière fut déportée à Birkenau, et qui n'a cessé, dans sa vie comme dans son œuvre, de lutter contre l'oubli (Plon, coll. « Biographies », 377 p., 145 F).

Histoire

Germaine Petter et Brigitte Senut : *Lucy retrouvée*. – Cet ouvrage rédigé par deux paléontologues inaugure un nouveau « concept éditorial ». Son but : raconter, dans une première partie, une journée décisive tirée de l'existence d'un personnage réel, et étudier ensuite, dans une deuxième partie abondamment illustrée, le contexte historique dans lequel s'inscrit cette journée (Flammarion, « Histoire d'un jour », 248 p., 99 F.) Signalons par ailleurs la parution de *l'Homme aux dinosaures*, ouvrage coécrit par l'auteur de science-fiction Jean-Pierre Andrevon et le professeur de géologie et de biologie Stephen Jay Gould, avec des illustrations de Silvio Cadelo (Seuil, « La Dérivée », 128 p., 110 F).

Littérature

Gens de Bretagne. – Un « Omnibus » réunit sept romans représentatifs de la littérature d'inspiration bretonne : *la Fée des grèves*, de Paul Féval, *Pêcheur d'Islande*, de Pierre Loti, *Remorques*, de Roger Vercel, *Sophie de Tréguier*, de Henri Pollès, *l'Herbe d'Or*, de Pierre Jakez Hélias, ainsi que *le Sang de la sirène* et *les Noces noires de Guernaham*, d'Anatole Le Braz (préface de P.-J. Hélias, 1026 p., 135 F.). Anatole Le Braz (1859-1926) se consacra à la collecte de contes de la tradition orale armoricaine. Les voici réunis dans un ouvrage publié par Laffont, *Magies de la Bretagne*, qui inclut également des études sur l'histoire et le merveilleux (coll. « Bouquins », 1320 p., 149 F). Signalons en outre la parution de *Jean II de Rohan (1452-1516) ou l'Indépendance brisée de la Bretagne*, biographie d'un souverain qui vécut à cette période charnière où prit fin l'indépendance de la principauté bretonne (coéd. Coop Breizh/Jean Picollec, 47, rue Auguste-Lançon, 75013 Paris, 608 p., 200 F).

Robert Graves : *la Fille d'Homère*. – L'auteur de *King Jesus*, mort en 1985, fonde ce roman sur un postulat des plus étonnants : loin d'être l'œuvre du vieux poète de *l'Iliade*, *l'Odyssée* a été rédigée deux cents ans plus tard par une admiratrice d'Homère, qui mêle sa propre histoire à celle d'Ulysse (traduit de l'anglais par Claude Seban, Stock, « Nouveau cabinet cosmopolite », 304 p., 120 F).

Kenneth White : *le Plateau de l'Albatros. Introduction à la géopoétique*. – Fondateur, en 1989, de l'Institut international de géopoétique, l'auteur propose, dans cet essai, une définition du terme qu'il invite à appréhender comme un mouvement de nomadisme intellectuel concernant *« la manière même dont l'homme fonde son existence sur Terre »* (Grasset, 367 p., 138 F).

Le Mercure de France centenaire

C'est en mai 1894 qu'Alfred Vallette fonda la maison que dirige aujourd'hui Simone Gallimard

C'est dans la dernière décennie du XIXe siècle qu'Alfred Vallette, fils d'ouvrier typographe, journaliste et romancier, décide, avec son épouse, la femme de lettres Rachilde, et quelques amis écrivains (1), de fonder une revue littéraire, en reprenant un nom célèbre, abandonné depuis 1825, le *Mercure de France*. Le premier numéro paraît en janvier 1890. Mais, bientôt, la revue se révèle une telle pépinière de talents que l'idée vient à ses membres de publier aussi des livres...

Mai 1894. Les statuts du Mercure de France sont déposés. Les premiers ouvrages paraissent. Au fil des années, va s'élaborer un prestigieux catalogue avec, pour les lettres françaises, Jules Renard, Alfred Jarry, Rémy de Gourmont, Villiers de L'Isle-Adam, Rimbaud, Laforgue, Gide, Bloy, Claudel, Apollinaire, Colette, Léautaud... et, du côté des étrangers – recensés dans la revue, puis traduits et publiés au Mercure –, Nietzsche, Kipling, Strindberg, Wells, Wilde, Gorki, Tolstoï, Twain, Whitman, Conrad, Lafcadio Hearn...

Les lieux y sont-ils pour quelque chose ? Dès 1903, Vallette et Rachilde ont installé leur maison dans l'hôtel particulier du 26, rue de Condé, un immeuble « inspiré » où habita Beaumarchais jusqu'en 1787, et où, peut-être, il conçut *le Barbier de Séville*. Les éditions sont alors à leur apogée. Vallette, dont on dit qu'il avait *« de l'aisance, du sarcasme, et un ton autocratique »* y travaille du matin au soir avec Rémy de Gourmont qui, jusqu'à sa mort, exercera auprès de lui, une influence prépondérante. Après la première guerre mondiale, et jusqu'à la mort de Vallette, en 1935, le Mercure publiera notamment Louis Pergaud et Georges Duhamel. Ce dernier, qui connaîtra un immense succès avec *Salavin* et sa *Chronique des Pasquier*, deviendra même, pendant trois ans, directeur de la maison.

Les années 40 portent un coup très dur au Mercure de France. D'importantes difficultés économiques apparaissent à la Libération qui, semble-t-il, ne s'estomperont pas jusqu'aux années 50. En 1957, la maison est rachetée par Gaston Gallimard. Mais Samuel de Sacy et Simone Gallimard, l'actuel PDG depuis 1969, continueront à perpétuer le fonds en publiant de nouveaux auteurs prestigieux comme Pierre Reverdy, Henri Michaux, Pierre-Jean Jouve, Yves Bonnefoy, Georges Séféris ou André du Bouchet.

Une trentaine de titres édités chaque année, une fabrication *« à l'ancienne »* : Simone Gallimard souligne l'aspect *« artisanal »* qu'a conservé sa maison. *« Pour le choix des textes, nous nous efforçons de maintenir nos publications dans la grande tradition classique et de trouver un équilibre entre les valeurs de création et les valeurs de culture. »* Une démarche qui semble plaire aux jurys littéraires, si l'on en juge par le nombre important de prix apportés, au fil des années, par de jeunes écrivains comme Salvat Etchart, Michel Butel, Claude Faraggi, Jocelyne François, François-Olivier Rousseau, Nicolas Bréhal, Paula Jacques, Dominique Bona..., sans oublier *« ceux qui n'ont pas eu de prix, mais dont le talent est évident »*, comme Maryse Condé, Pierre Charras, Gilles Leroy, Alain Delahaye, Alain Veinstein, Yves Leclair, Jean-Louis Chrétien, Jean-Michel Maulpoix... Ce qui se détache de ces vingt-cinq années ? Simone Gallimard cite l'affaire Ajar, bien sûr, *« le grand amusement »* – *« Je n'avais pas d'auteur ou, si j'en trouvais un, on lui donnait le prix Goncourt »* –, et aussi un regret : avoir refusé Umberto Eco pour *le Nom de la rose*. Pour le reste, *« il faut souhaiter que le Mercure publie demain des auteurs aussi prestigieux que l'ont été ceux de ses débuts... »*

« S'attacher des auteurs auxquels on croit », tel est également le souhait de Jean-Marc Roberts, directeur littéraire et transfuge récent du Seuil, venu pour *« travailler d'une autre façon, en pensant vraiment au moyen et au long terme »*. Son rêve ? Que, dans dix ans, le public *« achète de confiance »* l'élégante couverture bleue du Mercure de France, sous laquelle il voudrait tant *« faire vivre cette famille d'écrivains dont* [il] *rêve »*. Un deuxième roman d'Isabelle Jarry et un récit d'Elisabeth Gille paraîtront notamment à la rentrée. Et pour le centenaire, Simone Gallimard reprend *le Roman d'un homme sérieux*, d'Alfred Vallette, deux romans de Rachilde, *la Tour d'amour* et *Nono*, ainsi que deux œuvres de Louis-Sébastien Mercier, jamais rééditées depuis deux siècles, *le Tableau de Paris* (2) et *le Nouveau Paris*.

Fl. N.

(1) Dix-huit écrivains exactement, dont Rémy de Gourmont, Albert Samain, Jules Renard et Louis Dumur.

(2) Voir le feuilleton de Pierre Lepape dans « le Monde des livres » du 15 avril.

Passage en revues

Histoire, idées, société

Loin de décourager le débat, la crise des idéologies incite de nouvelles revues à se lancer sur le marché. En voici trois, la première axée sur l'histoire culturelle, les deux autres centrées sur la psychanalyse, mais toutes trois soucieuses de favoriser les échanges entre disciplines.

• La *Revue germanique internationale*, que dirigent Michel Espagne et Jacques Le Rider, traite, dans sa première livraison, de la notion d'Europe centrale et de celle de *Mitteleuropa*, qui lui est souvent, à tort ou à raison, associée. Un entretien avec Krzysztof Pomian, un texte de Manès Sperber, des articles de chercheurs de différents pays contribuent à la clarification de ces concepts (*Revue germanique internationale*, nº 1, PUF, 198 F).

• *L'Inactuel*, qui a pour sous-titre « psychanalyse et culture » et pour directrice Marie Moscovici, justifie son titre par l'idée, familière à la psychanalyse, que *« le passé n'est jamais véritablement révolu »* et que le présent *« ne peut être cantonné à l'éphémère »*. Son premier numéro est consacré à la guerre, *« thème inactuel s'il en fut, c'est-à-dire persistant »* – de la guerre de Troie (Nicole Loraux) aux guerres communautaires d'aujourd'hui (Alain Touraine) en passant par la guerre des images à Byzance (Philippe-Alain Michaud). *« La propension à la guerre*, note Marie Moscovici, citant deux textes de Freud, se rattache *au fonctionnement même du psychisme et des sociétés humaines »* (*l'Inactuel*, nº 1, printemps 1994, Calmann-Lévy, 120 F).

• *L'Art du comprendre*, que dirige Philippe Forget, se présente comme l'organe de la « phénoménologie psychiatrique », courant incarné notamment par Karl Jaspers et Ludwig Binswanger. Le premier numéro propose un dossier sur le thème « Ipséité et psychoses », dans lequel plusieurs « psy » – Arthur Tatossian, Georges Charbonneau, Alain Fournier, Max Kohn – analysent la crise psychotique *« à la lumière de certains apports de la philosophie de Paul Ricœur à la question de l'identité humaine »* (*l'Art du comprendre*, nº 1, mars 1994, 4, boulevard de l'Hôpital, 75005 Paris, 120 F).

• D'autres revues sont encore dans l'enfance. Ainsi *Che vuoi ?*, revue du Cercle freudien, inaugure-t-elle une nouvelle formule, qui veut accueillir tous les *« ouvreurs de questions »*, qu'ils soient ou non psychanalystes. Elle a choisi pour premier thème les *« expériences du négatif »*, ce *« nœud inaugural du drame analytique »*, selon Lacan (*Che vuoi ?*, nº 1, L'Harmattan, 120 F).

• Ainsi encore *Agir*, revue de la Gauche socialiste, qu'anime le trio Dray-Mélenchon-Lienemann, publie-t-elle, après deux numéros parus, la première livraison d'une nouvelle série. Dans son éditorial, Jean-Luc Mélenchon engage *« la critique du capitalisme devenu transnational »*. Des philosophes, des sociologues, des économistes sont invités à participer à cette réflexion : parmi eux, Philippe Van Parijs, Jacques Bidet, Bertrand Mertz, Edouard Delruelle, Jacques Robin (*Agir*, 1994/1, L'Harmattan, 90 F).

• *Le Banquet* fait paraître son quatrième numéro, qui porte à la fois sur *« la nation incertaine »* (Dominique Schnapper, Alain Finkielkraut, Jacques Rupnik) et sur *« la représentation sociale en question »* (Emmanuel Todd, Nicolas Tenzer) ; et *Regards sociologiques*, qui en est à son numéro 7, porte sur la politique (Christian de Montlibert, Michel Offerlé, Jean-Baptiste Legavre) un regard largement inspiré des travaux de Pierre Bourdieu (*le Banquet*, nº 4, Centre d'étude et de réflexion pour l'action politique, 95 F ; *Regards sociologiques*, nº 7, 22, rue Descartes, 67000 Strasbourg Cedex France, 35 F).

• Parmi les revues déjà confirmées, *l'Homme et la société* consacre sa dernière livraison à l'examen de la notion controversée de « génération », appliquée notamment au mouvement étudiant, celui d'après 1945 (Alain Monchablon) ou celui de mai 1968 (Yolande Cohen), et aux générations « immigrées » (Abdelmalek Sayad), tandis qu'*Actuel Marx* explore « L'inconscient du social », lieu où se recoupent la logique sociale mise en évidence par Marx et celle de l'économie subjective décrite par Freud. *« L'inconscient*, explique Michèle Bertrand, *n'est pas seulement ce qui* (...) *régule les échanges entre les hommes à leur insu. C'est aussi ce qui doit rester ignoré ou méconnu pour que le système puisse fonctionner. »* Alain Brossat, Bernard Doray, Maurice Godelier, entre autres, examinent quelques-uns de ces points aveugles (*l'Homme et la société*, nº 111-112, L'Harmattan, 110 F ; *Actuel Marx*, nº 15, PUF, 160 F.)

• Quant à *Communications*, elle se penche sur *« l'écriture des sciences de l'homme »*, thème rarement abordé qui touche pourtant à des questions plus importantes qu'il n'y paraît pour les chercheurs, telles que le style, la fiction, le récit (*Communications*, nº 58, Seuil, 100 F)

Thomas Ferenczi

Sélection de printemps du prix Renaudot. – Le jury du Renaudot a retenu douze livres pour sa sélection de printemps (sa prochaine liste sera rendue publique le 30 septembre) : *l'Homme au désir d'amour lointain*, de François-Régis Bastide (Gallimard) ; *le Concerto d'Elgar*, d'André Béguin (Gallimard) ; *Casser*, de Michel Besnier (Seuil) ; *le Dîner de filles*, de Patrick Besson (Le Rocher) ; *Sous le pont des corbeaux*, de Rodolphe Clauteaux (Gallimard) ; *Villa Zaouche*, de Jean-Luc Coatalem (Grasset) ; *l'Ami anglais*, de Jean Daniel (Grasset) ; *le Rouge et le Blanc*, de Jean-Marie Laclavetine (Gallimard) ; *Welcome to Paris*, de Patrick Lapeyre (POL) ; *Paroles d'arbre*, de Michel Luneau (Julliard) ; *le Temps des Italiens*, de François Maspero (Seuil) ; *la Nuda*, de François Salvaing (Julliard).

Débat autour d'Althusser. – L'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) organise un débat à l'occasion de la sortie de *Sur la philosophie*, de Louis Althusser (Gallimard, coll. « l'Infini »), et de la nouvelle édition augmentée de *l'Avenir dure longtemps* (Le livre de poche), le mercredi 1er juin à 18 h 30, avec Régis Debray, Yann Moulier-Boutang, Philippe Sollers (25, rue de Lille, 75007 Paris, tél. : 42-61-29).

Sciences en fête

Pour la troisième année consécutive, le ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche organise, les 27, 28 et 29 mai, à travers la France, l'opération « La science en fête », avec la participation de chercheurs, d'universitaires, d'ingénieurs... De nombreuses rencontres sont prévues avec les enfants (1). Voici, pour l'occasion, un choix de documentaires scientifiques parus ces dernières années.

Physique

• *Du Big Bang à l'électricité*, de Diane Costa de Beauregard et Catherine de Sairigné-Bon. Un livre de sensibilisation à regarder, à lire, mais aussi à manipuler, pour comprendre, de façon concrète, d'où vient l'énergie et comment elle peut changer de formes. (Gallimard, coll. « Racines du savoir », 46 p., 110 F. A partir de 12 ans.)

• *Dis Jérôme... Les secrets de la physique expliqués par Jérôme Bonaldi.* Vingt-cinq questions de physique amusante, pour prouver que les sciences exactes ne sont pas ennuyeuses. (Albin Michel, 112 p., 120 F. A partir de 9 ans.)

Mathématiques

• *Le Pot magique, une aventure mathématique*, de Mitsumasa Anno. Une île qui contient deux royaumes, qui contiennent chacun trois châteaux, etc., jusqu'à factorielle 10. Des illustrations raffinées et une histoire poétique invitent le lecteur à découvrir seul l'immensité des nombres. (Père Castor-Flammarion, 54 p., 123 F. A partir de 9 ans.) Du même auteur, paraissent, chez Flammarion, six nouveaux *Jeux mathématiques.*

• *Du boulier à l'informatique*, d'Alain Taurisson. Coéditée avec la Cité des sciences de la Villette, la collection « Explora » fête son trentième titre. Dans celui-ci, l'auteur retrace avec élan l'histoire du calcul et de l'informatique. (Pocket, coll. « Explora », 127 p., 55 F. A partir de 14 ans.)

Astronomie

• *Le Ciel, le Soleil et le Jour*, de Jean-Pierre Verdet. Dans une collection abondamment illustrée et bien adaptée aux lecteurs débutants, les premières réponses sérieuses aux questions de l'enfant sur le soleil, les saisons, les heures... (Gallimard, coll. « Découverte benjamin », 32 p., 38 F. A partir de 8 ans.)

Histoire des sciences

• *Louis Pasteur et les microbes*, de Steve Parker. Un portrait nuancé de Pasteur et un éclairage clair sur l'évolution de ses recherches, depuis les études sur les fermentations jusqu'au vaccin contre la rage. (Ed. du Sorbier, coll. « Eurêka », 32 p., 64 F. A partir de 10-11 ans.)

• *Dans le laboratoire de Lavoisier*, de Bernadette Bensaude-Vincent. Un texte facile et bien illustré qui montre ce qu'était la chimie au milieu du XVIII[e] siècle et comment Lavoisier l'a fait progresser. Un portrait attachant sur fond de Révolution (Nathan, coll. « Monde en poche junior », 76 p., 38 F. A partir de 11 ans.)

Expériences

• *Les Equilibres* et *l'Air chaud qui bouge*, de Marima Faivre d'Arcier et Volker Teinhardt. Pour initier les enfants à quelques notions simples de physique, des expériences effectivement réalisables, mais qui demandent toutefois la participation d'un adulte motivé. (Ed. du Centurion, 28 p., 15 F. A partir de 6 ans.)

• *L'Air, la Pesanteur, les Aimants...* Une collection très attrayante proposant des expériences simples et des jeux. Les manipulations sont bien décrites et des photos légendées montrent les différentes phases de la réalisation. Une initiation très ludique à quelques mystères de la physique. (Bordas, coll. « Le petit chercheur », 29 p., 56 F. A partir de 10 ans.)

Encyclopédie

• *Encyclopédie des sciences Nathan*. Un petit pavé relativement maniable, classé par ordre alphabétique, qui, d'« Abrasif » à « Zoologie », propose définitions et explications pour quelque 700 entrées principales (Nathan, adapté de l'anglais par D. et M. Sassier et H. et Cl. Lauriot-Prévost, 576 p., 198 F. A partir de 12 ans.)

Cette sélection a été réalisée en collaboration avec Lire pour comprendre, *revue de critiques et analyses de livres documentaires pour les jeunes (Cité scientifique, 2, chemin des Femmes, 91300 Massy. Tél. : (1) 69-32-00-14).*

(1) Programme des manifestations sur Minitel : 3615 SCIENCE EN FETE. A Paris, journées portes ouvertes à la Cité des sciences et de l'industrie et dans de nombreux établissements scientifiques les 28 et 29 mai.

Enfants voyageurs. – Le centième anniversaire de la mort de Stevenson était l'occasion rêvée pour ouvrir largement aux jeunes lecteurs le festival « Etonnants voyageurs » de Saint-Malo, qui a eu lieu du 20 au 23 mai (« Le Monde des livres » du 20 mai). Un « Espace jeunesse » nouvellement créé a accueilli une douzaine d'éditeurs pour enfants et, lors d'une journée réservée aux scolaires, vendredi 20 mai, environ 2 500 collégiens et lycéens venus de 38 établissements de Bretagne. Au programme : visite d'une exposition-spectacle sur Stevenson, débats avec des écrivains préalablement lus en classe, rencontres avec de nombreux illustrateurs et auteurs, dont l'invité d'honneur, Théodore Monod. Pour l'année prochaine, les organisateurs souhaitent *« développer cet espace et en faire un mini-salon de printemps pour la jeunesse »*. Le thème ? Peut-être « Le rêve d'ailleurs... » ?

Du côté des libraires. – Précieux pour s'orienter dans la production, *Petit page*, hors-série des librairies Clé, sélectionne plus de 450 titres pour la jeunesse, classés par âge et enrichis d'interviews (en kiosque, 30 F). *Citrouille*, magazine des libraires spécialisés jeunesse, propose un dossier sur les sentiments en littérature enfantine (n° 6, 20 F). Du 27 au 29 mai, les libraires du Marché du livre ancien et d'occasion accueilleront une exposition intitulée « A l'enseigne du Père Castor ou soixante-trois ans de publications au service des enfants » (parc Georges-Brassens, 75015 Paris).

Prix. – Le prix Sorcières couronne cette année, dans la catégorie « petits » : *Une Souris verte*, de Charlotte Mallet (Didier) ; catégorie « album » : *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête*, de Werner Holzwarth et Wolf Erlbruch (Milan) ; catégorie « premières lectures » : *Flon Flon et Musette*, d'Elzbieta (Pastel) ; catégorie « roman » : *la Fille du canal*, de Thierry Lenain (Syros) ; catégorie « documentaire » : *le Préservatif*, d'Eric Chevallier (Casterman). Le prix du Polar jeunesse revient à Antoine Larroc pour *Ballade espagnole* (Syros) et le prix Alphonse Daudet du livre jeunesse, attribué pour la première fois par l'Académie Goncourt, récompense Didier Daeninckx et Alain Gauthier pour *le Papillon de toutes les couleurs* (La Farandole). Le prix Plume en herbe de Nathan récompense Baptiste du Chaffaut et Johann Balzano (10 ans) ainsi que Juliette Lamarca et Cécile Eterstein (11 ans). Enfin, le grand prix des lecteurs de *Je Bouquine* est décerné à Anthony Horowitz pour *Devine qui vient tuer* (Hachette).

L'art est un jeu d'enfant



Mai est devenu « le mois du livre d'art ». Du côté des enfants, les collections foisonnent. Comment s'y repérer ?

Depuis la fin des années 80, l'édition d'art pour la jeunesse connaît un essor particulier. On y voit s'affiner peu à peu les sujets abordés : à côté des encyclopédies et des histoires de l'art fleurissent les monographies, les ouvrages thématiques, les livres qui rendent l'enfant actif... On y voit aussi s'élargir le champ des artistes choisis : de Velasquez à Herbin, Arp, Klee ou Bram Van Velde, les arts plastiques restant les plus largement représentés. Différentes démarches éditoriales se dessinent. Comme l'écrit Elisabeth Lortic, bibliothécaire à La Joie par les livres, dans *la Revue des livres pour enfants* (1), *« on peut dégager deux grandes tendances qui recouvrent deux conceptions de l'éducation de l'enfant et deux conceptions de l'art (...). Soit l'effort pédagogique fait appel aux connaissances extérieures et à des savoirs qui permettent de se rassurer en « saisissant » l'œuvre (...) et l'on retrouvera souvent là des auteurs conférenciers, conservateurs de musée, historiens de l'art. Soit on essaie de favoriser un contact direct, émotionnel (...), et l'on joue avec les notions du « comment c'est fait », matière, composition, forme, couleur... »* Les auteurs, dans ce cas, sont souvent des artistes.

« Voir ou savoir ? » Sans que la distinction soit toujours aussi nette, il est possible de rattacher la plupart des collections existantes – dont la liste suivante n'est pas exhaustive – à l'une ou l'autre des deux démarches. Voici celles qui s'inscrivent plutôt dans la première :

• La collection « Art/Aventures », chez Adam Biro, propose d'approcher l'œuvre d'un peintre par le récit d'un événement marquant de sa vie. *Eugène et le sultan*, d'Odile Quirot, retrace, par exemple, l'équipée mouvementée de Delacroix au Maroc, illustrée par les croquis et tableaux auxquels elle a donné naissance. Des détails en gros plan invitent à pénétrer dans le relief et le grain de la toile (80 p., 145 F. A partir de 10 ans).

• Avec « Le jardin des peintres », Casterman met en scène un héros auquel l'enfant s'identifie. Dans *la Renaissance*, de Lillo Canta, le jeune Raphaël découvre son époque, et l'introduction de la perspective dans les œuvres du Quattrocento (62 p., 75 F. A partir de 10 ans). Le même auteur propose un *Magritte* en une trentaine de toiles, dans une collection documentée, très bien « maquettée » (Duculot, coll. « Le Musée de papier », 34 p., 86 F. A partir de 8 ans)

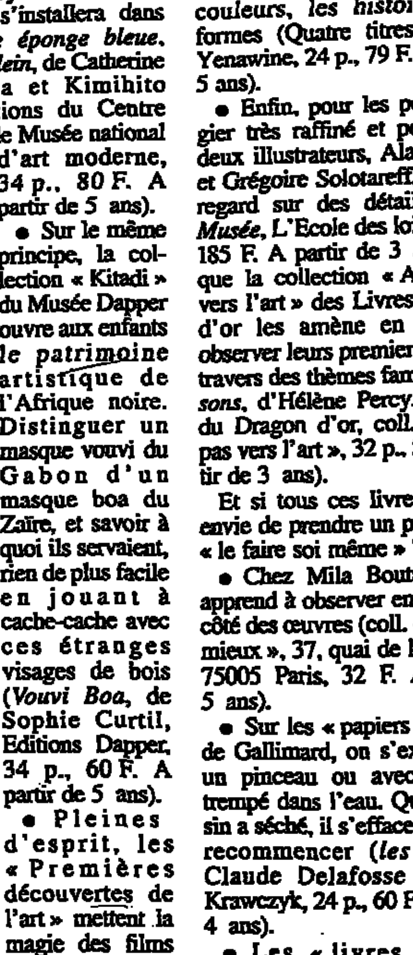
• Un peu dans le même esprit, les abécédaires de la Réunion des musées nationaux permettent d'aborder, de A à Z, vingt-six aspects d'un artiste et de son travail. Dernier titre : Manet – le peintre et l'homme du monde – raconté de façon fluide et vivante, parfaitement adaptée au lecteur (*M comme Manet*, de Marie Sellier, coll. « L'enfance de l'art », 60 p., 75 F. A partir de 9 ans).

• Pour les plus grands que la quantité de textes ne rebute pas, la collection « Passion des arts », d'une exceptionnelle richesse iconographique, mêle analyse de tableaux, descriptions des techniques, anecdotes... Alison Cole propose ainsi une évocation en détail de l'utilisation de la couleur, depuis les civilisations anciennes jusqu'au XX[e] siècle (*la Couleur*, publié avec la National Gallery of Art de Washington, Gallimard, 64 p., 110 F. A partir de 13 ans).

• Enfin, l'*Histoire de la peinture occidentale*, de Michèle Barilleau et François Giboulet (Totem du Salon de Montreuil, 1989), demeure, par son souci de replacer les peintres et leurs œuvres dans un enchaînement historique – de la peinture rupestre à Rauschenberg – un ouvrage de référence (Hatier, coll. « Grenier des merveilles », 128 p., 150 F. A partir de 12 ans).

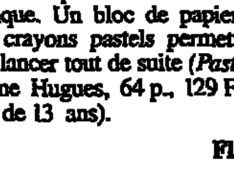
Quant à la seconde démarche, où l'image est plus importante que le texte, elle est remarquablement illustrée par des collections telles que :

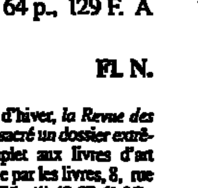
• « L'art en jeu », qui offre une approche ludique et sensible des œuvres du XX[e] siècle. Grâce à une maquette inventive – découpages, détourages, surprises typographiques... –, on pénètre peu à peu dans l'œuvre, et l'on s'y promène. Pour apprendre le mot « monochrome » et se noyer dans l'infiniment bleu, on s'installera dans *l'Arbre, grande éponge bleue*, d'Yves Klein (*Klein*, de Catherine Prats-Okuyama et Kimihito Okuyama, Editions du Centre Pompidou avec le Musée national d'art moderne, 34 p., 80 F. A partir de 5 ans).



Où une petite fille désobéissante grimpe sur le cadre et passe « de l'autre côté de la toile ». *Drôles de tableaux*, de James Mayhew (Nathan, 1989) : une initiation à l'art pleine de charme et de fantaisie.

• Sur le même principe, la collection « Kitadi » du Musée Dapper ouvre aux enfants le patrimoine artistique de l'Afrique noire. Distinguer un masque vouvi du Gabon d'un masque boa du Zaïre, et savoir à quoi ils servaient, rien de plus facile en jouant à cache-cache avec ces étranges visages de bois (*Vouvi Boa*, de Sophie Curtil, Editions Dapper, 34 p., 60 F. A partir de 5 ans).





• Pleines d'esprit, les « Premières découvertes de l'art » mettent la magie des films transparents au service d'une approche plaisante du travail artistique (*les Portraits*, de Claude Delafosse, ill. Tony Ross, Gallimard, coll. « Mes premières découvertes de l'art », 38 p., 60 F. A partir de 3 ans). Chez le même éditeur, la collection très remarquée « Racines du savoir » propose *le Travail des sculpteurs*, un livre « tactile » pour sentir sous ses doigts les creux et les bosses d'un bas-relief (42 p., 110 F. A partir de 8-9 ans).

• Hazan jeunesse propose des livres à la mise en page très travaillée, jouant sur les allers et retours entre le détail et l'ensemble du tableau, et permettant de voir les œuvres de très près. En témoigne notamment le superbe *Georges de La Tour*, de Catherine et Kimihito Okuyama (Hazan jeunesse, 40 p., 95 F. A partir de 7 ans).

• Coéditée avec le Museum of Modern Art de New-York, dont elle explore le fonds, la collection d'art d'Albin Michel jeunesse est claire et didactique. On y aborde les tableaux à travers les lignes, les couleurs, *les histoires* et les formes (Quatre titres de Philip Yenawine, 24 p., 79 F. A partir de 5 ans).

• Enfin, pour les petits, l'imagier très raffiné et personnel de deux illustrateurs, Alain Le Saux et Grégoire Solotareff, focalise le regard sur des détails (*le Petit Musée*, L'Ecole des loisirs, 312 p., 185 F. A partir de 3 ans), tandis que la collection « A petits pas vers l'art » des Livres du Dragon d'or les amène en douceur à observer leurs premiers tableaux à travers des thèmes familiers (*Maisons*, d'Hélène Percy. Les livres du Dragon d'or, coll. « A Petits pas vers l'art », 32 p., 59 F. A partir de 3 ans).

Et si tous ces livres donnaient envie de prendre un pinceau pour « le faire soi même » ?

• Chez Mila Boutan, l'enfant apprend à observer en dessinant à côté des œuvres (coll. « Je regarde mieux », 37, quai de la Tournelle, 75005 Paris, 32 F. A partir de 5 ans).

• Sur les « papiers magiques » de Gallimard, on s'exprime avec un pinceau ou avec son doigt trempé dans l'eau. Quand le dessin a séché, il s'efface et l'on peut recommencer (*les Têtes*, de Claude Delafosse et Sabine Krawczyk, 24 p., 60 F. A partir de 4 ans).

• Les « livres ateliers » d'Hatier contiennent le matériel nécessaire pour découvrir une technique. Un bloc de papier et seize crayons pastels permettent de se lancer tout de suite (*Pastels*, de Jane Hugues, 64 p., 129 F. A partir de 13 ans).

Fl. N.

(1) Dans son numéro d'hiver, *la Revue des livres pour enfants* a consacré un dossier extrêmement fouillé et complet aux livres d'art (n° 155-156, 74 F. La Joie par les livres, 8, rue Saint-Bon, 75004 Paris. Tél : (1) 48-87-61-95).

★ Le service culturel du Louvre propose un guide du musée à destination des enfants (*Destination Louvre*, Réunion des musées nationaux, coll. « Chercheurs d'art », 120 p., 90 F. A partir de 9 ans).

★ Jusqu'au 27 mai, la Réunion des musées nationaux organise, à la salle d'actualité jeunesse du centre Pompidou, « J'aime lire, j'aime l'art », une présentation en consultation libre de ses collections pour la jeunesse. A partir de 7-8 ans.

L'école du regard

« Regardez mes sculptures jusqu'à ce que vous les voyiez », disait Constantin Brancusi. Cette invitation, Hubert Comte pourrait la faire sienne. Depuis treize ans qu'il invente des livres d'art pour les enfants (1), avec la même passion qu'il apporte aux ouvrages pour adultes, son seul but est *« d'enseigner à regarder »*. Pour cet homme aux multiples facettes, critique et amateur d'art, dessinateur, écrivain, *« tout l'enjeu est de rester plus d'une minute devant une œuvre »*. Et pourquoi pas le *temps d'une histoire ? « On peut raconter* le Petit Chaperon rouge *devant* le Sacre de Napoléon *par David. Si cela oblige à entrer dans le tableau, c'est gagné. »*

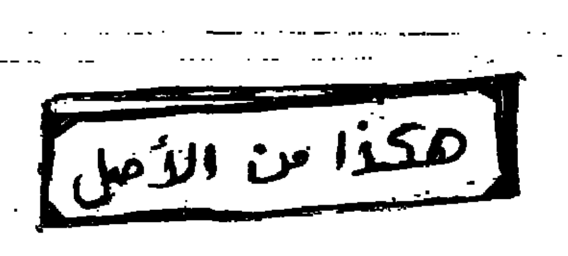
Hubert Comte plaisante à peine. Pour apprendre à voir, l'une de ses méthodes favorites est la comparaison. Dans ses imagiers, dont les languettes tournent sur des spirales, le jeu consiste, par exemple, à retrouver quatre bouquets de fleurs : les tulipes raides d'un Hollandais, de grands iris japonais, les minutieuses violettes de Dürer, des pivoines alanguies de Fantin-Latour... Voyez, dit-il aux enfants, la fleur n'est pas représentée comme dans un manuel de botanique, elle traduit d'abord la personnalité de celui qui l'a peinte. A petits pas, il s'approche de la notion de style. Est-ce compliqué ? Pas le moins du monde. *« Pour peu qu'on leur donne des mots, qu'ils puissent parler de l'œuvre et que celle-ci leur parle, les enfants sont enchantés*, constate Hubert Comte. *Pour une fois, quelqu'un leur dit : il n'y a rien à savoir. Regardez bien, c'est tout. »*

Rien à savoir... L'histoire de l'art, en effet, est totalement étrangère à la démarche d'Hubert Comte. A quoi bon retenir que Laurent de Médicis a acheté tel tableau 500 ducats ? Mieux vaut, ce qui passionne toujours les enfants, *« dire comment c'est fait »* : expliquer comment on fabrique le bronze et comment on le coule, comment on modèle la terre et avec quoi on polit le marbre, montrer que Léonard de Vinci, *« tel un Iroquois effaçant ses traces »*, ne laisse jamais la marque de son pinceau sur la toile, tandis que chez Van Gogh, on « voit » le geste derrière la touche...

Et puis, pour Hubert Comte, un livre d'art pour la jeunesse, s'il est général, *« doit montrer des œuvres de tous les temps, de tous les pays, de toutes les civilisations, sans se préoccuper de ce qui est cher ou célèbre »*. *La Joconde* est très connue ? Rien ne l'empêche d'en faire l'économie : *« Un objet d'artisanat du Moyen Age, un dessin d'enfant porteront, peut-être, un message plus important. »* On trouve, dans ses imagiers, des œuvres de chamans et de primitifs, des amulettes africaines et des monnaies carthaginoises, un ivoire des Açores et un coq en sucre acheté 7 francs chez un pâtissier de l'île Saint-Louis... *« L'art,* dit-il, *est aussi une école de liberté. Les enfants ont droit au libre examen. Personne ne les oblige à aimer. Mais je voudrais qu'ils sentent que, derrière chaque objet, il y a un Autre, différent. Un autre qui, sans mots, délivre un message voilé que chacun lit à sa façon. »*

Fl. N.

(1) Hubert Comte est l'auteur de cinq livres d'art pour la jeunesse : *A la découverte de l'art*, prix de la Fondation de France, Hachette 1981 (à partir de 10 ans) ; *l'Aventure de l'art* et *Louvre junior*, Nathan 1988 (à partir de 12 ans) ; et deux imagiers *l'Enfance de l'art* et *Animaux d'artistes*, Circonflexe, 1993 et 1994 (à partir de 3-4 ans).



SOCIÉTÉS

par Georges Balandier

Présences d'Africaines

LES AFRICAINES
Histoire des femmes d'Afrique noire du XIXe au XXe siècle
de Catherine Coquery-Vidrovitch.
Ed. Desjonquères, 395 p., 190 F.

L'AFRIQUE ne peut désormais se découvrir sous les seuls aspects du masculin. Tout concourt à lui restituer son double visage. Les femmes ont pris l'initiative, ont conquis une part d'autonomie, desserré les liens de leur dépendance en contribuant aux mouvements de libération et de modernisation. Actrices de la vie collective maintenant apparentes, présentes dans toutes les activités, créatrices à leur propre compte, elles deviennent révélatrices des transformations en profondeur des sociétés et des cultures africaines. Elles ont leurs porte-parole, elles commencent à être entendues, elles féminisent la revendication. Elles élargissent leur audience extérieure, elles internationalisent leurs solidarités. Elles participent, par leur apport récent aux sciences, aux arts et à la littérature, à la formation d'une autre connaissance des réalités africaines. C'est de ce mouvement complexe que Catherine Coquery-Vidrovitch, historienne nourrie de toutes les sources, rend compte. Le tableau d'ensemble, fresque aux scènes multiples, illustre la *« mutation de la condition féminine »*, dans sa diversité et ses inégales réalisations.

Il ne s'agit donc pas de proposer une image de la femme africaine – le singulier serait menteur –, mais de montrer par le recours à l'*« histoire comparative »* les *« innombrables variantes »* de la grande transformation. C'est une présentation des parcours qui conduisent du *« conformisme social »*, et d'une formation entraînant la *« soumission au pouvoir mâle »*, à la capacité de parvenir à l'*« expression par soi-même »* et à l'initiative plus autonome. Le départ est imprécis : *« Nous ignorons presque tout de l'univers féminin précolonial »*, sauf dans les régions où les vieilles colonisations ont laissé des comptoirs côtiers, des implantations durables et ouvert les espaces du métissage. Depuis le Sénégal et les escales de la côte orientale jusqu'à l'Afrique australe, où les femmes surent utiliser avant les hommes les fissures du système.

L'ETHNOLOGIE pionnière, par ses descriptions, aide à connaître ce qui fut au moment où la colonisation moderne s'impose. Elle se forma d'abord comme une science au masculin, contribuant ainsi à imposer la vision des hommes, à mettre à nu le système des dépendances et les « théories » qui le légitiment. L'esclavage fit de la femme une marchandise, une « planteuse d'hommes » (et, donc, une reproductrice) selon la formule des Kongo, ainsi qu'une force de production. La condition paysanne, alors majoritaire, la lie à la terre et aux symboliques de la fécondité. La villageoise occupe la périphérie de l'espace social ; elle reste pour une part un instrument, bien qu'elle ne soit pas asservie : elle permet de capitaliser des hommes par sa fécondité, des alliances et du pouvoir par l'effet des échanges matrimoniaux ; elle contribue aux activités agricoles, en en étant souvent le principal acteur ; elle a la charge de la maison et de la première socialisation. Et, pourtant, les images sociales la présentent sous les formes de l'inférieur, du négatif et du danger.



Elles ne se modifient, pour une minorité de femmes, que dans les sociétés où la hiérarchie et l'organisation politique les associent au pouvoir ; parfois, en recourant à une inversion symbolique qui les déféminise et les intègre dans l'univers masculin. Certaines femmes ont disposé plus anciennement de l'initiative, là où l'urbanisation et les échanges commerciaux ont stimulé, bien avant le XIXe siècle, la vie de relation. Il en fut ainsi dans les pays d'Afrique occidentale, du Sénégal au Nigéria. L'entreprise féminine, par l'artisanat, la commercialisation des produits agricoles valorisés, l'organisation de caravanes opérant à longue distance, commence à devenir génératrice d'indépendance.

Dans les enclaves dites « créolisées », les femmes détentrices d'une part de la culture occidentale accèdent tôt à un statut supérieur. Ce sont des « dames », *senhoras* ou *signares*, qui usent de leur séduction et de leur savoir afin d'accéder au rôle d'intermédiaire auprès des étrangers et de faire ainsi prospérer leurs propres affaires.

La colonisation moderne, Catherine Coquery-Vidrovitch le montre clairement, agit d'abord de façon paradoxale : d'une part, elle *« repose sur les hommes »*, d'autre part, elle prépare, sans le savoir, la *« revanche des femmes »*. Celles-ci contrôlent progressivement ce que les hommes doivent abandonner afin d'être employés dans les secteurs développés par les colonisateurs. Mais c'est après la deuxième guerre mondiale que les processus d'émancipation se multiplient et s'accélèrent. Les villes en expansion attirent, détachent des milieux traditionnels et de leurs contraintes, libèrent en donnant des occasions de vie indépendante. Le temps propice à *« la montée des femmes indépendantes »* s'accomplit avec la féminisation des sociétés urbaines.

LES métiers domestiques y contribuent peu, cependant que d'autres figures s'imposent sur la scène : celle de l'ouvrière apparaît tardivement, mais elle est l'une des plus modernes et l'une des plus impliquées dans les affrontements sociaux par le moyen du syndicalisme ; celle de la femme entreprenante qui est engagée dans les activités dites informelles, puis dans les affaires de grande extension et exploite avec habileté les moyens de la tradition et ceux de l'économie moderne. L'imagerie populaire s'empare des plus connues : « matrones » négociant l'or au Sénégal, « mammies » du Ghana contrôlant les réseaux marchands, « nanas Benz » du Togo enrichies par le commerce des étoffes. Elles détiennent la capacité financière, organisent leur solidarité dans des associations, acquièrent leur liberté en se constituant chef de l'univers familial. Mais la réussite n'est pas à la portée de toutes, la pauvreté accompagne la crise économique et la prostitution devient un des recours de la survie en ville.

L'éducation est une force émancipatrice, avec retard : les filles furent les *« mal-aimées de l'école coloniale »* et l'enseignement missionnaire s'attachait à former des *« épouses et des mères chrétiennes »*. Cette scolarisation « filtrée » et orientée, par l'effet de la rareté, a d'abord attribué une valeur matrimoniale différentielle aux filles éduquées. A partir du *« tournant des années 50 »*, l'éducation se généralise progressivement. Elle permet à des femmes d'accéder aux professions « modernes », elle associe le plus d'indépendance et le plus de qualification. Avec des conséquences apparemment contraires : d'une part, il apparaît un « conservatisme féminin » de modèle bourgeois (comme au Kenya) ; d'autre part, il se développe une politisation de l'action féminine (comme en Afrique du Sud, où les femmes interviennent tôt dans le mouvement d'émancipation).

CATHERINE Coquery-Vidrovitch porte l'accent sur l'irruption des femmes africaines dans l'espace politique. Elles y pénètrent d'abord afin de préserver leurs acquis, mettant en mouvement leurs associations, leurs unions, s'engageant dans les manifestations où elles conduisent les batailles du quotidien. Wole Soyinka, dans l'ouvrage consacré à ses années d'enfance (1), évoque cette résistance des femmes nigérianes qui a déterminé précocement son propre engagement. L'action féminine ne fournit pas seulement des groupes de pression qui déconcertent et « désarment » les autorités coloniales, elle s'inscrit dans une mobilisation – en Guinée, notamment – qui contribue à la libération. Le pouvoir indépendant n'a pas déforcé la résolution des Africaines, lorsqu'il est abusif et insupportable, il les retrouve dans l'opposition active.

L'émancipation n'a pas de terme, le droit ne la consacre pas encore, et, partout, les contraintes culturelles pèsent toujours ; et surtout les femmes portent de plus en plus la charge des drames africains. C'est d'elles que dépend principalement le cours de la vie dans des conditions critiques, l'attachement à ce qui préserve un avenir moins incertain.

(1) *Ake. Les années d'enfance.* Tr. fr. Belfond, 1984.

★ Signalons, sous la direction de Claudine Attias-Donfut et Léopold Rosenmayr, *Vieillir en Afrique* (PUF, 353 p., 240 F). Et *Marges, sexe et drogue à Dakar*, un remarquable ouvrage de Jean-François Werner, fondé principalement sur le récit de vie d'une jeune Dakaroise en situation de marginalisation extrême, préfacé par Abdoulaye-Bara Diop (Karthala-ORSTOM, 292 p., 160 F).

Le choc Austin

Lire le linguiste britannique, c'est subir une cure de désintoxication tant sa critique de la philosophie continentale est radicale

ÉCRITS PHILOSOPHIQUES
de John Langshaw Austin.
Traduit de l'anglais
par Lou Aubert
et Anne-Lise Hacker,
Seuil. 256 p., 130 F.

Considérant que trop de livres avaient déjà été écrits, il ne publia de son vivant que sept articles. Il mourut en 1960, à l'âge de quarante-neuf ans, au terme d'une brève carrière académique tout entière accomplie à Oxford. Cet homme singulier, dont le visage, selon ses amis, *« rappelait une orfraie »*, exerça cependant une influence considérable sur la philosophie britannique. Il s'appelait John Langshaw Austin.

Après sa mort, ses disciples réunirent ses articles et conférences en trois volumes. Le deuxième, *Quand dire, c'est faire* (1), provoqua une révolution méthodologique en linguistique. Le troisième, *le Langage de la perception* (2), intéressa les psychologues. Quant au premier, dont la traduction s'est fait attendre jusqu'à aujourd'hui, il contient les réflexions d'Austin sur des notions générales comme celles de signification ou de grammaire logique.

Celle-ci relèvent d'une inspiration radicalement étrangère à celles de la philosophie française. L'incompréhension mutuelle était déjà patente en 1958 lorsqu'un colloque réunit à l'abbaye de Royaumont, en présence d'Austin et de Merleau-Ponty, philosophes analytiques et phénoménologues. Elle l'est à peine moins aujourd'hui. Alors que les échanges ont récemment repris entre Américains et Européens (grâce à Cavell, Rorty, Habermas, Derrida), la philosophie anglaise du langage ordinaire, symbolisée par cette école d'Oxford que représentent Austin et Strawson, demeure, malgré ponts et tunnels, un phénomène typiquement « insulaire ».

Indifférent à l'histoire de la philosophie, hostile à toute tentative de discours métaphysique, Austin est le type même du penseur qui n'utilise son intelligence que dans un but critique. Convaincu depuis sa jeunesse que les problèmes philosophiques sont de faux problèmes, engendrés par un usage aberrant du langage, il poursuit son entreprise de démystification sans épargner personne. Ni Moore, dont la *« défense du sens commun »* demeure pourtant l'une de ses références. Ni Wittgenstein, dont il désapprouve le ton sentencieux. Ni, bien sûr, les positivistes, comme Ayer, dont il condamne le scientisme naïf.

« Aucune importance »

Plus à l'est, il ne daigne pas porter son regard. Toute la philosophie continentale lui semble verbeuse et inutile, pour ne pas dire dangereuse. Conduite jusqu'à son terme, la lecture d'Austin peut faire le même effet qu'une cure de désintoxication doublée d'un brutal régime amincissant. Elle fortifie ceux qu'elle ne tue pas. Elle oblige cependant à se poser quelques questions. Le langage, tel qu'il est, est-il parfait ? N'y a-t-il pas d'autre logique possible que celle de la grammaire anglaise ? Pour savoir que penser, suffit-il d'ouvrir un dictionnaire ? Et l'étymologie mérite-t-elle bien d'être considérée comme la reine des sciences ?

A la différence de Strawson, Austin n'aimait pas s'attarder sur ces questions méthodologiques. Quant à l'objection qui lui a souvent été faite de « trivialiser » la philosophie en réduisant les problèmes éthiques à des problèmes linguistiques, et en traitant ceux-ci comme s'ils étaient sans importance réelle, il y avait répondu par avance avec ce flegme qui ne le quittait jamais. *« L'importance*, disait-il en souriant, *n'a aucune importance. »*

Christian Delacampagne

(1) Seuil, 1970, réédité en 1993.
(2) Armand Colin, 1971.

Un Diderot espagnol

ÉTHIQUE A L'USAGE DE MON FILS
de Fernando Savater.
Traduit de l'espagnol
par Claude Bleton,
Seuil, 182 p., 85 F.

Fernando Savater n'est pas un mauvais père. Comme, de surcroît, il est philosophe, il a écrit, à l'intention de son fils, un petit livre en forme de lettres, dans lequel il explique, sans fioritures inutiles, la signification des principaux concepts éthiques : liberté, responsabilité, choix, engagement.

Conçu et rédigé pour être lu par des adolescents, l'ouvrage atteint son but, qui est de faire réfléchir sans ennuyer. L'ampleur du succès qu'il a déjà rencontré en Espagne et en Italie – où il s'est vendu à plus de deux millions d'exemplaires – prouve d'ailleurs qu'il répond à une inquiétude bien réelle : de nombreux parents quadragénaires ne savent plus quelles valeurs inculquer à leur progéniture.

Ce livre est donc en soi un phénomène de société. Il serait pourtant dommage que celui-ci fasse oublier la personnalité de l'auteur, inconnu chez nous, mais considéré dans son pays comme l'un des principaux philosophes de la dernière génération qui a eu à se battre contre la dictature franquiste.

Né en 1947, Fernando Savater enseigne aujourd'hui à l'université Complutense de Madrid, après avoir, pendant des années, affronté les étudiants basques de Donostia (ex-Saint-Sébastien), peu suspects de sympathie envers les intellectuels madrilènes. Bon connaisseur de Nietzsche et de Diderot, doté comme ce dernier d'un solide amour de la vie et d'une culture encyclopédique, il s'est fait remarquer dès 1982 avec un essai, *la Tarea del heroe* (la tâche du héros) (1).

Depuis lors, il a beaucoup publié. Des romans et des pièces de théâtre, mais aussi des textes théoriques – sur la violence, l'amour, la drogue – qui ont fait de lui l'une des « consciences morales » de la jeune démocratie espagnole. Il tient une chronique régulière dans le quotidien *El País* et trouve encore le temps d'animer, avec Javier Pradera, une revue d'actualité culturelle intitulée *Clés pour la raison pratique.*

Malgré la notoriété qui est la sienne en Espagne, aucun de ses livres n'avait jusqu'à ce jour été traduit en français. Espérons que le succès prévisible de cette paternelle *Ethique* (que suit une *Politique* également destinée aux jeunes) donnera aux éditeurs l'envie de s'intéresser aussi à ses premières œuvres, sans doute les plus originales.

Ch. D.

(1) Editions Taurus.

Le retour des vampires

Avec la crise de la pensée rationaliste, Dracula et ses émules reviennent en force. Depuis Vlad « l'empaleur », un prince du XVe siècle, histoire et légende d'un mythe

LES VAMPIRES
Colloque de Cerisy
Albin Michel, « Cahiers de l'hermétisme », 305 p., 140 F.

LES MÉTAMORPHOSES DE DRACULA
L'histoire et la légende
de Denis Buican..
Ed. du Félin, 204 p., 98 F.

Ils hantent l'imaginaire collectif depuis des siècles, se promènent comme chez eux en littérature, font des ravages au cinéma, surgissent à minuit du petit écran et, survie oblige, séduisent leurs victimes avant de s'abreuver de leur sang. Au seuil du troisième millénaire, à la faveur du recul de la philosophie des Lumières et de l'échec des utopies matérialistes, un certain romantisme nous revient en force et, avec lui, les créatures nocturnes, gnomes, goules, striges et vampires. Les décors qu'ils affectionnent sont *les palais* lugubres, de préférence situés dans les Carpates, mais, aujourd'hui, ils s'accommodent *aussi bien d'une* vieille maison de campagne, d'un appartement parisien et même d'un vulgaire camping-car.

Dernièrement, la présence de vampires a été signalée à l'ombre du château de Cerisy-la-Salle, siège de colloques *très sérieux, où une décade* leur a été consacrée. Qu'il s'agisse de le considérer, selon une perspective socio-historique, *le mythe du vampire, apparu en* Europe dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, ou qu'il soit question d'étudier ses manifestations en littérature (de Stoker ou Hugo à Poe, Tournier et *Robbe-Grillet) ou au cinéma* (de Murnau à Polanski, Losey et Coppola), toutes ces savantes communications ont *contribué à ressusciter ces* charmantes et redoutables créatures pour alimenter l'exquise frayeur des participants.

Encore faut-il ajouter que la légende du vampire en Europe vient de plus loin et s'appuie sur une vérité historique incontestable que nous restitue un essai passionnant de Denis Buican.

Il était une fois en Valachie, pays roumain au pied des Carpates, un prince nommé Vlad Basarab, qui, après la chute de Byzance, s'opposa à la montée ottomane vers la Hongrie et l'Autriche. Depuis le XVe siècle, où vécut le prince, plus connu sous le nom de Dracula, jusqu'au nôtre, sa cruauté est demeurée légendaire. Dracula infligeait à ses ennemis une torture raffinée et atroce : il les faisait planter en haut d'un pieu dont les dimensions variaient selon l'importance *politique ou sociale* du supplicié. L'abomination, courante à l'époque, n'épargnait pas ses propres sujets, car Vlad Basarab, *surnommé* « l'empaleur », entendait ainsi imposer l'« ordre nouveau » au sein d'une minuscule principauté en proie au désordre et à la corruption. La littérature et les arts sont venus ensuite enrichir l'événement historique d'une connotation érotique. Dans son texte, Denis Buican départage l'histoire et la légende et sépare la terreur qu'inspirent les dictateurs de tout acabit de la peur ancestrale provoquée par un gentil petit mammifère qui volette dans la nuit, incarnation malgré lui d'Eros et de Thanatos.

Les mythes macabres naissent au fond des ténèbres ; ce sont les ténèbres qui leur assurent puissance et pérennité au sein des nations. De Gilles de Rais à la comtesse Bathory, du Divin Marquis aux vampires *allemands*, serbo-croates ou roumains, le fantasme sexuel fécondé par le sang pousse les malades incurables vers le passage à *l'acte. En revanche*, les Vlad Basarab, Ivan le Terrible, Hitler, Staline, Ante Pavelic, Pol Pot ou Ceausescu, leur pâle *imitateur, revendiquaient*, eux, des projets politiques confortés par la cohérence de la folie.

Une certaine imagerie associe encore *les* premiers aux seconds dans une même vision où se mêlent l'attirance morbide et la répulsion. En s'appuyant sur d'anciens *textes* russes, saxons et roumains, Denis Buican, professeur à l'université de Nanterre, nous *fait suivre les métamorphoses* d'un mythe que la réalité se charge aujourd'hui de ramener à sa vérité première sur les *terres meurtries du Caucase* et des Balkans.

Edgar Reichmann

★ *Signalons également, aux éditions* du CNRS, *Loups-garous, vampires et autres monstres. Enquêtes médicales et littéraires*, de Jean Goens, ainsi que *le Livre des vampires*, de Manuela Dunn *Mascetti, traduit et adapté de l'anglais* par Sylvain Charlet, aux éditions Solar.


NICOLAS GUILBERT

Goules à gogo

LE VOLEUR DE CORPS
d'Anne Rice.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Rosenthal,
Plon, 492 p., 139 F.

AMES PERDUES
de Poppy Z Brite.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Daniel Brèque,
Albin Michel, 362 p., 120 F.

LE SANG D'IMMORTALITÉ
de Barbara Hambly.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Isabelle Glasberg.
Pocket, coll. « Terreur », 318 p., 40 F.

Outre les essais , le mythe vampirique se livre, sur le plan romanesque, à une offensive dont le moindre intérêt *n'est* pas d'être due uniquement à des plumes féminines : Anne Rice, la reine du roman d'épouvante américain, qui poursuit, avec *le Voleur de corps*, la chronique entamée par *Entretien avec un vampire* et continuée avec *Lestat le vampire* et *la Reine des damnés ;* Poppy Z Brite, une nouvelle venue qui s'est imposée aux Etats-Unis dès son premier roman, *Ames perdues ;* et Barbara Hambly, plus connue pour ses romans de science-fiction que pour ses incursions dans la terreur.

Anne Rice a renouvelé *l'image du vampire* en faisant de son Lestat, natif des montagnes d'Auvergne, une sorte de dandy romantique, cultivé, cosmopolite et cruel, traversant les siècles et les passions avec le détachement altier que procurent une jeunesse et une beauté inentamées. Dans *le Voleur de corps*, elle le soumet à une tentation à laquelle il ne sait pas résister. Défié par une série de messages, il accepte un échange de corps et se retrouve dans l'enveloppe charnelle d'un jeune homme afin d'expérimenter cet état nouveau pour lui : l'humanité. Mais l'intelligence maléfique qui l'a amené à accepter cette transmigration n'avait nulle intention de la *limiter à la période dont ils* étaient convenus.

Elle entreprend de profiter au plus vite des pouvoirs conférés par son nouveau statut de vampire et de donner libre cours à son féroce appétit pour le meurtre... Lestat, après avoir subi l'inconfort de la condition humaine, décide de reprendre son corps dérobé et, aidé d'un ami mortel, prend l'infâme Raglan *James en chasse*. Anne Rice cultive avec ostentation la dimension érotique du vampirisme, et s'interroge aussi, dans l'épisode de la religieuse, sur ses implications métaphysiques. Il est permis de trouver sa fiction un peu trop profuse pour garder tout du long sa puissance d'envoûtement...

Chez Poppy Z Brite, les vampires sont des marginaux décadents et pervers dont les errances s'ornent d'un sillage continu de cadavres, de violence et de destins brisés. Son roman met en scène plusieurs catégories d'âmes perdues : celles des vampires, dispensateurs avides de mort et amateurs de quadrilles sexuels ; celles des musiciens du groupe rock des Lost Souls ; égarés dans une bourgade, *celles*, déboussolées, d'une bande d'adolescents livrés aux expériences extrêmes. Et, passant d'un groupe à *l'autre* comme au travers d'une initiation éprouvante, sordide et merveilleuse à la fois, Nothing, l'enfant vampire tiraillé entre ses amours. Poppy Z Brite a fait subir au thème vampirique un traitement décapant qui en souligne la morbidité, la *cruauté et l'irréductibilité. La* séduction du vampire ne s'y pare d'aucun artifice policé : elle est celle du mal incarné... *Ames perdues* est une réussite un peu brouillonne mais sulfureuse.

Au contraire des deux auteurs précédents, Barbara Hambly s'est servie de la définition victorienne un peu convenue du vampire, concentrant son talent – qui *n'est pas mince – sur la* construction d'une intrigue captant l'attention dès ses prémisses et ne la relâchant jamais au fil de péripéties savamment orchestrées pour l'aiguiser jusqu'à son hallucinant dénouement. Un professeur d'université, ex-agent *secret*, est *contraint sous la* menace d'un chantage exercé par un vieux vampire londonien d'enquêter sur un énigmatique tueur qui décime les vampires de la capitale en livrant leurs cachettes aux mortelles morsures de la lumière. Son enquête le conduira sur la piste d'un vampire très particulier, un vampire *« expérimental »*. Dans son roman, Barbara Hambly a conjugué *Dracula* et *Docteur Jekyll et Mister Hyde*, Stoker et Stevenson : la recette s'avère d'une belle *efficacité*.

Jacques Baudou

Mal au cœur

Alain de Botton passe les sentiments amoureux au crible du principe d'ironie

PETITE PHILOSOPHIE DE L'AMOUR
(Essays in love)
d'Alain de Botton.
Traduit de l'anglais par Raymond Las Vergnas,
Denoël, 299 p., 135 F.

Notre vie sentimentale, disait un humoriste viennois, se divise en trois misérables chapitres : rêveries dérisoires, tentatives infructueuses et triomphes sans valeur. *Et, passé vingt ans, nul* n'ignore qu'il n'y a que la rencontre et la rupture qui soient intéressantes. Le reste n'est que du remplissage, une morne façon de tuer le temps en s'illusionnant sur l'éclat ou les vertus du prince charmant (ou de la princesse) que, dans un instant d'aberration ou de dépression, nous avons paré de toutes les qualités. *« Nous n'aimerions pas s'il n'y avait en nous une sensation de manque mais, paradoxalement, nous nous irritons de constater le même manque chez l'autre »*, écrit Alain de Botton dans sa *Petite Philosophie de l'amour*, désinvolte, désabusée et d'une ironie douce-amère.

Au départ, Alain de Botton, jeune Zurichois qui vit en Angleterre, songeait à écrire une thèse sur l'idée de l'amour-propre au XVIIe siècle. Fin connaisseur des moralistes français, lecteur passionné de Proust, il décida de construire plutôt une intrigue sentimentale, typique de cette fin de siècle, et de la commenter en s'inspirant aussi bien de Stendhal que de Wittgenstein, de Freud que de Marx (Groucho, évidemment). Il en résulta un livre qui n'est ni vraiment un roman ni vraiment un essai et qui, par sa drôlerie, séduisit les lecteurs anglo-saxons. Comme il a, de surcroît, le charme acidulé des films d'Eric Rohmer, le metteur en scène préféré d'Alain de Botton, on ne s'engagera guère en lui prédisant le même succès de ce côté de la Manche.

Toute histoire d'amour débute par une rencontre, en général fortuite, mais dont nous avons la certitude qu'elle a été décidée par les dieux. L'espérance d'un destin n'est jamais aussi forte que dans notre vie sentimentale : pour échapper au lugubre cycle de nos mutuelles incompréhensions, il nous faut croire qu'un jour ou l'autre le miracle se produira. Avec Chloé, une jeune styliste aux grands yeux verts limpides, que le destin a aimablement placé à côté du narrateur dans un Boeing-767 de British Airways, le miracle a lieu sous nos yeux éberlués et sous le regard attendri du héros, un architecte ironiquement surnommé Weltschmerz (mélancolie).

Le narrateur sait que le *parcours est fléché*, que les pièges sont nombreux et que toute histoire d'amour, avant même d'avoir commencé, est déjà finie, car des centaines de films, d'ouvrages de psychologie, sans compter notre modeste expérience, nous ont révélé que dans l'éternel combat entre la lucidité et la passion c'est (presque) toujours la lucidité qui l'emporte. La connaissance est, par définition, du côté du cynisme, et l'amour du côté de l'idéalisation. *« Le cynisme et l'amour se situant aux extrémités opposées d'un spectre, n'est-il point concevable que nous tombions amoureux afin de nous soustraire au cynisme débilitant qui nous est coutumier ? »*, s'interroge Weltschmerz.

L'ère des désenchantements

Evidemment, dès le moment où l'amour est payé de retour, la question se pose : qu'ai-je fait pour mériter cela ? A l'instar de Groucho Marx, qui ne concevait pas d'adhérer à un club qui l'accepterait, Weltschmerz ne peut manquer d'éprouver une certaine inquiétude dans le fait que Chloé lui a cédé. Il n'ignore pas non plus que le désir ne peut aller au-delà de la capture de sa proie. Avec la possession débute l'ère *des désenchantements* : Chloé déteste Bach, lit *Cosmopolitan* et porte des chaussures qu'il exècre – très importantes les *divergences esthétiques* à propos de l'habillement : elles annoncent les ruptures qui se produiront des mois, parfois des *années plus tard. « Comment*, se demande Weltschmerz, *se peut-il qu'elle soit attirée et par des chaussures pareilles et par moi ? »*

Chloé, de son côté, cède à l'attrait de l'inconnu : un architecte californien. Sa liaison avec Weltschmerz se poursuit, mais tout l'irrite en lui maintenant. Lorsqu'il lui dit : *« Tu représentes tout pour moi »*, elle lui répond froidement : *« Il faut que tu arrêtes de voir en moi ton idéal du moi. »* Commentaire de Weltschmerz : les choses entre nous s'étaient réduites à un scénario tragi-comique : d'une part, l'homme voyant en la femme un ange, de l'autre, l'ange voyant dans l'amour l'antichambre de la pathologie.

Lorsqu'elle le quitte, il décrète que la *seule* façon de retrouver un minimum de souveraineté est de se suicider. Décision d'autant plus facile à prendre qu'elle flatte notre ego, sans nous engager vraiment : Werther, gangrené par le romantisme, devait mourir, Weltschmerz, gagné par la dérision qui rend tout geste excessif ridicule, ne peut que survivre en attendant qu'un jour ou l'autre une jeune femme pénètre à nouveau dans sa vie. Elle s'appellera Rachel. Elle acceptera son invitation à dîner : *« Cette simple perspective commença à éveiller des frissons dans la région du corps que les poètes ont appelée le coeur, des frissons qui ne pouvaient signifier qu'une chose – à savoir que j'avais, une fois encore, amorcé ma chute. »*

Roland Jaccard

هكذا من الأصل

هكذا من الأصل

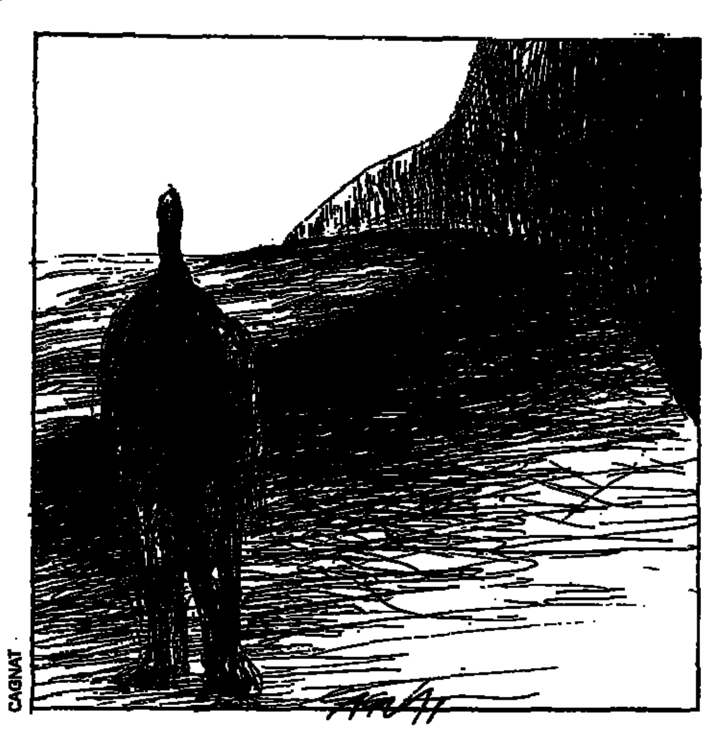
butant

DOCUMENTS

Sisyphe à l'Est

L'Europe de l'Est de 1944 à 1969, vue à travers les récits et témoignages de plusieurs acteurs de son histoire

LA VIE EN ROUGE
de Christian Duplan et Vincent Giret.
Le Seuil, coll « Mémoire », 550 p., 150 F.


CAGNAT

Comment les Européens de l'Est ont-ils pu accepter, voire parfois soutenir, le régime qui leur a été imposé après la guerre, et où ont-ils trouvé ensuite le courage de s'en débarrasser ? Comment ont-ils vécu cette invraisemblable histoire, achevée peut-être, mais toujours pas tout à fait comprise par leurs cousins de l'Ouest ? A l'heure où cette « autre Europe », priée de se faire oublier dans l'antichambre de Maastricht, n'est plus du tout à la mode, deux journalistes, Christian Duplan et Vincent Giret, ont essayé de comprendre, et de faire comprendre. Ils ont choisi pour cela quelques « héros », décrit leur itinéraire, parfois tortueux, leurs tâtonnements, entre collaboration et résistance.

Il y a ceux que la machine a écrasés en route – Laszlo Rajk, Rudolf Slansky, Imre Nagy –, ceux qu'elle a abandonnés sur le bord du chemin – Leszek Gozdzik, le leader ouvrier de l'Octobre polonais de 1956, ou le Roumain Vassil Paraschiv – et ceux qui ont fini par enrayer la mécanique : Vaclav Havel, Tadeusz Mazowiecki, Jacek Kuron...

Elaboré à partir d'entretiens, de Mémoires et de documents, certains déjà connus, d'autres inédits, le livre n'est pas, ne peut pas être, une histoire exhaustive de vingt-cinq années d'après-guerre en Europe de l'Est. C'est plutôt, sur le ton du récit, et sans notes en bas de page, une tentative pour appréhender, de l'intérieur, ces quelques vies « exemplaires », ces quelques épisodes choisis.

Une entreprise ambitieuse, dans un genre un peu bâtard : la réussite n'en est que plus appréciable, car le livre sonne juste, suscite un intérêt constant et apporte quelque chose de neuf. Lire, aujourd'hui, certains textes écrits par Mazowiecki au milieu des années 50 permet de mesurer, au choix, la constance de son caractère ou l'étonnante évolution de son comportement.

Savoir qu'Imre Nagy, quelques mois avant son exécution, réclamait encore, depuis le manoir de Roumanie où il était détenu, qu'on lui envoie ses meubles de Budapest, permet d'imaginer dans quel brouillard mental, dans quelle incertitude de la suite des événements il se trouvait. Par la même occasion, et c'est l'un des apports majeurs de ce livre, on découvre ce que cette « vie en rouge » a pu être pour les femmes et les enfants des « héros » – précipités du jour au lendemain du monde des privilégiés à celui de la brutalité et de la terreur.

On peut regretter quelques approximations, quelques étourderies, parfois cocasses : le KGB par exemple, malgré toute sa perversité, ne mettait pas des « babouchkas », c'est-à-dire des grand-mères, dans le lit des hommes qu'il voulait compromettre. Mais ces menues négligences comptent peu, à côté de tant de passages poignants, surprenants aussi. Ainsi découvre-t-on l'existence d'un autre Rajk, Endre, aussi « noir » que son frère Laszlo était rouge. A la fin de la guerre, les deux Rajk, le communiste et le « horthyste », ont été successivement à la merci l'un de l'autre, et plus ou moins sauvés l'un par l'autre. Laszlo, après une brillante carrière de ministre de l'intérieur, finira, comme on sait, au bout d'une corde. C'est alors qu'Endre, depuis l'Allemagne où il avait trouvé refuge, écrivit son « Dialogue avec [son] petit frère Laszlo » – sans doute le plus beau texte d'un livre qui pourtant n'en manque pas.

Au terme des cinq cents pages du premier tome, Christian Duplan et Vincent Giret s'arrêtent en chemin, sans épilogue ni philosophie de l'histoire. Simplement, le récit s'interrompt en 1969, un an après l'intervention soviétique à Prague, à un moment où tous les Sisyphe d'Europe de l'Est se retrouvent, une fois de plus, tout en bas de la montagne. On a beau connaître – plus ou moins – la suite, on l'attend avec impatience : la publication du second tome est prévue pour cet automne.

Jan Krauze

Pourquoi Sarajevo

Suite de la page I

Face au système aujourd'hui dominant dans les grandes cités de l'Occident, que Karahasan qualifie de *« dialectique »* – où la culture dominante englobe les autres, les dévalue et les marginalise –, Sarajevo oppose (j'ai du mal à écrire « opposait ») un système culturel *« dramatique »*, où la spécificité de chaque composante s'articule et s'affirme en fonction de la spécificité de l'autre.

Sarajevo incarne ainsi cette image ouverte et plurielle, fleur rare et insolite dans l'histoire de la civilisation, objet de la haine irrationnelle de ceux qui se cramponnent à des valeurs ou à des fantasmes primitifs tels que la terre, l'ethnie, le lignage, la pureté du sang. Même si l'ultranationalisme de Milosevic, de Karazevic et de leurs partisans a beaucoup de points communs avec la barbarie nazie, leur mythologie sanglante et leur obsession de la pureté répètent, avec de légères variantes, celles des *cristianos viejos* espagnols et du Saint-Office de l'Inquisition. Rien ne se ressemble plus que les fondamentalismes religieux : le langage actuel des prélats des Eglises orthodoxes serbe et grecque évoque irrésistiblement celui de la hiérarchie catholique durant la grande « croisade salvatrice » de Franco.

Les autres chapitres du livre, consacrés au siège de Sarajevo, nous donnent à voir l'horreur qui s'est abattue sur la ville : la destruction du patrimoine culturel et de l'habitat urbain, la noire moisson quotidienne de morts, l'indifférence et l'incompréhension de l'Occident. Scènes inoubliables : celles du vieux monsieur qui, dans la queue pour l'eau, cède poliment sa place avec un geste de résignation et tombe foudroyé par une crise cardiaque ; ou celle de la discussion avec le journaliste étranger, incapable de comprendre les raisons de la douleur d'un habitant de Sarajevo moins affecté par la pénurie et les dangers du siège que par la volonté d'anéantir l'âme de la ville.

La honteuse capitulation de la communauté internationale – ONU, OTAN, Union européenne – devant les agresseurs serbes aboutira-t-elle à l'édification d'un nouveau mur de Berlin à Sarajevo ? L'urbicide, le mémoricide, le nettoyage ethnique resteront-ils impunis ? Aucun tribunal international ne jugera-t-il jamais les auteurs de ces délits de lèse-humanité ? Il faut lire et relire les belles pages du livre de Dzevad Karahasan pour saisir l'ampleur de la mutilation que nous nous infligeons à nous-mêmes : *« N'est-il pas clair pour vous tous que ces problèmes, petits et grands, viennent de la peur du mélange des cultures, à l'origine d'une politique funeste qui tourne les armes contre ceux qui veulent vivre ensemble en se réjouissant de leurs différences ? »*

Oui, Sarajevo, comme la boule de cristal de la voyante, contient en condensé notre passé et notre futur, ce qui est arrivé et peut encore arriver à l'espèce humaine, avec son irrationalité et son penchant à l'autopunition, si celle-ci n'a pas le courage de défendre la valeur universelle de ses principes.

Juan Goytisolo

(Traduit de l'espagnol par François Maspero)

★ Signalons aussi la parution de *le Silence et rien alentour*, un ouvrage qui mêle des photos de Gérard Rondeau et des textes de Zlatko Dizdarevic, journaliste à l'unique quotidien libre de Sarajevo, *Oslobodenje* (Actes Sud, 75 p., 80 F)

Les pierres de Jérusalem

JÉRUSALEM NOMBRIL DU MONDE
de Jean Ferniot.
Grasset, 232 p., 98 F.

« Si je t'oublie, Jérusalem, est-il dit au *Livre des Psaumes, que ma main droite se dessèche, que ma langue se colle à mon palais ! »* Imprécation superflue : Jérusalem ne se laisse pas oublier. Ses monuments, sa situation n'en font pas seulement l'une des merveilles du monde : aucune ville n'est chargée de tellement de symboles, aucune n'a été, depuis l'aube des temps, à ce point disputée.

Si l'on s'y entre-tue, aujourd'hui encore, c'est d'abord, comme en Bosnie, au nom du passé. Chacun le sait, mais qui peut se targuer de le vraiment connaître ? En vingt-trois « épisodes » d'une brièveté exemplaire, Jean Ferniot le fait revivre sous nos yeux sans effort. Nabuchodonosor, Hérode, Hadrien, Hélène de Byzance, Mahomet, Godefroi de Bouillon, Saladin, Soliman le Magnifique, Moshe Dayan : on ne compte pas ceux qui ont cru donner pour toujours la Ville sainte à leur dieu. Il n'est pas jusqu'au fondateur de la franc-maçonnerie, James Anderson, qui n'ait été y chercher l'inspiration de ses rites. Sur le mont Moriyya, où l'Eternel a dispensé Abraham, à la dernière minute, de sacrifier son fils, les temples ont succédé aux temples : pour Ferniot, qui les décrit avec bonheur, *« c'est une des grandes leçons de l'Histoire »* que leurs pierres *« servent à célébrer d'autres dieux »* que ceux auxquels ils ont été élevés.

Ce livre est sans préjugé. L'auteur répartit équitablement son admiration et sa sévérité entre tous les acteurs de cette Histoire, dont la *« sainteté »*, Dieu sait, n'est pas toujours la marque. Reste que, dans ce long fleuve de souffrances, les juifs ont eu plus que les autres leur part.

Ils sont aujourd'hui revenus chez eux. Leur shofar, leur corne de bélier, appelle, en même temps que les cloches des diverses confessions chrétiennes et le muezzin des musulmans, *« à la mansuétude, à la fraternité, à la paix »*, mais, *« pour ceux qui les entendent, ils invitent à l'intolérance, à la guerre, au meurtre... et tous ces crimes pour des pierres »* : c'est sur cette constatation désabusée, présentée sous la forme d'un dialogue entre Dieu et Abraham, que conclut Ferniot.

Il doit être le premier à souhaiter qu'un autre dialogue, celui qui est maintenant noué entre Rabin et Arafat, finisse par lui donner tort. En attendant, pour mesurer et comprendre la muraille de méfiance et de préjugés qu'il leur faut surmonter, il est difficile d'imaginer guide plus lumineux et, malgré tout le malheur qui lui fournit sa trame, d'une plus plaisante lecture.

André Fontaine

Inoubliable Algérie

René Lenoir raconte sa terre d'enfance, du bonheur à la haine

MON ALGÉRIE TENDRE ET VIOLENTE
de René Lenoir.
Plon, 402 p., 140 F.

René Lenoir porte deux patries dans son cœur, celle de son enfance et celle de sa raison. Celui qui allait devenir l'un des hauts fonctionnaires français les plus lucides de sa génération, auteur du célèbre et prémonitoire ouvrage sur *les Exclus*, est né en Algérie à une époque d'apparente insouciance ensoleillée. Il la raconte avec sensibilité, et une belle écriture, dans ce livre qui est à la fois hymne, essai et étude.

Son Algérie fondatrice est terre nourricière, terre de contacts avec une nature initiatrice et amie, à la fois âpre et riche, que des grands-parents proches du sol lui enseignaient dans leur village modeste, convivial et ouvert. Quand il découvrira, à l'âge des études supérieures, la métropole, il y fera l'expérience du retour à une identité séculaire, patrimoniale, à celle de cette France quittée par ses aïeux mais qui vibrait au fond de lui comme vibrerait toujours son Algérie intérieure.

Que ce pays, aujourd'hui déchiré par la haine, les tueries, et dont la compréhension nous échappe de plus en plus radicalement, se prête au lyrisme solaire, on le savait. Camus a, pour longtemps, introduit au mystère de la touffeur algérienne et, grâce à lui, nous avons tous, un jour, par la rêverie ou par le séjour, été du côté des « pieds-noirs », en sympathie avec leur attachement, en compassion avec leur exil. René Lenoir, dans ce livre attachant, atteste à son tour la force irrépressible de ce lien charnel, zénithal, et de la mémoire qui le contient.

A chacune des trois parties, d'inégale longueur, qui composent son livre, s'applique un ton différent. La première, la plus longue, consacrée à sa mythologie personnelle et au bonheur perdu, aux amitiés éteintes, aux solidarités d'avant toutes les guerres, est tendre, élégiaque, poétique. Dans la seconde, René Lenoir adopte le ton de l'historien pour exposer la ronde sans fin des envahisseurs – maritimes ou terrestres – d'une terre convoitée. La troisième partie est un ensemble de considérations tournant autour de la hantise, justifiée, que fait naître, de ce côté de la mer, la poussée islamiste à laquelle l'Algérie d'aujourd'hui est tragiquement vouée.

Une métaphore de l'humanité

René Lenoir, homme de mesure et de paix, estime que, face aux tendances suicidaires et liberticides à l'œuvre dans la terre de son enfance, la pire des réponses serait la crispation dans nos propres certitudes. Si les valeurs de nos démocraties ont un avenir, si elles peuvent redevenir attrayantes pour les peuples qui nous regardent vivre par-dessus la mer, si elles ont quelque chance de contrebalancer l'aspiration absolutiste des sociétés désespérées, il leur faut afficher leur cohérence et établir, aux yeux de tous, leur aptitude à répondre à des soucis plus liés à l'être qu'à l'avoir ou au paraître.

L'islamisme conquérant, le fondamentalisme et l'intégrisme identitaires et totalitaires représentent, aujourd'hui, le plus grand défi auquel soient confrontés les pays du Nord, incapables de prouver que leurs valeurs valent celles d'en face. Ainsi, combattre l'islamisme ce serait, d'abord, renforcer chez nous la raison, la République, la laïcité ouverte, la solidarité avec les musulmans de France et ne pas craindre d'ouvrir le champ de la « discussion », au sens donné par Habermas, sur le plan de la morale comme sur celui de la politique, sur les dérives du laxisme sans repères et sur la recherche du sens.

L'Algérie, terre faite pour le bonheur et terre de tragédies toujours recommencées est, sous la plume de René Lenoir, comme une métaphore de l'humanité entière : elle est éperdue dans sa quête d'une stabilité qu'elle ne trouve jamais, indissolublement humaine et inhumaine. En ce sens, comme c'est le cas pour René Lenoir, l'Algérie, toujours disputée, toujours discutable, nous colle à la peau et à l'âme.

Bruno Frappat

LETTRES D'AMERIQUE LATINE

Arlt l'effronté

Réédition d'un Argentin méconnu, qui souhaitait que ses livres aient « la violence d'un crochet à la mâchoire »

LE JOUET ENRAGÉ
(El juguete rabioso)
de Roberto Arlt.
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Isabelle et Antoine Berman.
Ed. Cent Pages, 184 p., 79 F.

Cet étrange roman a été écrit en 1926. Publié en France il y a une huitaine d'années aux Presses universitaires de Grenoble (1), il vient d'être repris par l'éditeur Cent Pages, avec une préface de Juan Carlos Onetti : *« Je parle d'un romancier dont la stature va grandir au fil des années et qui, incompréhensiblement, est presque inconnu dans le monde entier »*, écrit l'auteur du *Chantier*.

Roberto Arlt a été dédaigné par Roger Caillois, le grand « découvreur » des lettres sud-américaines, peut-être parce que son écriture allait à contre-courant de l'esthétique littéraire admise. Cet homme solitaire au *« rire effronté »*, qui *« littérairement parlant était un stupéfiant analphabète »*, selon Onetti, déconcertait et passionnait ses contemporains. Borges clôt la littérature du XIXe siècle. Avec Arlt, c'est un renouveau. *« Aujourd'hui*, écrit-il, *parmi l'édifice social qui s'effondre inéluctablement, il n'est pas question de penser à la broderie.* (...) *Ce temps-là est révolu. Nous créerons notre littérature non en parlant continuellement de littérature, mais en écrivant dans une orgueilleuse solitude des livres qui auront la violence d'un crochet à la mâchoire. »*

Il est né avec le siècle à Flores, faubourg de Buenos-Aires, d'une mère triestine, qui lui lisait l'Arioste et Dante dans le texte, et d'un père prussien, ancien officier de l'armée impériale, qui lui ordonnait froidement à chaque polissonnerie : *« Venez dans ma chambre demain à six heures pour que je vous fouette. »* Il est mort d'un infarctus à quarante-deux ans, lui qui se vantait de monter à pied les dix-huit étages du cabinet de son cardiologue sans que rien ne lui arrive.

Autodidacte battu, humilié, Roberto Arlt quitte très vite sa famille pour la misère, les épaves et les truands de la capitale. Il fait passer son expérience dans des personnages taraudés par des aspirations obscures. Finis les quartiers pleins de mauvais garçons pittoresques et esthétiques. La ville d'Arlt est celle des bas-fonds, où les murs suintent et où les draps des pensions puent le sperme. Ses habitants ne valent pas mieux, ce sont *« des monstres qui pataugent dans les ténèbres »*.

Comme une bombe

Le Jouet enragé est le premier roman de Roberto Arlt. Ce fut comme une bombe posée dans une société tournée vers la culture européenne ou figée dans l'exaltation du folklore. Son ton est rude, son écriture abrupte, d'une violence que rien n'atténue. Arlt y met en place les ruffians, les pervers, les fous et les inventeurs qui, plus tard, hanteront ses chefs-d'œuvre, *les Sept Fous* et *les Lance-flammes* (2).

Le roman est structuré en quatre chapitres qui correspondent à quatre étapes de la vie de Silvio Astier Drodman, un adolescent issu d'une famille d'émigrants où le père est étrangement absent. Silvio lit tout ce qui lui tombe sous la main. Chassé de l'armée à cause de son intelligence, il est acculé à faire face aux réalités et tente de s'intégrer dans un milieu qu'il déteste. Comme un « grand », Silvio organise une sorte de gang avec deux amis, une société secrète de délinquants, où ils échafaudent des plans pour voler et tuer conformément aux modèles que leur offrent les adultes. Leurs intentions seront beaucoup plus ambitieuses que les forfaits réalisés. Plus ils plantent leurs griffes dans la société, plus elle les rend insignifiants plus elle leur devient absurde.

On reconnaît là un bon vieux thème qui fit la fortune du roman picaresque espagnol. Et, comme dans ce genre littéraire, le dérisoire et le sublime sont ici au rendez-vous.

Roberto Arlt croyait à la symétrie antique entre le bien et le mal, mais c'est la déchéance que son imagination a su peindre admirablement. Lors de la préparation d'un coup, Silvio donne son affidé, le Boiteux, à la police, atteignant par l'ignominie et la trahison l'affirmation de soi.

Tous les livres de Roberto Arlt sont très difficiles à traduire en raison de la langue dont il use. Les écrivains argentins d'alors écrivaient « bien » pour pouvoir se permettre de citer l'argot ou le langage parlé. Arlt ne cite pas, il transforme un matériau fait de restes, de bric et de broc, de tronçons de voix. Lui-même a déclaré que son écriture est une *« prose polyfacétique »* dans laquelle fusionnent le charabia des romans-feuilletons et des magazines populaires, le lexique souvent désuet des traductions – notamment russes –, l'espagnol traditionnel et le jargon de son quartier – *lunfardo* –, très marqué d'italien. En forçant à la fois la langue à traduire et la traduction, Isabelle et Antoine Berman ont trouvé des analogies qui déplacent les effets d'un lieu du récit à un autre. Par ces équivalences, ils ont réussi à rendre toute l'étrangeté du texte.

Ramon Chao

(1) Voir l'article de Claude Couffon dans « Le Monde des livres » du 1er mars 1985.
(2) Belfond.

Paco et le chaos

« La littérature appartient au mythe, pas à la raison », dit Paco Ignacio Taibo II qui a fait de la subversion des genres l'axe de son œuvre

LE RENDEZ-VOUS DES HÉROS
(Hereos convocados)
de Paco Ignacio Taibo II.
Traduit de l'espagnol (Mexique) par René Solis et Mara Hernandez.
Ed. Métailié, 124 p., 78 F.


RICHARD DUMAS
PIT II : « Echapper au contrôle »

Cet homme a de l'énergie à revendre. Il marche à la nicotine et au Coca-Cola. C'est un fils naturel de Groucho Marx et de Zapata. Espagnol, fils d'Espagnol, il est devenu plus mexicain que les Mexicains. Sans jamais perdre le contrôle de sa prose, il écrit vertigineusement vite. C'est un ludion des lettres, un polygraphe trépidant, un romancier excentrique et décapant. Il joue des idées politiques, des personnages et des groupes avec une incroyable agilité. Il est partout à la fois. Nous le connaissons sous le nom de Paco Ignacio Taibo II, mais ses amis l'appellent, en raccourci, PIT II.

Journaliste d'intervention, historien et auteur de romans policiers (1), il est prolixe, inattendu et bavard comme un camelot. Il porte des lunettes de travers – depuis qu'une barre à mine roulée dans un journal a failli le tuer – et parle de l'année 1968 comme personne. Il est politique et désinvolte à la fois. Cela surprend tout le monde.

« J'appartiens à une génération qui n'a pas de lieu bien défini, nous dit-il entre deux rasades. *J'arrive dans la littérature après le boom des écrivains latino-américains et un mouvement intermédiaire qui était nommé la Onda, la vague. En fait, comme tous ceux de 68 (Luis Gonzalez de Alba, Maria Luisa Puga, Martin del Campo et, la plus jeune, Laura Esquivel), je n'ai pas le sentiment de faire partie d'un club ni d'une école. Disons qu'à Mexico il y a deux clans : celui qui tourne autour de la revue* Vuelta, *qui est dirigée par Octavio Paz, et ceux qui s'appuient sur la revue* Nexos, *animée par Aguilar Camin. Un troisième secteur – qui se signale par son attitude critique à l'égard du pouvoir – est composé par les indépendants. Je fais partie de ce dernier, naturellement. »*

Pourquoi écrit-il des romans policiers ? *« Parce que cela me plaît ! »*, dit-il sans réfléchir un dixième de seconde. Et il poursuit : *« L'éclectisme est une dimension de ma génération. Nous aimons aussi bien Wagner que le corrido* [chant populaire], *le cinéma de Pontecorvo que la peinture naïve, Quevedo que Dashiell Hammett. Nous luttons contre le verbalisme. Nous refusons de nous enfermer dans le style. Le simple fait d'écrire un roman policier est déjà – en soi – une provocation au Mexique. »*

« La fiction te reconstruit »

Ses trois premiers livres ont été complètement ignorés par la critique, mais le public a suivi. PIT II est même convaincu que ce sont les lecteurs qui l'ont encouragé à « subvertir » le genre. *« Il fallait développer les personnages et les ambiances pour échapper à l'esclavage de l'anecdote. Il fallait passer de l'ordre – les bons/les méchants, les flics/les voyous – à une sorte de chaos littéraire. Mon idée a été d'introduire la folie, l'absurde et l'humour noir du peuple mexicain. Et d'en faire une composante de la réalité. Ainsi, en pratiquant la sociologie instantanée, en fuyant le côté fonctionnel des personnages, en donnant à la ville une sorte d'autonomie dramatique, j'ai découvert que ce genre, réglé comme du papier à musique, pouvait accueillir toutes les compositions. La critique n'a jamais compris le côté avant-gardiste de mon choix. »*

Le garçon de café nous écoute ostensiblement en nettoyant des tables déjà extrêmement propres. Profitant de ce que je transcris les propos de PIT II, il s'approche et sort de la poche ventrale de son tablier le dernier livre de Paco : *le Rendez-vous des héros*. Une dédicace ? Aussitôt le stylo à bille court à cent à l'heure et cela donne, en traduction : *« Je savais bien que vous maniganciez quelque chose... »*

« Le Rendez-vous des héros *est l'un de mes livres les plus farfelus. Il contient un message caché qui est une sorte de profession de foi : il faut coûte que coûte échapper au contrôle. Mettre l'imagination au pouvoir. La réalité te déroute, la fiction te reconstruit... »*

Sur ce thème-là, visiblement, PIT II peut parler des heures. Il a l'art de détourner les héros de la littérature ou du cinéma pour leur faire faire de la figuration dans ses propres livres. Dans *le Rendez-vous des héros*, il les convoque systématiquement afin de fomenter une révolution. Il les incorpore à son désir de justice sociale. Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan deviennent les fers de lance d'un mouvement populaire aussi improbable qu'irrépressible. D'autant que viennent se joindre à eux Sherlock Holmes, *la Brigade légère*, *les Tigres de Malaisie*, Wyatt Earp, les Mau-Mau et Doc Holliday. C'est helzapoppinesque en diable. C'est fou.

PIT II en rit encore et, sans chercher à se justifier, il explique : *« Il faut dire que ma génération a été poursuivie par un marxisme de Neandertal. Tout devait être rationalisé, démythifié, expliqué. Alors, moi, maintenant, je veux re-mythifier. La littérature appartient au mythe, pas à la raison. »*

Jacques Meunier

(1) Ont parus en français, tous aux éditions Rivages : *Ombre de l'ombre*, *la Vie même*, *A quatre mains* et *Cosa facil*.

Le Monde

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FALGUIÈRE
75501 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 40-65-25-99
Télex : 206.806F

ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 49-60-30-10
Télex : 261.311F

Édité par la SARL *le Monde*
Durée de la société :
cent ans à compter du 10 décembre 1944
Capital social :
620 000 F
Principaux associés de la société :
Société civile « Les rédacteurs du *Monde* »
« Association Hubert-Beuve-Méry »
Société anonyme des lecteurs du *Monde*
Le Monde-Entreprises,
Jean-Marie Colombani, gérant.

Imprimerie du « Monde »
12, r. M.-Gunsbourg
94852 IVRY Cedex

Le Monde sur CDROM : (1) 43-37-66-11.
Microfilms : (1) 40-65-29-33

La flamme

Suite de la page I

***Dans* le Feu de chaque jour, *vous écrivez* : « L'histoire est transfigurée en vérité du temps sans date. » Ce temps sans date, c'est encore le présent ?**

– C'est le présent. Et le présent jamais n'a de date. Le présent, c'est la chose la plus extraordinaire qui soit. Si vous lisez, par exemple, des poèmes grecs écrits au troisième siècle avant le Christ, vous découvrez des sentiments, des émotions qui sont les mêmes que les nôtres. L'instant ne change pas. L'histoire change, les siècles changent, les coutumes, les destinées, les idées, tout ça change, mais l'instant, jamais : il est toujours identique à lui-même. Et c'est la seule fenêtre dont nous disposons pour percevoir l'autre *côté du temps*.

– Le temps est central dans votre réflexion, dans votre poésie. Pensez-vous, puisque vous êtes un observateur de l'époque contemporaine, que les modifications de notre perception du temps, liées aux techniques, à la vitesse, à la virtualité, etc., bouleversent profondément notre relation au monde ? Ou bien tout cela n'est-il que superficiel ?

– L'agitation de la vie contemporaine, la banalisation des moyens de communication, la « technification » de l'homme, tout ça peut éroder notre faculté de percevoir. C'est évident, nous sommes distraits. La distraction est l'état de l'homme moderne. De ce point de vue, nous sommes en grand danger. La conception neurologique, scientifique, de l'âme est un autre danger. Je viens de lire un livre écrit par un scientifique. Il pense que, dans un futur pas très lointain, on pourrait associer trois ou quatre personnes pour qu'elles pensent ensemble grâce à un ordinateur. C'est un peu effrayant, non ? Et il le présente comme une grande conquête de l'homme ! Cela donnerait la possibilité de manipuler la chose la plus secrète, la plus individuelle : la pensée. Parlant de la liberté, les stoïciens expliquaient que l'esclave lui-même a la possibilité de se révolter en disant « non » à son maître dans le fond de sa conscience, même s'il ne le fait pas ouvertement pour ne pas être tué.

– Vous liez l'évolution de la science moderne à celle du sentiment amoureux ?

– La science a mis à la surface de la vie moderne de vieux problèmes qui relevaient avant de la philosophie. Peut-être qu'un jour cela va permettre le dialogue entre les scientifiques et les poètes, les penseurs, les philosophes. Je dis les poètes parce que le domaine de la poésie, c'est les passions ; pas seulement les passions physiques mais aussi la façon dont la passion devient obsession et l'obsession, conscience, ou l'inverse. Je pense qu'en ce moment le dialogue est possible, surtout sur le problème de la personne : comment va-t-on refaire la personne humaine qui est menacée ? On ne peut pas la fonder sur les seules réactions des neurones.

– Pour refaire la personne humaine, vous semblez accorder beaucoup d'importance, à la possibilité de dire non, de refuser. Vous utilisez souvent le mot « révolutionnaire » en disant que l'amour est un acte révolutionnaire, la poésie également. Mais dans le mot « révolution », il y a aussi l'idée d'une rotation complète et, donc, d'un retour à la même place. Parfois, on se demande, à vous lire : au fond, croyez-vous au progrès ?

– Le progrès... non, je ne crois pas au progrès. Enfin, je crois au progrès de façon limitée. Oui, si vous pensez à la technique, à la connaissance. Mais si vous pensez aux personnes, si vous pensez aux structures fondamentales de la personne humaine, je ne vois pas beaucoup de progrès, non.

– Dans* Liberté sur parole, *un texte intitulé* « Issue » *commence par ces mots :* « Après tant de veilles, après avoir rongé tant de syllogismes, habité tant de ruines et de raisons en ruine, je sors à l'air libre. Je cherche un contact. » *De quelle façon des essais comme ceux qui viennent d'être publiés en France alimentent-ils votre activité poétique ?

– Ils ne l'alimentent pas, ils l'éclaircissent. Ces essais, je les avais écrits avant, chiffrés, dans des poèmes. Les essais sont parfois des réflexions sur la poésie, et les poèmes contiennent quelquefois des méditations, mais la poésie est la source de tout. Dans *L'arbre parle*, le dernier poème est une cantate dont le sujet est déjà un peu le même que celui de *la Flamme double*.

– C'est en cela que vous êtes avant tout poète ?

– Oui. Je ne sais pas ce que je suis, mais je voudrais être poète. Quand j'étais jeune, c'est cela que je voulais. La vocation existe. De toute façon, on ne peut pas être poète tout le temps. Et, quand on ne l'est pas, il faut se taire, écrire des livres en prose ou faire des traductions.

– Ou écrire des essais.

– L'idée que l'essai accompagne la poésie plus volontiers que le roman se retrouve chez Valéry, chez Breton, chez Eliot. La poésie est synthétique, tandis que le roman exige plutôt le déploiement d'une situation. Ce n'est pas compatible bien que, quelquefois, le noyau d'un roman puisse être la poésie. Je trouve que chez les grands romanciers, Proust ou Dostoïevski, le noyau est poétique.

– C'est surtout du roman que vous parlez – mais aussi de la peinture – quand vous évoquez cette notion marchande de l'art qui prend le pas sur le reste...

هكذا من الأصل

LETTRES D'AMÉRIQUE LATINE

Les révolutions de Fuentes

Dans une œuvre qui se lit désormais comme une totalité, l'écrivain ne cesse de méditer sur les bouleversements qui ont affecté le continent sud-américain

LA CAMPAGNE D'AMÉRIQUE
de Carlos Fuentes.
Traduit de l'espagnol (Mexique) par Ève-Marie et Claude Fell,
Gallimard, 320 p., 130 F.

LE MIROIR ENTERRÉ
Réflexions sur l'Espagne et le Nouveau Monde
de Carlos Fuentes.
Traduit de l'anglais par Jean-Claude Masson.
Gallimard, 410 p., 180 F.

Carlos Fuentes aime les révolutions. Au double sens du terme. Son œuvre – complexe, multiple, protéiforme – semble tourner autour d'un axe unique : l'Amérique latine, son histoire et ses aller-retour avec l'Europe. Lorsque l'axe est aussi troublé, mouvant que cette histoire-là, les révolutions de l'œuvre varient dans des proportions surprenantes : des grandes fresques romanesques démesurément ambitieuses, bousculant le langage et les stuctures narratives, comme *Terra Nostra, Christophe et son œuf*, et, d'une certaine manière, cet essai, *le Miroir enterré*, qui embrasse l'histoire et la culture de deux continents, à des livres plus simples, plus sages, comme *la Campagne d'Amérique*.

Mais tous ces livres hétéroclites trouvent leur place dans un ensemble qui prend peu à peu forme et qui apparaît à la fin de chacun de ces deux volumes, dans la bibliographie de l'auteur. L'œuvre narrative de Carlos Fuentes s'inscrit désormais comme un tout, un cycle cohérent – *l'âge du temps* –, dans lequel il regroupe tous ses livres passés et à venir. Carlos Fuentes a eu plusieurs fois la tentation du roman total, c'est maintenant l'ensemble de son œuvre qu'il conçoit comme une totalité. Une comédie humaine de l'Amérique latine, ou plutôt une comédie révolutionnaire.

Car l'œuvre de Fuentes est traversée par de nombreuses révolutions, au sens historique du terme cette fois. De *la Mort d'Artemio Cruz* à *la Campagne d'Amérique*, l'écrivain ne cesse de méditer sur le destin des révolutions, leur surgissement et leur échec. Fuentes trouve évidemment matière à ses réflexions dans la situation de son propre pays – le Mexique –, où le pouvoir est détenu, depuis 1929, par le Parti révolutionnaire institutionnel (PRI). L'écrivain a pris récemment position à propos de la révolte des Indiens du Chiapas, en janvier, et de l'assassinat du candidat à la succession du président Salinas, le 23 mars : *« Le Mexique saigne par deux extrémités : le Chiapas et Tijuana (1). »*

Baltasar le rousseauiste

Avec *la Campagne d'Amérique*, on revient au début du dix-neuvième siècle, à Buenos-Aires, alors que commencent les guerres de libération du continent américain. Sur un mode classique, Fuentes conte l'histoire de trois amis. L'un aime Rousseau, l'autre Voltaire et le dernier, qui est le narrateur, Diderot. Ils s'appellent *« les citoyens »* et reçoivent les livres des philosophes interdits dans des *«caisses renfermant les ciboires et les habits ecclésiastiques »*. Baltasar Bustos, le rousseauiste, est le personnage principal. Il a une obsession : l'égalité, *« parce que nous pouvons passer notre temps à proclamer la liberté sans jamais en finir avec l'inégalité. Alors la révolution échouera »*.

Pour mettre en pratique ses idées, Baltasar substitue le fils d'une prostituée noire à celui du *« président du tribunal de la vice-royauté du rio de la Plata »*. Cette bonne intention va entraîner une catastrophe : l'enfant noir va mourir dans l'incendie du tribunal, alors que le bébé riche sera sauvé. On pense au prêtre du film mexicain de Buñuel, *Nazarin*, qui veut faire le bien de tous et les entraîne dans les pires des situations.

Baltasar en gardera un fort sentiment de culpabilité... et, surtout, le souvenir de la femme du président, Ofelia Salamanca, dont il tombe éperdument amoureux. Il parcourt alors l'Amérique latine, en s'engageant dans l'armée révolutionnaire, à la poursuite de son idéal politique et du fantôme d'Ofelia. Il ne trouvera ni l'un ni l'autre, mais deviendra un vrai combattant et une légende. Tout le continent chante les amours de Baltasar et d'Ofelia.

« Je veux que personne ne se fasse d'illusions », lui explique un des nombreux curés guerilleros qu'il rencontre au cours de son périple. Il en perdra beaucoup, avant d'arriver chez un autre prêtre, au Mexique, qui, lui, voulait imposer l'égalité et sera exécuté, préfigurant la révolte de Zapata. Avant sa mort, il se confiera à Baltasar : *« Nous voulons aujourd'hui être européens, modernes, riches, régis par l'esprit des lois et des droits universels de l'homme ? Eh bien je te dis que ça ne sera pas possible si nous ne prenons pas en charge ce petit mort qu'est notre passé. Je te demande de ne rien sacrifier, mon fils, ni la magie des Indiens, ni la théologie des chrétiens, ni la raison des Européens nos contemporains, le mieux c'est que nous récupérions tout ce que nous sommes pour continuer à être et finalement pour être un peu mieux. »*


ULF ANDERSEN
Carlos Fuentes : « L'âge du temps »

C'est précisément à la prise en charge de *« ce petit mort »* – le passé latino-américain – qu'est destiné *le Miroir enterré*, un essai écrit en anglais parce qu'il a servi à réaliser une série pour la BBC et qui est devenu cet *« objet qui permet de regarder de l'Amérique vers la Méditerranée, et vice versa »*. Il ne s'agit pas de nier ou de privilégier l'un de ces héritages, mais de montrer comment les deux cultures – l'espagnole et l'américaine – se sont nourries de leurs rencontres, de leurs combats, de leurs perpétuels métissages. Fuentes commence par l'Espagne, terre des *« trois cultures »*, *«la seule nation où juifs, chrétiens et musulmans vivaient ensemble »*. On sait dans quelles violences s'est déroulée la reconquête sur les Sarrasins, on sait également que 1492 fut aussi l'année de l'expulsion des juifs. C'est donc ce double héritage d'assimilation et d'exclusion, de tolérance et d'Inquisition, qui est à l'origine du Nouveau Monde. L'histoire de l'Amérique latine illustrera en permanence ce double mouvement.

La biographie de sa culture

Mais c'est à une dualité plus profonde que renvoie l'ère des découvertes. En 1492, Christophe Colomb *« offrit une vision de l'Age d'or. Ces terres, en effet, étaient l'Utopie, le règne bienheureux de l'homme naturel »*. Le paradis fut détruit, massacré : *« A dater de ce jour, le continent américain a vécu entre rêve et réalité, dans un perpétuel divorce entre la société juste à laquelle nous aspirons et la société imparfaite qui est le lieu de notre vie. »* C'est dans cet entre-deux que va se glisser la culture métisse du continent. Massacrés, les Indiens ne seront pas détruits : *« Les faits bruts de la conquête étaient contrebalancés par les faits plus secrets et insinuants de la contre-conquête. Les Indiens vaincus et les métis, finalement rejoints par les premiers Africains, entamèrent un processus de conquête des conquérants, favorisant l'éclosion d'une société proprement américaine, multiraciale et polyculturelle. »*

Fuentes passe d'un continent à l'autre, de l'histoire à la culture, de la révolution à la mythologie dans un essai qui se veut *« la biographie de* [sa] *culture »* et qui illustre à merveille ce propos de l'écrivain espagnol Juan Goytisolo : *« Pour Fuentes, histoire et littérature se confondent : l'histoire peut être lue comme de la littérature et la littérature comme de l'histoire* (2). *»* C'est le cas avec *la Campagne d'Amérique*, ce roman d'aventures qui est un livre d'idées. Et avec *le Miroir enterré*, cet essai qui est un vrai roman de l'Amérique latine.

Alain Salles

(1) *Le Monde* du 20 avril. Le soutien de Fuentes à la révolte des Indiens a entraîné une polémique, par presse interposée, avec Octavio Paz, qui a dénoncé *« les idéologies révolutionnaires naufragées du XXe siècle »*.

(2) *L'Arbre de la littérature*, Fayard, 1990.

d'Octavio Paz

– La modernité est une notion expirante, qui touche à sa fin en nous envoyant des signes inquiétants, dont l'un des derniers a été l'échec de la pensée révolutionnaire. Nous sommes à l'aube d'une grande mutation historique. Dans un domaine plus limité, je pense que le marché, mécanisme qui produit, produit, sans direction, est le centre de la maladie moderne. Sans le marché, il n'y a pas d'économie de l'art, mais le marché seul est un cercle qui fabrique des ruines en même temps que des richesses et, finalement, dégrade la planète.

– Vous indiquez, dans* la Flamme double, *que « la politique est l'ennemi juré de l'amour », et pourtant, dans son sens noble, la politique engage profondément la personne humaine. Vous-même, vous avez eu un rôle politique, bien qu'il ne s'agisse pas d'un engagement partisan.

– Oui, mais la politique est l'ennemi de l'amour parce qu'elle divise la société : c'est nous contre les autres. On ne doit cependant pas renoncer, car l'homme est un animal politique comme il est un animal d'imagination, comme il est un être érotique et, quelquefois, amoureux.

– Une controverse vous a récemment opposé à Carlos Fuentes au sujet de la révolte des Indiens du Chiapas.

– Non ! Tout le monde parle de cette « controverse », mais il s'agit seulement d'une divergence d'opinion. Je pense que la révolte du Chiapas est d'abord la facture que nous présente le passé. Ce n'est pas une révolution, c'est une révolte isolée, qui vient de loin. Le Mexique est en train de se développer beaucoup, mais le Sud est une région isolée, où l'injustice est très grande et où les Indiens sont un peu oubliés. Ça, c'est un péché : il faut le payer. Mais ce n'est pas une révolution nationale. Il faut avoir la plus grande sympathie pour les pétitions des gens du Chiapas, mais réprouver la violence. La plus grande partie du pays n'est pas pour la violence, parce que nous sommes à la veille d'un grand changement vers la démocratie.

– Vous êtes universellement connu, reconnu, célébré, consacré. Ne craignez-vous pas quelquefois d'être enfermé dans l'image que vous renvoie cette notoriété ? N'est-ce pas un danger pour ce devoir critique de l'intellectuel que vous portez en grande estime ?

– C'est possible. Mais je ne crois pas à toutes ces consécrations. La seule consécration, c'est un lecteur capable de dialoguer avec vous. Non, je ne pense pas que je sois impressionné par mes « succès ». Toute ma vie, j'ai eu des opinions minoritaires.

– Avec maintenant quelques années de recul, que vous a apporté le prix Nobel ?

– De bonnes choses, oui, une certaine aisance, et en même temps... Je ne suis pas contre le Nobel, au contraire, je suis très reconnaissant, mais il n'a pas changé fondamentalement ma vie, ni mes idées.

– Ne vous a-t-il pas donné plus de légitimité ?

– Non, non, La légitimité vient de l'œuvre et de l'idée qu'en a son auteur. Je pense qu'un écrivain digne de ce nom ressent forcément des doutes devant son œuvre. La littérature, comme toutes les choses qu'a faites l'homme, c'est un pari. En ce qui me concerne, peut-être ai-je écrit trois ou quatre, cinq poèmes, courts ou longs – ça, je ne sais pas – capables de faire face aux ravages du temps.

– Vous avez fêté récemment vos quatre-vingts ans. Vous n'avez pas de regrets ?

– J'aurais aimé écrire un roman – je n'en ai jamais écrit – et surtout du théâtre. J'appartiens à une tradition où la création poétique est complétée pour la réflexion sur la poésie. Le théâtre est un autre complément du poète. Les grands auteurs de théâtre ont été des poètes. Cela m'aurait donné la possibilité de créer des personnages, que je ne suis pas arrivé à créer. Ma poésie a été l'invention un peu romancée d'une figure : celle du poète. Le poète qui parle dans mes poèmes, c'est moi et ce n'est pas moi, c'est un masque, c'est une figure, un personnage. Le seul personnage que j'ai créé, c'est le poète qui émerge de mes poèmes et qui dit « Je ».

– On parle de vous comme d'une conscience, on vous invite à vous exprimer sur beaucoup de sujets. – Moi-même. N'avez-vous jamais redouté l'entropie moderne dont vous faites la critique ?

– Mais naturellement. Chez l'écrivain, l'entropie se révèle dans la répétition. S'il y a une chose que je déteste, c'est cela : répéter les choses que j'ai dites, bien qu'on y soit parfois obligé. Cela ne revient pas du tout à rectifier, ce que j'ai souvent fait.

– C'est une forme de recherche de la vérité ?

– Eh bien, oui. La recherche de la vérité, cela veut dire que le chemin est plus important peut-être que le point d'arrivée. C'est comme dans la littérature. Je ne sais pas si les choses que j'ai faites sont réussies ou pas, mais le trajet a été émouvant, plein d'aventures, digne d'être vécu. Ecrire est digne d'être vécu en soi. »

Propos recueillis par
Raphaëlle Rérolle

★ Une rencontre avec Octavio Paz aura lieu à la Maison des écrivains, vendredi 27 mai à 18 h 30, en présence de Florence Delay, de Claude Esteban et de Philippe Sollers (53, rue de Verneuil, Paris-7e).





LE FEUILLETON

Pierre Lepape

ABDUL BASHUR LE RÊVEUR DE NAVIRES
d'Alvaro Mutis.
Traduit de l'espagnol (Colombie) par François Maspero,
Grasset. 250 p., 110 F.

L'« écrivain voyageur » est ce que le jargon des publicitaires appelle un « concept », une notion d'autant plus efficace qu'elle ne définit rien mais englobe un objet vague, flottant lui-même dans un environnement indéfini. Quel écrivain n'est pas voyageur ? Tous, ou presque, ont été tentés par la confrontation de l'ici et de l'ailleurs, et la qualité ou l'intérêt d'une œuvre ne se mesurent pas au nombre de kilomètres parcourus, à pied, à cheval ou en voiture. Mais les sortilèges de l'exotisme sont si peu émoussés qu'on continue à accorder une prime de véracité ou de profondeur métaphysique à celui qui regarde le monde sous un angle interdit au sédentaire. A terre, Saint-Exupéry n'est qu'un bonhomme ordinaire, plutôt court, mais à mille pieds le voilà *philosophe* et le *cockpit* de son bimoteur prend les allures du poêle de Descartes.

Alvaro Mutis écrit à l'envers de cette tendance. Du voyage, il ne garde que la métaphore, la plus commune, la plus évidente, celle qui le rapporte au parcours de la vie : un cabotage incertain, avec ses calmes et ses tempêtes, ses dérives et ses ports, l'heur et le malheur de ses rencontres, ses amours d'escale, ses fortunes et ses désastres. Un voyage dont chacun connaît la destination ultime, l'échouage définitif sur un banc de sable ou le chavirement brutal en pleine mer. Traversée toujours abjecte donc et ruineuse, mais que des êtres d'exception ont la faculté et le courage de transformer en destin. Ce sont ces âmes fortes qui intéressent Mutis, pas les bateaux, ni les mers.

Alvaro Mutis est un poète, l'un des plus lus en Amérique latine *(voir ci-dessous l'article de Patrick Kéchichian)*. Il a longtemps hésité avant de publier des ouvrages de fiction. L'un de ses premiers livres, *la Dernière Escale du tramp steamer*, portait en dédicace : *« A G. G. M., cette histoire que je veux lui conter depuis longtemps, mais le fracas de la vie ne l'a pas permis.* (1) » Il s'imaginait assez bien inventant des récits que son illustre compatriote, contemporain et ami Garcia Marquez, *« celui qui est passé maître dans l'art de raconter des choses qui arrivent aux autres »*, aurait transformés en œuvres littéraires.

Et il est vrai que le roman, comme on l'entend d'habitude, n'est pas son affaire. Il est plus proche d'Homère et de la chanson de geste : des récits assez brefs et fragmentaires articulés autour d'un personnage qui leur donne une unité. Dans chacun de ces romans-personnages apparaissent au gré des tribulations des héros secondaires qui, à leur tour, deviennent les centres de gravité de romans ultérieurs. Une seule figure se retrouve dans chacune des œuvres de Mutis, comme pour en marquer la dimension épique, celle de Maqroll el Gaviero, l'homme de nulle part, l'Ulysse sans Ithaque, l'errant par choix, nourri de *« la conviction que tout était perdu sans appel et depuis toujours. »*

Abdul Bashur, le *« rêveur de navires »*, est donc déjà bien connu des lecteurs de Mutis. Depuis le début de l'aventure, depuis *la Neige de l'amiral*, il est l'ami inséparable de Maqroll le Gabier, le compagnon de ses coups les plus tordus et des plus mirifiques manifestations de sa chevalerie. Maqroll et Abdul se partagent même l'amour d'une femme unique, Ilona la superbe, celle qui brûle la vie à toutes les flammes.

Mais Bashur est aussi le contraire de Maqroll. Libanais, élevé dans la familiarité du Coran, il professe un fatalisme à rebours : *« Bashur croyait que tout restait à faire et que ceux qui finissaient vraiment par perdre étaient les autres, les imbéciles irrécupérables qui minent le monde avec leurs arguties primaires et leurs débilités ancestrales camouflées. »* Bashur est un homme d'entreprise, de *toutes les entreprises et surtout des* plus impossibles, dans lesquelles il se lance parce que s'en abstenir serait admettre qu'on puisse être vaincu autrement que par la mort. Maqroll est un intellectuel, un dévoreur de livres qui puise dans sa lecture de *l'histoire humaine les aliments de son* pessimisme ; *« Abdul n'a jamais ouvert un livre et n'a jamais compris à quoi un tel objet pouvait servir dans la vie. Il ne croyait pas aux hommes en tant qu'espèce, mais il donnait toujours à chacun une chance de prouver qu'il se trompait. »*

BASHUR méprise les lois. Elles ne sont que des inventions de la peur, les aveux de la faiblesse, les symptômes d'une défaite acceptée. Il n'aime pas l'argent, mais il entend *« recouvrer tout l'argent que la vie nous doit »* ; dans le match qu'il a entrepris contre la résignation, *l'argent est comme un tableau qui marque* le score. Bashur gagne-t-il qu'il distribue immédiatement les gains de sa victoire ; perd-il qu'il s'enfonce, sans jamais perdre une once de sa dignité, dans les fosses les plus basses de la misère et de la déchéance sociale, préparant la partie suivante, la revanche que le destin et sa manière de s'en saisir ne manqueront pas de lui offrir. Mais il tient soigneusement la balance des triomphes et des déroutes.

Il faut bien un but au match, la marque d'une fin de partie. Bashur rêve d'un *tramp steamer idéal, d'un de ces anciens bateaux de* fleuve aux lignes parfaites, aux bois ambrés, aux cuivres luisants, à bord duquel, débarrassé enfin des soubresauts de la vie, il pourrait prendre sa retraite, ayant épuisé jusqu'à la dernière goutte du malheur. Quand il en trouve un, il n'est pas à vendre, ou il n'est pas exactement comme il le veut, ou *il n'a pas d'argent, où il* appartient à un trafiquant de drogue qui ne le céderait qu'en échange de certains services. Or Bashur est, par essence dirait-on, un délinquant, mais c'est un être moral. Et puis, s'il trouvait son bateau, s'il réalisait son rêve, où irait-il chercher une nouvelle raison de vivre ?

Ainsi décrite, la fable de Mutis est transparente. Abdul Bashur est un héros, un des êtres de légende qui savent s'élever au-dessus du désastre commun et imposer leur loi à ce jeu imprécis dont les règles changent à chaque instant et que nous sommes convenus d'appeler destin. Sa blanche armure est un vieux costume *de lin trempé de sueur, son destrier un* rafiot couvert de cambouis et mangé de rouille, sa belle princesse est multiple et loge plus *souvent dans une maison close de Marseille* ou un bouge de Southampton que dans un château de brumes, mais ce ne sont là qu'apparences, Abdul Bashur est un saint, comme on n'en fait peut-être plus ; le contraire d'un surhomme.

Mutis raconte donc Abdul comme on écrivait *une vie de saint, par tableaux. Bashur contre*bandier de tapis précieux, transporteur bien imprudent de pèlerins de La Mecque, livreur de vierges rafistolées pour un bordel de Tanger, champion d'exercices érotiques en Angleterre, négociant de contrats pétroliers dans un coin pourri de la côte colombienne, assistant à Panama à la mort d'Ilona ou se jetant dans l'antre de Brise-Miroirs, le trafiquant de cocaïne, la *figure du mal absolu ; enfin Bashur* mourant dans un accident d'avion à Funchal, à quelques encablures du *tramp steamer* qu'il était venu acheter.

L'éternel nomade

MUTIS prend un évident plaisir a dérouler cette légende dorée. Son génie de conteur est semblable à une pâte, légère, fine, odorante, qu'il aurait obtenue en pétrissant tous les trésors des contes de la *littérature universelle. Comme ses personnages* qui sont chez eux partout, de Saint-Pétersbourg à Sidney et de Vancouver à Port-Saïd, l'écrivain fait, sans jamais l'écrire, son miel des chroniques de l'Europe médiévale, des romans bretons, des nouvelles toscanes, des légendes indiennes aussi bien que des récits arabes, afin de renouveler à chaque instant le bonheur de la lecture. C'est si subtilement fait qu'on n'y prend pas garde, de même qu'on ne soupçonne que, par des brefs éclats, rapidement éteints, la fabuleuse érudition d'un auteur qui peut vous entretenir aussi aimablement de l'assassinat du duc d'Orléans que de l'aura fruitée d'un vin de Bosnie, de la *poétesse roumaine* Hélène Vacaresco que des modes de fabrication des tapis d'Orient, du commerce des médailles miraculeuses au Pirée que des arcanes de la législation portuaire d'Anvers.

Ces savoir mêlés, ces lieux tout à la fois uniques et interchangeables, ces couleurs, ces époques, ces cultures intimement brassés donnent aux récits une patine unique. Mutis peut bien évoquer le monde d'aujourd'hui, ses pétroliers, ses villes livrées aux ruines de la drogue, ses mirages d'ambition et de désir dessinés par ordinateur, son récit n'a pas d'âge, sinon celui des océans sur lesquels Abdul navigue, éternel nomade d'une caravane qui, depuis les débuts de l'humanité, n'en finit pas de cheminer, sans savoir ni pourquoi ni pour où.

L'avantage, romanesque, d'Abdul, d'Ilona, de Maqroll, d'Iturri, de Warda sur les saints ordinaires est qu'ils demeurent une énigme. Les saints vivent pour Dieu, c'est, osons le mot, sans mystère. Mais ces autres ? Ils vivent pour vivre, ce qui ne peut pas être toute la réponse. Un des romans de la geste de Maqroll a pris son titre *dans un vers de Pétrarque : « Un bel morir tutta una vita onora. »*

(1) Publié, comme *la Neige de l'amiral* et *Ilona vient avec la pluie*, par Sylvie Messinger en 1990, ce roman vient d'être réédité après les deux autres, sans mention de l'éditeur d'origine, dans « Les Cahiers rouges » (Grasset). Par ailleurs, *le Dernier Visage* vient de paraître en livre de poche (nº 13 512).

D'abord un poète

La poésie d'Alvaro Mutis est à la source de son œuvre romanesque

LES ÉLÉMENTS DU DÉSASTRE
d'Alvaro Mutis.
Traduit de l'espagnol
par François Maspero,
Grasset, 238 p., 110 F.

« Le roman n'est qu'une extension, une excroissance de ma poésie » : aussi sérieuse qu'elle soit, cette affirmation récente d'Alvaro Mutis (1) n'a guère de chance d'être entendue comme telle, au moins de ce côté-ci de l'Atlantique : on continuera de lire ses romans, on s'enchantera de leur qualité, sans remonter à ce qui, depuis plus de quarante ans, en constitue la source. C'est en 1953 qu'avait paru le premier livre de poèmes, qui donne son titre à la présente traduction. De la même façon, l'idée de rassembler l'ensemble de l'œuvre poétique d'Alvaro Mutis – comme celle d'en confier la traduction à François Maspero – était excellente. Mais l'aurait-on eue sans le succès rencontré par ses romans ?

Et pourtant c'est bien le même enchantement, le même bonheur de lecture. Sans être mécanique, la continuité est visible. La primauté aussi : c'est dans la poésie qu'est né Maqroll le Gabier, dès le troisième poème publié ; c'est dans la poésie qu'il a commencé et poursuivi sa vie de double, miroir et projection de l'écrivain, avant de devenir, en 1985, le personnage du premier roman de Mutis, *la Neige de l'Amiral*. C'est dans la poésie également que le rêve s'est fait récit, l'expérience parole.

Mais cette primauté doit aussi être entendue comme une indépendance, une autonomie de la poésie par rapport au roman. Ce que le poème a pour fonction de dire ne peut jamais être transposé dans une autre forme, pas plus l'essai que le roman. Ainsi, la poésie de Mutis comporte sa part de narration, sa psychologie, ses mises en scène, sa pensée... Il y a du Whitman, dans les élans, l'humanité et l'ampleur du poème, mais avec davantage d'âpreté, une expérience plus moderne et douloureuse du monde. Il y a une forme étonnamment libre et généreuse – vers bref, prière, incantation, ou longue prose – pour dire l'exil et les royaumes étranges, l'histoire et les voyages, les corps rongés ou triomphants, et toujours la vie dans son excès.

Patrick Kéchichian

(1) *Lire*, juillet-août 1993.



Chant vertical

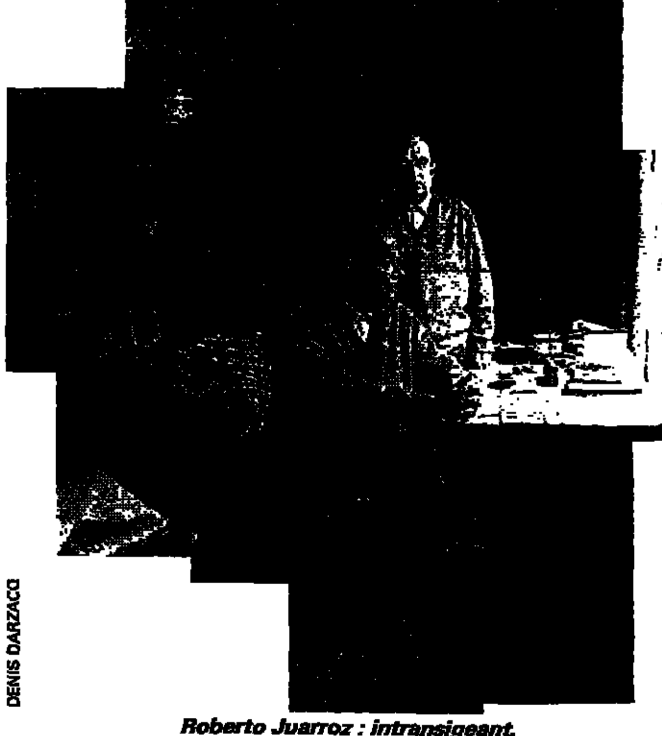
L'assomption selon Roberto Juarroz

FRAGMENTS VERTICAUX
de Roberto Juarroz.
Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Silvia Baron Supervielle,
Corti, 175 p., 100 F.

DOUZIÈME POÉSIE VERTICALE
de Roberto Juarroz.
Traduit de l'espagnol
par Fernand Verhesen,
Orphée/La Différence,
186 p., 49 F.

TREIZIÈME POÉSIE
de Roberto Juarroz.
Traduit de l'espagnol
par Roger Munier,
Corti, 231 p., 100 F.

En publiant récemment le premier tome des *Œuvres complètes* de Roberto Juarroz, les éditions Emecé de Buenos-Aires viennent d'assurer au poète, en Argentine, une audience comparable à celle déjà établie dans de nombreux pays, et notamment en France, où l'action conjuguée de Roger Caillois, Fernand Verhesen et Roger Munier avait depuis longtemps donné à lire ses poèmes dans d'excellentes traductions.


DENIS DARZACQ
Roberto Juarroz : intransigeant.

La démarche de Juarroz s'est, dès 1958, présentée comme unique, irréductible, sans faiblesse ni compromis possible. En trente-cinq ans, elle n'a jamais dévié, jamais transigé, regroupant d'emblée tous les écrits sous le titre définitif de *Poésie verticale*, les volumes successifs se distinguant par leur seul numéro. Avec les douzième et treizième livraisons qui viennent de paraître, on peut, non pas mesurer le chemin parcouru, mais percevoir l'intense évidence de cette parole où le vertige est lumière, où l'amour est lumière, où la nuit même est lumière.

Avec Juarroz, la poésie est dotée d'un pouvoir d'assomption, mais cette élévation (ou cet arrachement) n'a pas le ciel pour but, plutôt la réalité cachée, le supplément de réalité que le poème ajoute au réel. Chacun de ses textes est une fenêtre ouverte sur un monde inconnu, monde à l'écart de l'illusoire ici-bas autant que de l'incertain autre monde. Le secret de Juarroz est simple : il exige d'être présent au présent. L'écriture de Juarroz est simple.

Elle est le chant d'une pensée en perpétuel mouvement, en perpétuel dépassement, et elle investit chacun de ses mots d'une force d'éveil : *« L'absence de Dieu me mortifie. / Je puis invoquer mieux son absence / que si j'invoquais sa présence. / Le silence de Dieu / me laisse parler. / Sans son mutisme / je n'aurais rien appris à dire. / Ainsi par contre / je dépose chaque parole / en un point du silence de Dieu, / en un fragment de son absence. »*

Persuadé que la poésie n'a que faire du discours et doit s'en tenir à ce qu'il nomme les *« noyaux essentiels »*, Juarroz ne cède à la prose que par notations brèves, éclats de pensée ou, selon son intitulé, *« fragments verticaux »*. Ce sont des aphorismes ou de courtes digressions à lire dans la résonance des poèmes. Il y a là de soudaines surprises (*« La poésie est un sable si sensible qu'il enregistre l'âge de notre ombre »*) et des intuitions qui savent accueillir l'ironie : *« Pour trouver un paradis, il faut avoir été expulsé d'un autre paradis. En revanche, pour rencontrer un enfer, aucun préalable n'est requis. »*

André Velter

هكذا من الأصل